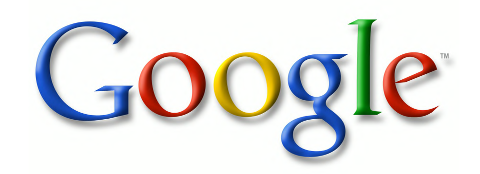


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

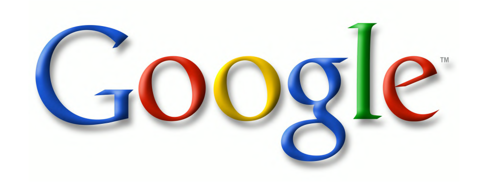
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Oтt. 500.3

THE SLAVIC COLLECTION



Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.
(Class of 1887.)

Received 1 July, 1895.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.



Dr W Behrmann

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
rue Saint-Honoré, 315.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

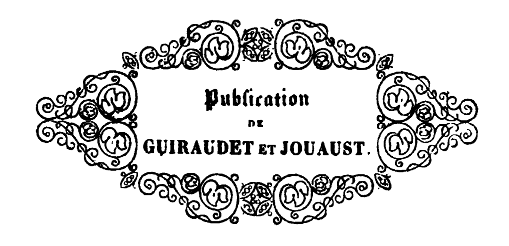
DEPUIS 1792 JUSQU'EN 1844,

Antoine PAR

LE B^ON^ JUCHEREAU DE S^T^-DENYS,

MARÉCHAL DE CAMP, MINISTRE DE FRANCE EN GRÈCE EN L'ANNÉE 1828,
ANCIEN DIRECTEUR DU GÉNIE MILITAIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

TOME I.



PARIS.
AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,
QUAI MALAQUAIS, 15.

1844

I. 5352
Ott. 500.3(1)
Harvard [illegible] Library
G[illegible]
Archibald [illegible] C[illegible], Ph. D.
July 1, 18[illegible].

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

L'auteur de l'*Histoire de l'empire ottoman depuis 1792 jusqu'en* 1844 a publié en 1819 le *Tableau historique des révolutions de Constantinople en* 1807 *et* 1808, dans lesquelles ont péri les sultans Sélim III et Moustapha IV, et le grand-visir Moustapha-Baïractar, révolutions qui furent le dernier triomphe des janissaires.

Cet écrit, qui renfermait en outre des renseignements importants sur la Turquie, obtint un remarquable succès; les publicistes de cette époque en rendirent un compte très avantageux. Il fut lu avec un vif intérêt dans toute l'Europe. On l'admit à Vienne et à Saint-Pétersbourg comme un ouvrage classique, pour l'instruction de ceux que des fonctions diplomatiques et consulaires appelaient dans le Levant. Les négociants qui avaient des relations commerciales en Turquie y puisèrent d'utiles renseignements.

M. le comte de Ségur, qui, pendant son ambassade en Russie sous le règne de Catherine II, avait étudié sérieusement la Turquie et avait acquis des connaissances profondes sur cet empire,

fit sur l'écrit de M. Juchereau de Saint-Denys un rapport très favorable à l'Académie française. Appréciant l'importance des événements et le style élégant de l'auteur, il disait que le récit historique des révolutions de Constantinople en 1807 et 1808 avait le mérite d'intéresser et d'instruire comme une histoire bien écrite, et de plaire comme un excellent roman.

Le comte de Hauterive, qui avait fait un long séjour en Turquie lors de l'ambassade de M. le comte de Choiseul-Gouffier, et qui, après avoir longtemps dirigé les affaires politiques au ministère des affaires étrangères à Paris, est mort en 1830, directeur des chancelleries de ce département ministériel, faisait un grand cas de cet ouvrage, et avait coutume de dire qu'il était non seulement le meilleur, mais encore le seul bon livre qu'on eût publié jusque alors sur l'empire ottoman.

Encouragés par ces suffrages honorables et par l'accueil européen que cet écrit a obtenu, nous avons cru que le nouvel ouvrage de M. le général baron Juchereau de Saint-Denys que nous publions aujourd'hui n'obtiendrait pas moins de succès : car, outre le récit, déjà publié, des révolutions de Constantinople en 1807 et 1808, il contient l'histoire complète de l'empire ottoman depuis 1792 jusqu'à nos jours.

Les renseignements statistiques très intéressants qui étaient épars et disséminés dans

l'*Histoire des révolutions de Constantinople en* 1807 et 1808 sont réunis en un seul tout dans ce nouvel ouvrage, avec des corrections et de nombreuses additions, nécessitées par les changements qui se sont accomplis tout récemment dans l'administration et les institutions de cet empire. Ils composent, sous le titre de *Statistique de l'empire ottoman*, la première partie de cet ouvrage.

Le récit historique se termine par des observations sur les moyens que l'auteur regarde comme les plus convenables pour faire disparaître les institutions vicieuses et les abus successivement introduits qui sont la principale cause de la décadence progressive de l'empire ottoman, et pour opérer les modifications importantes qui seules peuvent assurer la conservation de son indépendance politique.

Le sujet de ce livre touche, comme on le voit, aux destinées futures de l'Europe et au repos du monde : c'est un motif de plus pour qu'il fixe l'attention du public européen.

PRÉFACE.

Les pays qui composent l'empire ottoman, étant placés au centre de l'ancien monde, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ont fixé dans tous les temps l'attention générale. Ils jouissaient des avantages de la civilisation tandis que l'Europe occidentale était plongée dans l'ignorance et la barbarie. On voyait dans la partie européenne la Thrace, dont les habitants avaient fait de grands progrès dans l'agriculture et dans les arts mécaniques; la Macédoine et la Thessalie, qui, profitant d'un climat doux et d'un sol très fertile, avaient perfectionné la culture des terres, ainsi que l'éducation des chevaux et des autres animaux domestiques; la Grèce, qui, par ses connaissances étendues et variées dans la littérature, les sciences, les arts libéraux et le commerce, était devenue l'institutrice des nations.

On remarquait dans l'Asie-Mineure des colonies florissantes fondées par les Grecs près du littoral maritime, et des royaumes nombreux et puissants, tels que la Phrygie, la Galatie, la Bythinie, la Lydie, la Carie, le Pont, la Cilicie et la Cappadoce.

Le grand bassin de l'Euphrate, dont les habitants avaient précédé les autres nations dans les arts de la civilisation, avait renfermé dans son sein, dès la plus haute antiquité, les royaumes d'Arménie, d'Assyrie, de Médie et de Babylonie.

La Syrie, appuyée sur les deux versants du mont Liban, contenait des états florissants et prospères, et des villes industrieuses et manufacturières, entre autres Tyr et Sidon, qui dans leurs relations commerciales embrassaient tout le bassin de la Méditerranée, traversaient le détroit de Gibraltar, et allaient opé-

rer des échanges avec l'Espagne, les Gaules et les Iles Britanniques.

L'Égypte, dont la partie inférieure, qui est la plus considérable, doit sa naissance, ses progrès et sa grande fertilité aux alluvions du Nil, était déjà civilisée et instruite dans les arts et les sciences lorsque la Grèce elle-même n'était qu'un pays barbare. Limités et retenus dans le bassin du Nil, ses habitants, devenus trop nombreux et travaillant par conséquent à très bas prix, avaient construit des monuments considérables qui, par leurs grandes dimensions, excitèrent dans tous les temps l'étonnement et l'admiration des hommes. Mais, devenus les sujets d'une dynastie grecque, ils ne portèrent plus leur activité vers ces constructions monumentales, sortirent de leurs limites, et devinrent conquérants. — La Syrie fut alors soumise à l'autorité souveraine des Ptolomées.

Les Romains, en étendant leur domination sur tous ces pays, avaient donné un plus grand développement à leur activité et à leurs progrès dans les arts et la civilisation. — A l'exception des provinces qui composent le bassin de l'Euphrate, et qui, après de grandes révolutions, étaient devenues le théâtre de guerres destructives entre les Romains et les Parthes, tous les pays que nous venons de nommer se trouvaient dans une position florissante et prospère lorsque les Arabes y portèrent le joug de l'islamisme.

Les arts de la civilisation se retirèrent devant le nouveau culte, qui faisait consister les plus importantes des connaissances humaines dans l'étude de l'*Alcoran*. Quel affreux malheur affligea la race humaine lorsque le fanatique Omar ordonna la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, ce recueil immense de tous les écrits et de toutes les découvertes de l'antiquité ! !

L'ardeur des premiers sectateurs du mahométisme avait favorisé leurs conquêtes, et avait fait tomber sous le joug des califes la Syrie, la Perse, tout le bassin de l'Euphrate, l'Égypte, les provinces septentrionales de l'Afrique, et l'Espagne. Mais ce fanatisme religieux ne tarda pas long-temps à s'affaiblir. — L'empire romain d'Orient résista et sauva sa domination politique en Europe et dans une grande partie de l'Asie-Mineure ; les chrétiens espagnols commencèrent leur lutte, longue et glorieuse, contre les Arabes, et finirent par les expulser de leur péninsule ; les Fran-

çais, commandés par Charles Martel, avaient vaincu et exterminé dans une seule bataille la grande armée mahométane qui avait entrepris la conquête des Gaules.

Il est assez probable que, battus et repoussés de toutes parts, et divisés entre eux par les prétentions rivales des califes de diverses origines, les Arabes auraient fini par perdre leurs premières conquêtes et par rétrograder vers la péninsule arabique, berceau de leur existence, si les Turcs, d'origine tartare, qui avaient embrassé l'islamisme, ne les avaient remplacés dans leurs possessions.

Profitant de la dégénération et de la faiblesse des chrétiens d'Orient, dits Romains, les Turcs seljoucides et les Turcs ottomans réussirent à s'étendre dans l'Asie-Mineure et en Europe, et à devenir maîtres de Constantinople.

L'agrandissement extraordinaire et rapide de l'empire ottoman est dû aux qualités guerrières et au caractère énergique et entreprenant des dix premiers empereurs de cette dynastie souveraine, ainsi qu'aux institutions militaires de ce peuple conquérant.

Mais les qualités belliqueuses des sultans ottomans s'altérèrent et furent remplacés, à dater de Mahomet III, par la langueur née des plaisirs du sérail et des vices de l'oisiveté. Les institutions militaires reçurent à cette même époque de grandes altérations.

Les armées turques, après avoir été, suivant le dire du général comte Montecuculli, les plus instruites et les mieux disciplinées de l'Europe, avaient fini par figurer au nombre des plus mauvaises milices européennes, parce que, restant stationnaires, elles avaient négligé de prendre part aux progrès modernes dans la science de la guerre et dans les nouveaux systèmes d'organisation militaire.

Les janissaires, créés au commencement de la monarchie ottomane, avaient été la principale cause des succès de leur nation. Leur gloire militaire avait augmenté leur influence sur le peuple. Ils avaient été utiles à l'autorité des monarques régnants, aussi long-temps qu'obéissant aux lois d'une discipline sévère, ils n'avaient vu dans leurs souverains que des généraux valeureux, marchant à la tête de leurs armées. Mais ces sentiments favorables s'étaient affaiblis avec le relâchement successif de la discipline militaire, et surtout avec le mépris que leur inspiraient des monar-

ques dégénérés, renfermés dans leur sérail. Mécontents et indociles, ils avaient fini par devenir les instruments des factions.

Les magistrats chargés de l'interprétation des lois et de l'administration de la justice, et les prêtres de toutes classes, faisant le service religieux dans les mosquées, avaient, dans les commencements, des fonctions distinctes, et formaient deux corps séparés. Mais, réunis sous la direction suprême du scheick-islam ou grand muphti, ces fonctionnaires ont fini par composer le corps des oulémas. Jaloux des ministres, et mécontents de leur souverain lorsqu'il refuse d'avoir une entière déférence pour leurs représentations, les oulémas sont devenus un obstacle à la marche du gouvernement ottoman et aux progrès de la civilisation. Ils ont été long-temps appuyés par les janissaires, qui croyaient avoir besoin de leur sanction religieuse. Ils exercent actuellement une grande influence sur les Osmanlis, fraction dominante de la population de l'empire.

Les insurrections des janissaires contre l'autorité souveraine ont été assez fréquentes depuis le commencement du 17e siècle. Elles produisirent la fin tragique d'un très grand nombre de visirs et de membres du divan ottoman; elles causèrent, en 1621, la mort du jeune sultan Osman II. — Le sultan Moustapha Ier, le sultan Mahomet IV, le sultan Moustapha II, le sultan Ahmet III, furent détrônés par les janissaires après avoir abandonné à leurs fureurs sanguinaires les principaux agents de leur autorité.

La rébellion de 1730, qui porta Mahmoud Ier sur le trône, laissa pendant plusieurs mois la direction de l'exercice du pouvoir suprême entre les mains de Patrona Calil et des autrés chefs de la révolte. Les rebelles ne furent comprimés que par l'indignation publique, qu'avaient excitée au plus haut degré leurs horribles excès, dont les oulémas eux-mêmes avaient éprouvé les effets.

Les défaites nombreuses éprouvées par les armées ottomanes dans le cours du 18e siècle avaient fait sentir au sultan Moustapha III la nécessité indispensable d'assimiler les troupes ottomanes aux troupes européennes, et d'adopter les nouveaux changements opérés dans le matériel et l'instruction des armées.

Le sultan Sélim III, fils du sultan Moustapha III, exécuta les intentions de son père. Profitant de quelques circonstances favorables, il était parvenu à créer le corps des nizam-gedittes,

qui furent armés comme les soldats européens, et qui reçurent la même instruction militaire.

Mais les janissaires, qui avaient été contenus avec peine pendant quelques années par un grand muphti, ami du sultan Sélim III, se révoltèrent en 1807, déposèrent le monarque novateur, et exigèrent l'abolition des nizam-gedittes.

Reprenant les projets réformateurs du sultan Sélim III, qu'il avait voulu rétablir sur le trône, le grand-visir Moustapha-Baïractar fit créer par le sultan Mahmoud II, en 1808, le corps régulier des seymanis. Mais cette nouvelle tentative n'eut pas de succès. Les janissaires obtinrent un nouveau triomphe; Moustapha-Baïractar périt et les seymanis disparurent.

L'invasion de l'Égypte par une armée française en 1798 avait contraint la Porte à se jeter entre les bras de l'Angleterre, de la Russie et de l'Autriche, et à déclarer la guerre à la France. On regarda alors l'armée française comme perdue; elle venait de voir périr la flotte qui l'avait portée en Égypte; elle avait à combattre les forces réunies de l'Angleterre et de la Turquie; les anciens maîtres du pays, les Mamelouks, vaincus et rejetés au delà des cataractes du Nil, pouvaient reprendre l'offensive et redevenir formidables. Mais le chef de cette armée, Bonaparte, sut trouver dans son génie les moyens de défendre et de conserver sa conquête, et même de l'améliorer par un excellent système d'administration. Convaincu que l'offensive est préférable lorsqu'on doit agir militairement contre des troupes mal instruites et peu aguerries, il osa marcher au devant de l'armée ottomane qui devait déboucher de la Syrie. Il battit et dispersa les corps turcs qui se trouvaient dans la Palestine, balaya complétement le mont Thabor et la partie méridionale de l'Anti-Liban, et arriva jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, qu'il investit. — Cette place importante serait tombée entre ses mains s'il avait eu à sa disposition des pièces de grosse artillerie pour battre en brèche les murailles. Il aurait su probablement protéger l'Égypte contre toutes les attaques, comme il fit à Aboukir en détruisant, à son retour de la Syrie, des troupes ottomanes qui, sous la protection d'une escadre anglaise, avaient débarqué sur les rivages de cette rade, voisine d'Alexandrie.

Kléber, son successeur, imita son exemple et adopta son systè-

me de défense. — Mais Menou, qui remplaça Kléber par le droit d'ancienneté, après l'assassinat de l'habile vainqueur d'Héliopolis, montra les lenteurs et les indécisions d'un chef militaire sans activité et sans talents. L'Egypte, conquise en 1798, fut enlevée à la France en 1801 par une armée anglo-ottomane.

Après le rétablissement de la paix en 1801 entre la France et la Turquie, la Porte ottomane resta sous l'influence de l'Angleterre et de la Russie, avec qui elle avait contracté des alliances pendant l'expédition française d'Egypte. Cette influence avait empêché le gouvernement turc de reconnaître Napoléon comme empereur des Français lorsqu'il posa cette couronne sur sa tête victorieuse.

Mais la campagne de 1805 en Allemagne et le gain de la bataille d'Austerlitz par les Français avaient changé les dispositions politiques du divan ottoman. — Une ambassade solennelle fut envoyée par lui à Paris pour féliciter Napo'éon sur son avénement au trône impérial de France.

Le général Sébastiani, qui avait rempli avec succès, en 1802, des missions importantes dans le Levant, fut choisi en 1806 pour représenter auprès de la Subime-Porte le nouvel empereur des Français. — Ses instructions avaient pour but de rompre l'alliance politique qui venait d'être renouvelée entre la Porte et la Russie.

Prévoyant qu'en faisant changer les hospodars de Valachie et de Moldavie, dont la Porte était mécontente, il parviendrait à obtenir le résultat qu'il désirait, il réussit à obtenir leur destitution.

Vivement irrité, le gouvernement russe rompit à l'instant avec le divan ottoman, et, sans plainte préalable et sans déclaration de guerre, fit envahir par ses armées la Valachie et la Moldavie.

La guerre ayant éclaté entre ces deux puissances voisines, l'Angleterre chercha à rétablir la paix. Mais la voie des négociations ne lui parut pas suffisante; elle envoya une flotte assez considérable, qui eut l'ordre de forcer le passage des Dardanelles et de mouiller devant le sérail de Constantinople. Cette entreprise audacieuse n'eut aucun succès.

Ayant échoué devant Constantinople, les Anglais se rendirent immédiatement en Egypte, où la trahison leur livra la ville d'Alexandrie. — Mais, battues à Rosette par les palicares albanais de Méhémet-Ali, les troupes anglaises durent capituler et renon

cèrent à leur projet de conquérir l'Egypte. —Après ces deux agressions non motivées, la Porte se vit obligée de déclarer la guerre à l'Angleterre. Cependant cette guerre, dont les intérêts politiques de la Russie avait été le seul motif, ne convenait ni à la Turquie ni à la Grande-Bretagne. On évita de part et d'autre des attaques et des représailles ; la paix fut rétablie quinze mois après la rupture.

Les hostilités commencées avec les Russes en 1806 avaient été interrompues par les révolutions arrivées à Constantinople en 1807 et 1808, et par les événements de la guerre terminée dans le nord de l'Allemagne par le traité de Tilsit. Un armistice exigé par ce traité devait être employé à des négociations pour rétablir des relations amicales entre la Porte et la Russie. — Mais les négociateurs ne s'entendirent pas; Napoléon cessa de montrer un intérêt protecteur en faveur des Turcs, les hostilités furent reprises en 1809. Elles furent d'abord conduites avec peu d'activité; mais le général Kaminsky leur imprima une forte et rapide impulsion dans la campagne de 1810. — Cependant les succès de cette campagne furent variés : vainqueurs à Routschouk et à la grande bataille de Battyn, les Russes furent repoussés devant Silistria et Chioumla.

Kutusof, successeur de Kaminsky, eut de grandes difficultés à vaincre dans sa campagne de 1811 avec une armée dont le départ de trois divisions envoyées en Pologne avait considérablement affaibli l'effectif. — Obligé de se tenir sur la défensive au nord du Danube, il prit des dispositions très sages. — Observant les mouvements de ses adversaires, il profita en homme habile de leurs fautes stratégiques pour les vaincre et les soumettre aux conditions d'une paix qui humilia la Turquie et contribua beaucoup à sauver l'empire russe de la ruine dont le menaçait alors une armée de 400 000 hommes, commandée par l'empereur Napoléon.

N'ayant pas été appelée à coopérer aux délibérations du congrès de Vienne, la Porte devint étrangère à cette époque aux opérations politiques du reste de l'Europe, et resta pendant cinq ans dans un tranquille isolement. Mais son repos fut interrompu en 1820 par une guerre contre Ali-Pacha de Janina, et en 1821 par l'insurrection des Grecs.

Ali, le plus avide et le plus tyrannique des hommes, avait amassé une fortune considérable qui donnait ombrage à son sou-

verain, et excitait l'avidité des ministres de la Porte. — Il avait mérité plusieurs fois la mort par sa conduite criminelle; mais ses richesses furent la principale cause de sa condamnation. — Actif, astucieux et plein de valeur, le pacha de Janina résista long-temps aux forces nombreuses qui l'entouraient, et chercha à produire une grande diversion en sa faveur en excitant et en encourageant l'insurrection des Grecs. — Mais, abandonné par ses partisans et par ses propres fils, il tomba et périt par le glaive des bourreaux.

Les entreprises insurrectionnelles des Grecs n'eurent aucun succès en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie et en Macédoine, parce qu'elles étaient sans ensemble et décousues, et n'avaient aucun appui. Mais les habitants de l'ancienne Grèce, plus unis, plus nombreux que les musulmans dans leurs provinces, et favorisés par les chaînes montueuses qui sillonnent la surface de leur pays, surent se défendre, vaincre et repousser leurs adversaires.

L'histoire des nations n'offre rien de plus digne d'admiration que la conduite des Hellènes depuis 1821 jusqu'en 1824. — N'ayant pour eux que leur valeur inébranlable et leur dévoûment patriotique, dépouillés presque entièrement de ressources financières, ne payant les équipages de leurs bâtiments armés que par des cotisations volontaires de quelques riches propriétaires des îles d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara, on les vit attaquer, ruiner et exterminer plusieurs armées ottomanes envoyées pour les remettre sous le joug de la Porte, et combattre audacieusement des flottes turques, les détruire en partie par leurs brûlots, et finir par les obliger à rentrer dans le détroit des Dardanelles pour se placer sous la protection des châteaux.

Les produits des emprunts contractés à Londres en 1824, et les dons généreux des philhellènes de l'Europe, loin de leur procurer les avantages qu'on devait attendre de ces secours, excitèrent parmi les Grecs l'amour de l'argent, affaiblirent l'ardeur de leur patriotisme, et produirent des divisions intestines. — Ils auraient fini par être vaincus et subjugués par les troupes égyptiennes, si les trois principales puissances de l'Europe, la France, l'Angleterre et la Russie, ne s'étaient entendues pour les sauver du danger d'une complète extermination.

La nouvelle guerre entre la Russie et la Sublime-Porte, en 1828 et 1829, assura et accéléra leur délivrance.

On vit les Turcs, durant cette guerre, montrer dans la campagne de 1828 une valeur digne des plus beaux temps de leur histoire ; mais dans celle de 1829 leur courage disparut. — La terreur panique excitée parmi eux par le passage des armées russes à travers les Balkans, et par la marche rapide et les succès nombreux des troupes ennemies, paralysa tous leurs moyens de défense. Andrinople se rendit sans coup férir. Constantinople allait peut-être subir le même sort, si la paix, signée le 14 septembre 1829, n'avait mis un terme à la lutte entre la Porte et la Russie.

Durant les guerres de l'insurrection de la Grèce, le sort politique de la Servie avait obtenu des résultats décisifs.— Les Serviens, après avoir couru les plus grands dangers dans une lutte longue et glorieuse, ont fini par obtenir leur indépendance, et par former, sous la protection de la Porte, une principauté distincte, gouvernée héréditairement par une dynastie de leur choix.

Ce fut également durant la guerre entre les Grecs et les Ottomans que la milice des janissaires, plus dégénérée que jamais, et toujours insubordonnée et factieuse, reçut enfin, en 1826, le châtiment qu'elle méritait. Vaincus par les efforts réunis des autres corps militaires et des habitants de Constantinople, et abandonnés par les oulémas, qui avaient à se plaindre de leurs excès et de leurs outrages, les janissaires furent abolis.

Quoique gouvernés avec sagesse et modération par leur président Capo d'Istria, les Grecs s'étaient abandonnés de nouveau aux désordres de l'anarchie. Le chef de leur gouvernement avait été assassiné.

Il fallut songer à donner à ces peuples remuants un gouvernement plus concentré et plus énergique que celui qui les avait régis jusque alors. On les soumit au régime monarchique, mais on leur donna pour roi un prince trop jeune pour gouverner par lui-même. Cette nation, qui sort à peine de l'état de captivité, et qui, depuis son insurrection, a été constamment agitée par des désordres anarchiques, n'est pas encore arrivée à l'état de calme et de soumission qui seul peut assurer son bonheur et sa prospérité.

Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, avait été long-temps pour le divan ottoman un objet d'égards et de prédilection. On s'était servi de ses troupes nouvellement organisées et disciplinées à l'euro-

pèenne pour combattre et asservir les Grecs. On avait augmenté sa puissance en ajoutant l'île de Candie à ses domaines.

Mais ces faveurs avaient augmenté les dispositions ambitieuses de ce pacha, devenu riche et puissant par l'amélioration de la culture des terres en Egypte, par la formation d'un grand nombre d'établissements industriels, et par les profits d'un commerce florissant concentré dans ses mains. — Il se trouvait trop à l'étroit dans les limites de l'Egypte, et convoitait la Syrie.

Malgré les représentations de la Porte, il osa, en 1832, porter la guerre dans la Syrie méridionale, et s'empara de Saint-Jean-d'Acre.

Furieux contre cette entreprise, exécutée avec succès malgré ses ordres, le sultan Mahmoud fit marcher des troupes contre ce pacha devenu rebelle. Mais les armées ottomanes furent successivement vaincues à Homs, à Damas, à Alep et à Beylam. La Syrie tout entière passa sous le gouvernement de Méhémet-Ali.

Non content de cette brillante conquête, le pacha d'Egypte ordonna à son fils Ibrahim-Pacha d'entrer dans l'Asie-Mineure avec ses troupes victorieuses. Le pachalik d'Adana fut promptement parcouru et envahi; les Egyptiens entrèrent à Konieh ou Iconium.

Une grande armée fut promptement rassemblée à Kutaya, et marcha, sous les ordres du grand-visir Reschid-Pacha, contre les troupes égyptiennes. La bataille d'Iconium fut gagnée par Ibrahim; le grand-visir Reschid tomba entre ses mains. — Loin de se lever en masse en faveur du monarque ottoman, les populations de l'Asie-Mineure se montrèrent indifférentes. Le sort de la dynastie ottomane paraissait compromis. — Obligé de se soumettre à la nécessité, le sultan Mahmoud consentit à céder à Méhémet-Ali la Syrie entière et le pachalik d'Adana.

Les succès de Méhémet-Ali accrurent son avidité ambitieuse. Non content de ses nouvelles acquisitions, il demanda à être reconnu comme prince indépendant. Mais, combattu dans cette prétention exagérée par toutes les puissances de l'Europe, il exigea que la Porte reconnût comme héréditaires dans sa famille tous les gouvernements qui se trouvaient alors soumis à son autorité directe. Cette demande irrita au plus haut degré le sultan Mahmoud. Il consentait à donner à Méhémet-Ali et à ses descendants

le gouvernement de l'Egypte. Mais il exigeait, pour cette faveur extraordinaire, que la Syrie entière, le pachalik d'Adana, et l'île de Candie, lui fussent rendus.

Cette demande parut sage à plusieurs des principaux cabinets de l'Europe. Mais Méhémet-Ali se montrait inflexible dans ses propositions. La guerre devenait inévitable entre le sultan Mahmoud et son puissant vassal. Elle pouvait allumer une conflagration générale en Europe, parce que la Russie, dans son nouveau traité de Hunkiar-Skelessi, s'était engagée à protéger la Porte ottomane contre tous ses ennemis intérieurs et extérieurs..

Malgré les démarches des ambassadeurs européens, qui tous, à l'exception de celui d'Angleterre, voulaient sincèrement la paix, la guerre recommença dans la Haute-Asie entre les Turcs et les Egyptiens. Le sultan Mahmoud avait donné l'ordre, à l'insu de ses ministres, au chef de sa grande armée réunie dans le voisinage de l'Euphrate, de passer ce fleuve à Bir, et d'envahir le territoire appartenant à Méhémet-Ali. — La bataille de Nézib fut la conséquence immédiate de ce mouvement agressif. Elle fut perdue par les Ottomans.

Mais ce fut à cette même époque que, ruiné depuis long-temps par une maladie de langueur qui avait été causée par l'usage immodéré des liqueurs alcooliques, le sultan Mahmoud finit sa carrière active sans avoir pu terminer son ouvrage de réforme, et laissa à son fils aîné Abdul-Medgid son trône chancelant et l'obligation de continuer le régime d'innovations régénératrices qu'il avait adopté.

Au lieu d'un congrès que proposait le prince de Metternich, des conférences furent établies à Londres pour terminer la question d'Orient. L'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, la France et la Russie, prirent part à ces conférences. La Porte fut invitée à y envoyer un représentant.

La France et la Russie se déclarèrent d'abord pour que la Syrie, réunie à l'Egypte, fût gouvernée héréditairement par Méhémet-Ali et sa famille. Les autres puissances furent d'un avis contraire.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne tarda pas à changer sa résolution. — La France se trouva isolée ; cependant elle tint ferme et persista dans l'opinion qu'elle avait émise.

Comme la question des affaires d'Orient offrait des difficultés

que la force seule pouvait faire disparaître ; on résolut de mettre fin à cette longue et épineuse négociation.—La Russie, la Grande-Bretagne, l'Autriche et la Prusse, s'entendirent et signèrent à Londres, sans la participation de la France, le traité du 15 juillet 1840, qui devait enlever à Méhémet-Ali le pachalik d'Adana, l'île de Candie et la Syrie entière, moins une partie méridionale de cette contrée.

Méhémet-Ali refusa de se soumettre à la décision prise dans les conférences de Londres. Cependant il n'avait adopté aucun plan défensif ni aucune disposition particulière pour mettre en état de défense contre des flottes et des armées européennes les villes maritimes de la Syrie.

Attaquée par une flotte anglaise de plusieurs vaisseaux de ligne, et par 8000 hommes de débarquement, la place maritime de Beyrouth se défendit mal. Sa garnison, qui ne s'était pas opposée au débarquement des troupes ennemies sur la plage voisine, resta inactive pendant près d'un mois. Le manque absolu de vivres la força alors à abandonner la place.

Tortose, Seyd, Tyr et Tripoli, se soumirent à la première sommation. La place importante de Saint-Jean-d'Acre, sur laquelle Méhémet-Ali avait fondé ses plus chères espérances, fut abandonnée par ses défenseurs après un bombardement et une canonnade de trois heures et demie.

Pressés de terminer promptement la guerre d'Orient à cause de l'approche de la mauvaise saison, les Anglais se portèrent devant Alexandrie avec une flotte redoutable vers la fin de novembre. Le commodore Napier, chef de cette armée navale, s'empressa d'entrer en négociation. Son langage, sa franchise, ses menaces mêlées d'éloges de la conduite de Méhémet-Ali, produisirent un grand effet sur l'esprit de ce pacha, que ses revers dans la Syrie, et surtout la chute subite de Saint-Jean-d'Acre, avaient complétement démoralisé.

La paix fut conclue en un jour. — Méhémet-Ali consentit à évacuer toute la Syrie, le pachalik d'Adana et l'île de Candie, et à rendre l'escadre ottomane, dont il était devenu maître par la trahison du capitan-pacha, sous la seule condition que l'Egypte resterait à lui et à ses descendants avec le titre de gouvernement héréditaire.

La Syrie rentra sous la domination de la Porte ; mais ce fut pour être livrée aux horreurs de l'anarchie. — Les améliorations commencées s'arrêtèrent ; son commerce maritime et son commerce avec l'Inde et la Perse par les caravanes furent complétement paralysés.

Une fermentation générale et un sourd mécontentement continuèrent à agiter les populations chrétiennes de la Turquie. Elles s'insurgèrent de nouveau en plusieurs endroits dans le courant de l'année 1841. — Mais leur mouvement, fait sans ensemble et non appuyé, s'arrêta ; les grandes puissances médiatrices intervinrent ; le calme fut rétabli.

Mais ce calme, qui s'est prolongé jusqu'à présent, n'est que temporaire. Les causes qui ont produit le mouvement insurrectionnel des rayas continuent à exister. — Les désordres recommenceront, et finiront par avoir des résultats funestes, si la Porte, à qui la cause du mal n'est pas inconnue, n'adopte pas, avec l'assistance de ses alliés, les remèdes que nous avons indiqués dans les deux derniers chapitres de cet ouvrage.

Napoléon, dont le puissant génie embrassait la plus grande partie des connaissances humaines, et qui était en même temps grand général, judicieux appréciateur des besoins des peuples sous les rapports de la législation et de leurs intérêts politiques et commerciaux, et se montrait également ami éclairé des sciences, des arts et de la littérature, avait coutume de dire que tout ouvrage historique un peu important doit être précédé du tableau statistique du pays.

Ce grand homme en a donné un exemple dans le récit de ses mmortelles campagnes d'Italie, qu'il a dicté durant son exil à Sainte-Hélène. — Ce récit est précédé d'un tableau statistique de la configuration physique et de l'état réel des provinces italiennes qui avaient été le théâtre de la guerre.

Nous avons cru devoir suivre les préceptes de Napoléon, et nous avons fait précéder notre histoire de la Turquie par un tableau raisonné et détaillé de toutes les provinces qui appartiennent à cet empire, en y comprenant la Grèce, qui en a été récemment détachée.

Ce tableau statistique nous a paru d'autant plus nécessaire que toutes les provinces ottomanes, tant en Europe qu'en Asie, sont

généralement peu connues. — Les renseignements dont nous nous sommes servi ont été puisés aux meilleures sources.

On parviendra toujours, dans les ouvrages historiques, à faire mieux apprécier l'état réel des nations en adoptant le principe de marier leur histoire avec leur statistique.

De nombreux ouvrages ont été publiés sur l'empire ottoman. Mais plusieurs des écrivains qui se sont occupés de ce pays ont cherché plutôt à voir des restes de monuments, et à établir des conjectures sur les événements des siècles reculés par l'examen des débris échappés à l'action du temps et aux ravages des guerres de la barbarie, qu'à faire de l'histoire proprement dite.

L'ambassadeur anglais Porter a fourni, dans son *Tableau historique de l'empire ottoman*, des renseignements précieux et très intéressants pour l'époque où il a écrit. Marsigli nous a fait connaître l'organisation des armées ottomanes dans le temps de leur gloire et avant le commencement de leur décadence.

Nous connaissons par les écrits de l'abbé Toderini l'état réel de la littérature turque dans le 17e siècle.

Le savant ouvrage du chevalier d'Ohson contient un tableau exact des institutions religieuses et civiles qui régissent cet empire.

Knolles a publié dans la première moitié du 18e siècle une histoire de Turquie, dont le célèbre critique Samuël Johnson a fait un grand éloge dans son *Rambler*.

L'abbé Mignot, qui a écrit plusieurs ouvrages historiques, a cru devoir porter son attention sur les Turcs. Mais son histoire de ce peuple guerrier, écrite par un homme qui n'avait jamais mis le pied sur les terres ottomanes, se ressent de l'ignorance de l'écrivain sur l'état physique de ce pays et sur les mœurs et les dispositions des peuples qui l'habitent.

Le comte de Salaberry a livré au public en 1813 son histoire des l'empire ottoman. Elle vaut mieux que celle de l'abbé Mignot, parce que cet écrivain, ayant fait le voyage de Constantinople, avait acquis sur les lieux des renseignements utiles, et avait pu rectifier ou perfectionner dans son ouvrage les documents qu'il avait obtenus.

Eaton et Thornton, écrivains anglais, ont présenté dans leurs écrits, publiés au commencement de ce siècle, des renseignements

lumineux sur les événements de cette époque et sur la position réelle de l'empire turc.

Un savant orientaliste, M. Hammer, vient de publier un grand ouvrage historique sur la Turquie. Son histoire, en 16 vol. in-8°, n'embrasse pas les temps actuels et laisse de côté une grande partie de la dernière moitié du 18e siècle. Elle s'arrête au traité de Kaïnardgi, signé en 1774 entre la Russie et la Sublime-Porte. Ecrit d'après les historiens turcs, l'ouvrage de M. Hammer ne peut manquer d'exciter la curiosité et d'être lu avec un vif intérêt. Mais les auteurs orientaux dont il s'est servi voient l'histoire d'une manière bien différente que les Européens. Leurs récits historiques ressemblent beaucoup aux contes orientaux des *Mille et une nuits*. On n'y trouve aucune réflexion profonde ni aucune idée philosophique. Les renseignements scientifiques et statistiques qui embellissent et perfectionnent l'histoire leur sont entièrement inconnus.

Nous avons cherché, dans notre ouvrage historique, lequel, commençant à l'époque du traité de Yassy, embrasse les cinquante-deux dernières années, à concilier les intérêts de la vérité avec les progrès que l'histoire, qui est la branche la plus importante de la littérature moderne, a faits depuis environ un siècle. Repoussant toutes les fausses idées et les préjugés fondés sur des préventions religieuses et nationales, nous avons présenté le pays, les hommes et les événements, dans toute la simplicité de la vérité et avec l'exactitude d'un examen impartial et philosophique.

Nous avons rempli notre tâche en conscience; nous espérons que le public nous en saura gré.

FIN DE LA PRÉFACE.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

STATISTIQUE GÉNÉRALE.

1re Partie.

Géographie physique et politique.

TURQUIE D'EUROPE.

Configuration physique.

La Turquie d'Europe, qui est baignée sur les trois quarts de sa circonférence par la mer Noire, la mer de l'Archipel, l'Adriatique et la Méditerranée, s'appuie au nord sur le bassin du Danube. Elle présente sur sa surface un réseau de hautes montagnes avec leurs ramifications.

Les points culminants d'où partent toutes les chaînes de montagnes de la Turquie d'Europe sont au 42e degré de latitude nord, et entre les 21e et 22e degrés de longitude à l'est de Paris. Ils étaient connus autrefois sous les noms de Scardus, Orbelus et Scomius, et sont

désignés actuellement par les Turcs sous les dénominations de Schartagh, d'Egrisu et de Dubnitza; leur direction moyenne est de l'ouest à l'est.

Trois chaînes partent de ces points culminants, dont le Scardus est le plus élevé.

La première, qui se distingue sous le nom de mont Hémus ou grands Balkans, a la même direction que les monts Scardus, Orbelus et Scomius, et peut être considérée comme leur prolongement du côté de la mer Noire, où cette chaîne se termine par une hauteur considérable qui forme le cap Eminé.

La seconde, qui sort du mont Scardus, le plus occidental et le plus élevé des trois points culminants, se dirige vers le nord-ouest, sépare la Bosnie de la Dalmatie, et va se réunir, en s'abaissant, avec les Alpes de la Carniole. Cette même chaîne, se prolongeant vers le sud-sud-est, prend les noms de Pinde, de Parnasse, d'Hélicon et de Cithéron, et s'arrête au cap Sunium et à l'isthme de Corinthe. Elle sépare l'Albanie, l'Epire, l'Acarnanie et la Phocide, de la Macédoine, de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique.

La troisième chaîne, qui se détache du Scomius, le plus oriental des trois points culminants, se porte du côté du nord, vers Orsova, où elle se réunirait à un contre-fort des monts Krapacks (Carpathes) de la Transylvanie si le Danube, précipitant ses eaux dans ce défilé extrêmement étroit, n'avait mis un obstacle à la jonction de ces deux lignes montueuses. Il paraît qu'avant de parvenir à s'ouvrir un passage par la brèche d'Orsova, le Danube inondait la Basse-Hongrie et y formait un vaste lac, dont les traces se rencontrent encore dans les terrains marécageux au sud de Séguedin.

Des mêmes sommets du Scomius on voit s'élancer

vers le sud-est le mont Rhodope ou *Despoto-Dagh*, qui traverse la Thrace méridionale, et qui, avant de se terminer sous le nom turc de *Tekir-Dagh*, près des rivages de la mer de Marmara, entre Ganes et Rodosto, est coupé dans le défilé étroit de Tempyra, près de Thermolitza et de Trajanopolis, par la Maritza, qui porte dans le golfe d'Enos et dans la mer Egée toutes les eaux du bassin de la Thrace.

Avant l'ouverture de la brèche du Rhodope, près de Trajanopolis, le bassin de la Maritza devait être couvert d'eau. Andrinople est situé au point central où se réunissent à ce fleuve la Tundgia (Tunkus), qui vient du nord; l'Arda (Harpesus), qui sort de l'ouest, et la Erkené (Arginus), qui vient de l'est.

Les *Standchez-Dagh* ou petits Balkans, qui se détachent des Grands Balkans près de l'extrémité orientale de cette dernière chaîne, longent la mer Noire du nord au sud jusqu'à l'entrée du Bosphore, et bordent, à l'est, le bassin de la Thrace.

Les autres chaînons et contre-forts qui se détachent des chaînes principales que nous venons de nommer sont :

1° Les monts Pangéens, si célèbres autrefois par leurs mines d'argent; ils sortent du Rhodope; hauts et escarpés, ils ne laissent pour la route de Constantinople à Salonique qu'un passage étroit près de la Cavalle et des rivages de la mer Égée;

2° Les monts Chalcidiens, qui, partant du Rhodope, forment, entre Salonique et le golfe de Contessa, la presqu'île Chalcidique, laquelle se termine à son extrémité sud-est par deux larges baies, qui sont la baie de Cassandre et celle du mont Athos;

3° La chaîne qui, sortant du Pinde, se termine au

mont Olympe et sépare la Macédoine de la Thessalie ;

4° Le mont Othrys (Goura Vouna), qui, se détachant du Pinde, coupe la Thessalie en deux provinces : la première est la Thessalie proprement dite, qui se compose en grande partie du bassin du Pénée ; la seconde est la vallée de l'Hellada ou Sperchius, qui s'appuie au sud sur le mont Œta.

Le mont Othrys est la limite actuelle entre la Thessalie et le nouveau royaume de Grèce. Il était avec le mont Œta le rempart de l'ancienne Grèce. Les Thermopyles terminent cette dernière chaîne près de la mer.

Le mont Pélion et le mont Ossa, qui font partie de la même chaîne et qui sont des contre-forts du mont Othrys, poussent le long de la mer des ramifications au nord et au sud, tant dans la Macédoine et la Thessalie que dans la Grèce. Ils ne présentent des ouvertures plus ou moins larges qu'à l'embouchure des cours d'eau qui les traversent.

Le Pinde, à qui les géographes modernes ont donné le nom de *chaîne grecque*, étant arrivé sur le territoire de l'ancienne Grèce, prend successivement les noms de Parnasse, de Cithéron et d'Hélicon. Les ramifications de cette dernière montagne sont, à l'est, dans l'Attique, le mont Hymète, le mont Pantélique, le mont Parnète, et, à l'ouest, le massif montueux de la Mégaride.

Ce massif s'arrête d'une manière abrupte à la terre basse qui, sous le nom d'isthme de Corinthe, unit la Grèce avec la Morée (ancien Péloponèse).

Le Parnasse et l'Hélicon séparent la Phocide (actuellement province de Salone) de la Livadie. Le Cithéron, qui est situé au nord de l'Attique et au sud du canton de Thèbes, se prolonge jusqu'au cap Marathon.

Le mont Parnète et le mont Pantélique s'élèvent dans

la partie orientale de l'Attique, près du golfe d'Egripos (Eripe), qui sépare la Grèce de l'île de Négrepont (autrefois Eubée).

L'île Eubée se compose d'une chaîne calcaire de peu de hauteur qui, sous le nom de mont Æcha, est parallèle à la ligne du Parnasse et de l'Hélicon.

Dans la partie occidentale de la Turquie d'Europe, vers la mer Adriatique, les contre-forts de la chaîne centrale sont plus élevés et plus rapides que ceux de l'autre côté, et forment entre eux les vallées âpres, difficiles, étroites et tortueuses, de l'Acarnanie, de l'Albanie et de l'Epire. Les plus remarquables de ces contre-forts sont : 1° le Montenegro, qui sépare l'Albanie de la Dalmatie ; 2° les Acrocérauniens, ou monts de la Chimère ; leurs sommets, entourés constamment de nuages, sont le séjour favori des tempêtes, et leurs rivages escarpés, battus par des courants rapides, ont été dans tous les temps la terreur des navigateurs (1). Les monts Acrocérauniens séparent l'Epire de l'Albanie.

L'isthme de Corinthe, qui unit l'Attique et la Mégaride à la Morée, est une terre généralement basse et argilo-calcaire.

Le roi Démétrius, et après lui les empereurs Néron et Trajan, avaient entrepris de couper cette langue de terre par un canal qui aurait réuni le golfe d'Athènes à celui de Corinthe ; mais on ne voit que quelques faibles traces des travaux de canalisation qui, commencés à ces époques éloignées, n'ont plus été repris. On aperçoit à peine les vestiges de la muraille défensive qui était destinée à couvrir le Péloponèse contre les incursions des montagnards du Parnasse et du

(1) Infames scopulos acroceraunia. (HORACE.)

Pinde, et contre les irruptions des peuples du nord.

La Morée (anciennement Péloponèse) forme un système montueux, distinct et tout à fait séparé des chaînes qui parcourent la surface de la Turquie d'Europe. Elle présente l'aspect d'un haut plateau qui s'appuie sur des pentes rapidement inclinées vers la mer et sur cinq grands contre-forts dont les extrémités forment les principaux promontoires de cette presqu'île.

Ces promontoires sont : 1° le cap Tornèse à l'extrémité nord-ouest de la Morée ; 2° le cap Sapienza, près de Modon, au sud-ouest ; 3° le cap Matapan (anciennement Ténare), au sud ; 4° le cap Saint-Ange, autrefois Malée, au sud-est ; 5° le cap Skillée, qui termine au nord-est la presqu'île de Nauplie, vis-à-vis l'île d'Hydra.

Les pics les plus hauts des diverses chaînes montueuses de la Turquie d'Europe ont les élévations ci-après au dessus du niveau des mers :

Alpes Juliennes à l'ouest de la Bosnie . . .	3260 mètr.
Alpes Illyriques.	2220
Le Scardus.	2300
Le Pinde	2050
Le mont Hémus (Grands Balkans). . .	2280
Le mont Rhodope	2040
Le mont Olympe (de Macédoine). . . .	2000
Le mont Parnasse	1600
Le mont Cithéron	1220
Le mont Hélicon	1060
Le mont Othrys	1400
Le mont Œta	1500
Le mont Ida (île de Candie).	2250
Les monts Krapacks (Carpathes) de la Transylvanie	3000
Le plateau de l'Arcadie (Morée).	640

Géologie et Météorologie.

Les montagnes de la Turquie d'Europe paraissent avoir été formées dans le grand cataclysme ou soulèvement qui a donné naissance aux Pyrénées d'Espagne, à l'Atlas d'Afrique, aux Apennins d'Italie, aux Carpathes de Hongrie, et à d'autres chaînes montueuses du continent européen.

Les montagnes que nous venons de nommer ont généralement la même direction et la même composition que celles du système montueux de la Turquie, c'est-à-dire une inclinaison générale de l'ouest à l'est pour les unes, et du nord au sud pour les autres, avec les superpositions de substances semblables sur les crêtes et les sommités les plus élevées.

Les chaînes principales de la Turquie et leurs plus hauts contre-forts ont un noyau granitique, avec des superpositions schisteuses et calcaires.

Elles paraissent avoir contenu autrefois de nombreux volcans, qui ont bouleversé toute la surface du pays, et qui sont, presque tous, entièrement éteints.

Mais la base souterraine des îles de l'Archipel, et de la mer qui les environne, est encore travaillée de notre temps par des feux intérieurs qui causent assez fréquemment des tremblements de terre, et qui, par des soulèvements brusques ou successifs, donnent de temps en temps naissance à de nouvelles îles.

L'action des anciens volcans est d'autant plus remarquable que dans toute la Grèce on voit beaucoup de pics coniques et détachés, ainsi que des traces de grands bouleversements. Les couches y sont régulièrement inclinées avec des masses hétérogènes. Leur inclinaison,

dans quelques points, particulièrement dans les îles Ioniennes, est tout à fait perpendiculaire.

Les affaissements partiels, produits dans les chaînes et leurs contre-forts par l'action des volcans, ont servi à établir des passages ou moyens de communication entre les pays voisins, séparés par des montagnes.

Ce sont probablement des affaissements semblables ou brèches volcaniques qui ont occasionné les ouvertures du Bosphore et de l'Hellespont, et la formation du bassin de la Propontide. On doit attribuer à la même cause, comme l'inspection des localités le démontre, les brèches ou défilés par lesquels les grands cours d'eau de la Turquie se sont ouvert des passages pour arriver à la mer : tels sont les défilés du Danube à Orsova ; celui de la Maritza (Hèbre) à travers la chaîne du Rhodope ; celui du mont Ossa, qui sert à l'écoulement du Pénée de la Thessalie dans la mer de l'Archipel.

Des eaux thermales, et des antres profonds d'où s'échappent des vapeurs sulfureuses, sont un autre indice de la présence des feux souterrains sous la masse solide de la Turquie d'Europe, et sous la base plus facile à rompre et à soulever qui porte les eaux de l'Archipel.

Plusieurs des îles Cyclades ont été agrandies par l'action souterraine de ces feux intérieurs. D'après les rapports comparés des historiens, treize îles nouvelles ont paru, depuis Homère, au dessus de la mer Égée. Deux îles anciennes (Chrisé et le Petit-Cameni) sont redescendues sous les eaux. Une nouvelle île s'exhausse actuellement près de l'île de Santorin, et ne tardera pas long-temps à paraître au dessus des flots. L'île Julia, qui s'est montrée il y a quelques années au sud de la Sicile et près des îles de Malte et de la Pantelleria, démontre que les mêmes feux souterrains qui tourmen-

tent encore la mer et les îles de l'Archipel étendent leur puissante action sous la Sicile, sous la Calabre, sous les îles Ioniennes et sous les eaux qui séparent l'Italie de la Turquie et des rivages de l'Afrique.

Nous terminerons ces observations géologiques par quelques détails sur la composition des montagnes de la Turquie d'Europe.

Dans les montagnes de la Bosnie, de la Servie et de la Bulgarie, on voit dominer les plus anciens calcaires à débris organiques, et quelques grès formés postérieurement. Ces calcaires sont riches en filons métalliques.

Les vallées de ces provinces sont remplies de rochers descendus des montagnes, et ont pour base un sédiment argilo-calcaire. Les plaines de la Valachie et de la Moldavie sont couvertes de dépôts semblables, et renferment plusieurs bancs de sel gemme.

Toutes les collines de la partie orientale et inférieure du bassin du Danube sont formées des mêmes calcaires organiques qui dominent dans la Bosnie et la Servie. Mais le versant méridional des mêmes montagnes est couvert de roches schisteuses. Celles-ci se montrent sur les deux versants des Petits Balkans jusqu'à peu de distance du Bosphore, où elles sont remplacées par des calcaires coquilliers et par des dépôts volcaniques.

Ces dépôts calcaires sont antérieurs à la formation du Bosphore, puisque les îles Cyanées et d'autres rochers qui se trouvent à l'entrée de ce canal sont composés de laves. — Dures à l'action des volcans, ces laves se prolongent de l'autre côté du Bosphore à plusieurs lieues sur le sol de l'Asie. —Un affaissement de ces dépôts volcaniques et de la base calcaire sur laquelle ils reposent a produit l'irruption de la mer Noire dans le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont et l'Archipel.

Le mont Rhodope, le Scardus, le Scomius et le Pinde présentent dans la Haute-Albanie et dans la Macédoine supérieure des roches nuancées, des calcaires primitifs, ainsi que des porphyres métallifères.

Le Pinde méridional, le Parnasse, le Cithéron, l'Hélicon et leurs ramifications immédiates renferment, outre les rochers ci-dessus dénommés, des marbres statuaires de la plus belle espèce.

Le monts Pangéens de la Macédoine étaient célèbres dans l'antiquité par la richesse de leurs mines d'argent et de fer. — Celles d'argent, quoique encore abondantes, ont été abandonnées à cause des vexations des agents du fisc ottoman; mais celles de fer continuent à être exploitées, et pourraient être très productives si on employait dans les usines turques les nouveaux procédés de l'industrie métallurgique.

Les mines d'argent de l'Attique procuraient autrefois un grand revenu à la république athénienne, qui les faisait travailler par des esclaves. Elles ont cessé d'être exploitées depuis la soumission de la Grèce à la domination ottomane. Leur exploitation ne pourra pas être reprise par le gouvernement hellénique tant que, par le défaut de population, la main-d'œuvre restera à un prix élevé dans ce nouveau royaume.

On a découvert des mines considérables de houille ou charbon de terre dans la Thessalie et dans la Thrace. — Ces mines seront d'autant plus utiles qu'elles se trouvent à peu de distance de la mer. — Les machines mécaniques qui suppléent à la main-d'œuvre sont plus indispensables en Turquie que dans les pays très peuplés.

Les mines de cuivre sont peu abondantes dans la Turquie d'Europe. Mais elles sont considérables et très riches dans l'Asie-Mineure.

Les Cyclades, qui forment un groupe circulaire au milieu de la mer de l'Archipel, et les Sporades, qui sont disséminées près des rivages maritimes de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie, dans les prolongements des plus grands contre-forts de leurs montagnes, présentent la même organisation géologique que les systèmes montueux dont elles sont une dépendance. Granitiques, dans leur noyau et sur leurs sommités, elles offrent sur leurs flancs de grandes couches schisteuses ou calcaires. Leur plus grande richesse minéralogique consiste dans leurs carrières de marbres statuaires.

Comme les variations du climat physique d'un pays dépendent de sa latitude, de l'élévation des terrains au dessus du niveau des mers, de la pente générale des terres, de leurs expositions locales, de la direction des montagnes relativement aux quatre points cardinaux, du voisinage des grandes mers, des vents dominants, et des degrés relatifs de culture et de population, on doit en conclure que la température des provinces de la Turquie d'Europe est très variable, et que leurs produits agricoles doivent appartenir, selon les localités, aux trois classes des végétations des régions froides, tempérées et chaudes.

Dans le bassin du Danube, la Valachie, la Moldavie et la Bulgarie, ont une température plus froide que celle qui devrait correspondre à leur latitude. Elles ne sont pas abritées contre les vents du nord-est, qui leur viennent directement des vastes steppes de la Russie asiatique.

La Servie et la Bosnie, qui sont comprises également dans le bassin du Danube, sont garanties en partie des vents froids nord par les nombreux contre-forts des monts Krapacks. Mais, plus élevées que les autres pro-

vinces du même bassin et exposées à l'action immédiate des vents qui descendent des Alpes illyriques, elles sont plus fréquemment couvertes de nuages et jouissent d'une température plus humide que celles du bassin inférieur du Danube. Ces provinces produisent beaucoup de fourrages et une assez grande quantité de céréales et nourrissent de nombreux troupeaux d'animaux domestiques.

L'Albanie, l'Epire et l'Acarnanie, contrées âpres et montueuses, sont plutôt humides que froides. La haute chaîne du Pinde, qui leur sert de limite orientale, arrête et condense toutes les vapeurs qui leur viennent des mers de l'Archipel et de l'Adriatique. Les prairies sont abondantes et très productives dans ces provinces; mais leur sol, qui contient peu de terres végétales, excepté dans le fertile bassin d'Arta, convient peu à la culture du froment.

La Macédoine et la Thessalie, couvertes contre les vents du nord et contre les froids de la Russie par le mont Hémus, par le Rhodope, et par les ramifications montueuses qui longent le littoral maritime de ces deux provinces, jouissent d'une température douce, égale et vivifiante. Leur sol, composé de terrassements successifs depuis la mer jusqu'aux sommités du Pinde, et enrichi par les détritus des montagnes, convient à la culture de toutes les plantes des climats tempérés. L'air y est constamment pur et salubre. — Les Macédoniens et les Thessaliens ont été et sont encore les plus beaux et les plus belliqueux des Grecs, et les Grecs l'emportent en général pour la beauté et la force physique sur toutes les nations européennes.

La Macédoine et l'Épire produisent beaucoup de céréales, possédent un grand nombre de vignobles,

d'oliviers et de mûriers, et récoltent une quantité considérable de coton.

La Thrace, abritée au nord par le mont Hémus, éprouve des froids beaucoup moins rigoureux que ceux qui se font sentir dans le bassin du Danube. Les vents du nord-est, qui viennent directement des steppes de la Russie asiatique, et qui ne sont que faiblement adoucis dans leur température par leur trajet sur la mer Noire, sont froids pendant l'hiver dans toute cette vaste province; mais une fraîcheur agréable les accompagne pendant les chaleurs de l'été.

Les vents du nord-ouest, qui descendent des Alpes illyriques et des monts Scardus, Orbelus et Scomius, ne se font guère sentir que pendant l'hiver et le printemps. Mais, chargés d'orages, ils occasionnent souvent, durant ces deux saisons, de violentes tempêtes dans les plaines de la Thrace et dans la mer Noire, et apportent beaucoup de neige et de pluie.

La Thrace, dont le sol est naturellement fertile, pourrait produire une grande quantité de céréales. La vigne y vient très bien et donne des vins liquoreux. Mais l'olivier n'y réussit pas, quoique cette province ne soit située qu'entre les 40e et 44e degrés de latitude septentrionale. On ne voit d'oliviers en pleine terre à Constantinople que dans les îles des Princes, à deux lieues à l'est de cette capitale. Un faible bras de mer de deux lieues de largeur suffit pour donner à l'air de ces îles une température convenable à la culture de l'olivier.

La Morée, dont le centre est occupé par le haut plateau de l'Arcadie, et dont le littoral maritime est découpé par des golfes profonds, jouit d'une température toujours douce, quoique inégale; elle est arrosée par des ruisseaux nombreux et abondants.

Ses vallées et ses plaines, bien abritées et enrichies par les terres que les alluvions font descendre des montagnes, conviennent à la culture de toutes les plantes européennes, et même d'une partie des végétaux des tropiques.

Cette péninsule, qui est bien placée pour entretenir des relations commerciales d'une haute importance, a besoin de population et de capitaux pour tirer parti des ressources que la nature lui a prodiguées.

L'Attique, la Béotie, la Livadie, la Phocide et l'Étolie, sont protégées contre les vents froids par une série de chaînes parallèles. Mais leur sol est en général très inférieur à celui de la Macédoine et de la Thessalie. Leur population, ruinée par la guerre, est insuffisante aux travaux agricoles. Leur manque de capitaux les empêche de donner à leur commerce extérieur le développement dont il serait susceptible.

Les Cyclades et les Sporades jouissent d'une température beaucoup plus douce sous les rapports du froid et de la chaleur que les provinces continentales de la Turquie, parce que tous les vents qui y pénètrent sont adoucis par leur passage sur la mer. Mais ces îles offrent presque partout un sol pierreux et sec. Cependant, dans le fond des vallées et dans les plaines maritimes, elles montrent une force de végétation au moins aussi grande que celle des provinces continentales de leur voisinage.

L'action puissante du soleil sur les sables de l'Afrique occasionne pendant sept à huit mois de l'année dans la mer Égée, ainsi que dans les mers de Syrie et d'Egypte, un vent presque constant du nord, du nord-est ou du nord-ouest. Ces vents, qui se font sentir dans toute la mer de l'Archipel et même dans le canal de l'Hellespont, accé-

lèrent le voyage des bâtiments qui sont destinés pour la côte de Syrie ou pour Alexandrie d'Égypte; mais ils ont un effet contraire à l'égard de ceux qui désirent remonter le canal des Dardanelles pour se rendre à Constantinople ou dans la mer Noire.

Les vents d'ouest, du nord-ouest et du sud-ouest, soufflent très fréquemment dans les mers de la Syrie et de l'Égypte. Mais ils se montrent avec violence dans la mer de l'Archipel et dans le détroit des Dardanelles pendant les mois d'hiver. Le vent du sud-est (le fatal khamsin du désert) ne souffle que très rarement; mais il est malsain et suffocant pendant sa courte durée.

Le courant venant de la mer Noire se montre dans toute la mer de l'Archipel jusqu'au cap Saint-Ange sur la côte de la Morée, et jusqu'à l'île de Rhodes, près des rivages de l'Asie-Mineure. Celui de l'Océan dans la Méditerranée longe la côte d'Afrique, et agit encore, quoique très affaibli, sur le littoral de l'Égypte et le long de la Syrie.

La plus grande vitesse du courant océanique est d'un myriamètre à l'heure dans le détroit de Gibraltar; celle du courant de la mer Noire est de quatre milles nautiques à l'heure dans le canal des Dardanelles.

Les atterrissements produits par les courants sont remarquables dans les fonds de tous les grands golfes de la Turquie. Les observations faites par le moyen des sondes nous font connaître que les bases de la mer Noire s'exhaussent progressivement et donnent lieu de penser que ce bassin maritime finira un jour par se remplir comme la mer d'Azof ou Palus-Méotide. — Cette dernière mer, qui pouvait être naviguée il y a cent cinquante ans par des navires de 200 tonneaux, n'admet plus que des bâtiments inférieurs à 100 tonneaux,

par suite des sédiments progressifs de sable et de terre amenés par le Don ou Tanaïs à travers les steppes de la Pologne et de la Russie.

PROVINCES COMPRISES DANS LE BASSIN DU DANUBE.

Le Danube (Ister) est le plus grand cours d'eau de la Turquie d'Europe. Après avoir traversé la Souabe, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie, ce fleuve entre, par le col d'Orsova, sur les terres de l'empire Ottoman, qu'il traverse sur une longueur de 60 myriamètres avant de se jeter, par plusieurs bouches, dans la mer Noire.

Avant d'arriver à Orsova, le Danube sert de limite septentrionale à la Servie depuis Belgrade jusqu'à la frontière occidentale de la Valachie. La Save, qui est son principal affluent en Turquie, et qui s'unit à lui au point très important de Belgrade, sépare l'Esclavonie autrichienne de la Croatie turque et de la Bosnie.

Le cours moyen du Danube est de l'est à l'ouest dans la Turquie, puisqu'il entre par 45° de latitude à Belgrade et Orsova et qu'il en sort par la grande bouche de Solina sous une latitude égale. Mais dans ce long espace ce fleuve suit une marche tortueuse et fait deux grands coudes, l'un du nord au sud depuis Orsova jusqu'à Vidin, et l'autre dans un sens inverse pour se porter de Rassova à Galatz. — Resserré entre les Krapacks, le Danube coule avec une grande rapidité, à raison de 6,000 mètres à l'heure, depuis Orsova jusqu'au delà de Vidin.

Sa marche se ralentit à Nicopolis; elle est alors de 4,000 mètres à l'heure jusqu'à la mer.

A l'exception de quelques chaînes de collines, qui sont situées sur le prolongement des contre-forts des grandes chaînes de montagnes, et à l'exception de quelques points isolés de relèvement, connus sous le nom de Baba-Dagh et de Bach-Tépé, la partie inférieure et orientale des deux rives du Danube, dans le voisinage de son embouchure, ne présente qu'une surface immense de terre marécageuse d'environ 100 lieues carrées. Ces terres s'exhaussent annuellement par les inondations et par les dépositions sédimenteuses du grand fleuve. Elles finiront par former un vaste pays d'alluvion comme le Delta d'Égypte.

La bouche de Soulina est le principal débouché du Danube. Les autres bouches, qui sont celles de Kilia et d'Edrillis ou Saint-Georges, sont d'une navigation plus difficile. Elles deviennent quelquefois impraticables dans la saison des sécheresses.

Il paraît démontré qu'avant de faire le détour ci-dessus mentionné, de Rassova jusqu'à Galatz, le Danube se portait directement vers la mer Noire, de l'ouest à l'est, et allait déboucher dans la rade de Kustendgé. — Mais les ensablements qui ont bouché l'entrée de cet ancien canal à Tchernavoda ont obligé le fleuve à prendre sa direction actuelle vers Galatz, et ont plus que triplé dans cette partie de la Turquie l'ancienne longueur de son cours primitif.

Le vaste bassin du Danube, qui est contenu au nord par les monts Krapacks de la Transylvanie, au sud par les Balkans, à l'ouest par les Alpes illyriques, et à l'est par la mer Noire, renferme cinq grandes provinces de l'empire Ottoman, à savoir la Valachie et la Moldavie dans sa partie septentrionale; la Bosnie, la Servie et la Bulgarie, dans sa partie méridionale.

Nous allons présenter chacune de ces cinq provinces sous les rapports de leur configuration physique, de leurs divisions politiques, de leurs institutions, de leur industrie agricole et manufacturière, de leurs relations commerciales, de leurs revenus annuels, et des dispositions caractéristiques de leurs habitants.

VALACHIE ET MOLDAVIE.

Ces provinces, quoique restées sous la souveraineté de la Sublime-Porte, s'en trouvent entièrement détachées sous les rapports physiques et militaires.

Le Danube leur sert de frontière et de moyen de défense contre la Turquie; mais, traversées du nord au sud par des cours d'eau qui viennent des états russes et autrichiens, elles sont entièrement ouvertes et sans appui naturel du côté de l'Autriche et de la Russie.

La Valachie, qui est renfermée entre la Transylvanie et le Danube, et que le Séreth sépare de la Moldavie, est sillonnée du nord au sud par un grand nombre de rivières qui versent leurs eaux dans le grand fleuve.

Ces affluents du Danube sont, en commençant par l'ouest, le Skill, l'Aluta, le Dombovitza ou Argis, la Yalomnitza, le Kalmasou et le Séreth.

Le bassin du Skill forme la Petite-Valachie. Les villes de ce bassin sont Crayova et Orsova.

Dans le bassin de l'Aluta on voit la ville de Slatina et celle de Tournul sur le Danube.

Le bassin de la Dombovitza ou Argis occupe une grande partie de la principauté. On y distingue la ville de Bukarest, capitale de toute la Valachie; celle de Tergovist, au pied du versant méridional des monts Krapacks, et la place de Giurgiova, sur le Danube, vis-à-vis Routschouk.

Les Daces, vaincus par Trajan, occupaient anciennement la Valachie et la Moldavie. Passés sous la domination romaine et mêlés à des colons romains, les habitants de ces deux provinces transdanubiennes prirent la langue et les mœurs de l'ancienne Rome. L'empereur Caracalla les déclara citoyens romains. Depuis ce temps, malgré toutes les révolutions et tous les changements politiques qui ont eu lieu, les Valaques et les Moldaves n'ont jamais cessé d'être distingués sous le nom de *Roumouni*, ou Romains. Leur langue, leurs aliments, leur manière de se vêtir, ressemblent beaucoup à la langue, aux aliments et aux modes d'habillement des anciens Romains (1).

Les Goths, les Huns, les Bulgares, ont successivement traversé et conquis ces provinces, mais sans s'y arrêter. Les Valaques devinrent tributaires des Turcs en 1394, et sauvèrent ainsi leur nom, leurs usages et leurs propriétés. Ayant rejeté la domination turque en 1688, et s'étant mis sous la protection de l'empereur d'Allemagne, qui avait promis de les soutenir, ils furent lâchement abandonnés, et après le traité de Carlowitz ils se virent contraints de rentrer sous l'obéissance du Grand-Seigneur. La partie occidentale de la Valachie jusqu'à l'Alouta fut cédée à l'Autriche par le traité de Passarowitz, en 1718; mais les Autrichiens la perdirent en 1739.

A l'époque du même traité de Passarowitz, les Turcs prirent l'habitude de choisir les hospodars de Valachie et de Moldavie parmi les principales familles grecques qui habitent le faubourg nommé le Fanar, dans la ville

(1) Beaucoup de mots latins ont été conservés dans la langue moldavo-valaque. *Incipio* se dit incep; *a bus*, alb; *dominus*, Domm; *mensa*, massa; *verbum*, verbo; *caput*, cap; *venatio*, venat; *mulier*, monyer.

de Constantinople. Alexandre Mavrocordato fut le premier Grec de cette classe que la Porte choisit pour être hospodar de Valachie. Il s'était distingué comme négociateur en faveur de la Porte au traité de Carlowitz.

Ces gouverneurs temporaires, nés à Constantinople, étaient naturellement disposés par éducation, par habitude et par intérêt de famille, à respecter et à exécuter servilement les ordres du Grand-Seigneur et des ministres ottomans. Ils étaient, comme tous les pachas, assujettis chaque année à la chance d'être révoqués ou réélus arbitrairement. Mais dans le traité de paix de Yassy la Russie a insisté pour que cette révocation ou cette confirmation annuelle fussent remplacées par la continuation des fonctions hospodorales entre les mains de la même personne pendant sept ans. Si cependant la conduite de ces gouverneurs rendait indispensable leur destitution durant cet intervalle septennal, il était stipulé, dans le même traité, que les changements n'auraient lieu qu'avec les consentements réunis de la Russie et de la Sublime-Porte.

Les hospodars actuels ne sont plus choisis parmi les Grecs de Constantinople, mais parmi les indigènes du pays. Leur règne n'est plus restreint à une durée septennale. Mais, quoique sans limite dans sa durée, il dépend de la volonté des cours de Saint-Pétersbourg et de Constantinople. Les principaux emplois sont occupés par les boyards, qui composent la noblesse du pays. Cette noblesse était divisée en trois classes : la première contenait douze boyards dignitaires de la maison du prince, la seconde se composait de dix boyards employés comme chefs dans plusieurs branches administratives, et la troisième renfermait tous les officiers subalternes dans l'armée et dans les administrations.

Les boyards des deux premières classes étaient admis dans le divan ou conseil suprême de justice.

Depuis la nouvelle organisation, un sénat assiste le prince dans tout ce qui concerne les intérêts et les devoirs de l'administration publique.

Les revenus de la Valachie consistaient dans la dîme des produits des terres et du bétail et dans ceux de la capitation. — Dans un pays où le prix des principales denrées était fixé par des ordres du prince, le commerce était sans activité et les douanes rendaient peu de chose.

Au commencement du 19e siècle la totalité des revenus légaux de la Sublime-Porte dans la principauté s'élevait à dix millions de francs. Les dépenses ne montaient qu'à 8,500,000 francs. — Mais les extorsions du prince et de ses subalternes doublaient ordinairement les produits des contributions ordinaires. — C'étaient avec les ressources obtenues par les impôts réguliers et par des exactions de tout genre que le prince payait le tribut régulier de la Porte, montant à deux millions de francs, qu'il était à même d'adresser tous les ans aux fêtes du Beyram, et dans d'autres occasions solennelles, des cadeaux d'une grande valeur à la sultane Validé, au grand visir et à tous les ministres ottomans; qu'il faisait face à toutes les dépenses publiques, et qu'il se procurait un surplus considérable pour s'enrichir et pour enrichir ses parents et ses amis.

C'était par suite de ce système oppresseur que la Valachie, si heureusement située, et à qui la nature a prodigué ses faveurs, se trouvait et se trouve encore dans une profonde misère, et que sur le plus beau sol du monde la dépopulation s'accroît tous les jours par des émigrations en Autriche et quelquefois en Russie.

Cependant, la servitude qui tient dans l'avilissement la plupart des paysans de la Pologne, de la Hongrie et de la Russie, n'existe pas en Valachie. Tous les Valaques sont libres, et l'on ne voit de serfs parmi eux que dans cette classe de vagabonds laquelle, répandue dans tous les pays, est connue en France sous le nom de Bohémiens. Ces Bohémiens sont attachés au service des boyards.

La Moldavie a perdu plus d'un tiers de son ancienne surface. Ce tiers a été enclavé depuis 1812 dans les immenses domaines de la Russie.

La partie montueuse de la Moldavie vers les monts Krapacks est couverte de forêts. On y trouve des mines abondantes de sel. Les ruisseaux des montagnes charrient avec le sable quelques paillettes d'or. On y voit aussi des sources de résine grasse ou de bitume.

Le pays plat de la Moldavie est très fertile, mais il est presque entièrement inculte. Le froment y donne, comme dans les meilleures parties de la Valachie, 24 pour 1, le seigle 30, l'orge 60 et le millet 300. — On y trouve des forêts entières d'arbres fruitiers, surtout dans ses parties montueuses.

Les forêts extrêmement épaisses de la Bukovine et de Kirguitche, sur les confins de la Bessarabie, étaient le meilleur rempart de la Moldavie contre les Tartares. Ces deux grandes forêts se trouvent comprises dans la partie cédée à la Russie en 1812.

La plupart des Moldaves actuels proviennent des Valaques établis dans cette province vers le 12e siècle. Une irruption de Tartares, ayant de nouveau dévasté et dépeuplé ce pays dans le cours du 14e siècle, une seconde colonie de Valaques y entra sous les ordres de Bogdane et s'y fixa. C'est d'après ce prince que la Mol-

davie est connue par les Turcs sous le nom de Bogdanie. Les Bohémiens, attachés comme en Valachie aux familles des barons, s'occupent principalement des travaux des mines et des forges de fer.

Les Turcs ne sont admis dans la Valachie et la Moldavie que pour motifs de commerce; mais ils ne peuvent y posséder ni maisons ni terres, et ils n'ont pas le droit d'y bâtir des mosquées.

Les paysans moldaves ne sont pas libres comme ceux de la Valachie : ils sont *serfs;* mais les seigneurs dont ils dépendent n'ont pas le droit de les punir de mort. On ne compte dans toute la Moldavie que trois districts où les paysans jouissent de la liberté : ce sont ceux de *Kimpoullon* (Campo-Longo), dans le territoire de Soutchava; de *Surantzia*, dans le territoire de Pontna, et de *Kirghische*, dans le territoire de Faltchi.

La noblesse moldave se divise en trois classes comme dans la Valachie. Les membres de la première classe sont appelés *Barons;* plusieurs d'entre eux font monter leur origine jusqu'au temps des Romains. La seconde classe, dite des *Courteners*, possède des villages ou des métairies par le droit de succession héréditaire. La troisième classe, dite des *Calarachers*, reçoit du prince des terres avec l'obligation de le suivre à la guerre à leurs propres frais.

Les Metzechis, qui cultivent leurs champs par eux-mêmes ou par des valets à gages, sont agrégés à la noblesse, mais ils sont regardés plutôt comme des cultivateurs libres que comme des gentilshommes.

Bogdane III soumit la Moldavie à la vassalité des Turcs. La famille des Dragozhites, à laquelle ce prince appartenait, s'étant éteinte dans son fils Étienne VI, la couronne cessa d'être héréditaire. Le choix du prince

étant tombé entre les mains des barons, et ceux-ci ayant eu entre eux des disputes sanglantes pendant les élections, les Turcs s'emparèrent peu à peu du droit de donner des princes à la Moldavie.

Nous avons dit plus haut, en parlant de la Valachie, de quelle manière abusive les ministres turcs avaient exercé au nom du sultan le droit de choisir les hospodars de ces deux provinces, et nous avons fait connaître les dernières dispositions diplomatiques relatives au choix et au système d'administration des nouveaux chefs appelés à les gouverner.

Un sénat pris parmi les barons moldaves assiste actuellement le prince dans l'exercice de son pouvoir et dans toutes les opérations relatives aux intérêts extérieurs et intérieurs de la principauté. D'après le système judiciaire qui règne en Turquie, l'hospodar, à l'exemple des pachas, se rendait au divan trois fois la semaine pour y administrer la justice ; il était assisté par le métropolite et les barons. — Ce pouvoir judiciaire ne paraît guère compatible avec le privilége souverain de faire grâce et de commuer les peines.

Les revenus publics de la Moldavie ont toujours été beaucoup moins considérables que ceux de la Valachie. Cependant ils auraient pu les égaler et même les surpasser à cause du produit des douanes dans les ports de la rive gauche du Danube. Ces ports, se trouvant à peu de distance de la mer Noire, sur un fleuve profond de 6 à 8 mètres dans cette partie de son cours, pouvaient faire un commerce actif et très avantageux.

Privée d'un tiers de son ancienne surface et de presque tous les ports riverains du Danube, la Moldavie est beaucoup moins riche et moins importante qu'auparavant. Les revenus du gouvernement étaient de cinq

millions de francs au commencement de ce siècle ; ils ne dépassent pas actuellement quatre millions de la même monnaie. Les contributions illégales qui doublaient l'ancien revenu auraient dû cesser d'exister depuis le nouveau système de gouvernement. Mais on assure que le peuple moldave, malgré son état de détresse, paie encore près de six à sept millions de francs chaque année à son gouvernement hospodoral et aux agents avides qu'il emploie.

D'après les anciens auteurs, la Moldavie pouvait mettre près de cent mille hommes sur pied. Elle en fournissait à peine six mille au commencement du siècle actuel. Son contingent militaire ne dépasserait pas actuellement 4,000 soldats.

On donne à la Valachie une population de 900,000 âmes. Celle de la Moldavie s'élève à peine à 400,000.

La Moldavie, qui, de même que la Valachie, s'appuie sur la chaîne des monts Krapacks, s'avance bien plus au nord que cette dernière province à cause du coude long de 35 lieues que ces montagnes font du sud au nord depuis les environs de Fokchani, près du Séreth, jusqu'à Koloméa, vers les sources du Pruth. La Transylvanie forme sa frontière à l'ouest, la Podolie l'enveloppe au nord, et la Bessarabie à l'est.

La surface de la Moldavie contient : 1° le bassin du Séreth, auquel celui de la Moldava se réunit près de la ville de Roman ; le Séreth reçoit en outre, à peu de distance de son embouchure dans le Danübe, la rivière de Birlat ; 2° le Pruth, qui, né dans les monts Krapacks, auprès de Koloméa, coule d'abord de l'ouest l'est à au pied de cette chaîne montueuse, sur une longueur de 26 lieues. Il change ensuite son cours dans la direction

du nord au sud, et s'avance rapidement vers le Danube, avec lequel il fait sa jonction dans le voisinage de Galatz.

La surface entière de la Valachie est d'environ 3,000 lieues carrées ; celle de la Moldavie est de 2,000.

La ville de Kichenef, située entre le Dniester et le Pruth, est la capitale de la partie orientale, qui a été cédée à la Russie par le traité de Bukarest, en 1812.

Le terrain de la Valachie et de la Moldavie est plat et uni vers les bords du Danube. Mais il se relève et s'embellit en approchant des monts Krapacks. On y voit de nombreuses et larges vallées remarquables par leur force de végétation et par l'abondance et la variété de leurs produits.

Les terres des deux principautés sont généralement favorables à la culture de tous les genres de céréales et d'arbres fruitiers. Leurs vignobles donnent en abondance des vins peu liquoreux, mais vifs et pétillants comme ceux de la Hongrie et de la Crimée. Leurs prairies fécondes nourrissent des chevaux petits, mais pleins de feu et de vigueur, ainsi que des troupeaux considérables d'animaux appartenant aux belles espèces des races ovine, bovine et porcine.

Ces deux provinces possèdent une assez grande quantité de richesses minérales. On voit en Valachie une mine inépuisable de sel gemme. Le district de Buzéo récèle une mine d'or et une d'argent. L'Aluta et la Dombovitza charient des paillettes d'or. On trouve dans ces deux provinces des mines de cuivre assez riches ; mais elles ne sont pas exploitées.

—

Communications et positions militaires.

Lorsque les Turcs possédaient la Transylvanie, dont les habitants, quoique chrétiens, leur étaient plus favorables qu'aux Autrichiens et aux Hongrois par suite d'anciennes rivalités nationales, ils avaient pour se couvrir la haute chaîne des Krapacks, et ils pouvaient, en descendant les vallées de ces montagnes, pénétrer sans difficultés jusqu'au centre de la Hongrie et menacer la ville de Vienne.

Les montagnes qui séparent la Transylvanie de la Valachie ne sont qu'un grand contre-fort des Krapacks. La rivière Aluta prend naissance dans la Transylvanie et traverse ce contre-fort dans un de ses points d'abaissement, pour se rendre au Danube par Slatina et Tournoul. Plusieurs autres défilés semblables, principalement vers les sources du Skill et de l'Argis, existent dans ce même contre-fort, et sont utiles aux relations commerciales des Valaques avec les Transylvains.

Séparée politiquement de la Transylvanie, la Valachie reste ouverte aux troupes de la puissance qui possède la première de ces deux principautés. Le sort de la Valachie dépend donc de la maison d'Autriche. On peut en dire à peu près autant de la Moldavie, puisque la chaîne, quoique plus haute, qui la sépare de la Transylvanie à l'ouest, offre entre Kampolong et Bisttrich un défilé assez abordable.

Les Russes, maîtres de la Moldavie orientale et du bassin du Pruth, pourront prendre par derrière la principauté actuelle de la Moldavie, et ne trouveront plus d'obstacles capables de les arrêter pour se porter sur le flanc droit de la Valachie.

Ces deux provinces transdanubiennes sont donc livrées à la merci de la Russie et de l'Autriche. Leur sort assez probable est d'être un jour partagées par ces deux puissances voisines, pour devenir plus tard entre elles une cause fréquente de discussions et de guerre.

Deux principales routes servent aux communications de la Valachie avec la Transylvanie ; l'une va directement de Slatina à Hermanstadt par le bassin de l'Aluta ; l'autre, plus difficile, mais plus courte, lie la ville capitale de la Valachie avec la place forte de Kronstadt sur la frondière méridionale de la Transylvanie.

La route de Bukarest à Jassy traverse la Jalommitza à Zilova, passe par Fokchany près du Séreth, se rend ensuite à Birlat et à Vasili et arrive à Yassy.

On se rend de Yassy à Kaminiek dans la Podolie en longeant le Pruth vers le nord, et en traversant à Liptschany la partie centrale de la chaîne montueuse des Krapacks.

Un chemin sinueux, à travers un contre-fort des Krapacks, se prolonge dans la Bessarabie et sert aux communications immédiates entre Yassy et Kicheneff. Ce chemin, en se prolongeant au nord-est, traverse le Dniester à Novo-Dubosny, le Boug à Olviopol, et se porte vers le Dniéper par Elisabeth-Grand.

La route directe de Bukarest à Vienne en Autriche passe par Slatina sur l'Aluta, par Kráyova sur le Skill, et par Orsova au défilé de Chernetz, où l'on voit les ruines d'un pont construit par Trajan : elle se dirige ensuite par Témeswar, par Ségédin et par Pesth, à travers la Hongrie, pour arriver à Vienne.

On se rend de Bukarest à Constantinople en passant par Routschouk sur le Danube, et par Ternova en Bul-

garie. Cette route remonte les Balkans au défilé de Chipka, et se dirige ensuite sur Andrinople par Keisenluk et Eskizara.

Le chemin de Bukarest à Belgrade passe par Krayova, Vidin et Sémendria.

La route entre Bukarest et Galatz traverse un nombre considérable de vallées étroites, de cours d'eau et de terrains marécageux. Assez bien tracée, mais mal construite, elle devrait être faite avec soin et solidité à cause de l'importance du pays qu'elle parcourt, et des grands changements opérés, depuis peu de temps, dans l'état politique des provinces arrachées à la domination ottomane.

La Bessarabie, habitée anciennement par les Gètes, avait été peuplée ensuite par les Tartares Nogués. Ceux-ci, ayant presque tous abandonné la Bessarabie après sa soumission à la Russie, ont été remplacés par des colons militaires qui y sont disséminés et établis suivant le système des généralats que l'Autriche possède dans l'Esclavonie et la Croatie autrichienne.

C'est à l'extrémité orientale de la Bessarabie que commence la plaine immense qui s'étend au nord et au nord-est, et qui, dans son développement, embrasse la Russie, la Pologne, et toutes les possessions russes dans l'Asie septentrionale.

Composé de terres d'alluvion, le sol de la Bessarabie, semblable à celui de la Moldavie et de la Valachie, peut produire annuellement des récoltes abondantes de céréales et de fourrages. Mais, entrecoupée de lacs et de marais, cette province ne pourra devenir florissante et peuplée que lorsque l'on aura pu faire disparaître les eaux stagnantes dont les vapeurs méphitiques nuisent à la santé et à la conservation des habitants.

Nous n'entrerons pas dans des détails sur les systèmes politiques et administratifs qui régissent actuellement les deux principautés de Valachie et de Moldavie. Ces systèmes éprouvent tous les jours des modifications considérables, d'après des ordres directs ou par l'influence des agents de la Russie. Les ministres turcs sont à cet égard dans une apathie complète, quoique le sultan ottoman continue à jouir du titre de suzerain de ces deux principautés. Ces changements fréquents, et les bouleversements inévitables qu'ils produisent, finiront par disposer ces peuples à désirer et à solliciter comme une faveur leur incorporation définitive à l'empire moscovite.

C'est par de semblables moyens que le gouvernement russe, après avoir obtenu l'indépendance des Khans de la Crimée par le traité de Kainardgy, excita la rivalité et la division parmi les princes de la maison souveraine de Guéray, obligea les Khans régnants à tourmenter leurs parents et les peuples de cette fertile péninsule, entrava leur pouvoir par des intrigues, les dégoûta de l'exercice de l'autorité souveraine, et les disposa à faire l'abandon définitif de leur trône entre les mains du souverain de la Russie.

BOSNIE.

La Bosnie tire son nom de la rivière *Bosna*, dont le bassin occupe une grande partie de cette province. Ce pays, avant de passer sous la domination des Turcs, était régi par des souverains qui avaient porté le titre, tantôt de rois, tantôt de despotes, tantôt de bans ou vaivodes.

Tuarck, un des anciens souverains de la Bosnie, prit le titre de roi en 1376, quoiqu'il restât, comme ses prédécesseurs, vassal de la Hongrie. Le roi Etienne fut détrôné et tué par le sultan Mahomet II. Enlevée aux Turcs par Mathias Corvinus, roi de Hongrie, la Bosnie fut donnée généreusement par ce prince à Nicolas, fils d'Etienne, avec le titre de roi.

Soliman II la reconquit en 1552 et l'annexa à son empire.

La Bosnie se divise en haute et basse. Elle est réunie avec l'Herzégovine et la Croatie ottomane sous le gouvernement d'un seul pacha. La Basse-Bosnie, qui formait l'ancien royaume de Bosnie au 15e siècle, consiste en dix provinces qui ont été divisées par les Turcs en trois sandgiakats : 1° le sandgiakat de Banialouka; 2° le sandgiakat d'Obrack, où l'on voit les villes de Zvornik et d'Obrack; 3° le sandgiakat de Saraïo, qui renferme les villes de Bosna-Serai, capitale de toute la province, et de Traunik, résidence du pacha, gouverneur général.

La Bosnie occidentale contient l'Herzégovine et la Croatie turque. La Croatie ottomane, comprise dans le pachalik de Bosnie, depuis que l'Autriche en a fait la cession au Grand-Seigneur par la paix de Carlowitz, contient quelques villes peu considérables, entre autres Bihatz, anciennement Ansentola, et Bihograde, qui fut jadis la résidence des rois de Croatie.

Mostar, sur la Narentie, est la capitale de l'Herzégovine.

Les Bosniaques, les Serviens et les Bulgares, parlent la langue slave, ce qui annonce une origine commune entre les populations de ces trois provinces, qui avaient été envahies et peuplées par des conquérants sarmates.

La Bosnie a une surface de 2,500 lieues carrées. Elle renferme 600,000 habitants, parmi lesquels on compte 300,000 musulmans, 200,000 chrétiens du rit grec, et 100,000 catholiques romains. Ces derniers sont répandus dans les vallées du Verbazatz et de l'Osma.

Le gouverneur général de la Bosnie, qui est un pacha à trois queues ou visir, réunit, comme les proconsuls romains, le pouvoir militaire et le pouvoir civil. Trois pachas à deux queues sont sous ses ordres dans des districts séparés.

L'administration de cette province est divisée en 24 capitaineries, dans chacune desquelles se trouve un commandant militaire, sous le titre de bey, et un cadi ou juge. Quelques uns de ces beys obtiennent, pour leurs services, le rang et le titre de sandgiaks. Les emplois de la plupart de ces agents sont héréditaires.

Les milices locales, qui s'élèvent à 15,000 fantassins et 5,000 cavaliers, sont sous les ordres des pachas et des beys. Les chrétiens ne sont pas admis dans cette organisation militaire.

Les vallées de la Bosnie sont généralement larges et fertiles; leur sol, dans les bas-fonds, se compose de terres d'alluvion. Les céréales y sont abondantes. On y élève une grande quantité de bétail, et on exploite dans cette province plusieurs mines de fer.

Le revenu agricole de la Bosnie est estimé à 60 millions de francs; les produits de son industrie sont évalués à 20 millions de la même monnaie.

L'impôt territorial et industriel est très modéré; il n'est que de un et un quart pour cent du revenu brut, et s'élève à douze cent mille francs. Le karatch, payé par les chrétiens, monte à 600,000 francs.

Les douanes produisent annuellement 30,000 francs.

Le total des contributions régulières ne dépasse guère chaque année la somme de 2,000,000 francs (1).

Mais les extorsions des agents du gouvernement, surtout des beys héréditaires, enlèvent chaque année à la Bosnie la somme de 10 à 12 millions de francs, c'est-à-dire six fois plus que la valeur des impôts réguliers qui entrent dans les caisses publiques.

La Bosnie expédie chaque année dans les états autrichiens, particulièrement en Dalmatie, des grains, des bestiaux, des cuirs, des laines et des fers, pour la valeur moyenne de 6 millions de francs. Elle importe annuellement pour 4 millions de francs en sucre, café, épiceries, draps et bonnets; la balance commerciale est donc de 2 millions de francs en sa faveur.

Difficile à attaquer et facile à défendre, la Bosnie avait toujours été regardée comme le principal boulevart de l'empire ottoman contre l'Autriche. Mais cette province est devenue beaucoup plus vulnérable, surtout du côté de l'Herzégovine, depuis que la Dalmatie a passé sous la domination de la cour de Vienne.

SERVIE.

Les Serviens sont un peuple slave auquel l'empereur Héraclius céda cette province, alors ravagée par les Avares. Ils ne tardèrent pas à se faire chrétiens. La partie orientale, jadis nommée Dardanie, a pris le nom de Bascie, à cause de la rivière Bascia, qui la traverse.

Les Bulgares s'emparèrent de la Servie en 920; mais

(1) Soliman le Magnifique, satisfait de la conduite docile des Bosniaques et de leurs nombreuses conversions à l'islamisme, les délivra de l'obligation de payer au fisc le dixième des revenus; mais il laissa une grande latitude au pouvoir du pacha et des beys. Ceux-ci furent chargés de toutes les dépenses locales.

elle rentra en 1036 sous la domination des empereurs grecs. Vers la fin du 11ᵉ siècle Etienne fut couronné roi de toute la Servie. Les Turcs la conquirent en 1365.

La plus grande partie de cette province fut cédée aux Autrichiens en 1718, à la paix de Passarowitz, par suite des grandes victoires remportées par le prince Eugène de Savoie. Mais elle fut rendue à la Porte par le traité de Belgrade en 1739, à la suite des succès des Turcs durant cette guerre.

Les habitants de la Servie sont divisés en Serviens et en Rasciens. Ils parlent tous le *slave* et sont du rit grec. On y voyait un assez grand nombre de mahométans.

A la suite d'une longue lutte soutenue avec gloire et avec succès contre la Porte, sous le commandement de Czerni-Georges, et ensuite de Milosch, les Serviens ont obtenu du gouvernement turc, par la médiation de la Russie, une espèce d'indépendance politique. Ils ne furent plus soumis à l'autorité du pacha, et eurent un prince choisi par eux et un sénat servien pour les gouverner.

Une lutte s'est établie récemment entre le prince et le sénat, par suite de la rivalité des pouvoirs dans une constitution imparfaitement définie, qui n'offre pas d'autre balance intermédiaire que la médiation des puissances protectrices.

Le mode de gouvernement qui régit la Servie est à peu près semblable à celui qui existe dans la Valachie et dans la Moldavie. Mais dans chacune de ces deux provinces transdanubiennes on voit un corps de noblesse qui, possédant de grandes propriétés, est intéressé à conserver l'ordre public et à empêcher les insurrections populaires. Dans la Servie, où le despotisme turc avait établi une égalité absolue, on ne voit guère, parmi les

personnes les plus influentes de l'époque actuelle, que des hommes de toutes les classes et sans éducation, qui n'ont quelque consistance dans le pays que par le souvenir de leurs services militaires.

Sous le gouvernement des Turcs le pachalic de Servie était divisé en quatre sandgiakats : 1° de Belgrade entre la Drine, la Save et le Danube ; 2° de Sémendria, 3° de Nissa, 4° de Novi-Bazar.

Dans le temps des Romains la Servie était connue sous le nom de Mésie supérieure, et la Bulgarie sous celui de Mésie inférieure.

La surface de la Servie est d'environ 2,000 lieues carrées. Son revenu agricole est estimé à 35 millions de francs, ses produits industriels sont de 5 à 6 millions de la même monnaie.

Le Servie, ayant acquis son indépendance politique sous la suzeraineté de la Porte, les habitants chrétiens n'ont plus de karach à payer. L'impôt exigé par le gouvernement servien s'élève à peine à 5 millions de francs. Il consiste dans la dîme des produits agricoles et industriels, et dans les douanes.

Les musulmans qui étaient établis dans la Servie y sont restés en assez grand nombre. Ils y vivent tranquilles et partagent les droits politiques des habitants chrétiens de la province. Cet exemple prouve que, par des lois uniformément protectrices, on peut faire vivre fraternellement ensemble dans le même pays les musulmans avec les chrétiens, en évitant toute distinction politique qui serait basée sur la différence des croyances religieuses.

BULGARIE.

Cette province, entourée au nord par le Danube, à

l'est par la mer Noire, et au sud par les grands Balkans, ou mont Hémus, est séparée de la Servie par le Timock. Sa surface est de 3,000 lieues carrées.

Il paraîtrait, d'après les historiens byzantins, que les Huns et les Bulgares ne formaient qu'une même nation. Ces derniers venaient du bassin du Volga, d'où dérive leur nom de Voulgars ou Boulgares. Les Huns s'avancèrent vers l'ouest, et, après s'être emparés de la Hongrie et de la Pannonie, passèrent dans les Gaules, où ils furent en partie exterminés par les Francs réunis aux Romains. Leurs débris retournèrent dans cette partie du bassin du Danube, laquelle, d'après eux, a reçu et conserve encore le nom de Hongrie.

Les Bulgares restèrent dans la Mésie inférieure et se mêlèrent avec les populations sarmates qui les avaient précédés. — Moins nombreux que les anciens habitants, les nouveaux conquérants adoptèrent le langage slave, qui était bien différent de celui des Huns.

Sous le commandement de leurs propres rois, les Bulgares luttèrent long-temps contre les empereurs romains d'Orient. Mais l'empereur Basile les soumit entièrement en 1010. Ils devinrent, quelque temps après, des sujets soumis et dévoués, et rendirent de grands services aux souverains de Constantinople.

Etienne, roi de Hongrie, vainquit en 1275 leur roi Sea, le tua et prit sa couronne. Secourus par les empereurs grecs, les Bulgares ne tardèrent pas à reprendre leur indépendance nationale, et choisirent leurs rois dans leur propre nation.

Le sultan Amurat Ier les battit dans plusieurs rencontres. Bajazet Ier soumit toute la Bulgarie, et l'annexa définitivement à l'empire turc en 1396.

Les Bulgares sont généralement actifs, honnêtes et

industrieux. Semblables aux Auvergnats de la France, ils quittent en grand nombre leurs montagnes pour chercher du travail dans les autres provinces de la Turquie.

Ils s'appliquent avec zèle à la culture des terres, à l'éducation du bétail et au commerce.

On trouve des colporteurs bulgares, avec leurs ballots de marchandises, dans la Turquie d'Europe et quelquefois dans celle d'Asie. On les regarde comme les palfreniers les plus soigneux et les plus intelligents de l'empire turc. Les écuries du Grand-Seigneur à Constantinople sont confiées exclusivement à des Bulgares.

La population de la Bulgarie est estimée à environ 700,000 habitants, dont les deux tiers professent la religion chrétienne.

On ne voit guère de musulmans que dans les villes et les grosses bourgades. Les juifs y sont en petit nombre. On aperçoit, sur une très grande partie de la surface de cette province, l'inculture, la solitude et la désolation.

La Bulgarie est comprise dans le gouvernement du beylerbey, ou pacha de Roumélie, qui réside à Sophia. Elle est divisée en quatre sandgiakats :

1° Le sandgiakat de Viddin, qui contient la ville forte et importante de ce nom, et la forteresse de Moustapha-Pacha-Palanka ;

2° Le sandgiakat de Sophia, qui renferme la ville de Sophia (autrefois Sardica, fondée par l'empereur Justinien) ; la ville de Ternova, ancienne résidence des rois Bulgares, et les deux passages de Kapouli-Derbend et de Kis-Derbend dans les montagnes du centre de la chaîne des Balkans ;

3° Le sandgiakat de Nicopolis, qui contient la ville importante de Nicopolis sur le Danube ; les villes et for-

teresses de Routschouk et de Giorgiova, placées vis-à-vis l'une de l'autre sur les deux rives du Danube. Nous en avons déjà fait connaître l'importance militaire et commerciale. Le fameux Moustapha Baïraitur avait été ayan de Routschouk;

4o Le sandgiakat de Silistria, qui possède la ville forte de Silistria, sur la rive droite du Danube; les petites forteresses de Tourtoukeuy, d'Isactchi, de Touttcha, et la ville très importante de Varna, port excellent sur la mer Noire.

Le revenu agricole de la Bulgarie est estimé à 64 millions de francs par an. Celui des établissements industriels de cette province ne dépasse pas 10 millions de la même monnaie. — La Porte tire de ce pays 8 millions et demi de francs par an pour la dîme des produits de terres et de l'industrie, pour le bétail, pour le karadge, ou la capitation des chrétiens, et pour les droits de douanes.

De toutes es provinces de la Turquie d'Europe la Bulgarie est celle qui a le plus souffert, à cause du passage fréquent des troupes ottomanes et russes pendant la guerre, et surtout à cause des vexations de tous genres et des déprédations commises par les corps irréguliers et non soldés qui font partie des armées turques et moscovites.

Sans les effets désastreux de ces fléaux, trop souvent répétés depuis un siècle et demi, la Bulgarie, dont le sol est naturellement très fécond, dont les habitants sont honnêtes, laborieux et très économes, et dont la position à l'extrémité orientale du bassin du Danube leur offre d'utiles débouchés par le port de Varna sur la mer Noire, n'aurait pas manqué de devenir une des parties les plus riches et les plus florissantes de la Turquie.

Cours d'eau et principales communications dans les trois provinces slaves.

La Narenta, qui descend du versant occidental des Alpes illyriques et qui verse ses eaux dans la mer Adriatique au-dessous du fort Opus, sur le territoire autrichien, occupe par son bassin la totalité de l'Herzégovine, qui est un sandgiakat dépendant de la Bosnie. — Les villes principales de ce bassin sont Mostar, résidence du sandgiak, Glamath, Livno, Stralatz et Trébigné.

Depuis que la Dalmatie appartient à la cour de Vienne, l'Herzégovine, qui fait partie du même versant occidental des Alpes illyriques, peut être facilement envahie par le bassin de la Narenta et ne couvre plus la Bosnie.

L'Unna, qui se jette dans la Save sur le territoire autrichien, forme par son bassin la Croatie turque. — Ce sandgiakat est par conséquent aussi abordable que l'Herzégovine aux incursions des armées autrichiennes. Les villes principales de la Croatie turque sont Gradisca, sur la Save; Bibak, Priédor et Pétrowitz, sur l'Unna.

Le pacha de la Croatie turque réside tantôt à Gradisca, et tantôt à Bibak.

Les cours d'eau de la Bosnie tombent dans la Save et descendent du versant oriental des Alpes illyriques, qui séparent cette grande province de l'Herzégovine et de la Dalmatie. En commençant à l'ouest, on trouve 1° le Verbatz, qui traverse la ville de Banialuka; 2° la Bosna, dont un affluent baigne les murs de Travnik, séjour habituel du pacha de Bosnie, et l'autre la ville de Bosna-Seraïo : ces deux villes sont au pied du versant oriental des Alpes illyriennes, dans des vallées spacieuses et fertiles; 3° la Drina bosnienne, qui sépare la Bosnie de la

Servie : on remarque dans ce bassin la place forte de Zwornik et la ville de Fœna; 4° la Morava, qui se jette dans le Danube à Sémendria : elle est composée de deux grands affluents, dont l'un vient de la haute plaine de Pristina et l'autre de celle de Vrana; cette rivière occupe les trois quarts de la surface de la Servie.

On voit dans le bassin de la Morava 1° la ville de Pristina; 2° celle de Nissa, sur l'affluent oriental; 2° celle de Vrana, sur l'affluent occidental; 4° Krugevatz, au point de réunion des deux affluents; 5° Ussikza, ville forte sur le contre-fort qui sépare les eaux de la Drina de celles de la Morava; 6° Chabatz sur la Save, à dix lieues à l'ouest de Belgrade; 7° Belgrade, ville forte et très importante sous les rapports militaires et commerciaux : elle a été long-temps le boulevart des Turcs contre les entreprises aggressives des Autrichiens : le gouverneur turc de la Servie demeurait dans cette place, dont la citadelle est encore occupée par une garnison ottomane; 8° Sémendria, ville commerçante sur le Danube, à l'embouchure de la Morava et à cinq lieues à l'est de Belgrade; 9° Novo-Orsova, ville de guerre sur le Danube, à l'extrémité nord-est de la Servie : placée près de Czernetz, dans l'étroit défilé du pont de Trajan, cette place est à la fois la clef de la Servie et celle de la Valachie; l'intérêt général de la Turquie exige impérieusement qu'au lieu d'être entourée d'une mauvaise enceinte, cette ville soit mise en état de faire une longue et vigoureuse résistance par de bonnes fortifications; 10° Novi-Bazar, ville d'une grande importance militaire et commerciale; 11° Pristina, sur le plateau le plus élevé de la Turquie d'Europe, dans le bassin d'un affluent de la Drina.

On voit encore dans la Servie le petit bassin de la Colubara, dont les eaux tombent dans la Save entre Cha-

batz et Belgrade, et plusieurs petits cours d'eau qui arrosent des vallées étroites, entre Sémendria et Nova-Orsova.

Le Timok sépare la Servie de la Bulgarie et tombe dans le Danube entre Vidin et Nova-Orsova. — Vidin, sur la rive droite du grand fleuve, est une place importante, parce qu'elle se trouve sur le flanc oriental de la Servie et qu'elle peut prendre à revers toute la Valachie occidentale. Cette ville, qui devrait être très forte, n'a qu'un mur d'enceinte crénelé et flanqué de tours. Son réduit intérieur, de forme pentagonale, dont les murs sont très élevés, n'a pas assez de capacité pour contenir une garnison nombreuse, et pourrait être attaqué immédiatement par la mine. Les angles saillants de ce réduit sont occupés par de petits bastions.

Les cours d'eau qui descendent de la chaîne centrale dans la direction du sud au nord ont très peu d'étendue jusqu'à l'Isker. — On remarque seulement dans leurs bassins étroits, mais assez fertiles, le fort d'Isker, Palanqua, et les petites villes de Karalam et de Zibron, près du Danube.

Mais la rivière d'Isker est d'un haut intérêt. Elle descend du nœud central qui lie le Scomius, le mont Hémus et le Rhodope. Elle traverse la position importante de Somakof et baigne les murs de la ville de Sophie. Cette dernière place, située sur la route directe de Belgrade à Constantinople, est la principale clef de la Thrace.

Si la ville de Sophie était entourée de bonnes fortifications, elle pourrait arrêter facilement dans les gorges étroites des montagnes voisines toutes les armées ennemies qui auraient débouché par Belgrade et par Sémendria pour se diriger vers la Thrace et vers la capitale de la Turquie.

Le Seresgu, descendant des Balkans, arrose la petite ville de Pleven avant de se jeter dans le Danube vis-à-vis l'embouchure de l'Aluta.

L'Osma, qui prend également son origine dans les Balkans, traverse une vallée fertile, longe les murs de Nicopolis et se perd dans le Danube.

Nicopolis, ville importante sur le grand fleuve, est entourée d'une bonne muraille flanquée de tours, et contient une citadelle. — Le fort de Tournoul, vis-à-vis de Nicopolis, lui sert de tête de pont pour pénétrer dans la Valachie.

La vaste plaine qui environne Nicopolis est célèbre dans l'histoire par la grande bataille que Bajazet I[er] y gagna en 1396 sur Sigismond, roi de Hongrie. La cause de Sigismond, fils et frère d'empereur, intéressait alors toute l'Europe. Mille cavaliers français, formant avec leur suite un corps de 6,000 hommes, étaient accourus à son secours. On distinguait parmi eux le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, le connétable d'Artois, l'amiral de Vienne et le maréchal de Boucicault.

Les chevaliers français, s'étant jetés avec une impétuosité valeureuse sur les janissaires, étaient parvenus à les rompre et les mettre en désordre; mais, attaqués en flanc par les spahis qui venaient d'enfoncer les troupes hongroises, ils furent enveloppés et pris. — Le cruel Bajazet les fit tous égorger de sang-froid devant ses yeux, à l'exception du comte de Nevers et du maréchal de Boucicault.

Ayant quitté le champ de bataille avant l'entière défaite de ses troupes, Sigismond parvint à se sauver par le Danube et la mer Noire, et se retira à Constantinople auprès de l'empereur Manuel Paléologue.

La Yantra, qui prend sa source au mont Hémus, près

de Cabrua et du défilé de Chipca, traverse par elle-même et par ses affluents la ville de Ternova, ainsi que les petites villes de Selvi, Nicopi et Bella, avant de se jeter, près de Sistove, dans le Danube. Sistove, qui est entouré d'un mur flanqué de tours, est célèbre par le traité qui mit fin aux hostilités entre l'Autriche et la Turquie, en 1791.

Le Lom, qui sort du plateau de Choumla, coule dans une direction nord-ouest et traverse la ville de Rasgrad, avant de tomber dans le Danube à Routschuk.

Routschuk est une ville d'une très grande importance militaire et commerciale. Située sur la route directe de Constantinople à Bukarest, cette place, dont le nombre d'habitants s'élève à 30,000, avait pour tête de pont la forteresse de Giorgiouva sur la rive gauche du fleuve.— Routschuk est entourée d'une vieille enceinte flanquée de tours avec des fossés peu profonds. Les approches de cette place ne sont pas protégées par des ouvrages avancés. Une île située dans le Danube, entre Routschuk et Giorgiouva, n'est pas même occupée et défendue par des ouvrages permanents.

La petite place de Turtukeury, située entre Routschuk et Silistria, vis-à-vis l'embouchure de l'Argis, qui baigne les murs de Bukarest, n'a quelque importance militaire que parce qu'elle occupe un des passages du Danube.

Silistria, à l'embouchure de la Drista, est une grande ville commerçante et militaire dont l'ennemi a besoin de se rendre maître s'il veut opérer dans la partie orientale de la Bulgarie. Cette place, qui forme un demi-cercle flanqué de tours, sur la rive droite du Danube, est protégée du côté de la campagne par une ligne de redoutes liées ensemble par des courtines et par un fort qui domine toute la position.

Le coude que fait le Danube à Rasova pour se diriger au nord est protégé, sur la rive droite, par la forteresse d'Hirsova, et sur la rive gauche par celles d'Ibraïlow et de Galatz. Les eaux du fleuve se divisent, sur toute la longueur de ce coude, en plusieurs branches qui, commençant à Hirsova, se réunissent de nouveau à Ibraïlow.

Tout le terrain qui environne le Bas-Danube, depuis Rasova jusqu'à la mer Noire, est bas et marécageux. Les places d'Hirsova, d'Ibraïlow et de Galatz, sont situées sur des hauteurs qui ont un faible commandement sur les campagnes environnantes. La petite forteresse de Matechin, vis-à-vis d'Ibraïlow, celle d'Isakchy sur la même ligne, et celle de Toultscha, près du point de séparation des bouches danubiennes de Solina et de Saint-Georges, occupent de petites éminences isolées au milieu des marais.

Entre Rasova, placé au commencement du dernier coude du Danube, et Kustengé, port de mer, on voit les traces du canal naturel que ce fleuve suivait autrefois avant son détour vers le nord. Dans cet espace, qui n'a que douze lieues de largeur, on voit les vestiges d'une ligne de retranchements que Trajan avait fait construire, et qui est encore connue de notre temps sous le nom de rempart de Trajan.

Si cette ligne de retranchements existait encore et n'avait pas été négligée et abandonnée d'abord par les Grecs du Bas-Empire, ensuite par les Turcs, elle ajouterait une grande force à cette partie de la Bulgarie et obligerait les armées ennemies à manœuvrer plus à l'ouest avec le danger continuel d'être tournées sur le flanc gauche et sur leurs derrières par Ibraïlow et Hirsova.

Les places d'Ibraïlow et d'Hirsova, qui ne sont protégées que par de mauvaises fortifications, devraient être mises dans un meilleur état de défense, particulièrement la seconde, qui possède un pont de bateaux permanent sur le Danube.

Au dessous d'Isaktchi, le Danube entre dans une plaine basse et marécageuse et se divise en trois branches. Celle du milieu, dite de Soulina, est la seule navigable pour les gros navires marchands; les deux autres ne sont accessibles qu'à des bâtiments d'un faible tonnage.

Le fort de Toultscha, qui n'a pas la grandeur convenable à l'importance de sa position, protége la branche de Soulina. La branche du nord est défendue par la mauvaise forteresse de Kilia; la branche méridionale, dite de Saint-Georges, n'a aucune défense.

La branche de Kilia, qui baigne les murs d'Ismaïlow, actuellement forteresse russe, n'a que deux brasses de profondeur avec un fond de vase et 200 mètres de largeur. — Il en est de même de la branche de Saint-Georges, sous le rapport de la largeur et de la profondeur.

Mais la branche de Soulina a 250 mètres de largeur moyenne avec une profondeur de quatre brasses.

Toutes les îles du Danube devant, d'après le traité d'Andrinople, appartenir exclusivement à la Russie, la Porte se trouve réduite à n'avoir sur la rive droite du Danube qu'une frontière sans appui. Son territoire vers les bouches de ce fleuve s'arrête au canal de Saint-Georges.

Cet arrangement met toutes les bouches du Danube à l'entière disposition de la cour de Russie, et la rend maîtresse de la navigation de ce fleuve. Elle n'a fait construire jusqu'ici aucune forteresse à l'embouchure du

Varna, tombée entre les mains de l'ennemi, devient pour celui-ci un point d'appui et de départ pour une nouvelle ligne d'opérations vers le sud. — Placée près du lac de Devna, qui couvre une partie de son enceinte, la place de Varna termine le bassin de la rivière de Pravadi. Cette rivière traverse la ville de ce nom et prend naissance dans les montagnes voisines de Chioumla.

C'est de ces hauteurs que descend le Lom, qui, après avoir baigné les murs de Razgrad, tombe dans le Danube à Routschouk.

Chioumla est donc le point central et dominant des deux bassins du Lom et de la rivière de Pravadi. C'est pour ce motif que les Turcs, dans toutes leurs guerres contre les Russes, ont établi sur ce point stratégique un camp retranché enveloppé d'une très grande enceinte. Mais pour que la défense de la ligne entre Routschouk et Varna fût facile et complète, il conviendrait que les deux extrémités (Routschouk et Varna) fussent mieux fortifiées, et que deux forteresses respectables fussent établies à Rasgrad et à Pravadi.

Le passage du Buyuk-Camtchik est la route que l'ennemi doit adopter, après la prise de Varna, pour passer les Balkans à une grande distance de Chioumla, après avoir pris la précaution de masquer cette dernière place par un corps d'observation; c'est ce qu'a fait le comte Diebitsch dans sa savante campagne de 1829.

ple, alors menacé par les Turcs, et pour chasser ces derniers de l'Europe. Ladislas avait sagement manœuvré en longeant le versant septentrional des Balkans pour passer cette chaîne du côté de la mer. Dans le combat de Varna, la cavalerie hongroise avait culbuté les spahis turcs; mais les janissaires résistèrent, et parvinrent, après une lutte acharnée, à enfoncer et disperser l'armée de Ladislas. Ce prince fut tué dans le combat.

Le Kamtchik se compose de deux affluents (le Déli-Kamtchik et l'Alkali-Kamtchik). Le dernier descend des environs de Chioumla. Traversant un bassin profond dont le passage est naturellement difficile, le Kamtchik n'a jamais été apprécié à sa juste valeur par les Turcs. Ils n'y avaient laissé qu'un petit corps d'observation durant la dernière guerre. Ce fleuve fut promptement traversé et occupé par l'armée du comte Diébitsch, qui ne trouva plus d'obstacle pour passer le défilé de Derbend dans les Balkans, et pour pénétrer jusqu'à la ville d'Aidos, au delà de cette chaîne.

Ces malheurs auraient été évités par les Turcs s'ils avaient établi une forteresse près de Kemsikous, sur le Kamtchik, et plusieurs redoutes armées de canons le long de ce profond bassin, et s'ils avaient concentré sur ces points un corps d'armée de 25 à 30,000 hommes. Des retranchements semblables auraient dû avoir été établis à Tchalicavak, entre les deux affluents du Kamtchik, afin de couvrir le défilé des Balkans au nord de Carnabat.

Principales routes de communication entre les provinces slaves et les autres provinces turques.

La principale route qui traverse la Bosnie est celle de Trieste à Constantinople. Cette route franchit l'Unna à Novi. — Elle remonte ensuite la vallée de la Senna, affluent de l'Unna, et passe sous le fort de Priédor.

C'est à Priédor que se réunissent les routes de Banialouka et d'Yaïtza. Celle de Banialouka à Belgrade passe par Maglaï, Tousla et Zévornik, et aboutit à Belgrade; celle de Yaïtza se dirige sur Traunick, résidence du pacha de Bosnie.

On va de Traunick à Bosna-Serraïs en longeant la Bosna. On rejoint à Visoka la route de l'Herzégovine, après qu'elle a dépassé le mont Ivan. On se rend de Vi-

soka à Bosna-Serraïs en remontant la vallée de Mighaska, affluent de la Bosna.

Un chemin pratiqué sur le flanc oriental de la chaîne Illyrique sur une longueur de 50 lieues, conduit de Bosna-Serraïs à Mitrovitza.

En partant de ce dernier point et en remontant le long de l'Ibor, affluent de la Drina, on arrive insensiblement par Foccia et Novi-Bazar jusqu'à la haute et belle plaine de Cassova, l'un des points les plus élevés de la Turquie européenne. C'est à l'extrémité de cette plaine que se trouve la ville de Pristina, au pied du Scardus.

La plaine de Cassova et la ville de Pristina sont regardées avec raison comme un point militaire de la plus haute importance dans la Turquie d'Europe. On se rend directement de Pristina dans la Macédoine par Comanova. On descend de ce point élevé pour entrer dans le bassin de la Morava, et pour pénétrer au cœur de la Servie à Kruschvatz, où l'on trouve le chemin de Belgrade à Andrinople, celui de Bosna-Serraïs par Usiksa, et celui de l'Albanie par Novi-Bazar et la vallée du Drin.

Un corps placé sur la plaine de Cassova pourrait se porter avec rapidité, suivant les événements, soit à l'est dans les provinces dont les eaux coulent dans la mer de l'Archipel, soit à l'ouest dans celles qui sont attenantes à la mer Adriatique, soit au nord vers les versants du Danube.

La Dardanie illyrique, actuellement Bosnie, est habitée par des hommes qu'on regarde comme au nombre des plus beaux et des plus belliqueux de la Turquie. Plusieurs empereurs romains étaient nés dans cette partie de l'Illyrie.

La route de Bosna-Serraïs à Kragonievatz longe l'affluent occidental de la Morava, et passe par la ville d'Us-

zasik qui est dans une situation naturellement forte. Si, en partant de Kragonievatz on remonte l'affluent oriental de la Morava, on arrive à la ville importante de Nissa.

Nissa est sur la route directe de Belgrade à Constantinople. En sortant de cette ville pour se porter vers la Thrace, on traverse le contre-fort qui se détache du nœud du Scomius et des Balkans, et on arrive à Sophie, au pied du versant septentrional du mont Hémus. On rencontre ensuite cette grande chaîne dans un point d'abaissement au Rhan d'Ormiantié. On arrive après cela aux sources de la Maritza, et on longe cette rivière pour arriver à Philippopoli, dans la Thrace.

La route de Kruschèvatz à Belgrade longe la Morava, après la jonction des deux affluents de ce cours d'eau et passe par Jacotin et Baschina-Palanka.

Novi-Bazar, dans la partie méridionale de la Servie, est située au nœud des routes de l'Albanie, de la Servie et de la Macédoine.

La route de Novi-Bazar à Scutari (Albanie) traverse la chaîne illyrique au pied du pic principal du mont Scardus et descend par Pékia à Scutari. Celle de Novi-Bazar à Uscup en Macédoine passe à Mitrovitza sur l'Ibar, traverse toute la plaine de Cassova, arrive à Pristina, monte sa chaîne, et descend à l'Uscup.

La route de Belgrade à Vidin longe de l'ouest à l'est la rive droite du Danube Elle passe la Morava à Sémendria, traverse la petite vallée du Bek et celle du Timock, atteint à Breyova le chemin d'Orsova à Vidin et arrive à cette dernière ville.

De Vidin on se rend à Andrinople en passant le long de la rive droite du Danube par Asker-Palanka, Kara-Ham et Zébrut. Arrivé à ce dernier point, on se détourne au sud-est et on passe par Oréchovitza, Plévin,

Fotcha, Selvi et Cabrua, où l'on traverse le mont Hémus par l'étroit et haut défilé de Chipka. On descend ensuite à Keisantg, ville florissante de la Thrace. Ce chemin se réunit à Cabrua, sur le versant septentrional des Balkans, avec celui d'Andrinople à Routschouk par Ternova, Bella et Monastir. On se rend aussi de Vidin à Routschouk par un chemin qui longe la rive droite du Danube, et qui passe par Crevada, Nicopolis et Sistovo.

La route de Routschouk à Varna, laquelle est praticable aux voitures, passe par Basgrad, Chioumla et Pravadi.

On peut se rendre directement de Routschouk à Basgrad et à Andrinople en passant par Osman-Bazar et par Schiatak, et en traversant les Balkans au défilé de Dobral, située au nord-est de la ville de Sélimia. Cette ville, qui occupe une bonne position militaire, est célèbre par une foire annuelle qui attire les marchands des provinces voisines.

De Routschouk on se rend le long de la rive droite du Danube à Silistria, ensuite à Rasova, Hirsova et Galatz.

A l'exception des passages des chaînes des montagnes et de leurs plus hauts contre-forts, toutes les routes de la Bulgarie peuvent devenir carrossables après quelques travaux de construction et de réparation assez faciles à exécuter.

La marche d'une armée ennemie par Routschouk et Ternova offre de plus grandes difficultés que celles du voisinage de la mer. Outre les obstacles nombreux que présentent les localités dans le passage des plus hautes sommités du mont Hémus, les troupes d'invasion auraient à redouter le manque de subsistances, qui ne pourraient leur arriver que des rives du Danube à travers une longue et pénible ligne d'opération.

Cependant, c'est par Routschouk que les Russes s'obstinèrent à pénétrer dans la Bulgarie et la Thrace durant la guerre longue et sanglante de 1807 à 1812. Mais, plus habile que ses prédécesseurs, et favorisé d'ailleurs par la faiblesse de la marine turque à la suite du combat de Navarin, le comte Diébitsch laissa Routschouk à droite en 1829, et manœuvra dans la partie orientale de la Bulgarie.

Comme les Osmanlis sont excellents, par leur courage patient, pour la défense des places fortes, c'est en occupant par de grandes places régulièrement fortifiées, ou par des camps retranchés d'un développement étendu, toutes les positions importantes, et en les appuyant par des corps mobiles, que la Porte pourra éviter des malheurs semblables à ceux de la campagne de 1829.

Nous avons indiqué plus haut, dans notre description de la configuration physique des cinq provinces turques qui composent le bassin oriental du Danube, les points militaires qu'il serait nécessaire de bien fortifier et ceux qu'il conviendrait d'occuper par des camps permanents et retranchés. . . . . .

Population des villes les plus remarquables des cinq provinces turques du bassin du Danube.

Bosnie et Herzégovine.

Mostar, capitale de l'Herzégovine, florissante par son industrie et son commerce,	9000 habit.
Livno (Herzégovine).	4000
Zivornik (Bosnie), une des quatre forteresses de la Bosnie. Les trois autres sont Vadruk, Maglaï et Bihatz	6000
Bosna-Serraïo, sur la Miliaska, affluent	

de la Bosna. Ses murailles d'enceinte ont une épaisseur de quatre mètres. Cette ville est le centre du commerce de toute la Bosnie ; elle contient des manufactures de laine et de coton et plusieurs tanneries. On y fabrique beaucoup d'armes blanches et d'outils en fer. Elle est la résidence de plusieurs des princes ou beys héréditaires de la Bosnie. — Sa population est de . . . 60000 habit.

Traunik (sur la Bosna), résidence ordinaire du pacha de Bosnie. Ce pacha conserve le titre fastueux de Visir de Hongrie. 9000

Yaïtza (ancienne résidence des rois de Bosnie). 3000

Bihatz (Croatie turque), regardée comme une des meilleures places fortes de la province. 3500

Banialouka (sur le Verbatz), chef-lieu du Sundgiakat de ce nom. Cette ville est classée parmi les premières places de guerre de cette partie de la Turquie 12500

Trébigné, place forte, siége d'un évêque catholique dans l'Herzégovine. 9000

Servie.

Schabatz, sur la Save (Servie), est une ville assez importante par ses fortifications. 9000

Belgrade, au confluent de la Save et du Danube, est la place la plus renommée dans les annales militaires de la Turquie ; elle renferme beaucoup d'établissements industriels. Elle a été et est encore l'entrepôt principal du commerce de Trieste et de Pesth

avec Constantinople et Salonique. . . . . 30000 habit.

Sémendria, sur le Danube et la Morava, ville fortifiée, a été long-temps la résidence du prince Milosch et du sénat servien. . . 9500

Nova-Orsova, ville forte près d'Orsova. . 5000

Usikza, entre la Drina et la Morova, centre de plusieurs routes de commerce dans la Servie occidentale. 4500

Kruchevatz, située au centre de la principauté. 9000

Zvornik, sur la Drina. 6000

Nissa, sur l'affluent oriental de la Morava, place forte. 4000

Novi-Bazar, chef-lieu du pays connu sous le nom d'ancienne Dardanie. 8000

Pristina, au pied du Scardus, sur le plateau le plus élevé de la Turquie centrale . 5000

Vrana, au pied de l'Orbêlus, près des sources de l'affluent oriental de la Morava. 3000

Kragouïevatz, centre du commerce de la Servie orientale. C'est dans cette ville que fut élu, en 1830, Milosch Obvénovitz comme prince héréditaire. 6000

Bulgarie.

Vidin, sur le Danube, ville forte, chef-lieu du Sandgiakat de ce nom 20000

Nicopolis, ville assez commerçante sur le Danube, a été ruinée par les Russes pendant la campagne de 1811. Cette ville commence à sortir de ses ruines. Elle avait, avant 1811, une population de 15 à 20 mille

âmes . . . . 9000 habit.

Sistova, ville importante par ses fabriques de coton et par ses tanneries; elle avait été également détruite par les Russes en 1811, et possédait alors, comme Nicopolis, environ 15 à 20 mille habitants 10000

Routschouk, ville forte et assez commerçante sur le Danube, au sud de Giorgiova, qui lui servait de tête de pont. Giorgiova a été démolie; Routschouk commence à renaître. Sa population actuelle s'élève à . . 26000

Silistria, chef-lieu de toutes les forteresses du Bas-Danube, intéressante par son commerce et sa position, possède. . . . 12000

Hirsova, petite place forte qui, avec celles de Matchin, d'Ysakchy et de Toulscha, défend la rive droite du Danube. . . . 5000

Varna, port sur la mer Noire, est une ville très commerçante. Son port est profond et assez bien abrité. Varna contient. . . 20000

Bazardgik (sur la route de Varna à Silistria) 6000

Chioumla (ville et camp retranché). Cette position était déjà importante du temps des Romains. Elle contient. 25000

Basgrad (sur le Lom), petite ville assez commerçante 6000

Ternova, ancienne résidence des rois de Bulgarie, sur la Yantra, entourée d'une forte enceinte flanquée de tours 12000

Nicopi, petite ville sur la Yantra. . . . 3000

Babadagh, dans la Tartarie Dobrudgé, près du lac Raséin, fait un grand commerce et occupe une bonne position militaire. . 7000

Samakof, petite ville où l'on exploite des mines de fer ; elle est à peu de distance des défilés de Kis-Derbend et de Soutou-Derbend. . . . . 3000 habit.

Cabrua, sur la Yantra, près du sommet du mont Hémus. On s'y rend par le défilé de Chipka 2000

Lofscha (sur l'Osma). 4000

Ces trois dernières villes sont situées sur le versant septentrional du mont Hémus.

Plèvin, sur le Séresgu. 3000

Sophie (sur l'Isker), chef-lieu du sandgiakat de ce nom, possède des fabriques de draps, de soieries, et de nombreuses tanneries. . 30000

Cette grande ville est le séjour ordinaire du Romely Valici, ou principal pacha de la Romélie, quand il ne réside pas à Monastir en Macédonie.

Dubnizza, sur la frontière de la Macédoine, est une ville florissante par ses mines de fer 6000

Zibrou, sur le Danube. 3000

Belkofsa, au pied du mont Hémus. . . 3000

Valachie.

Bukarest, capitale, sur l'Argis ou Dombovitza, est la résidence de l'hospodar et du sénat qui gouvernent cette principauté. Les consuls étrangers y demeurent. Cette ville entretient un grand commerce avec la Transylvanie et la Hongrie. 80000

Tergovist, sur l'Argis, ancienne résidence des hospodars de Valachie, qui l'ont quit-

tée en 1698. Cette ville est en décadence. Sa population actuelle est de . . . . . 5000 habit.

Ibraïlow, place forte sur le Danube. Ses fortifications, comme celles de Giorgiova, ont été rasées 4000

Fokchany, près du Séreth et des frontières de la Moldavie. Une partie de cette ville appartient à la Moldavie. 3500

Slatina, sur l'Aluta, et sur la route de Bukarest à Vienne, contient. 4000

Craïova, capitale de la Petite-Valachie, sur le Skhyll, renferme des établissements industriels. Le nombre de ses habitants est de 8000

La route de Bukarest à Vienne la traverse.

Tournou, sur le Danube, vis-à-vis Nicopolis, à laquelle cette petite ville servait de tête de pont 2000

Depuis le traité de paix de 1829, les forteresses de Tournou, Giorgiova et Ibraïlow, sur la rive gauche du Danube, n'appartiennent plus à la Sublime-Porte.

Moldavie.

Yassy, capitale, près du Pruth. On y fait un assez grand commerce; mais on y voit peu d'établissements industriels 30000

Galatz, sur le Danube, entretient un commerce très actif. Des navires de 300 tonneaux peuvent remonter le Danube jusqu'à Galatz 8000

Soutchava, sur le Séreth, ville assez commerçante 4000

Sothechava, dans la haute vallée de la

Moldavie, ville autrefois très commerçante 3000 habit.

Romana, évêché, id. 2000

Okna, petite ville importante par ses mines de sel gemme. 3600

Koloméa, sur le Pruth, au pied des monts Krapaks. 2000

Tscharnovitz, sur le Pruth. 3000

Byrlat, sur la route de Bukarest à Yassy. 2800

N. B. La population moyenne des cinq provinces ottomanes qui composent la partie inférieure du bassin du Danube est de 265 âmes par lieue carrée.

LA THRACE.

La Thrace est connue par les Turcs sous le nom de *Roumely*, quoiqu'elle ne soit qu'une partie du grand pachalik de Roumélie, dont le gouverneur général ou beylerbey a sous son commandement, dans les cas ordinaires (1), la Bulgarie, la Thrace, l'Albanie, l'Épire, le Macédoine et la Thessalie.

La Thrace est limitée au nord par le mont Hémus, à l'ouest par les Alpes illyriques et le Pinde, au sud et à l'est par la mer. Les monts Pangéens la séparent de la Macédoine.

Les anciens Thraces tiraient leur origine de la Haute-Asie et étaient venus du Caucase et du Taurus. Ils étaient civilisés, et cultivaient les beaux-arts, dont les Grecs allaient puiser chez eux la connaissance.

(1) C'est-à-dire lorsqu'il n'existe pas dans ces provinces un homme puissant à qui les ministres de la Porte accordent le titre et le pouvoir temporaire de visir ou pacha à trois queues, comme Ali-Pacha, Moustapha-Baïractar, etc.

Conquis par les Romains, ils se confondirent avec leurs vainqueurs et perdirent leur ancien nom et leur langage. La population actuelle de la Thrace se compose de Grecs, d'Ottomans et de Vlaques, répandus et établis dans la province. Ces Vlaques ne tirent pas leur origine de la Valachie. On croit qu'ils sont les restes des anciens habitants de la Thrace qui se réfugièrent dans les montagnes à l'époque de la conquête des Romains. Eux-mêmes repoussent la dénomination de Vlaques, qui, à cause de leurs mœurs sauvages et de leur vie errante et nomade, leur a été donnée en dérision par les Esclavons.

La Thrace se divise en quatre sandgiakats : 1° le sandgiakat de Tchirmen, qui renferme la ville d'Andrinople et le bassin de la Maritza; 2° le sandgiakat de Kierk-Klissia, qui contient la ville de Kierk-Klissia, et les ports de Bourgas et de Āynada, sur la mer Noire; 3° le sandgiakat de Visé, dans lequel Constantinople est inclus; il renferme les deux versants des Petits Balkans qui longent la mer Noire; 4° le sandgiakat de Gallipoli, qui commence à deux lieues à l'ouest de Constantinople et s'étend jusqu'à la Macédoine. Ce sandgiakat était, d'après les anciens règlements, sous le commandement du capitan-pacha. — Il renferme le mont Rhodope et la partie inférieure du bassin de la Maritza.

La Thrace est la province la plus peuplée et la plus riche de la Turquie européenne. — Sa population est d'environ deux millions d'habitants, dont les trois cinquièmes sont chrétiens et les deux cinquièmes musulmans. Son sol est généralement très fertile et produit en abondance des céréales et des fruits de toute espèce. Mais les deux tiers de ce sol fécond restent improductifs par défaut de culture. On y voit de beaux pâturages, qui servent à nourrir une grande quantité de bétail.

On estime à 90 millions de francs le revenu agricole de la Thrace. Ses produits industriels sont évalués à 20 millions. Le karadge, ou capitation des chrétiens, est de 1,100,000 francs. Les droits des douanes à l'entrée et à la sortie donnent environ 500,000 francs. Les impôts sur les produits du sol et des manufactures s'élèvent à environ 11 millions de francs par année moyenne.

La ville de Constantinople, qui forme un district séparé, n'est pas comprise dans ces évaluations. On assure que le gouvernement ottoman tire directement de cette capitale un revenu annuel de 20 à 25 millions de francs, dont il dispose librement.

La côte de la mer Noire dans la Thrace est une mine inépuisable de bois de toute essence et de charbon de terre. Le Rhodope et les monts Pangéens contiennent des mines de fer et d'argent. Mais ces richesses minérales sont négligées par le gouvernement turc, qui n'en tire qu'un faible revenu. Elles pourraient, dans le cas d'une bonne et intelligente exploitation, procurer chaque année au trésor public un revenu considérable.

Cours d'eau et mers environnantes, et routes de communication de la Thrace.

Cours d'eau. — La Maritza ou Hèbre forme le principal cours d'eau de la Thrace; elle occupe, avec ses affluents, les trois cinquièmes de la surface de cette grande province. Ce fleuve prend sa source au point d'union du Rhodope avec le Scomius.

Sur la rive droite de la Maritza on trouve Philippopoli, ville assez considérable, à égale distance de Sophie et d'Andrinople.

Andrinople, seconde ville de la Turquie d'Europe, est susceptible de devenir une place très forte, parce

que trois rivières s'y réunissent, et parce que, placée au centre d'une vaste plaine, elle n'est dominée sur aucun point. En avant des saillants de son enceinte actuelle, qui est flanquée de tours, on pourrait établir de grands bastions détachés. Par le moyen de la Maritza, de la Tundja et de l'Arda, il serait facile de lier les ouvrages défensifs de cette ville par des canaux et d'établir des manœuvres d'eau favorables à la défense.

La Tundja (Tunkus) vient des Balkans, dont cette rivière longe le pied du versant méridional, depuis Késanlouk jusqu'à Sélimia, avant de se détourner vers le sud pour se porter sur Andrinople ; l'Arda (Karpassus) descend du Rhodope et prend sa source près d'une bourgade qui lui donne son nom.

Au dessous d'Andrinople la Maritza reçoit l'Erkéné, qui traverse la petite ville de Tchatal-Bourgas. Après avoir accru le volume de ses eaux par les rivières de Salsédéré et de Carakdéré, qui descendent des petits Balkans et passent près de Kirkiglésias, l'Erkéné se perd dans la Maritza, à peu de distance de Démotica.

Après avoir parcouru avec une grande rapidité la brèche de Tempyra dans le mont Rhodope, la Maritza, qui porte des bateaux de 50 tonneaux depuis son embouchure jusqu'à Andrinople, verse ses eaux par deux bouches, dont l'une va directement à la mer de l'Archipel et l'autre dans le golfe d'Enos (1). Enos est un point important qu'il est nécessaire de fortifier.

Les petites rivières de la Thrace, sur le versant oriental des Petits Balkans, ont un cours rapide de très peu

(1) D'après l'examen des localités, on est porté à croire que la Maritza, avant l'époque où elle s'est ouvert un passage à travers le mont Rhodope, par l'effet ou l'assistance des tremblements de terre, formait un vaste lac qui occupait une grande partie du bassin intérieur de la Thrace.

d'étendue. La plus considérable, qui vient du défilé de Dorbal et traverse Aïdos, se perd dans le golfe de Bourgas sur la mer Noire.

Un autre cours d'eau, nommé Géri, et autrefois Mélas, sort du versant méridional du Rhodope et prend sa source au point où cette chaîne de montagnes fait sa jonction avec le prolongement occidental des Petits Balkans. Le Mélas arrose la fertile plaine d'Ibridgé et se perd dans le golfe de Saros. Entre l'embouchure de la Maritza et les frontières de la Macédoine on rencontre un autre petit cours d'eau qui descend du Rhodope et baigne les murs de la ville de Gumurdgina.

Le Nestus, qui sort également du Rhodope, longe le pied du versant oriental des monts Pangéens. Il sert de limites entre la Thrace et la Macédoine.

Mers. — La Thrace est bornée à l'Est par la mer Noire et par le détroit de Constantinople, au sud par la mer de Marmara, par le canal des Dardanelles et par la mer de l'Archipel. Elle occupe la position la plus favorable du monde pour le commerce, à cause de son voisinage immédiat de l'Asie et de la mer Noire, et à cause du grand nombre et de l'excellence de ses ports.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les mers et sur les canaux maritimes qui environnent cette province.

La mer Noire, anciennement Pont-Euxin, est alimentée par le Danube, par le Palus-Méotides ou mer d'Azof, et par plusieurs fleuves d'Europe et d'Asie. Elle a une longueur moyenne de 200 lieues de l'ouest à l'est, et une largeur de 42 à 90 lieues du nord au sud. Elle verse ses eaux dans la Méditerranée par le Bosphore, la Propontide et l'Hellespont.

Cette mer, entourée de contrées montueuses à l'est,

au sud et à l'ouest, n'est bornée au nord que par des steppes immenses, qui se lient avec les plateaux presque horizontaux de la Pologne et de la Russie européenne et asiatique. Elle ne renferme aucune île qui annonce le travail ancien ou récent de feux souterrains.

Les sondages ont prouvé, comme nous l'avons dit plus haut, que, semblable au Palus-Méotide, la mer Noire perd annuellement de sa profondeur.

Mais il faudra bien des siècles avant que ce vaste bassin maritime s'oppose, par son manque de profondeur, à la navigation des vaisseaux de haut bord.

Lorsque son bassin sera devenu moins profond qu'à présent, cette mer cessera d'être aussi dangereuse aux navires assaillis par la tempête et poussés vers les côtes, parce que ceux-ci pourront y jeter l'ancre et s'arrêter partout, comme sur la Propontide, et sur les grands lacs du Canada, dans l'Amérique septentrionale.

Le Bosphore, ou canal de Constantinople, est une des plus larges, des plus profondes et des plus belles rivières de la terre. On n'y voit ni ensablement ni roches cachées, ni bas fonds. Les navires, en montant ou en descendant ce canal, peuvent mouiller partout sans crainte de déraper. On les voit même toucher, avec leurs vergues, les maisons des deux rives, sans courir le risque d'échouer.

Ce canal, sur sa longueur de 30,000 mètres, peut être considéré comme un port parfaitement sûr dans toutes les saisons. Son courant, venant de la mer Noire, est très rapide, excepté près des lieux abrités par des caps avancés; sa vitesse est d'environ 5,000 mètres à l'heure.

Les vents du nord-est dominent dans ce canal et dans les lieux qui l'avoisinent; ils sont ordinairement sereins

rafraîchissent l'atmosphère pendant l'été. Les vents du sud sont sombres et pluvieux. — Les autres vents ne se font sentir que pendant les mois d'hiver.

Le Bosphore présente de nombreuses sinuosités; mais son cours a une direction moyenne du nord-est au sud-ouest.

Deux phares et deux châteaux, éloignés de 4,500 mètres l'un et l'autre, ont été bâtis sur les deux pointes d'Europe et d'Asie. Ils montrent du côté de la mer Noire l'entrée de ce canal. Ils sont inutiles à la défense, à cause de la grande distance qui les sépare. Leurs feux sont trop fichants pour être dangereux. Les deux châteaux de Caribch et de Poyras, construits en 1770 par le baron de Tott, sur deux caps, entre lesquels le canal n'a que 1,800 mètres de largeur, ont également le défaut d'être trop élevés et trop éloignés l'un de l'autre.

Les batteries des deux cavacs d'Europe et d'Asie sont basses et n'ont pas de casemates. Le Bosphore n'a sur ce dernier point qu'une largeur de 700 mètres.

On trouve plus bas, en descendant le canal, deux batteries à fleur d'eau sur les rivages de Buyukdéré et de Thérapia, et une autre batterie semblable sur la plage asiatique dite Hunkiar-Skélessi.

Les derniers châteaux défensifs du canal sont à deux lieues au dessus de Constantinople, dans le point du plus grand rétrécissement. Connus sous les noms de Romély-Hissar et d'Anadoly-Hissar, ces deux châteaux ont été construits en 1453 par Mahomet II, à l'époque du siége de Constantinople; mais ils n'ont pas le développement qui leur serait nécessaire et sont très mal armés. Les terre-pleins des batteries basses sont trop étroits pour recevoir des canons de gros calibre.

Tous les ouvrages destinés à la défense du Bos-

phore ont le grand défaut d'être complètement dominés par les hauteurs voisines et d'avoir été construits sans art et sans défilement. Un corps ennemi qui débarquerait à Domuz-Derré sur le rivage européen de la mer Noire, à deux lieues à l'ouest du phare d'Europe, pourrait monter, sans beaucoup de difficultés, sur les hauteurs qui dominent les ouvrages défensifs de cette partie du canal, et les mettrait promptement dans la nécessité de se soumettre.

Un autre corps ennemi qui opérerait son débarquement dans la petite baie de Riva, en Asie, répéterait la même opération et obtiendrait également un succès prompt et facile.

Constantinople. — La ville de Constantinople, placée à l'extrémité méridionale du Bosphore, occupe la plus belle position qui soit dans l'univers sous les rapports commerciaux, politiques et militaires. Son port, qui s'avance de plus d'une lieue dans les terres, a l'avantage de se curer naturellement par l'effet du courant du Bosphore, qui, longeant le rivage de ce havre, rencontre au fond de la rade, près du village d'Eyoub, les eaux du Barbyces (eaux douces). Ces eaux, en repoussant et en accélérant la vitesse du courant principal, empêchent la formation d'un dépôt sédimenteux.

Ce port est susceptible de contenir une soixantaine de vaisseaux de ligne.

Placé entre la mer Noire et la mer de l'Archipel, appartenant aux deux continents d'Europe et d'Asie, possédant dans son propre port, dans le Bosphore et dans la mer de Marmara, un mouillage vaste et sûr, capable de contenir toutes les escadres du monde entier, Constantinople est et sera toujours, par sa seule position, une place commerciale de la plus haute importance.

Tous les navires qui entrent dans la mer Noire ou qui en sortent sont obligés de passer devant la pointe du sérail. Les plus grandes caravanes, qui viennent de l'Indoustan, de la Perse et de l'Asie-Mineure, aboutissent à Scutari, faubourg asiatique de cette capitale.

Le sort politique de Constantinople intéresse au plus haut degré toutes les puissances d'Europe et d'Asie qui ont ou peuvent avoir avec cette grande ville des relations de commerce.

L'importance commerciale de Constantinople, qui est déjà très grande, s'accroîtra bien davantage lorsque les progrès de la civilisation auront donné une plus grande activité aux opérations d'échange entre les peuples.

Le principe qui a pour objet de fortifier et de mettre dans un bon état de défense les capitales des empires, et qui est approuvé par les politiques les plus profonds et par les militaires les plus judicieux, est d'une application encore plus nécessaire pour Constantinople que pour toute autre résidence souveraine.

Sa chute entraînerait la ruine ou la soumission de tout l'empire ottoman. Sa défense, appuyée par de bons ouvrages de fortifications, donnerait aux flottes et aux armées des nations intéressées à son salut le temps d'accourir à son secours.

On a vu cette grande ville, pendant les deux siècles qui ont précédé sa prise par le sultan Mahomet II, constituer presque seule l'empire d'Orient, entretenir des relations politiques et commerciales avec les autres peuples d'Europe et d'Asie, et conserver dans son sein les éléments d'une grande prospérité.

Nous allons considérer Constantinople sous les rapports de ses moyens naturels et artificiels de défense.

Bâtie sur un promontoire triangulaire, et n'ayant qu'une seule ligne droite sur son front d'attaque du côté de terre, cette capitale peut devenir une des plus fortes places militaires de l'Europe. Les deux côtés du triangle, qui sont baignés par la mer, possèdent une muraille d'enceinte haute, épaisse et flanquée de tours. Ce serait en vain que les vaisseaux ennemis chercheraient, par une canonnade très vive, à entamer les épaisses murailles cimentées par les siècles.

Le côté de terre est le seul front qui soit susceptible d'être attaqué. — Ce côté est couvert par trois rangs de murailles qui s'élèvent parallèlement les uns au-dessus des autres. Appuyés par le château des Sept-Tours sur la mer de Marmara, ces trois murs parallèles sont flanqués par des tours carrées sur toute leur longueur.

On rendrait ce front excessivement fort et pour ainsi dire imprenable si, en dehors de l'enceinte actuelle, on établissait une ligne de fortifications bastionnées, avec des fronts à grandes demi-lunes, chemins couverts et ouvrages avancés.

Cette ligne extérieure, sur laquelle on pourrait établir 18 à 20 grands bastions, jouirait de tous les avantages qu'offrent les fronts bastionnés établis sur une ligne droite ou à peu près droite. Elle aboutirait d'un côté à la mer de Marmara, et de l'autre sur les hauteurs qui commandent le faubourg d'Eyoub et le fond du port de Constantinople.

Les faubourgs de Péra, de Galata, de Tophané, de l'Arsenal de marine et d'Hassékeuy, qui sont situés du côté du port sur le rivage opposé à Constantinople, pourraient être rendus susceptibles d'une très bonne défense si on les enveloppait, dans leur ensemble, par une

ligne bastionnée qui occuperait les extrémités des hauteurs de Dolma-Bukché, du village grec de San-Dimitri et du cimetière juif de Hassékeuy. Cette ligne viendrait se joindre aux fortifications extérieures de la colline d'Eyoub et à celle du front de la capitale vers la campagne.

Une série nombreuse de redoutes construites en avant de cette ligne, avec flanquement mutuel, empêcherait ou retarderait long-temps les approches de l'ennemi.

Dans une grande population belliqueuse comme celle de Constantinople on ne manquerait pas de soldats valeureux pour occuper et défendre tous les ouvrages défensifs.

La partie asiatique de Constantinople, c'est-à-dire Scutari (Chrysopolis) et Cadi-Keuy (Calcédoine), pourrait être fortifiée de la même manière. Elle recevrait en outre un excellent appui dans un grand ouvrage qui serait construit sur la hauteur dominante de Bougourlou.

Quant aux défenses actuelles du Bosphore, on pourrait corriger leurs défauts en les défilant des hauteurs voisines et en les couvrant par de forts épaulements ou parados. Il serait nécessaire de construire sur les crêtes qui dominent les rives du canal deux châteaux en Europe et deux châteaux en Asie.

La grande muraille d'Athanase, connue anciennement sous le nom de Machronticos, était destinée à couvrir contre les incursions des barbares du nord et des brigands des provinces intérieures un arrondissement spécial en avant de Constantinople. Cet arrondissement avait une surface d'environ 70 lieues carrées.

Le mur d'Athanase, dont la longueur était de 12 lieues, commençait à l'est de Sélivria sur la mer de Mar-

mara, montait les Petits Balkans et finissait à l'étang de Dercon sur la mer Noire.

Au lieu de rétablir cette ancienne muraille, dont on voit encore quelques vestiges, il serait plus convenable de construire sur la crête de la montagne un grand fort bastionné, d'en établir un semblable à Dercon sur la mer Noire, d'élever une ligne de redoutes en arrière de la rivière encaissée qui tombe dans le grand étang de Buyouk-Tchekmedgé, et d'occuper militairement les deux bourgs d'Indcbigis et de Tchatatcha, qui se trouvent sur ce cours d'eau, ainsi que la chaussée longue et étroite qui, portée sur des arceaux, traverse les deux lacs près de la Propontide.

Ces ouvrages seraient plus utiles et plus faciles à défendre contre l'action de l'artillerie que le grand mur d'Athanase, et formeraient une première enceinte avancée pour la protection de la capitale.

Ce court exposé doit suffire pour faire connaître combien il serait facile de rendre Constantinople une des places les plus difficiles à aborder et la plus facile à défendre, avec l'assistance de la grande population qu'elle renferme.

Mer de Marmara. — Depuis Sélivria jusqu'à l'entrée des Dardanelles la côte européenne de la mer de Marmara est bordée d'une série de collines, qui réunissent les Petits Balkans avec le mont Rhodope. — On distingue sur ce littoral maritime la petite ville d'Héraclée et la cité commerçante de Rodosto. — Cette dernière ville, qui possède un bon port, et qui est traversée par la route de Salonique à Constantinople, est environnée d'un territoire très fertile et fait un commerce considérable.

La mer de Marmara ou Propontide est un vaste bassin qui a une longueur de 40 lieues sur une largeur

moyenne de 18 lieues. Peu profonde, elle offre partout un bon mouillage. — On a remarqué que, par les effets des atterrissements, son fond s'exhausse petit à petit.

On peut regarder cette mer intérieure comme un vaste théâtre dans lequel seraient parfaitement abritées des flottes nouvellement organisées. Ces flottes pourraient manœuvrer, évoluer, s'instruire en attendant le moment favorable de débouquer, soit pour entrer dans la mer Noire, ou bien pour pénétrer dans celle de l'Archipel.

La côte européenne de la Propontide n'offre qu'une ligne presque droite avec quelques rentrants peu profonds et évasés ; mais la côte asiatique est découpée par les golfes spacieux et bien abrités d'Ismid ou Nicomédie, de Moundania ou Nicée, et par ceux qui sont situés derrière la grande presqu'île de Cyzique, ou derrière les îles de Marmara et de Ruby.

Hellespont. — Le courant du Bosphore est peu rapide dans la mer de Marmara, où les eaux arrivantes trouvent un grand espace pour s'étendre et se développer ; mais il acquiert une grande vitesse en entrant, près de Gallipoli, dans le canal dit des Dardanelles, autrefois Hellespont.

Gallipoli, ville commerçante, capitale de la Chersonèse de Thrace, renferme des établissements considérables pour le service de la marine militaire de l'empire ottoman. Le capitan-pacha ou grand amiral de la Turquie est le gouverneur de la ville de Gallipoli, de la Chersonèse, de tout le littoral méridional de la Thrace jusqu'aux frontières de la Macédoine, ainsi que de la Troade, des îles de l'Archipel et de tout ce qui constituait anciennement les provinces maritimes de l'Ionie, de la Doride et de la Carie, dans l'Asie-Mineure.

Les principaux moyens défensifs du canal des Dardanelles, en venant de la mer Egée, sont :

1° Deux forts situés l'un près du cap Sigée en Asie, et l'autre sur le cap Eléonte en Europe. Une distance de plus de 4000 mètres les sépare l'un de l'autre. Les feux de leurs batteries ne se croisent que lorsque les canons sont tirés à toute volée et n'ont par conséquent aucune précision dans le tir.

2° Un petit fort a été bâti sur la côte d'Europe par le baron de Tott en 1771, pour battre le mouillage dit *des Taches blanches*, près la Pointe des Barbiers, autrefois promontoire de Dardanus, sur le rivage asiatique. Le port des Taches blanches sert de mouillage aux bâtiments marchands qui, retenus par les vents contraires, ne peuvent pas refouler et remonter le courant de l'Hellespont.

3° Les deux châteaux des Dardanelles, séparés entre eux par une distance de 1800 mètres, commandent la passe la plus étroite du canal et croisent très bien les feux de leurs batteries. C'est dans les batteries basses de ces deux châteaux qu'on voit encore les énormes canons qui y ont été placés en 1450 par Mahomet II. Lançant des projectiles de granit ou de marbre du poids de 600 à 800 livres, ces canons ont la forme de cônes tronqués sans bourrelet de volée, sans tourillons et sans boutons de culasse. Immobiles et retenus dans leur recul par une forte muraille en maçonnerie, ils ne peuvent tirer que dans une seule direction. Malgré leur poids immense, il serait assez facile de les faire mouvoir dans toute la largeur de leurs grandes embrasures, en les fixant sur des plates-formes très solides et mobiles qui seraient posées sur des corps sphériques roulant dans des rainures circulaires et concentriques.

C'est près du château asiatique que se trouve la ville des Dardanelles, qui est la résidence habituelle des consuls étrangers ainsi que du commandant supérieur de tous les ouvrages militaires de l'Hellespont.

La partie la plus essentielle de ce canal sous le rapport de la défense est celle de la pointe et presqu'île de Nagara, sur laquelle s'élevait jadis la ville d'Abydos, dans la Troade.

S'avançant vers les ruines de Sestos, en Europe, le promontoire de Nagara change la direction du canal. Celui-ci forme sur ce point un grand coude presque à angle droit, et présente en arrière, vers Gallipoli, un mouillage spacieux et très sûr. Une ligne de vaisseaux de ligne et de grandes frégates embossée au dessus du cap du Nagara pourrait, si elle était appuyée par des batteries établies sur les deux rives voisines, arrêter facilement dans ce passage tortueux toutes les flottes ennemies, qui, en combattant pour surmonter cet obstacle, auraient à redouter les feux des ouvrages de la côte ainsi que les brûlots et toutes les matières incendiaires que les défenseurs du canal livreraient au courant.

Des roches sous-marines dans le prolongement de la pointe de Nagara obligent les navires à serrer de très près la côte d'Europe pour remonter le canal jusqu'à Gallipoli. C'est donc sur ce versant de la Chersonèse, près de Maïtos, et à peu de distance des ruines de Sestos, qu'il conviendrait d'établir un triple étage de batteries dont les plus basses seraient casematées.

Voulant profiter de la position extrêmement importante du cap de Nagara, quelques ingénieurs français avaient proposé en 1807 d'établir sur cette pointe un fort carré à deux ou trois étages de batteries couvertes. Leurs feux, se croisant avec ceux du fort de Maïtos, au-

raient un effet puissant et terrible contre les navires ennemis. Ceux-ci, obligés de changer à tout moment leur direction dans ce passage sinueux, au milieu de feux croisés de toute espèce, auraient bien de la peine à aborder l'escadre défensive d'embossage placée en arrière du cap de Nagara.

La Porte, qui avait approuvé l'utile projet des ingénieurs français dans les moments de péril, ne tarda pas à l'abandonner lorsque ses craintes furent dissipées. Quelques batteries trop basses ont été ajoutées, il y a peu d'années, par des ingénieurs prussiens, auprès du château des Dardanelles d'Asie. Mais, malgré cette addition, le passage du canal de l'Hellespont peut être considéré comme étant à peu près aussi facile qu'en 1807.

Les Turcs continuent à mettre toute leur confiance dans les anciens châteaux, qui sont mal tracés, mal armés, construits sans solidité et dominés de toutes parts. Ces châteaux peu utiles portent encore leurs anciens noms pompeux de *Kilidil Bahar* et de *Sultan-Calessi*, c'est-à-dire la clef des mers et la grande forteresse du sultan. Mais la Chersonèse de Thrace, placée entre l'Hellespont et le golfe de Saros, est la vraie clef de cette mer.

Aussi longue que le canal des Dardanelles, cette presqu'île compte seize lieues depuis Gallipoli jusqu'à la mer Egée. Elle est beaucoup plus haute que la côte asiatique qui lui est opposée, et particulièrement vis-à-vis la Troade.

La Chersonèse de Thrace présente deux points de rétrécissement d'environ deux lieues de largeur, l'un en avant de Gallipoli, et l'autre en avant de Maïtos. Les anciens Athéniens, sous le commandement de Miltiade, avaient fait construire une muraille appelée Hexamilon,

à cause de sa longueur de six milles, sur le premier de ses cols, afin d'empêcher les Thraces de pénétrer dans la Chersonèse. On voit encore les restes de cette ancienne fortification.

Une armée ennemie qui débarquerait dans le golfe de Saros, près de Cardia, monterait sur les hauteurs qui commandent les forts et les batteries actuelles de l'Hellespont dans la Chersonèse et s'en emparerait sans beaucoup de difficultés.

Des batteries défensives et fermées à la gorge devraient être établies sur les plages abordables du golfe de Saros. Deux forts seraient nécessaires sur les plus hautes crêtes montueuses de la Chersonèse : l'un au dessus de Gallipoli, et l'autre au dessus de Maïtos. Ils devraient être appuyés par de nombreuses redoutes bâties sur les crêtes dominantes, ainsi que sur quelques parties favorables des versants, et sur les chemins de communication, qui sont très difficiles dans ce terrain inégal et brisé.

Les possesseurs de la Chersonèse de Thrace pourront seuls disposer en tout temps du passage de l'Hellespont, et par conséquent favoriser ou entraver le commerce de Constantinople et de toute la mer Noire.

Nous ne saurions trop recommander au gouvernement ottoman de porter son attention sur cette Chersonèse, qui est une des parties les plus importantes de son empire et qu'il doit considérer comme un de ses meilleurs moyens de salut.

La vitesse du courant de l'Hellespont est égale à celle du courant du Bosphore. Les vents dominants dans ce canal sont ceux du nord et du nord-est pendant le printemps et l'été, et ceux du sud et du sud-ouest durant l'automne et l'hiver. Ces derniers, ainsi que les vents du nord-ouest, soufflent quelquefois avec une ex-

trême violence en dehors de l'Hellespont et dans les îles de l'Archipel.

C'est surtout pour la navigation de l'Hellespont, de la Propontide et du Bosphore, que les bateaux à vapeur sont de la plus grande utilité. On pourra, par leur moyen, remonter dans tous les temps ces deux courants rapides et on évitera de relâcher et de stationner quelquefois pendant un ou deux mois dans le mouillage de la ville des Dardanelles, lorsque les vents soufflent avec obstination du côté du nord et augmentent la rapidité du courant.

Les îles de Ténédos et de Lemnos sont situées à peu de distance de l'Hellespont. La première n'a qu'un mouillage peu sûr (1), quoiqu'elle ait servi souvent de station aux vaisseaux de guerre chargés de bloquer les Dardanelles.

Sa proximité immédiate de l'entrée du canal est son plus grand avantage. Lemnos possède quelques bons ports, entre autres celui de S.-Antoine, un des meilleurs de l'Archipel. Cette île serait une excellente station pour une escadre de blocus, si de ce point un peu éloigné on apercevait complètement l'entrée de l'Hellespont.

Routes principales de la Thrace.

La principale route de la Thrace est celle de Vienne à Constantinople en passant par Belgrade. Cette route, après avoir traversé les villes importantes de Nissa et de Sophie, monte la chaîne des Balkans près des sources de la Maritza, par le défilé de Capuli-Dervend, anciennement défilé de Trajan; longeant ce fleuve, elle arrive successivement à Philippopoli et à Andrinople. Elle se dirige ensuite au sud-est par Habsa, Babeski et Bour-

(1) Statio malefida Carenis. (*Enéide de* VIRGILE.)

gas. Coupant au delà de ce dernier point la chaîne des Petits Balkans dans son plus grand abaissement, elle arrive à Tchiorlou, ensuite à Sélivria, sur la Propontide. Ne quittant plus les bords de la mer de Marmara, elle passe par le Grand Pont et le Petit Pont, et aboutit bientôt après à Constantinople, où elle entre par la porte d'Andrinople.

Cette route n'offre des difficultés que jusqu'à Philippopoli dans les passages des montagnes. Mais, la vallée de la Maritza s'élargissant à l'est de cette dernière ville, on pourrait parcourir facilement en voiture le reste du chemin jusqu'à la capitale de la Turquie.

La route de Bukarest et Routschouk à Constantinople traverse les Grands Balkans ou défilé du Chipka, et descend à Keisanluk, ville célèbre, ainsi que celle de Sélimia, par ses nombreux champs de rosiers, dont les fleurs servent à confectionner les essences de roses. Cette route longe d'abord la rive gauche de la Tundja et passe par Eski-Zara. Parvenue à la Maritza, elle en suit le cours jusqu'à Andrinople, en passant par la petite ville et par le pont de Moustapha-Pacha.

La route de Chioumla et celle de Varna à Constantinople traversent les Grands Balkans et arrivent à Aïdos; se portant ensuite vers le sud, ces deux routes réunies laissent à gauche le port et la ville de Bourgas, coupent les Petits Balkans près Faki, et arrivent à la ville de Kirkiglisias (quarante églises). Ces deux routes font à Tchatal-Bourgas leur jonction avec le chemin direct d'Andrinople à Constantinople.

Un chemin placé entre ceux d'Aïdos et de Késanluk passe par le défilé de Dobral, arrive à Sélimia, et se porte ensuite directement sur Andrinople.

Tous ces chemins sont mauvais. Cependant, au moyen

de réparations faites successivement et avec soin, on parvient à les parcourir avec de l'artillerie de campagne.

Lorsqu'on veut se rendre directement par terre du port maritime de Bourgas à Constantinople en suivant le littoral de la mer Noire, on ne trouve que des sentiers très difficiles qui traversent des vallées étroites profondément encaissées.

La route de Constantinople à Salonique, en Macédoine, suit le rivage de la Propontide jusqu'à Rodosto. Elle se détourne ensuite à l'ouest pour longer le pied du versant méridional du Rhodope; dans cette dernière direction, elle traverse le Mélas à Malgara, et passe successivement par les villes d'Ipsala, de Foret, de Gumurgina et d'Yenidgé, avant d'arriver au Nestus. Elle entre immédiatement après à la Cavalle. Cette petite ville assez mal fortifiée et placée sur la mer de l'Archipel, au pied des monts Pangéens, vis-à-vis l'île de Thasos, est regardée comme la clef de la frontière orientale de la Macédoine; elle devrait être bien fortifiée à cause du passage étroit qu'elle occupe.

Population des principales villes de la Thrace.

Constantinople, à l'extrémité méridionale du Bosphore. . . . . 800000 habit.

Andrinople, sur la Maritza et au centre de la Thrace. 100000

Cette grande ville a été la résidence des sultans ottomans depuis 1366 jusqu'à 1453, époque de la prise de Constantinople; elle renferme des monuments magnifiques. Elle peut, par son heureuse position, devenir

le centre d'un commerce florissant. Nous avons expliqué plus haut combien il serait facile d'en faire une forteresse redoutable.

Philippopoli, sur la Maritza et sur la route de Vienne à Constantinople. Un tremblement de terre l'a en partie détruite en 1818; sa population est d'environ. . . . . . 20000 habit.

Keisanlik, au pied du versant méridional des Balkans, sur la route d'Andrinople à Routschouk et près des sources de la Tundja. 12000

Eski-Zara, au sud-est de Kèsanlik sur la Tundja, ville industrielle et commerçante. 8000

Carnabat. 2800

Sélimia, ville commerçante sur le versant méridional des Balkans. Ses habitants sont presque tous chrétiens. Sa foire annuelle y attire des marchands de toutes les contrées voisines. 15000

Sizeboli, à l'entrée du golfe de Bourgas. 3000

Bourgas, port sur la mer Noire, au pied méridional des Grands Balkans 7000

Ouroudjova, célèbre par une foire annuelle. 3000

Kirkiglisias, située sur le versant occidental des Petits Balkans, à l'est d'Andrinople; ville très commerçante, entre deux belles et riches vallées 12000

Visa, près de la mer Noire, capitale du sandgiakat dans lequel Constantinople est compris. 1200

Aynada, port sur la mer Noire, entre Bourgas et le Bosphore. 3000

Média (ancienne Salmydessus), port de la mer Noire . . . . 4000 habit.

Tchatal-Bourgas, sur la route d'Andrinople à Constantinople. 5000

Erkéné, sur la rivière de ce nom, près de son confluent avec la Maritza. . . . 3000

Tchorlou, sur la route d'Andrinople à Constantinople 5000

Silivria, sur la Propontide 8000

Héraclée de Thrace, sur la Propontide, petite ville maritime entre Rodosto et Silivria. 1000

Rodosto, ville très commerçante sur la Propontide et sur la route de Constantinople à Salonique. 30000

Les campagnes environnantes sont très fertiles.

Gallipoli, capitale de la Chersonèse de Thrace, à l'entrée septentrionale de l'Hellespont 15000

Gumurdgina, sur la route de Constantinople à Salonique et près du rivage de la mer Egée. 6000

Enos, port de mer à l'embouchure de la Maritza, entrepôt du commerce d'Andrinople 8000

Maytos, dans la Chersonèse de Thrace, près des ruines de Sestos. 2000

Féret, près d'Enos 2000

Démotica, sur la Maritza, près du confluent de l'Erkené 3000

Ipsala, sur la route de Constantinople à

Salonique, à l'est de la Maritza et à peu de distance d'Enos. . . . . 2500 habit.

La population moyenne de la Thrace est de 415 âmes par lieue carrée.

Couverte au nord par les Balkans, à l'ouest par les monts Illyriques, au sud par le mont Rhodope, et à l'est par le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont, ainsi que par le port de Bourgas dans la mer Noire, et par une côte inhospitalière et presque inabordable depuis ce dernier point jusqu'au canal de Constantinople, la Thrace s'appuie de tous côtés sur des limites naturelles très fortes et faciles à défendre. Réduite à elle-même, elle pourrait résister à de puissantes attaques, et serait susceptible, par la fertilité de son sol, par la bravoure et l'industrie de ses habitants, et surtout par sa position admirable, de devenir en peu de temps une des parties les plus importantes et les plus prospères de l'Europe.

MACÉDOINE ET THESSALIE.

Macédoine. — La Macédoine faisait partie de l'ancienne Grèce. Philippe, roi de Macédoine, coopéra à l'exécution du décret de la ligue amphictyonique contre les Phocéens pour les sacriléges commis par ces derniers dans le temple de Delphes. Alexandre, son fils, fit la guerre contre les Perses, sous le prétexte de punir les anciens outrages faits à la nation hellénique par les prédécesseurs de Darius.

Cette province s'appuie au nord sur le mont Rhodope et sur le bassin de Nestus, à l'occident sur la chaîne du Pinde, qui la sépare de l'Albanie, au sud sur la Thessalie, et à l'est sur la mer Égée.

Les Macédoniens, gouvernés par un roi, et pouvant disposer d'une grande force centrale, vainquirent et détruisirent toutes les républiques de la Grèce. Conquise à son tour par les Romains, la Macédoine devint une des provinces de ce grand empire.

Ce fut à cause de la position centrale et importante de la Macédoine et de la Thessalie que vers la fin de la république romaine les grandes querelles entre les prétendants à l'autorité suprême furent terminées par des luttes sanglantes dans ces deux provinces.

N'ayant pas été abâtardis par la domination des empereurs d'Orient, les Macédoniens et les Albanais résistèrent long-temps avec courage aux attaques des armées ottomanes, et ne furent complétement soumis à l'autorité de la Sublime-Porte que dans le courant du 16e siècle.

L'air de la Macédoine est pur, vif et très sain. Son sol est généralement fertile; les grandes vallées et les versants de ses montagnes inférieures donnent en abondance du blé, de l'huile d'olive, du vin et des cotons.

On trouve dans plusieurs de ses montagnes des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre. Ses grandes chaînes sont couvertes de forêts épaisses depuis le milieu de leurs versants jusqu'aux plus hautes sommités. — Les parties inférieures des montagnes et leurs vallées intermédiaires donnent, lorsqu'elles sont cultivées, une grande abondance de produits agricoles.

Les habitants se ressentent de la vivacité de l'air et de la salubrité du climat. Ils sont en général beaux, grands, robustes, actifs, intelligents et belliqueux. — Les trois fameux Kuprolis, qui gouvernèrent comme grands-visirs pendant trois règnes successifs l'empire ottoman, avec gloire et succès, et le sauvèrent des plus grands

dangers, étaient Macédoniens. Méhémet-Ali, qui a fait de l'Égypte une puissance respectable, et qui la gouverne avec autant d'énergie que d'intelligence, est né à La Cavalle, dans cette province.

La population de la Macédoine, sur une surface de 1800 lieues carrées, est estimée à 600,000 âmes, dont un tiers professe la religion musulmane; les deux autres tiers sont chrétiens, à l'exception de plusieurs familles juives, venues autrefois d'Espagne.

On distingue dans la population musulmane une classe particulière de Turcomans nomades, qui, semblables aux Turcomans de l'Asie-Mineure, négligent la culture des terres et mènent une vie errante avec leurs troupeaux. On les nomme *Yuruks*.

On estime le revenu territorial de la Macédoine à environ 50 millions de francs, et celui de son industrie commerciale et manufacturière à 20 millions. — Le gouvernement ottoman en tire 7 millions de francs par les impôts. Les avanies et les extorsions des pachas, des ayans et des principaux dignitaires, s'élèvent, assure-t-on, à une valeur de 6 à 7 millions de la même monnaie.

La Macédoine, qui est sous le commandement général du beylerbey de Romélie, est divisée en cinq sandgiakats : 1° de Salonique, 2° de Gustendil, 3° d'Uscup, 4° de Monastir, et 5° d'Ochrida. Elle contient en outr le beylik ou principauté de Sérés, qui forme un gouvernement séparé. La surface de la Macédoine présente les bassins du Strymon, du Vardar ou Axius et de l'Halyacmon.

Le beylick ou principauté de Sérés est la partie la plus fertile et la plus riche de la Macédoine; c'est elle qui fournit la plus grande partie des cotons qui sont exporté de cette province. Les forges de Drama et la ville de La

Cavalle sont sous la dépendance du bey de Sérès. Cette dernière ville est avantageusement située pour le commerce extérieur.

La presqu'île Chalcidique, formée par le prolongement des monts Pangéens, renfermée entre le golfe de Salonique et celui de Contessa, et découpée à son extrémité par les golfes du mont Athos et de Cassandre, dépend du sandgiakat de Salonique. Son sol est très fertile; son commerce, favorisé par une position avantageuse, peut devenir actif et florissant. Sa défense est facile, parce que son isthme, couvert en grande partie par le lac Bechik, entre le golfe de Salonique et celui de Contessa, a peu de largeur.

Le mont Athos, qui forme une montagne isolée, est le point de la terre qui contient la plus grande agrégation d'établissements conventuels. Tous les moines du mont Athos suivent la règle de saint Basile et se livrent les uns aux travaux de l'agriculture et les autres aux prières et aux contemplations de la vie cénobitique. Les Turcs les laissent tranquilles; aucun des disciples de l'islamisme ne réside parmi eux (1).

La Thessalie. — La Thessalie, appelée Yaniah par les Turcs, a joué un très grand rôle dans la plus haute antiquité. Les Thessaliens ont été civilisés avant tous les

(1) Le mont Athos, situé à l'extrémité orientale de la presqu'île Chalcidique, renfermait, avant l'insurrection des Grecs, vingt-deux couvents, et, en outre, cinq cents chapelles, cellules ou grottes, qui servaient d'habitation à quatre mille moines. Ces religieux, dans les intervalles de leurs offices, labouraient la terre, cultivaient des vignobles et des oliviers, et élevaient beaucoup d'abeilles. Ce dernier article d'industrie les mettait en état d'exporter chaque année 40 mille okes ou 50 mille kilogram. de cire. Les mêmes moines, dans leurs loisirs, fabriquaient des images de saints, ainsi que des couteaux et des cuillères en bois.

Le bourg d'Alvara, au pied du versant oriental du mont Athos, est le

autres Grecs. L'agriculture, favorisée par la fertilité du sol, y avait fait de grands progrès; les chevaux et les bœufs de la Thessalie étaient considérés à cette époque comme les plus beaux de l'univers.

Les Thessaliens inventèrent l'art de l'équitation, ce qui fit donner le nom de centaures à quelques peuplades thessaliennes, surtout à celles qui habitaient le mont Pélion et le mont Ossa.

C'était dans la Thessalie que les anciens Grecs allaient chercher les plus beaux produits des arts manufacturiers. Ce goût industriel existe encore, car la Magnésie, qui s'étend le long de la mer depuis le golfe de Volo jusqu'à l'embouchure du Pénée, sur les versants et dans les vallées du mont Pélion et du mont Ossa, possède de nos jours les plus beaux établissements manufacturiers de toute la Turquie. Nombreux, industriels et belliqueux, les montagnards magnésiens, connus actuellement sous le nom de Zagoriotes, paient un tribut à la Porte; mais ils n'ont jamais permis à aucun musulman de s'établir parmi eux.

Soumis aux rois de Macédoine, après avoir été gouvernés par plusieurs petits princes indépendants, parmi lesquels on distinguait la famille souveraine dont Achille a été le membre le plus illustre, les Thessaliens ont toujours suivi depuis cette époque le sort des Macédoniens, et sont tombés avec eux sous la domination romaine.

port maritime où se fait le commerce d'exportation et d'importation des habitants de cette montagne. Ce bourg est habité par cinq cents moines, habiles dans leurs relations commerciales.

Le premier séminaire ecclésiastique et la plus célèbre des écoles théologiques de l'Église grecque se trouvent sur le mont Athos.

Un grand nombre de philosophes grecs habitaient cette montagne avant la naissance du christianisme, pour y mieux contempler le ciel et observer la nature.

La conquête de la Macédoine par les Turcs fut suivie immédiatement par la soumission de la Thessalie à la domination du Grand-Seigneur. Le célèbre général turc Gavrino s'empara de ces deux provinces au nom du sultan Mourad, qui, pour le récompenser, lui accorda dans la Macédoine, près de Salonique, tout le terrain dont il pourrait faire le tour dans une journée. Les descendants de ce conquérant, ayant réussi à conserver ce grand héritage, sont les principaux propriétaires de ces provinces.

La surface de la Thessalie est estimée à 500 lieues carrées. Sa population s'élève à 250,000 âmes. Un tiers se compose de musulmans, les deux autres tiers sont chrétiens.

Le revenu territorial de cette province est de 15 millions de francs. Ses produits industriels, dus à un grand nombre d'établissements manufacturiers, ont une valeur de 10 millions de francs par année.

La Porte tire de la Thessalie un revenu annuel de 3 millions et demi de francs pour la dîme des terres et des produits manufacturés, pour le karadge ou capitation des sujets non musulmans, et pour les douanes. Les exactions des agents du gouvernement ottoman enlèvent annuellement aux habitants de la Thessalie une somme presque égale à celle des revenus réguliers.

Cette province, la plus industrieuse de la Turquie, a toujours été plus ravagée que les autres par ses gouverneurs particuliers. Les dévastations commises par les troupes ottomanes, qui l'ont fréquemment traversée pendant les guerres d'Ali-Pacha et de l'insurrection de la Grèce, ont considérablement diminué sa population et ses richesses. — Mais ses ressources naturelles et l'activité ingénieuse de ses habitants ont déjà réparé, en

douze ans de paix, les maux des dernières guerres.

Communications de la Macédoine et de la Thessalie avec les provinces voisines.

Pour se rendre de Salonique à la frontière septentrionale de la Thessalie, on traverse l'Axius, l'Haliacmon, le canal de Karasmost, la plage basse et marécageuse de Botiée, la ville de Cathéri, enfin la grande et belle plaine de la Pierrie, qui s'étend jusqu'au pied du mont Olympe. Remontant cette chaîne à travers des forêts épaisses, on arrive au château de Platamona, qui, quoique très défectueux, est regardé par les Turcs comme la clef du passage entre la Macédoine et la Thessalie.

La route de Salonique pour l'Albanie passe par Pella et par Vodina, et gagne ensuite la vallée de l'Érigon, qu'on remonte pour arriver à Monastir. Le haut et vaste plateau de Monastir est remarquable par sa fertilité et par les dispositions belliqueuses de ses habitants, qui sont les plus beaux hommes de la Macédoine. On passe ensuite le Pinde, près du bourg et du lac de Drenovo, et on descend à la ville d'Ochrida par un escarpement rapide, sur un terrain schisteux.

Une route romaine connue anciennement sous le nom de *Voie égnatienne*, laquelle est conservée en partie, sortait de Salonique, traversait le Pinde et descendait à Dyrrachium, actuellement Durazzo, sur la mer Adriatique. Cette route, qui était à peu près la même que la précédente, avait une longueur de 80 lieues. Sa construction solide lui a permis de résister en beaucoup d'endroits à l'action destructive de tant de siècles sous les gouvernements non réparateurs des Grecs du Bas-Empire et des Ottomans.

La conquête de la Macédoine par les Turcs fu
immédiatement par la soumission de la Th
domination du Grand-Seigneur. Le célèbre
Gavrino s'empara de ces deux provin
sultan Mourad, qui, pour le récompense
la Macédoine, près de Salonique, to
pourrait faire le tour dans une jou
de ce conquérant, ayant réussi à
ritage, sont les principaux p
vinces.

La surface de la Thess
carrées. Sa population s'
se compose de musulm
chrétiens.

Le revenu territ
lions de francs. S
nombre d'établi
de 10 million

La Porte
millions et
produits
des su
actio

de paix, les maux des dernières guerres.

tallons de la Macédoine et de la Thessalie avec les provinces voisines.

Salonique à la frontière septentrio- traverse l'Axius, l'Haliacmon, plage basse et marécageuse de enfin la grande et belle jusqu'au pied du mont à travers des forêts Turcs nomment, quoi- Turcs comme

servie par la ville de Co-
le défilé de Délibache, à
vingt-cinq lieues plus au
Haute-Thrace passe par
le pied méridional du
longe, près de Samatof, le
traverse au mont Rhodope, et ar-
distance de quinze lieues,
à Sérès, et de là à Prava,
Constantinople, en passant
Mélénik et Sérès.

…at, par
…e à Nissa, à
au chemin d'Uscup vers la
P…anova et Gustendil,
…ardus et du Scomius,
nœud qui joint le mont Hémus
rive, après avoir parcouru une
à Philippopoli, sur la Maritza.

On va directement d'Uscup
sur la route de Salonique à
par Kuproli, Istip, Stromza,

route directe de Salonique à Constantinople côtoie
rs septentrional de l'isthme de la presqu'île Chal-
et le lac Béchique. Elle pénètre ensuite dans le
Strymon, traverse ce fleuve à sa sortie du lac
s des ruines d'Amphipolis, et entre dans la
rtile plaine de Sérès. Puis elle débouche
ndustrielle de Drama, et passe à tra-
e Philippe, célèbre par la bataille dé-
Octave remportèrent sur Brutus et
nfin à Prava.

ands établissements de forges et
fer, de bombes et de boulets.
nployé dans ces usines pro-
qui renferment également
et d'argent, dont les an-
par le moyen de leurs

se rapproche de la mer Égée, et la
près à la ville de La Cavalle, laquelle, bâtie
pied d'un versant escarpé des monts Pangéens, vis-à-vis l'île de Thasos, forme un assez bon port, et sert de défense, par ses fortifications irrégulières, à cette entrée orientale de la Macédoine.

En sortant de La Cavalle, et par conséquent de la Macédoine, la route de Salonique à Constantinople se dirige à l'est, traverse le bassin du Nestus et arrive à Yénidgé de Thrace (1). Après avoir passé la ville de Gumurdgina; elle va à celles de Mérée et de Féret. Cette dernière est située près du lac et de la ville d'Enos.

(1) Les habitants des deux Yénidgé, de Thrace et de Macédoine, cultivent et récoltent une grande quantité de tabac très estimé dans le Levant. La ville de Yénidgé de Macédoine est voisine des ruines de Pella, ville natale d'Alexandre le Grand.

Les Romains se rendaient de Dyrrachium à Brindes par mer, et de Brindes à Rome.

Les routes de communication de Salonique avec l'Albanie, la Bosnie et la Haute-Thrace, se joignent à Uscup, à peu de distance des sources de l'Axius et du Vardar, et près de l'angle que forme, en se réunissant, la chaîne du Pinde (*albano-épirique*), et celle du Scardus et du Scomius, dont se détachent vers l'est les Balkans et le mont Rhodope. Pour arriver à Uscup, on remonte la vallée du Vardar, on passe par Gradiska et par Kuproli.

Quand on veut se rendre d'Uscup dans l'Albanie, on monte la grande chaîne du Pinde au village de Stratza; on descend ensuite dans la plaine de Prisrend, on suit à l'ouest une route presque parallèle au Drin noir, et on arrive au lac de Scutari, et à la ville de ce nom, qui est la plus grande de l'Albanie.

En traversant le haut et étroit défilé de Kaïmarouza, situé au pied du Scardus, on arrive d'Uscup à Pristina, et on trouve plus loin Novi-Bazar.

D'Uscup on se rend dans la Servie par la ville de Comanova, et on parvient, par le défilé de Délibache, à Vrania et ensuite à Nissa, à vingt-cinq lieues plus au nord.

Le chemin d'Uscup vers la Haute-Thrace passe par Comanova et Gustendil, longe le pied méridional du Scardus et du Scomius, traverse, près de Samatof, le nœud qui joint le mont Hémus au mont Rhodope, et arrive, après avoir parcouru une distance de quinze lieues, à Philippopoli, sur la Maritza.

On va directement d'Uscup à Sérés, et de là à Prava, sur la route de Salonique à Constantinople, en passant par Kuproli, Istip, Stromza, Mélénik et Sérés.

La route directe de Salonique à Constantinople cotoie le revers septentrional de l'isthme de la presqu'île Chalcidique et le lac Béchique. Elle pénètre ensuite dans le bassin du Strymon, traverse ce fleuve à sa sortie du lac Hakinos, près des ruines d'Amphipolis, et entre dans la spacieuse et fertile plaine de Sérés. Puis elle débouche dans la vallée industrielle de Drama, et passe à traverse la plaine de Philippe, célèbre par la bataille décisive qu'Antoine et Octave remportèrent sur Brutus et Cassius. Elle arrive enfin à Prava.

Prava possède de grands établissements de forges et de fonderies de canons de fer, de bombes et de boulets. Le minerai ferrugineux employé dans ces usines provient des monts Pangéens, qui renferment également dans leur sein des mines d'or et d'argent, dont les anciens savaient tirer un parti utile par le moyen de leurs nombreux esclaves.

De Prava la route se rapproche de la mer Égée, et la serre de très près à la ville de La Cavalle, laquelle, bâtie au pied d'un versant escarpé des monts Pangéens, vis-à-vis l'île de Thasos, forme un assez bon port, et sert de défense, par ses fortifications irrégulières, à cette entrée orientale de la Macédoine.

En sortant de La Cavalle, et par conséquent de la Macédoine, la route de Salonique à Constantinople se dirige à l'est, traverse le bassin du Nestus et arrive à Yénidgé de Thrace (1). Après avoir passé la ville de Gumurdgina; elle va à celles de Mérée et de Féret. Cette dernière est située près du lac et de la ville d'Enos.

(1) Les habitants des deux Yénidgé, de Thrace et de Macédoine, cultivent et récoltent une grande quantité de tabac très estimé dans le Levant. La ville de Yénidgé de Macédoine est voisine des ruines de Pella, ville natale d'Alexandre le Grand.

C'est près des ruines de Dorisque que la route de Salonique à Constantinople traverse la Maritza. Elle cotoie ensuite le rivage de la mer Égée, et arrive au bourg de Malgara, sur la rivière de Mélas, qui verse ses eaux au fond du golfe de Saros.

Après être arrivée à Ortcha, point de réunion des communications de Constantinople à Gallipoli et de Constantinople à Salonique, cette dernière route franchit le Rhodope, et se dirige par Yénidgik sur Rodosto, qui, par sa grandeur et sa population, est la troisième ville de la Thrace. Cotoyant le rivage de la mer de Marmara, et passant par Héraclée de Thrace, Silivria, le Grand Pont et le Petit Pont, cette route aboutit à Constantinople, où elle entre par la porte du château des Sept-Tours.

La ville d'Énos, qui est située près du lac de ce nom et de l'embouchure de la Maritza, occupe une position très importante sur un isthme qu'il serait facile de fortifier et de défendre. Enos est le débouché commercial d'Andrinople et de la grande vallée de la Maritza. Une armée ennemie qui se serait emparée d'Andrinople n'oserait pas s'aventurer vers la capitale de l'empire si, avant de commencer ses opérations, elle ne s'était rendue maîtresse de la position d'Énos, par laquelle ses adversaires pourraient menacer et couper ses derrières. Des bateaux de 50 à 80 tonneaux peuvent remonter facilement la Maritza jusqu'au centre de la Thrace.

Entourée d'eau sur les trois quarts de son enceinte, la ville d'Enos ne présente qu'un front étroit du côté de la terre. Il serait donc facile de fortifier et de défendre cette position importante.

Après avoir indiqué les routes de communication qui lient la Macédoine avec les provinces voisines, nous allons désigner les principaux chemins qui traversent la

Thessalie. Ces détails serviront à faire mieux connaître et apprécier la configuration physique de cette province.

Entourée de montagnes de tous côtés et bornée au nord par le mont Olympe, à l'est par le Pinde, au sud par le mont Œta, et à l'est par le Pélion et l'Ossa, la Thessalie n'offre, entre l'Ossa et l'Olympe, qu'une seule brèche par laquelle s'échappe la rivière du Pénée pour arriver à la mer. La vue des lieux porte à croire qu'avant l'ouverture de cette brèche, la Thessalie formait un vaste lac, dont les eaux se sont écoulées par la vallée de Tempé.

Composée d'un sol d'alluvion, la Thessalie est un des pays les plus fertiles de l'univers et produit en abondance tous les fruits des climats tempérés. L'olivier, qui abonde sur tous les versants des montagnes, et le cotonnier, qui croît dans les plaines et dans les vallées inférieures, composent la principale ressource de cette province.

La plaine de Larissa occupe la partie septentrionale du bassin de la Thessalie; celle de Pharsale compose la partie méridionale; une chaîne de collines, connue des anciens sous le nom de monts Cynocéphales sépare ces deux plaines.

C'est près de ces collines et à peu de distance de Pharsale que fut livrée la bataille entre César et Pompée. C'est au milieu de ces mêmes collines que le consul Flaminius, favorisé par la surface coupée et inégale du terrain, battit avec ses légions légères et très mobiles les lourdes phalanges macédoniennes, qu'on avait regardées jusque alors comme invincibles.

La vallée du Sperchius, que les anciens Grecs appelaient Hellada, appartenait à la Thessalie, quoiqu'elle en fût séparée par la haute chaîne de l'Othrys.

Cette chaîne est devenue la limite septentrionale du nouveau royaume de la Grèce.

On voit partir de Larissa, qui est la ville principale de la Thessalie, quatre routes qui se dirigent 1° vers la Grèce méridionale, 2° vers le golfe et la ville de Volo, 3° vers la Macédoine, 4° vers l'Epire.

La route de Volo cotoie le lac Barbéis, traverse la petite ville de Verestinos, et aboutit d'un côté à Valo, et de l'autre à Armyros. Volo et Armyros sont les deux marchés maritimes par lesquels les industrieux habitants du Pélion et de l'Ossa, qui forment la grande confédération du Zagori, autrefois Magnésie, font passer à l'étranger les beaux produits de leurs manufactures. — Ambélakia, placé au dessus du défilé de Tempé, est un des principaux foyers de l'industrie manufacturière des Zagoriens.

Cette route, après avoir dépassé les deux ports de Volo et d'Armyros, coupe la chaîne de l'Othrys pour pénétrer dans la Grèce méridionale. Descendue à la ville de Zéitun, dans l'Hellada, elle se porte vers l'extrémité orientale du mont Œta, entre dans le défilé des Thermopyles, longe le rivage maritime du golfe de Talanta, arrive à Talanta, pénètre ensuite dans le défilé du mont Cnémis et aboutit à la ville de Livadie.

La route de Larissa, vers la Macédoine, se dirige au nord-est et longe le Pénée jusqu'au pied du mont Ossa. Après avoir traversé une plaine délicieuse au dessous d'Ambélakia, elle entre dans un ravin profond entre l'Olympe et l'Ossa.

On voit alors le Pénée se précipiter dans cette brèche avec une extrême rapidité. Ses eaux bouillonnantes, brisées par les rochers, y font entendre un bruit assourdissant. Établie sur des marbres inégaux et glissants,

n'ayant qu'une largeur de 15 à 20 pieds, suspendue en plusieurs endroits sur des plans inclinés au dessus des abymes, cette route est dangereuse dans tout ce défilé, qui a une lieue et demie de longueur.

Mais, sortie de cette gorge étroite, la route, après avoir suivi long-temps les sinuosités nombreuses du Pénée, entre dans une plaine fertile, s'y promène et se replie en longs détours avec ce fleuve, et tombe enfin dans le golfe Therméen (1). La plaine maritime au delà du défilé est la célèbre vallée de Tempé, représentée par les poëtes et par les historiens comme une des plus belles parties de l'univers.

A une demi-lieue à l'est du défilé, la route rencontre un pont de douze arches qu'elle traverse pour monter l'Olympe et arriver au château de Platamona.

Nous avons déjà décrit la route de Salonique à Platamone.

Le chemin de Larissa vers l'Épire se dirige à l'ouest, et monte le long du Pénée jusqu'à la ville de Tricala, au confluent du Léthéris. Tricala est le chef-lieu du sandgiakat de ce nom, qui embrasse presque toute la surface de la Thessalie.

Continuant à cotoyer les eaux du Pénée, à travers des gorges étroites, cette route arrive à des rochers escarpés, nommés *Météores*, sur lesquels sont établis, sur des sites pittoresques, plusieurs couvents de moines grecs. Elle parvient ensuite au village de Malacassis, d'où elle s'élève sur la crête du Pinde. Descendant au village de Mezzova, elle parvient à la vallée de l'Aréthon, qui appartient à l'Épire.

Le passage du Pinde entre la Thessalie et l'Épire est

(1) C'est le nom ancien du golfe de Salonique.

très pénible. Les neiges séjournent pendant une grande partie de l'année sur les hautes sommités de cette chaîne centrale. Le principal métier des habitants de Malacassis et de Mezzovo est de transporter d'un versant à l'autre du Pinde les marchandises et les voyageurs.

Population de la Macédoine et de la Thessalie.

Macédoine.

Salonique, autrefois Thessalonique, capitale de toute la province, est située au pied du mont Kortiak, au fond du golfe Therméen. C'est la première place commerçante de la Turquie d'Europe après Constantinople; elle renferme des fabriques très estimées de coton, d'étoffes de soie, de tapis de laine, de maroquins et de plusieurs articles en cuivre, acier et fer. Les Juifs, qui y sont nombreux, partagent avec les Grecs la supériorité dans les manufactures et le commerce de la ville.

La population de Salonique est de . . .	60000 âmes.
Karavaria, importante par ses fabriques de coton et ses teintureries.	8000
Vodina (anciennement Edessa), autrefois séjour ordinaire et asile funèbre des rois macédoniens	4000
Sérès, capitale du beylick de ce nom, contient des fabriques de laine et de coton, et fait un grand commerce de tabac. Le coton noir est cultivé en abondance dans ses environs. Le nombre de ses habitants est de	30000
Drama, ville industrielle célèbre par ses forges, dans le voisinage des ruines de Philippe, contient.	5000

Monastir (Bithulia), séjour ordinaire des

beylerbeys de Romélie. Les terres du haut plateau sur lequel cette ville est bâtie sont très fertiles. . . . . 15000 âmes.

Castoria, sur le lac de ce nom. . . . 6000

Uscup contient de nombreuses tanneries. Sa position est très importante. Cette ville est le chef-lieu d'un sandgiakat. 10000

Kuproli, sur le Vardar 4000

Cette ville a donné naissance aux trois Kuprolis, célèbres grands-visirs de l'empire ottoman.

Stromza, près de la frontière orientale de la province. 3000

Pétrovick, célèbre par l'excellence de ses tabacs 5000

Mélénick, petite ville avec archevêché grec. 4000

Gustendil, chef-lieu d'un sangiakat, célèbre par ses fabriques de fer et de cuivre, par ses bains sulfureux et par ses mines de cuivre argentifère. 8000

L'empereur Justinien était né dans cette ville.

Pristina, au pied du Scardus, est la résidence ordinaire de l'inspecteur général des mines métalliques qui abondent dans les montagnes de la Macédoine. Sa position militaire est d'une grande importance. Cette ville contient 10000

Nova-Berda, célèbre par ses mines d'argent, dont l'exploitation est peu active. . 3000

Vrana, renommé par ses forges et par ses fabriques de faux et d'armes. 4000

Thessalie.

Larissa, sur les bords du Pénée, fameuse par ses établissements industriels, contient 30000 âmes.

Tricala, séjour du sandgiak de la province, 12000

Ambélakia, dans la vallée de Tempé, contient de nombreuses et excellentes filatures de coton. 6000

Pharsale, si célèbre dans l'histoire, contient 7000
Ses environs sont d'une grande fertilité.

Zagora, chef-lieu du canton industriel de ce nom (autrefois Magnésie). Ce canton est sous la protection spéciale de la sultane Validé, qui en tire un revenu assez important. 4000

Volo, port de mer sur le golfe de ce nom. Connue autrefois sous le nom de Démétrias, cette ville constituait, avec Chalcis et Corinthe, les stations navales les plus importantes de l'ancienne Grèce. 6000

Trikeri, à l'entrée du golfe de Volo, a beaucoup souffert pendant la guerre de la Grèce. Sa population était de 5000

La population moyenne de la Macédoine et de la Thessalie est de 420 habitants par lieue carrée.

ALBANIE ET ÉPIRE.

L'Albanie, séparée de la Macédoine et de la Thessalie par la chaîne du Pinde, comprend l'ancienne Illyrie grecque et l'Épire.

Annexée à la Macédoine par le roi Philippe, père d'Alexandre le Grand, l'Illyrie grecque et l'Épire passèrent sous la domination romaine après la défaite et la captivité de Persée.

Les Albanais modernes parlent l'ancien illyrien, qui est une langue très différente de l'idiome slave. Les habitants actuels de l'Epire sont un mélange d'Albanais et d'anciens Grecs. On parle également dans ces provinces la langue illyrique et le grec vulgaire.

Ce ne fut qu'après une lutte longue et sanglante que ces deux provinces passèrent sous la domination de la Porte. Le prince Scanderberg, le héros de l'Albanie, défendit pendant longues années avec un courage persévérant l'indépendance de sa patrie.

Devenus sujets de la Sublime-Porte, les Albanais conservèrent leurs anciens usages. L'amour du pouvoir et de l'argent produisit parmi eux un grand nombre de conversions à la croyance mahométane. Cependant on trouve encore dans l'Albanie beaucoup de chrétiens; ils sont aux musulmans dans le rapport de 5 à 4. — On estime à 900,000 âmes la population réunie de l'Albanie et de l'Épire. — La surface totale de ces deux provinces est de 2,200 lieues carrées.

L'Epire, dont la superficie est à peu près égale à celle de la Morée, donne beaucoup moins de produits agricoles que cette péninsule. Son aspect montueux et la rigueur des hivers dans ses hautes vallées et sur ses plateaux supérieurs diminuent la quantité de ses produits agricoles. Mais la grande et fertile vallée de l'Arta et les plaines maritimes baignées par les eaux de l'Adriatique produisent beaucoup de céréales.

Le mûrier, l'olivier et le cotonnier, ne sont pas cultivés dans l'Albanie ni dans l'Épire. Le froment ne parvient à

sa parfaite maturité que dans les vallées inférieures et dans les plaines voisines de la mer.

Le revenu territorial de l'Albanie proprement dite s'élève à 28 millions de francs; celui de l'Épire à 15 millions.

Les revenus industriels de ces deux provinces sont de 5 millions pour l'Épire, et de 4 millions pour l'Albanie.

Le gouvernement ottoman ne tire que 6 millions de francs de toute l'Albanie. Les exactions des pachas, des commandants militaires et des agents du fisc, montent à plus du double de cette somme. Ces spoliations tombent principalement sur les chrétiens.

Les habitants des parties montueuses de l'Albanie et de l'Épire vivent très frugalement, et mangent généralement un pain grossier composé d'orge ou de maïs. Le climat rigoureux et humide des montagnes y arrête l'activité de la végétation et retarde la maturité des fruits et des céréales.

L'industrie manufacturière des Albanais est dans son enfance; on n'y fabrique que des draps de laine ou des toiles de lin ou de chanvre d'une qualité grossière. — Accoutumés à une vie dure et active, aimant les fatigues et les voyages, impressionnés pour les récits continuels de guerre et de combats, les Albanais et les Épirotes quittent volontiers leur terre natale pour se procurer un meilleur sort dans les autres parties de la Turquie. C'est cet esprit d'émigration qui a rempli la Grèce de peuplades albanaises; c'est ce même esprit qui a engagé dans tous les temps les montagnards albanais et épirotes à s'enrôler comme soldats au service du gouvernement turc ou à celui des pachas des provinces.

On trouve dans l'Albanie et dans l'Épire des peuplades chrétiennes du rit grec et du rit latin, qui sont li-

bres et indépendantes, et que les pachas, qui les redoutent, traitent avec beaucoup de ménagement. Ces peuplades chrétiennes, entre autres les Souliotes, ont fourni aux Gercs leurs meilleurs défenseurs pendant leur dernière lutte contre le gouvernement ottoman.

Les montagnes de l'Albanie possédaient autrefois de grandes richesses forestières. La France en tirait une grande quantité de chênes pour ses constructions navales. Elle y a entretenu jusqu'en 1794 un commissaire de marine chargé de la direction de ce service.

Mais cette ressource importante est en grande partie épuisée dans les arrondissements voisins de la mer. Les montagnes éloignées du rivage maritime conservent encore dans leur intégrité leurs anciennes et belles forêts.

L'Albanie proprement dite se divise en plusieurs sandgiakats : de Scutari, de Prisrendi, d'Ochrida, de Delvino, d'Avlona, de Bérat, et de Dubasin, qui tous dépendent du beylerbey de Romélie. L'Epire contenait les deux sandgiakats de Yanina et de Carlelie. Ce dernier fait actuellement partie du nouveau royaume de la Grèce.

Ali-Pacha avait réussi par ses usurpations, par la corruption des ministres de la Porte et par l'intrigue, à réunir dans ses mains et dans celles de ses enfants les gouvernements de la plupart de ces sandgiakats, ainsi que ceux de la Thessalie et de Lépante. La Morée avait fini par tomber sous la domination de cette famille ambitieuse.

Nous ferons connaître dans le tableau historique que nous avons entrepris les moyens employés par cet homme astucieux pour obtenir l'agrandissement colossal de

sa maison, ainsi que les événements qui ont amené sa chute et l'exterminatiòn de ses enfants.

Routes de communication de l'Albanie et de l'Épire avec les provinces voisines.

Nous commençons par l'Épire méridionale, qui renferme la province d'Arta.

La plaine d'Arta est une des plus fertiles de la Turquie; elle se compose d'un terrain d'alluvion formé par les sédiments des deux rivières (l'Arta et le Tourcha) qui la traversent.

La ville d'Arta et son golfe sont le principal débouché du commerce de l'Épire. On entre dans ce golfe par le détroit de Prévésa, à l'extrémité duquel se trouvait autrefois la ville d'Actium. C'est près la pointe d'Actium que la flotte d'Octave, favorisée par les localités, attendit avec confiance la flotte plus nombreuse d'Antoine et de ses alliés. Octave avait imité dans cette circonstance la conduite prudente de Thémistocle à Salamine. La victoire navale qu'il remporta soumit tout l'empire romain à son autorité.

C'est par la ville commerçante de Vonitza, située sur le littoral méridional du golfe, qu'Arta entretient ses relations commerciales avec l'Acarnanie et l'Étolie, provinces du nouveau royaume de la Grèce.

Une chaîne de montagnes (Chamouri) sépare l'Épire méridionale ou province d'Arta de l'Épire septentrionale ou province de Yanina. — On voit dans ces montagnes les faibles restes de la brillante population des Souliotes.

Le chemin de l'Acarnanie à Yanina passe à l'ouest du mont Callidrome, cotoie la rive orientale du golfe d'Arta, traverse Arta, laisse à gauche les montagnes de Souli,

remonte un haut contre-fort au khan de Saint-Démitri et arrive sur le plateau de Yanina.

Ce plateau, qui est un des plus élevés de la Turquie d'Europe, renferme un lac sans écoulement. C'est sur la rive occidentale de ce lac qu'est située la ville de Yanina.

Le chemin de Yanina à Larissa se dirige d'abord vers Mezzovo, passe ensuite le Pinde au dessus des couvents dits *des Météores*, et longe le Pénée jusqu'à la capitale de la Thessalie.

La route de Yanina vers l'Albanie se dirige au nord, traverse un contre-fort dont le pied du versant septentrional est baigné par les eaux de l'Aous, et arrive par le défilé de Clissoura dans la ville de Tépélen. — Elle se dirige ensuite vers Delvino, et descend, avec la Paula, à la plage marécageuse de Butrinte.

La position du fort de Clissoura est d'une haute importance, parce que ce point élevé commande les principales vallées de cette partie de l'Albanie et toutes celles qui se dirigent vers la Macédoine.

La ville de Tépélen occupe une bonne position de passage qui domine le bassin de l'Aous. La vallée du Célydnus est protégée par la petite place d'Argyro-Castron.

Après avoir dépassé la pointe maritime des monts Acrocérauniens, qui séparent l'Épire de l'Albanie, on entre dans le golfe de Valone. C'est dans ce golfe spacieux et dans la ville de Valone que beaucoup de bâtiments étrangers vont faire des chargements considérables en *valonée*. Cette production végétale, utile dans le tannage, le corroyage et la teinture, est fournie, en très grande abondance et d'une excellente qualité, par les chênes et les hêtres des montagnes voisines.

A quatre lieues au nord de l'embouchure de l'Aous,

on trouve le Bérétino qui, contient dans son vaste bassin la ville de Bérat et plusieurs grandes bourgades.

Toute la côte maritime de l'Albanie va, du sud au nord, presque en ligne droite, depuis les monts Acrocérauniens jusqu'aux montagnes de Monténégro.

A cinq lieues au nord de l'embouchure du Bérétino, on trouve la rivière d'Elbassan et celle de Pékiné. On entre ensuite sur le territoire de Durazzo (autrefois Dyracchium). Cette ville, située au fond du golfe de ce nom, était du temps des Romains le principal point de communication de la Grèce et de l'Italie. Le passage de mer de Dyracchyum à Brindes a une longueur de trente lieues. Nous avons dit plus haut que par la voie Egnatienne on se rendait directement de Dyracchium à Thessalonique.

Durazzo est situé à l'extrémité maritime d'un haut contre-fort qui se détache du Pinde et qui est d'un abord difficile sur toute sa longueur. Tout le littoral depuis les monts Acro-Cérauniens jusqu'à Durazzo présente une plaine basse et marécageuse entrecoupée d'étangs.

Cette plaine s'accroît et s'exhausse progressivement par la terre que les pluies font descendre des montagnes. On distingue sur cette côte le lac Trabouchi, entre la rivière d'Aous et celle d'Elbassan.

On trouve à quatre lieues au nord de Durazzo le golfe d'Alessio, dans lequel descendent la rivière de Matt, qui se compose de sept à huit affluents; celle du Drin, qui est la plus considérable de l'Albanie, et la petite rivière de Tyranna.

Dans le bassin de la rivière Matt on compte un très grand nombre de villages.

Dans le bassin de la Tyranna on voit la ville de ce nom et celle de Croïa. — Croïa était la ville natale de Scander-

beg, un des plus illustres héros de l'Albanie. Ces deux villes sont comprises dans le sandgiakat de Dubasin.

Le Drin, qui dans son vaste bassin embrasse les deux cinquièmes de la Haute-Albanie, se compose de deux cours d'eau très considérables : 1° le Drin blanc, qui descend de la haute chaîne centrale et coule du nord au sud, et le Drin noir, qui se dirige du sud au nord après avoir pris naissance dans le lac d'Ochrida. Réunies au pied occidental du Pinde, un peu au dessous de la ville de Prisrendi, ces deux rivières se dirigent vers l'Adriatique par un cours sinueux de l'est à l'ouest, et se perdent dans le golfe d'Alessio. On remarque les villes de Pekia, d'Yacova et de Prisrend, dans le bassin du Drin Blanc, celles d'Ochrida et de Dibrésibre dans le bassin du Drin noir, et celles de Toplaya, de Zadrim et d'Alessio dans le bassin des deux Drin réunis.

La Boyana, qui sort de la haute chaîne centrale du Pinde, forme le lac de Scutari et verse ses eaux dans la mer Adriatique, à deux lieues au nord de l'embouchure du Drin.

Les principales villes du bassin de la Boyana sont Clémenti, Tchiabak et Scutari. Cette dernière ville est la plus importante de l'Albanie.

Dulcigno est un port de mer entre la bouche de la Boyana et le cap Spitzo, qui est la limite méridionale de la Dalmatie.

Les montagnes du Monténégro, qui dominent l'excellente et vaste baie de Cattaro, versent leurs eaux au sud dans le bassin de la Boyana.

Routes de communication.

Quant aux routes de communication de l'Albanie avec le autres pachaliks de la Turquie d'Europe, nous pren-

drons, comme faisaient les Romains, la ville de Durazzo comme point principal du départ.

Nous avons fait connaître plus haut le chemin qui conduit de Durazzo à Salonique, par Elbassan, Ochrida et Monastir, villes que traversait l'ancienne voie romaine dite Egnatienne.

De Durazzo on se rend en Dalmatie par le khan d'Ismaël, près de Croïa, par les villes d'Alessio, de Scutari et de Cattaro.

Les montagnes de Monténégro servent de limites entre l'Albanie et la Dalmatie.

De Scutari on parvient à Novi-Bazar, en Servie, par Prisrendi et Pristina. Ces deux dernières villes sont séparées entre elles par les montagnes qui lient le Scardus avec les chaînes illyrique et dalmatique.

La ville de Pristina sert également aux communications de l'Albanie avec la Servie, et à celles de cette dernière province avec la Macédoine. Le site de Pristina est le point le plus stratégique de la Turquie d'Europe.

Un chemin direct unit la ville de Durazzo avec celle de Yanina par Bérat et le fort de Clissoura, où il se partage en deux branches : l'une passe par Tébélen, Argirocastron et Butrinto, et l'autre par Permithia et Ostanitza.

Population de l'Albanie et de l'Épire.

L'Albanie se divise en Haute-Albanie; en Albanie moyenne et Basse-Albanie. Cette dernière constitue l'Épire.

Haute-Albanie.

Elle est limitrophe de la Dalmatie, on y distingue :

Prisrendi, chef-lieu d'un sangiakat de ce nom, qui se prolonge jusqu'aux sommets de la haute chaîne centrale. Ses habitants se composent de Slaves et d'Il

lyriens; on les représente comme sauvages et inhospitaliers. La population de ce canton s'élève à 18000 âmes.

Orchrida, capitale du sandgiakat de ce nom, a dans son voisinage un lac et des mines d'argent qu'on exploite avec peu de profit. Cette ville est au pied du versant occidental de Pinde. Le nombre de ses habitants s'élève à 8000

Le haut et le bas Dibre occupent des vallées hautes et très sauvages, mais assez fertiles. Ses habitants belliqueux fournissaient autrefois beaucoup de recrues à la milice souveraine d'Alger. Plusieurs deys de cette régence barbaresque étaient nés dans ces cantons montueux. La population de cet arrondissement s'élève à 20000

Alessio est un port de mer à l'embouchure du Drin. C'est le siége d'un évêché catholique. On voit dans ses environs 32 villages peuplés d'Albanais belliqueux, qui sont presque indépendants das agents de la Sublime-Porte. La population d'Alessio est d'environ 3000

Croïa, patrie du célèbre prince Scanderberg. Sous la conduite de ce chef valeureux, dont la force physique égalait le courage, les habitants de cette partie de la Haute-Albanie défendirent long-temps leur indépendance nationale contre les Ottomans. Peu d'entre eux consentirent à abandonner la religion de leurs pères. La très grande majorité professe encore la religion catholique. Distingués des autres Albanais par l'appellation de *Mirdites*, ils leur sont bien

supérieurs par leurs idées morales et par leur loyauté. La famille Lecchi a continué à fournir le chef temporel de ces cantons. L'abbé mitré d'Orocher, du rit catholique, est leur chef spirituel La ville de Croïa renferme une population de . . . . 6000 âmes.

Scutari, capitale de la Haute-Albanie, située près de l'embouchure de la Boyana, et d'un lac spacieux, était naguère une ville fortifiée et très florissante par son commerce sous le gouvernement de Moustapha-Pacha. Mais assiégée et prise en 1831, et ayant perdu la protection vigilante de Moustapha, déclaré rebelle et vaincu, cette ville est tombée dans un état de décadence progressive. La population, qui était de 35 à 40 mille âmes avant 1831, est réduite actuellement à moins de 20000

Dulcigno, port de mer, dont les habitants sont plus adonnés à la piraterie qu'au commerce, renferme. 2000

Antivari, siége d'un archevêché catholique, fait un commerce assez important en sel et en huile. Le nombre de ses habitants est de 6000

Le Monténégro, placé au dessus du golfe de Cattaro, entre la Dalmatie et la Haute-Albanie, est un canton montueux tout à fait indépendant de la Sublime-Porte. Son gouvernement est républicain. Il se compose d'un chef suprême et d'un conseil. L'évêque catholique de Monténégro participe à l'exercice de l'autorité souveraine. Cettigné, chef-lieu de ce canton, a une popula-

tion d'environ. . . . . 3000 âmes.

Albanie moyenne.

Avlona, chef-lieu d'un sandgiakat, possède un bon port. Le nombre de ses habitants est de. 4000

Bérat, chef-lieu d'un sandgiakat du même nom, dans un pays fertile, mais mal cultivé, contient. 8000

Tébélen, dans les montagnes, place irrégulièrement fortifiée, était la patrie d'Ali-Pacha. Ses habitants sont au nombre de. . . 3000

Elbassan, chef-lieu d'un sandgiakat, a beaucoup souffert sous l'administration d'Ali-Pacha. La population de cette ville est de 4000

Durazzo (ancien Dyracchium), port de la mer Adriatique, contient 5000

Épire ou Basse-Albanie.

Yanina, capitale de l'Épire et d'un sandgiakat du même nom, était devenue une ville florissante et riche sous le gouvernement d'Ali-Pacha. Avide d'argent et de pouvoir, et ennemi de ses supérieurs et de ses égaux, qu'il s'efforçait sans cesse de soumettre à sa volonté, et de dépouiller de leurs richesses, Ali protégeait le peuple et favorisait l'agriculture, le commerce, et la propagation des lumières. Il avait établi dans cette ville un lycée, une bibliothèque et des écoles élémentaires. La population d'Yanina s'élevait à environ quarante mille âmes.

Mais on ne voit en ce moment au milieu des ruines de cette ville que quelques milliers de mahométans et de Juifs. Les chrétiens l'ont entièrement abandonnée. Sa population actuelle est d'environ. . . . . 5000 âmes.

Mezzovo, petite ville sur la grande route de Thessalie, fait un commerce actif. Le nombre de ses habitants s'élève à. . . . 5000

Prémithia et Clissoura sont deux postes fortifiés dans des positions importantes.

Argyro-Castron, ville fermée, et importante par ses relations commerciales, renferme 8000

Delvino, chef-lieu d'un sandgiakat, possède un château fort. Sa population a beaucoup souffert dans ces derniers temps; elle s'élevait dans le temps d'Ali-Pacha à environ 8000

La Selléïde, détruite par Ali-Pacha et par les pachas qui lui succédèrent, a repris en partie, dans ces derniers temps, son ancienne liberté. Quelques uns de ses villages ont été rétablis et repeuplés. On compte actuellement dans ce canton montueux environ 2000

Arta, ville autrefois très florissante, sur la rivière de ce nom et au milieu d'une plaine fertile, a beaucoup souffert dans ces derniers temps, tant par les dévastations de la guerre que par la peste. Sa population, qui était de 10 à 15 mille âmes, est réduite à 5000

Salogora, ville importante par ses pêcheries et par les belles forêts qui l'environnent,

est regardée comme le port d'Arta sur la rive septentrionale du lac. . . . . 2000 âmes.

Prévésa, à l'entrée du golfe d'Arta et près de la pointe connue autrefois sous le nom d'Actium, est une ville qui peut devenir très importante sous les rapports commerciaux et militaires. Sa population, qui s'élevait à 8000 âmes en 1820, est réduite à . . 3000

Parga, ville florissante sous la domination vénitienne, est déserte depuis 1819.

Les monts Acrocérauniens ou de la Chimère sont habités par des montagnards féroces, dont les dispositions dominantes sont pour le métier de voleurs ou de pirates.

La population moyenne de l'Albanie et de l'Épire est de 400 âmes par lieue carrée.

NOUVEAU ROYAUME DE GRÈCE.

La partie continentale qui compose le nouveau royaume de la Grèce contient les anciens sandgiakats de Carlélie, de Lépante et de Négrepont, une partie du sandgiakat de Thessalie, et le pachalik de Morée.

Les îles de la Grèce étaient autrefois sous la dépendance du capitan-pacha.

Le sandgiakat de Carlélie renferme l'ancienne Acarnanie, comprise entre le fleuve Achéloüs et la mer Ionienne. Il contenait, en outre, l'Etolie occidentale, dite Epictète, qui avait pour limite, à l'est, le fleuve Evenus, dit actuellement Fidaris.

Le sandgiakat de Lépante, important à cause de sa position, n'avait qu'une étendue peu considérable : au lieu d'être couvert d'étangs et de marécages, comme la Carlélie, il ne présente qu'une surface montueuse et des vallées étroites, profondément encaissées.

Le sandgiakat de Négrepont s'appuyait, au nord, au mont Othrys; à l'ouest, à la frontière orientale du sandgiakat de Lépante; au sud, sur le golfe de Corinthe, et sur les montagnes qui environnent l'isthme de ce nom dans sa partie septentrionale. L'île de Négrepont, autrefois Eubée, l'Attique, la Livadie, la Béotie et la Phocide, etaient comprises dans ce sandgiakat.

Nous allons expliquer la configuration physique de la Grèce continentale, et, après avoir décrit ses villes, ses routes, ses produits variés et ses moyens de défense, nous entrerons dans des détails semblables sur la Grèce péninsulaire, ou Morée.

La chaîne du Pinde, qui entre en Thessalie et en Epire dans la direction du nord au sud, se détourne vers l'est en arrivant aux frontières du nouveau royaume de la Grèce. Son prolongement se lie successivement avec le mont Parnasse, le mont Hélicon et le mont Cithéron, en poussant des ramifications vers la chaîne montueuse qui borde le rivage de la mer Egée vis-à-vis l'île de Négrepont.

Avant de s'unir au Parnasse, le Pinde avait déjà poussé deux grands contre-forts vers l'est : l'un est le mont Othrys, au nord de la vallée du Sperchius, et l'autre le mont Œta, au sud de cette vallée.

L'Acheloüs, qui partageait en deux parties le sandgiakat de Carlélie, prend sa source par le 40e degré de latitude nord, au point de jonction du Pinde avec

la chaîne qui sépare la Macédoine de la Thessalie, et qui se termine au mont Olympe.

Après avoir arrosé, dans la partie très étroite de son bassin supérieur, les environs des petites villes de Lépénitze, de Cardiki, de Moussaca, il reçoit à Selitza les eaux de la vallée de Carpenitzé, et se précipite vers la vaste plaine marécageuse de la Carlélie inférieure. Ses eaux se grossissent, dans cette partie de son cours, par des affluents nombreux qui viennent des lacs de Vrachori, d'Angelo-Castron, d'Ozéros et d'Ambrakia. Les villes de Catochi, de Trigardon, d'Anatolico, de Néocori, qui se trouvent dans la partie inférieure de son bassin, sont entourées de toutes parts par des marais.

Missolonghi, situé dans un rentrant à l'est du golfe de ce nom, avait peu d'importance sous le rapport commercial et militaire ; mais cette petite ville s'est immortalisée à jamais par sa longue et glorieuse défense pendant la guerre de l'insurrection de la Grèce.

Les villes principales de l'ancien sandgiakat de Carlélie, après celles que nous venons de nommer, sont Vonitza, sur la côte méridionale dn golfe d'Arta ; Zaverda, au fond du golfe de ce nom ; Dragomestre, dans une large baie parfaitement abritée par les îles Dragonéros ; et Vrachori, près du lac de ce nom.

Les îles Ioniennes de Sainte-Maure ou Leucate, d'Ithaque, de Céphalonie et de Zante, forment un grand arc de cercle qui enveloppe l'Acarnanie, l'embouchure du golfe de Patras et tout le littoral nord-ouest de la Morée. On ne conçoit pas comment les Turcs, en prenant possession de la Morée, n'ont pas insisté sur la cession de ces quatre îles par les Vénitiens, et n'ont pas offert des sommes considérables pour les avoir. — Ils

auraient été probablement secondés alors par la cour de Vienne, qui, dans le traité de Passarowitz, venait d'obtenir pour eux la cession de la Morée..

Le nouveau royaume de Grèce ne pourra jamais jouir d'une véritable indépendance tant que ces quatre îles ne feront pas partie de ses possessions immédiates.

L'île de Corfou, située beaucoup plus au nord, n'offre pas les mêmes inconvénients pour la Grèce. L'île de Cérigo, qui fait partie de la confédération ionienne, n'a aucune importance militaire ni commerciale, à cause de sa stérilité et de son manque absolu de ports et d'abris.

Le sandgiakat de Lépante, dont l'Evénus et ses affluents occupent toute la surface, contient la place de Lépante, fortifiée par quatre enceintes parallèles et dominées par des hauteurs voisines. Les villes ouvertes de ce sandgiakat sont Carpénitzé au nord, Amourani à l'est, et Cosina à l'ouest.

Le château de Romélie, autrefois Rhium, qui croise ses feux avec le château de Morée (anti-Rhium), est le point le plus important du sandgiakat de Lépante.

Ces deux châteaux ferment l'entrée du golfe de Corinthe, qui est un vaste bassin intérieur entouré de montagnes et abrité des orages, entre la Romélie et la presqu'île de Morée.

Le sandgiakat de Négrepont était composé dans sa partie continentale 1° de la vallée du Sperchius, entre le mont Othrys et le mont Œta; 2° de la vallée du Mavro-Potamos (Céphise), qui verse ses eaux dans le lac de Topolios ou Copaïs : fermé de toutes parts, le bassin du Céphise constitue la fertile province de Livadie; 3° de la vallée de l'Asopus, qui, passant au pied de la ville de Thèbes, se perd dans le canal de Négrepont;

les vallées du Mavro-Potamos et de l'Asopus sont comprises entre la chaîne du mont Œta au nord, et celle dont le prolongement forme le mont Hélicon, le mont Cythéron et le mont Parnès vers le sud; 4° des cantons maritimes de Boudonitza et de Talanta, voisins de l'île Eubée; 5° de la Phocide, au pied méridional du mont Parnasse; 6° de l'Attique, au pied du Cythéron, du Parnès et du mont Pentélique; 7° de la Mégaride à l'ouest d'Athènes, et au nord de l'isthme de Corinthe.

Toute cette grande péninsule est bordée de golfes profonds et de ports excellents, parmi lesquels on distingue à l'est, vers la mer de l'Archipel, le golfe de Volo, celui de Zéitun, le canal de Talanta, le golfe de Négrepont, le port du Pirée au dessous d'Athènes, le vaste bassin de l'île e Salamine, et à l'ouest, dans la mer de Corinthe, la baie de Salone, celle d'Aspro-Spitia et celle de Livasdostro.

On remarque dans la vallée du Sperchius la ville de Bentina, près de la naissance de ce bassin, et celles de Zéitun et de Patragik.

Les villes de la vallée du Céphise sont : 1° Lidoriki, près de la naissance du bassin et à peu de distance du défilé du mont Zonas, par lequel on passe de la Thessalie à Lépante; 2° Dadi, au centre du même bassin, et au dessous du mont Yagoura; 3° Livadie, sur une hauteur et sur un petit affluent de la même rivière, à deux lieues au dessus de son embouchure dans le lac Topolias.

Dans la vallée de l'Asopus, on trouve la ville de Thèbes, située sur une élévation au dessus d'une des sources de cette rivière, et les petites bourgades de Graïnada et d'Osopo.

Dans les cantons maritimes de Boudonitza et de Talanta, on voit à l'extrémité orientale du mont Œta les

Thermopyles, passage autrefois très étroit et actuellement assez large, célèbre dans l'antiquité par la glorieuse défense de Léonidas.

Boudonitza est une ville médiocre au pied du mont Cnémis et à une lieue et demie de la mer; Talantà se trouve à une petite lieue du canal de ce nom. Cette ville est le centre d'un commerce actif entre la Grèce continentale et les provinces septentrionales de la mer de l'Archipel.

Dans la Phocide, située au pied du mont Parnasse, on trouve la ville de Salone, bâtie sur des hauteurs qui dominent le golfe de ce nom. Salone entretient des relations commerciales avec Lidoriki, Boudonitza et Livadie par terre, et avec la Morée et les îles Ioniennes par mer.

Au sud-ouest de Salone on remarque l'excellent port de Galaxidi. Les ruines du temple de Delphes sont sur la route de Salone à Livadie.

Les petites villes de Distoma et d'Aspro-Spitia dans la baie d'Aspro-Spitia sont les deux marchés de la Livadie dans le golfe de Corinthe.

La baie de Livadostro, à l'extrémité orientale du golfe de Corinthe, doit son nom à une petite île placée à son entrée. Cette baie est, du côté de la Morée, le débouché commercial de la ville de Thèbes et de la vallée de l'Asopus.

L'Attique est séparée du bassin de l'Asopus et de la ville de Thèbes par le Cithéron, le mont Parnès et le mont Pantélique. Un contre-fort qui sort du mont Pantélique et aboutit au cap Sunium partage l'Attique en deux parties. Celle qui est à l'ouest comprend la plaine d'Athènes et celle d'Eleusis. La partie orientale, nommée autrefois la Parélie, est distinguée actuellement sous le nom de province du cap Colonna, parce que ce

cap porte les ruines d'un temple de Minerve, dont quinze colonnes sont encore debout.

Tout cet arrondissement oriental est couvert de petits cailloux roulés, et ne produit que des buissons épineux. Ces cailloux couvrent les fameux champs Phellennes, condamnés à une stérilité éternelle, et que les anciens disaient être réprouvés des dieux. — Mais c'est dans ce coin stérile de l'Attique, et sur les flancs du mont Laurium, que se trouvent des mines d'argent fort riches, que les Turcs et les Grecs modernes ont abandonnées, et qui formaient un des principaux revenus de la république athénienne.

Les habitants du district du cap Colonne vivaient autrefois du produit de ces mines. Ils ne tirent actuellement leur subsistance que de la pêche.

Mais cette partie orientale de l'Attique contient l'excellent port de Rapthy, autrefois port Prasies, qui, dans sa forme circulaire, est protégé par deux îlots à son entrée.

L'île Longue ou Macronisi procure un bon mouillage entre elle et un rentrant formé par le mont Laurium.

Le territoire d'Athènes comprend la plaine qui environne cette ville; il est fertile en vignes, oliviers et arbres fruitiers.

Le canton de Marathon est situé au nord-est et au pied du versant septentrional du mont Pantélique; celui d'Eleusis est placé à l'ouest d'Athènes, au sud du Cithéron.

La partie maritime de la plaine d'Eleusis était considérée comme le territoire le plus fertile de la Grèce. On l'avait consacrée à Cérès, parce que ce fut sur ce point qu'eurent lieu les premiers essais des Grecs dans la culture des céréales.

Ces lieux furent vénérés dans la haute antiquité à

cause de la célébration des mystères d'Eleusis, qu'on croit avoir été conformes à l'idée sublime d'un seul Dieu, créateur et conservateur de l'univers, et principe de la plus saine morale. On pense que la croyance des initiés d'Eleusis avait beaucoup d'analogie avec celle des premiers disciples du christianisme.

Athènes, ancienne institutrice des nations, est la capitale actuelle de l'Attique et du nouveau royaume de la Grèce. Le rocher aplati, au pied duquel cette ville est située, contient sur son sommet les Propylées, le Parthénon ou temple de Minerve, celui d'Erecthée et les deux théâtres de Bacchus et d'Hérode-Atticus. Les murailles qui les entourent forment l'Acropolis ou citadelle d'Athènes.

L'ancienne ville d'Athènes environnait l'Acropolis de tous côtés. La ville actuelle n'occupe que le nord de la citadelle et forme un demi-cercle. Cette capitale est fermée d'un simple mur crénelé qui a douze pieds de hauteur et deux d'épaisseur.

La ville moderne d'Athènes n'a guère qu'une lieue de circonférence. L'ancienne avait une enceinte de 60 stades ou de deux lieues et demie. Deux murs parallèles, dont l'un avait une longueur de 60 stades et l'autre de 35, liaient la ville d'Athènes aux enceintes des ports du Pirée et de Phalère. Ces deux ports étaient séparés entre eux par le port et la forteresse de Munychie.

La capitale actuelle du royaume de la Grèce ne renferme pas aujourd'hui plus de 12 à 15 mille habitants. — Le port du Pirée existe encore et présente un bassin oblong de mille mètres de longueur. Les ports artificiels de Phalère et du Munychie ont été comblés depuis long-temps. Les petits ruisseaux du Céphise athénien et de l'Ilissus, qui coulent près d'Athènes, servent

à l'arrosement des champs voisins, et vont se perdre en se réunissant dans un marais qui environne le Pirée.

Depuis l'avénement du roi Othon, on a bâti quelques maisons dans le voisinage du Pirée; mais on n'y voit, malgré l'avantage de cette position maritime, qu'une faible population, à cause des eaux marécageuses de la plage environnante. Le premier devoir du gouvernement grec est de faire disparaître ces marais insalubres.

Athènes, par son acropolis et par sa position isolée, est susceptible de devenir une bonne place de guerre; mais il serait nécessaire d'occuper par des forts détachés quelques hauteurs qui se trouvent dans le voisinage de cette capitale.

L'île de Salamine faisait partie de l'Attique. Située devant Eleusis, elle forme une vaste baie, où l'on pénètre par deux passes : l'une à l'ouest, qui n'est actuellement accessible qu'à des barques, et l'autre à l'est vers le port du Pirée. Cette dernière ouverture a 1000 mètres de largeur. Les plus gros vaisseaux peuvent la traverser et mouiller avec sécurité dans la grande rade intérieure.

C'est dans cette passe que fut livrée la bataille décisive gagnée par les Grecs sur les Perses, sous les yeux du roi Xerxès. — N'occupant, d'après les conseils de Thémistocle, qu'un espace peu étendu, les navires grecs présentèrent à l'ennemi un front compacte que ne put pas déborder l'immense flotte fournie par toutes les nations maritimes qui obéissaient alors au sceptre du monarque de la Perse.

Nommée maintenant Colouri à cause de sa ressemblance à un fer à cheval, l'île de Salamine n'a qu'une superficie de quatre lieues carrées. Sa population est de 450 habitants. La rade qu'elle forme avec la côte continentale est une des plus belles et des plus vastes de la Grèce.

Mégare, ville autrefois très importante, avait quel-

que ressemblance avec Athènes. Les collines qui la dominent étaient occupées par les citadelles de Caria et d'Alentoé. Deux longs murs unissaient Mégare avec le port de Nisée. On ne voit aujourd'hui sur l'emplacement de Mégare qu'une misérable bourgade de 12 à 15 cents habitants.

Les monts Kérata séparaient l'Attique de la Mégaride.

Xénophon évaluait à 6 mille talents ou 32 millions de francs le revenu annuel du territoire de l'Attique. Ce même écrivain estimait à 18 millions de francs la valeur de ses produits iudustriels.

Le gouvernement athénien prélevait chaque année, à raison du dixième des produits, la somme de 5 millions de francs sur les revenus agricoles et industriels de cette république.

Le revenu actuel de l'Attique pour le compte du gouvernement grec ne s'élève pas à plus de 250 mille fr. : quelle différence entre l'ancien état de l'Attique et celui où elle se trouve réduite à la suite de la domination des Turcs et de la guerre de l'insurrection !

L'ancienne population de l'Attique renfermait, d'après le dénombrement de Démétrius de Phalère, 84 mille individus libres, 10 mille étrangers et 400 mille esclaves des deux sexes. Le population entière de l'Attique ne s'élève pas actuellement à 30 mille âmes.

Routes de communication dans la partie continentale et septentrionale du royaume de la Grèce.

On se rend d'Athènes dans la Béotie par trois routes : 1° celle de l'île d'Eubée, 2° celle de Thèbes, 3° celle de Platée et de Thespies.

La route d'Athènes à Chalcis (Eubée) remonte le Céphise athénien jusqu'à sa source près des mines de Dé-

célie, dans un défilé entre le mont Parnès et le mont Pantélique ; elle descend ensuite dans la vallée de l'Asopus, traverse ce cours d'eau à Graïnada, et s'avance jusqu'à Chalcis le long de l'Eripe, en suivant la rive du port d'Aulis. C'est à Aulis que la flotte grecque qui allait à Troie fut long-temps retenue par des vents contraires.

Pour arriver à Chalcis on passe l'Eripe au dessus du fort Baba. Un pont construit sur ce détroit réunit la Béotie à l'Eubée.

L'Eripe est un détroit peu profond qui ne peut être traversé que par des barques. C'est le seul point de la Méditerranée où l'on remarque quatre fois par jour l'action successive des marées.

L'île d'Eubée, qui s'étend parallèlement au littoral oriental de la Grèce depuis le golfe de Volo jusqu'au cap Sunium, était autrefois bien cultivée et contenait une population nombreuse. On ne voit actuellement des signes de culture que sur quelques points situés près du littoral maritime des deux baies de Talanta et de Négrepont, principalement dans le voisinage de Chalcis ou Egripo, et dans celui de la forteresse de Carysto, au sud de l'île.

L'intérieur de l'Eubée est parcouru actuellement par des bergers dont les troupeaux errent sur les deux versants du mont Æcha. Cette montagne traverse l'île dans toute sa longueur.

La côte maritime de l'Eubée est dangereuse et presque inabordable dans toute sa partie orientale du côté de la mer Egée; mais ses rivages occidentaux offrent des ports excellents et des abris nombreux et sûrs dans les deux baies de Talanta et de Négrepont.

La population entière de l'île d'Eubée ne dépasse pas

30 mille âmes sur une surface de cent lieues carrées. Elle renfermait 300 mille habitants dans les temps anciens.

La route directe d'Athènes à la ville de Thèbes traverse le mont Parnès au défilé de Katcha, et pénètre ensuite dans la vallée de l'Asopus.

Le chemin d'Athènes à Platée et à Thespies suit la trace de l'ancienne voie sacrée jusqu'à Eleusis, passe près des ruines d'Eleuthères (Gypto-Castron), arrive à Platée et descend dans la vallée de l'Asopus.

Le plateau de Platée est un point d'une haute importance. Situé sur le mont Cithéron, il renferme les sources de l'Asopus et celles du fleuve Eroé, qui se jette au port de Livadostro (autrefois Creusis), dans la baie de Corinthe.

On pourrait, sur ce plateau, réunir par un canal les eaux de l'Asopus avec celles du fleuve Eroé, et établir une communication canalisée entre la baie de Corinthe et celle de Négrepont.

Ce canal aurait l'avantage de couvrir militairement l'Attique, la Béotie méridionale et la Mégaride, contre les troupes ennemies qui viendraient de la Thessalie et des autres provinces du Nord. Il éviterait aux navires la navigation de tout le tour de la Morée pour passer du golfe de Corinthe au centre de la mer Egée.

La construction de ce canal serait facile et défendrait toute la Grèce méridionale. Il serait, sous ce dernier rapport, plus utile que le canal qui, destiné à traverser l'isthme de Corinthe, a été tenté plusieurs fois, et a toujours été abandonné à cause des nombreux obstacles que présentent les localités.

C'est près de Platée que fut livrée, entre les Grecs et les Perses, une grande bataille décisive qui mit fin à

tous les projets d'invasion des rois de Perse contre la Grèce. Là, Pausanias vainquit les Perses et leur général Mardonius, comme avait fait Miltiade à la bataille de Marathon, en prenant position dans des localités coupées et difficiles, au pied des montagnes qui lui servaient d'appui. C'est pour n'avoir pas adopté un tel ordre de bataille que les Grecs furent vaincus et dispersés par les Macédoniens à Chéronée dans une grande plaine ouverte et non accidentée.

C'est aussi près de Platée, à Leuctres, qu'eut lieu la bataille dans laquelle Epaminondas et les Thébains triomphèrent des Lacédémoniens, et mirent fin à l'ascendant que ces derniers exerçaient depuis long-temps sur toute la Grèce. — Le résultat de cette bataille donna naissance à la ligue achéenne et rendit la liberté aux habitants de la Messénie.

De Platée on se rend à Thespies, au pied de l'Hélicon, qu'on traverse au défilé de Zagora. Parcourant ensuite une vallée étroite, on arrive à la ville de Livadie.

L'Hélicon est, de toutes les montagnes de la Grèce, la plus fertile et la mieux ombragée. Ses cimes sont couronnées de pins et de chênes verts. Les anciens avaient consacré cette montagne aux Muses : on y voyait les bois des Muses et la fontaine d'Hippocrène.

Thespies renfermait un nombre considérable de belles statues dues au ciseau des meilleurs sculpteurs de l'antiquité, entre autres à Praxitèle, à Phidias et à Myron.

Il ne reste plus à cette ville, ancien asile des arts, que les avantages qui résultent de la beauté de son site et de la douceur de son climat.

On tourne le mont Hélicon à l'ouest pour se rendre

de Thespies à Delphes, et on passe au sud de cette montagne pour se diriger vers la ville de Thèbes.

Le chemin de Livadie à Delphes parcourt le pied du versant méridional du Parnasse, passe par le couvent de Saint-Luc, et arrive au village de Distomes. — Dans ce dernier lieu, le chemin se divise en deux branches : l'une descend vers la rade d'Aspro-Spitia, autrefois Anticyre; et l'autre, remontant le versant du Parnasse, arrive à Delphes, actuellement Castri, où l'on ne rencontre plus que des ruines et l'ouverture d'un antre qu'on dit avoir été le séjour de l'ancienne Pythonisse.

Thèbes, qui continue à être la principale ville de la vallée de l'Asopus, a une population de 4 à 5 mille habitants. Ceux-ci occupent l'emplacement de l'ancienne citadelle de Cadmée.

La ville était bâtie autour de la Cadmée, et formait une enceinte circulaire de 43 stades ou 2 lieues de tour. Les anciens monuments qui y étaient renfermés n'existent plus aujourd'hui; on n'y aperçoit que des tas confusément épars de ruines de toute espèce.

La ville de Livadie a remplacé l'ancienne ville d'Orchomène, non par le site, mais sous les rapports du commerce important qui se faisait entre le golfe de l'Eubée et celui de Corinthe.

Orchomène, situé sur le lac Copaïs, à l'embouchure de l'Asopus, était, dans les premiers temps de la Grèce, un des grands entrepôts du commerce de ces pays. Un village de 150 maisons occupe actuellement l'ancien emplacement de cette ville, autrefois si florissante, près de laquelle Sylla défit Archélaüs, un des lieutenants de Mithridate. C'est à Chéronée, qui se trouvait dans le prolongement de la même plaine, que les Athéniens, égarés par la fougueuse éloquence de

Démosthènes, et traînant à leur suite les Thébains et un corps considérable de Péloponésiens, furent complétement vaincus et dispersés par les phalanges macédoniennes que dirigeaient en personnes le roi Philippe et son fils Alexandre.

L'histoire ne dit pas en quoi consistait le commerce d'Orchomène; mais celui que la ville de Livadie entretient actuellement avec Smyrne et Constantinople par le port de Talenta, et avec Ancône et Trieste par le port d'Aspro-Spitia (Antycira), consiste, pour les exportations, en riz, huile, vins, cotons bruts ou filés, garance et vermillon; et, pour les importations, en draps, bonnets, verreries, quincaillerie, sucre et café.

Placée près de la célèbre fontaine d'Hercinie et de l'antre de Trophonius, la ville commerçante de Livadie contenait en 1820 une population de 15 mille habitants, presque tous chrétiens. Une mauvaise enceinte entoure cette ville; une vieille citadelle la commande.

Importante par son commerce actif et par sa situation, la ville de Livadie devrait être mise dans un bon état de défense et servir de point d'appui aux troupes qui seraient chargées de couvrir et de défendre cette partie de la Grèce.

La petite ville de Lidoriki, située à la naissance du bassin de l'Aspro-Potamos ou Céphise béotien, devrait également être fortifiée; elle est placée sur le passage le plus court de la Thessalie vers Lépante. La route de Lidoriki à Lépante passe par le défilé du mont Zonas, entre le Parnasse et le Pinde, longe le mont Coraca, et traverse la petite ville d'Artolina et celle de Clima-Apano, avant d'arriver à Lépante. Ce chemin est celui que suivaient les armées turques pour se rendre directement

de Larissa à Lépante, et de là à Patras, après avoir traversé le détroit des deux châteaux de Romélie et de Morée.

On suit de l'est à l'ouest la côte maritime septentrionale du golfe de Patras pour aller de Lépante à Missolonghi. Depuis ce dernier point on longe la rive droite de l'Achéloüs jusqu'à son confluent avec la rivière d'Ætos, où l'on rencontre deux routes. Une, dirigée à l'ouest, conduit au port de Dragomestre, sur la mer Ionienne, et plus au nord, à Vonitza, sur le lac d'Arta; l'autre, allant à l'est, se termine à Vrachori, ville centrale, dans la partie marécageuse du sandgiakat de Carlélie.

PRESQU'ILE DE MORÉE.

Connue des anciens sous le nom de Péloponèse, la Morée est une péninsule de près de mille lieues carrées de surface. La grande chaîne du Pinde, qui s'attache vers le nord aux Alpes illyriques et dalmatiques, paraît rompue au golfe de Corinthe, où son abaissement forme l'isthme qui unit la Grèce continentale à la Grèce péninsulaire; mais la chaîne dorsale des montagnes de la Grèce se relève au sud de l'isthme de Corinthe et reparaît dans le mont Cillène. Considérée dans son ensemble, la Morée présente l'aspect d'un grand cône tronqué, dont l'Arcadie occupe le plateau supérieur.

Ce plateau est entouré de hautes montagnes qui se ramifient et poussent des contre-forts, dont les intervalles forment, à l'orient, l'Argolide; au sud, la Laconie et la Messénie; à l'ouest, l'Elide, et au nord l'Achaïe.

Du sein des montagnes qui couronnent et entourent l'Arcadie, on voit descendre, vers l'est, l'Innachus, qui

arrose la grande vallée de l'Argolide ; vers le sud, l'Eurotas et le Pamisus, qui fertilisent la Laconie et la Messénie ; vers l'ouest, l'Alphée et le Pénée éléen ; et vers le nord, le Pirus, le Sélinus et le Chratès, qui sillonnent les pentes escarpées et abruptes de l'Achaïe.

Nés dans les hauts plateaux de l'Arcadie, ces divers cours d'eau se dirigent vers la mer. Quelques uns d'entre eux, tels que l'Innachus et le Pamisus, n'ayant pas une issue libre dans les montagnes qui entourent l'Arcadie, se sont ouvert un passage par des canaux souterrains. Après avoir disparu quelque temps, ils se rencontrent en bouillonnant et fournissent une très grande abondance d'eau. Ceux qui ont pu s'ouvrir un passage découvert coulent d'abord très rapidement dans des brèches étroites. Tels sont l'Eurotas et l'Alphée, dont les vallées supérieures sont si étranglées et si resserrées à leur origine, qu'il est très difficile d'y entrer ou d'en sortir.

Les contre-forts qui bordent de chaque côté les principales vallées de la Morée se terminent par des caps extrêmement saillants, parmi lesquels on distingue le cap Skilly, au nord-est ; le cap Saint-Ange ou Mallée, au sud-est ; le cap Matapan ou Ténare, au sud ; le cap Sapienza et le cap Gallo, au sud-ouest, près de Modon et de Navarin ; e cap Tornèse, au nord-ouest, vis-à-vis l'île de Zante ; le cap Bapa, à l'entrée du golfe de Patras, et le cap Antérium, occupé par le château de Morée, entre le golfe de Patras et celui de Corinthe.

Le sol de la Morée et celui de presque toute la Grèce paraissent avoir été bouleversés par des volcans. On y remarque des montagnes soulevées et rompues par des feux souterrains ; on voit en quelques lieux des affaissements produits par des mouvements convulsifs.

La Morée est généralement nue et déboisée. Les plaines de l'Argolide, de la Messénie et l'Elide, abondent en céréales. L'Arcadie possède d'excellents pâturages. La Laconie est couverte d'oliviers et de mûriers. L'Achaïe contient beaucoup de vignes et d'arbres fruitiers.

Le cotonnier et le tabac croissent très bien dans toutes les vallées de la Morée. Les parties abritées, et surtout celles qui sont traversées par des cours d'eau, sont ombragées par des bois épais d'orangers et de citronniers. On estime beaucoup les blés d'Argos et de Gastouni, le vin de Vostitza et de Sycione, l'huile de Mayna, sur les deux versants du Taygète (1), les cotons de Calamata et de Nisi, les figues de Coron et de Modon, les raisins de Patras et de Corinthe, les oranges et les citrons de Trézène et d'Hermione.

L'industrie manufacturière de la Morée est peu de chose. Cette péninsule est pauvre en produits des arts. A l'exception de quelques toiles et de quelques draps grossiers qu'on fabrique dans les ménages, les Moriotes tirent du dehors tout ce qui sert à leurs vêtements, et même les instruments les plus nécessaires à l'agriculture.

Si l'on ajoute foi aux assertions de quelques écrivains anciens, la Morée a nourri autrefois deux millions d'habitants. Elle en nourrissait deux cent soixante mille avant la dernière insurrection de la Grèce. Cette population se composait de mahométans, de chrétiens et de quelques familles juives. Le nombre de mahométans était à celui des chrétiens dans le rapport de 1 à 5.

Les habitants de la Morée n'étaient pas tous indigènes : la plupart des familles mahométanes sortaient de

(1) Contre-fort élevé qui se termine par le cap Matapan.

l'Asie-Mineure ; un grand nombre de chrétiens avaient une origine albanaise. Ces derniers figuraient parmi les plus actifs et les plus laborieux des chrétiens moriotes.

Les mahométans habitaient les villes et occupaient les principaux emplois de l'administration et de la milice ; les Moriotes albanais se livraient presque tous au négoce et à la navigation, entre autres ceux qui habitaient les îles d'Hydra et de Spetzia ; les Grecs indigènes étaient agriculteurs ou marins. Les deux tiers cultivaient les terres sous la dépendance des Turcs.

La Morée était gouvernée par un pacha du premier ordre ou visir à trois queues, par des sandgiaks ou pachas à deux queues, par des beys qui commandaient dans les arrondissements ou dans les forteresses, et par des administrateurs locaux, nommés codja-bachis, qui étaient dans les cantons les subdélégués du gouverneur général. Ces codja-bachis étaient Grecs dans les cantons exclusivement habités par des Grecs. Un conseil municipal composé des primats du pays assistait les codja-bachis dans leur action administrative.

La justice civile, comme dans les autres parties de la Turquie, était rendue, dans les villes, par des cadis turcs. Mais on permettait, dans les campagnes, aux primats grecs ou turcs qui composaient les conseils municipaux, de juger comme arbitres toutes les affaires civiles des habitants de leurs communes, en réservant à ces derniers leurs droits de recours aux cadis, et même auprès du gouverneur général.

Provinces, villes, routes de communication et ports de mer.

L'Arcadie, province centrale, avait pour ville principale Tripolitza, où résidait le pacha ou gouverneur

général de la péninsule. Cette ville moderne avait été bâtie avec les débris des trois anciennes villes arcadiennes de Palantium, de Tégée et de Mantinée.

Tripolitza et les plaines qui l'environnent dominent toute la péninsule. C'est le point le plus militaire de la Morée, parce que c'est de ce haut plateau que descendent toutes les rivières et toutes les grandes vallées de la presqu'île. Cependant Tripolitza n'avait pour défense, avant l'insurrection des Grecs, qu'une muraille crénelée de douze à quinze pieds de hauteur et flanquée de petites tours. Saccagée par les Grecs et détruite par Ibrahim-Pacha, cette ancienne capitale, qui avait une population de 15 mille âmes avant 1821, contient à peine douze cents habitants. Ayant cessé d'être la capitale de la Morée, elle languit dans une espèce d'abandon et ne présente aux voyageurs qu'un océan de ruines.

Cependant le nouveau gouvernement de la Grèce ne devrait pas oublier que, dans une guerre défensive, la principale force de la Morée consiste dans le site central et dominant qu'occupe la ville de Tripolitza.

Il serait nécessaire d'en faire une place forte susceptible d'une longue résistance, et d'y concentrer, en cas de guerre, de nombreux approvisionnements et des magasins considérables d'armes et de munitions.

Les montagnes qui entourent la plaine de Tripolitza sont : à l'est, les monts Artémisius, Parténius et Parnon ; au sud, les monts Cronius et Chelmos ; à l'ouest, le mont Ménale, et au nord, un amphithéâtre de montagnes qui s'élèvent graduellement jusqu'au mont Cyllène.

Quand, en partant de Tripolitza, on veut pénétrer dans l'Argolide, on passe par le village de Sténo, près

des ruines de Tégée, et on descend dans la plaine d'Argos par le Trochos, chemin sinueux et très difficile, qui a été taillé dans le flanc oriental du mont Parténius.

L'Argolide, située entre le golfe d'Athènes et celui de Nauplie, se compose du bassin de l'Innachus et du mont Arachné. Cette montagne se termine, à l'est, par le cap Skilly, et se prolonge, à l'ouest, jusqu'au mont Cyllène.

Sur le rivage maritime septentrional du mont Arachné on voit, au nord, dans le golfe d'Athènes : 1° le port de Kikriès, autrefois Cencrée ; 2° à l'est, ceux d'Epidaure et de Métana ; vis-à-vis l'île d'Egine et à l'extrémité occidentale de l'Argolide, ceux de Trézène, de Damala et de Poros. La rade de Poros, couverte par l'île de Calaurie, est une des plus belles et des plus sûres de la Grèce. Le comte Capo-d'Istria, qui avait su apprécier cette position, y avait établi le principal entrepôt de la marine militaire.

Le port de Castri, près des ruines d'Hermione et vis-à-vis l'île d'Hydra, offre également un excellent mouillage.

Les autres villes ou plutôt villages maritimes de l'Argolide situés dans le golfe de Nauplie sont Cranidi, Tournos, et le port Tolon.

La ville de Nauplie, au fond du golfe de ce nom, est la plus importante des places fortes de la Grèce. Elle est dominée par le fort Palamiti, pantagone flanqué de cinq bastions. Un petit fort nommé le Bourdgi, bâti sur un îlot isolé près de la ville, défend sa rade par des feux rasants.

Toute la côte maritime de la grande vallée formée par l'Innachus est basse et marécageuse. La ville d'Ar-

gos se trouve sur un mamelon détaché, de forme conique, près de la rive droite de l'Innachus.

C'est dans cette même plaine, au pied des monts Arachné, qu'on remarque les ruines cyclopéennes de Tirynthe et celles de Mycènes. Mycènes est à l'entrée des défilés qui conduisent d'Argos à Corinthe par le vallon de Némée.

Deux routes mènent de la plaine d'Argos au plateau de l'Arcadie. L'une longe le Charadius et passe par le village d'Argenitzi pour arriver à Mantinée; l'autre, que nous avons décrite plus haut, se rend aux moulins de Lerne et aboutit à Tégée. — La première traverse le mont Arthémisius, et la seconde le mont Parthénius.

La ville de Poros, qui est située à l'extrémité méridionale de l'île de Calaurie (1), n'est qu'à une demi-lieue de Damala. Deux passes, l'une près de la ville de Poros, et l'autre entre l'île de Calaurie et la presqu'île de Méthana, permettent aux bâtiments d'entrer dans la rade de Poros. La dernière seule convient au passage des vaisseaux de haut bord.

L'Argolide se termine, au sud des moulins de Lerne, au bourg d'Astros, situé près des ruines de Tyrée. Astros a figuré dans la dernière insurrection de la Grèce comme un point central de réunion de deux assemblées nationales.

Le chemin difficile d'Astros à Monembasie cotoie le golfe argolique et se divise en deux branches. L'une va directement à Monembasie, en tournant la baie de Pra-

(1) L'île de Calaurie était célèbre autrefois par un temple consacré à Neptune. C'est près l'enceinte de ce temple que fut égorgé l'orateur Démosthènes par des sicaires qu'Antipater avait chargés de cet assassinat.

sies, qui est le débouché maritime de la Laconie; l'autre branche longe le pied des montagnes, traverse successivement le village de Zacouna, le bourg de Prastos et celui de Cosmopolis.

Laconie et Messénie.

La Laconie est enfermée entre deux chaînes de montagnes, dont la plus orientale (le mont Zarex) aboutit au cap Malée, et dont l'autre, située à l'ouest de la première, finit, sous le nom de mont Taygète, au cap Matapan.

Le fleuve Eurotas, qui descend du plateau de Tégée, entre ces deux contre-forts, se dirige au sud et se jette dans le golfe laconique à travers des marais qui ont enseveli l'ancienne ville d'Hélos.

La vallée de l'Eurotas est, après celle de l'Alphée, la plus longue et la plus fertile de la Morée. On y voyait autrefois, près de son origine, la petite ville de Belmine; à son centre, la ville de Sparte, et à son issue, celle d'Hélos.

Le mont Zarex et le mont Taygète n'offrent guère, sur leurs sommets, que des rochers nus et presque improductifs, au milieu desquels vivaient, sous la domination ottomane, des peuplades chrétiennes que leur courage et les localités avaient rendues indépendantes. Les habitants de la première de ces deux montagnes sont connus sous le nom de *Zacouniotes;* on les regarde comme les restes des anciens Lacédémoniens. — Ceux de la seconde se distinguent sous le nom de *Maïnotes*, et prétendent descendre des anciens Spartiates. Mais les historiens du Bas-Empire et les traditions du

pays assurent que les Maïnotes appartiennent à une peuplade albanaise qui vint s'établir en Morée dans le courant du 10e siècle.

Les Zakouniotes sont peu nombreux : leur nombre diminue tous les jours par leur émigration à Constantinople et à Smyrne, où ils se livrent au petit commerce de détail.

Les Maïnotes quittent peu leurs montagnes, moins âpres et moins stériles que celles qui sont habitées par les Zakouniotes. On compte près de 30 mille habitants dans le canton de Mayna.

Pendant la dernière insurrection des Grecs, les Maïnotes ont rendu d'immenses services à la cause commune par leur zèle persévérant et par leur courage au milieu des plus grands dangers. Mais leur caractère est indocile. Accoutumés à l'indépendance sous le gouvernement des Turcs, ils se courbent difficilement sous le joug d'un gouvernement régulier. C'était des côtes maritimes des montagnes du Taygète que sortaient plusieurs des pirates avides et cruels qui ont infesté les mers de l'Archipel durant les dernières années de l'insurrection de la Grèce.

Quelques peuplades mahométanes habitaient dans le fond de la vallée de l'Eurotas, et formaient, en très grande partie, la population de la ville de Mistra et celle du bourg de Bardounia. — Ce bourg, dont les habitants féroces et voleurs faisaient le malheur de la vallée, se trouvait à peu de distance de l'embouchure du fleuve.

Mistra est peu éloignée des ruines de la ville de Sparte. Confuses et dispersées dans un lieu nommé Paléo-Chori, ces ruines occupent des collines qui bordent la rive droite de l'Eurotas.

Auprès de Mistra on trouve les restes d'Amyclée, au confluent de l'Eurotas et d'une petite rivière nommée anciennement la Tiase.

Les villes de Mistra, Sparte et Amyclée, étaient placées à peu de distance l'une de l'autre, sur la circonférence d'un même bassin. Sparte et Amyclée avaient une position vraiment militaire. Mistra, située au pied du Taygète dans le fond de la vallée de l'Eurotas, n'a d'autre avantage que de se trouver à l'entrée des défilés qui conduisent dans la Messénie.

Les environs de Mistra forment la plus belle partie de la Laconie. Les végétaux, les animaux, les hommes, y paraissent plus beaux que dans le reste de la Péninsule. Les femmes de Mistra sont aussi renommées pour leur beauté que l'étaient autrefois celles de Sparte.

Monembasie, appelée communément Naples-de-Malvoisie, au pied du versant oriental du mont Zarex, fait partie de la Laconie, dont elle est le débouché maritime. Cette place, bâtie sur un îlot escarpé qui ne tient au Péloponèse que par un pont de douze arches, est naturellement très forte. Les Grecs ne l'ont prise, dans la première année de leur insurrection, que par la famine après un long et rigoureux blocus.

L'île de Cythère, qui porte le nom moderne de Cérigo, est placée entre la Morée et l'île de Crête; elle sépare la mer Égée de la mer Ionienne. Cette île, qui contient la forteresse de San-Nicolo et celle de Capagli, est peu fertile et a beaucoup de peine à nourrir sa faible population de dix mille âmes. Mais elle forme avec l'île de Cervi une rade excellente et spacieuse. Placée au sud de la Morée et à une très grande distance des îles Ioniennes, elle devrait appartenir au nouveau royaume de la

Grèce, tant pour le protéger à l'entrée de l'Archipel que pour activer à l'intérieur ses relations commerciales. Pausanias ne donnait qu'une largeur de 4 stades au canal qui sépare Cythère de la Morée.

Les meilleurs mouillages de la baie de Laconie sont Kotoki, près de l'embouchure de l'Eurotas, Vatthy, à peu de distance du cap Malée et vis-à-vis l'île de Cervi; Castelrampono, sur la rive orientale du golfe; Kolothythia, au pied du versant du Taygète. La Laconie finit près de Kitriès, à la rivière de Nados, où commence la Messénie.

Après avoir quitté le Taygète, on entre dans la belle plaine de Calamata, qui s'étend depuis l'extrémité septentrionale du golfe de Messénie jusqu'au mont Ithome. Cette grande plaine est arrosée par le Pamisus, qui sort à gros bouillons d'une source abondante du même mont Ithome, comme la fontaine de Vaucluse, en Provence, ou celle de Nîmes, dans le département du Gard.

Des vignobles, des oliviers et des arbres fruitiers de toutes espèces, entremêlés d'orangers, d'acacias, de lauriers-roses, d'aloës et de cactus, couvrent toutes les parties inférieures de la Messénie. C'est en portant la désolation dans cette belle contrée, et en faisant couper les arbres fruitiers et les vignes jusqu'à la racine, qu'Ibrahim-Pacha s'est mis sur la ligne des dévastateurs les plus impitoyables.

Après avoir fait plusieurs détours près des bourgs de Boudia et de Soulima, le Pamisus, grossi par les eaux qui descendent du mont Lycée, se courbe à Jéférémini pour aller se jeter dans le golfe messénien, entre Nisi et Calamata.

La petite ville de Nisi, qui avait disparu par le feu

et le pillage des soldats égyptiens en 1827, commence à renaître de ses cendres, et même à prospérer à cause de la beauté de sa position.

La ville de Messène était située au pied du mont Ithome et à la tête de cette grande vallée. L'ancienne enceinte de cette vtlle présente encore des restes imposants.

Placée à l'issue des défilés de l'Arcadie, la ville forte de Messène était destinée à défendre la Messénie contre les incursions des Arcadiens. — Un de ces défilés, par lesquels on traverse le mont Lycée, conduit dans la vallée de Léondari ; l'autre aboutit dans la plaine de Sinano, ou de Mégalopolis. Ces défilés sont tous très faciles à défendre ; les chemins qui les parcourent sont généralement étroits et encaissés.

La ville d'Androussa, qui est dominée par un mauvais château, était regardée comme la meilleure défense du bassin du Pamisus. Mais, éloignée des sources et de la bouche de ce fleuve, elle serait moins susceptible de protéger la Messénie que le bourg de Jéférémini, qui se trouve immédiatement à l'issue des défilés du mont Lycée.

Cette dernière bourgade devrait être mise en état de défense. Il en est de même de celle de Nisi, qui, placée dans la partie inférieure du bassiu du Pamisus, à peu de distance de la mer, pourrait arrêter les troupes ennemies qui auraient débarqué à l'embouchure ou dans le voisinage de ce fleuve.

Le pourtour du golfe messénien offre dans sa partie occidentale de très bons mouillages, entre autres ceux de Pétalidi et de Coron. Située sur un rocher qui forme l'extrémité du mont Thomée, la forteresse de Coron n'a pour son enceinte qu'un développement de 500 toises.

Les hauteurs voisines qui la dominent sont nuisibles à sa défense.

Le chemin de Coron à Modon traverse le mont Thomée et cotoie la baie dite du port phénicien, avant d'arriver à la plaine ondulée à l'extrémité de laquelle se trouve la forteresse de Modon. Celle-ci est fortifiée par une muraille flanquée de tours du côté de la mer, et par un front bastionné avec fossés extérieurs et un chemin couvert du côté de terre. Cette petite place, n'étant pas dominée, est plus susceptible de défense que celle de Coron.

Pour se rendre de Modon à Navarin on suit un chemin qui serpente dans un vallon agreste, bordé de montagnes, et on traverse le mont Thématia. L'île Sphactérie, située devant un profond rentrant de la mer, forme, à Navarin, le plus beau port de la Morée.

On entre dans ce port par deux passes navigables. — Celle de l'ouest, dont la rive continentale présente les ruines de l'ancienne ville de Pylos, n'a aucun ouvrage défensif qui la protége. L'autre passe sert d'entrée aux plus grands vaisseaux. La citadelle, qui occupe la hauteur, est peu spacieuse, et n'a du côté de la campagne qu'un front bastionné de peu d'étendue, sans demi-lune et sans ouvrages avancés. — L'importance de la rade de Navarin exige qu'on fortifie avec soin la ville de Navarin et l'île de Sphactérie.

Les Turcs avaient conservé les forteresses de Coron et de Modon pendant toute la guerre de l'insurrection de la Grèce. La ville de Navarin, perdue par eux dans la première année, avait été reprise par les troupes égyptiennes d'Ibrahim-Pacha.

L'expédition française envoyée en 1828 au secours des Grecs, sous les ordres du général marquis Maison,

reprit en peu de jours, et sans de grands efforts, ces trois places importantes. Elle soumit le fort Tornèse dans l'Élide et termina par la prise du château de Morée l'entière libération du Péloponèse.

La Messénie se termine à la ville d'Arcadie (ancienne Cyparissa), située sur la mer Ionienne, à dix lieues au nord de Navarin. Ses fortifications consistent dans un mauvais mur actuellement en ruines. La campagne environnante est très productive.

Le chemin de Navarin à Cyparissa passe au village de Gorgogliano, laisse à gauche l'île de Prodano, anciennement Proté, et débouche, par le bourg de Philatra, à la plaine environnée par le golfe Cyparissien.

De l'Élide.

L'Elide est située entre l'Arcadie à l'est, la Messénie au sud, la mer Ionienne à l'ouest, et le golfe de Patras au nord. Plusieurs cours d'eau qui descendent des montagnes de l'Arcadie parcourent l'Élide de l'est à l'ouest. On distingue parmi ces rivières, en commençant vers le sud, 1° la Néda, actuellement Paulizza, qui prend sa source au mont Lycée et passe par le village de Paulizza, bâti sur les ruines de Phygalée, où l'on remarque le péristyle presque entier d'un temple autrefois consacré à Apollon. Ce fut Sétinus, le plus célèbre des architectes de l'ancienne Grèce, qui construisit le temple de Phygalée, ainsi que le Parthénon d'Athènes. — 2° L'Alphée, qui est le plus grand fleuve du Péloponèse; descendu de l'Arcadie, il traverse la plaine de Mégalopolis, s'enfonce, en se dirigeant au nord, dans une gorge profonde, où il reçoit d'abord le Gorthynium, près de la ville de Cariténa, ensuite le Ladon, près du village de Péri,

en dernier lieu l'Erymanthe vers le bourg d'Aspro-Spitia. Il pénètre, après ce dernier confluent, dans la plaine d'Olympie, d'où, se portant à l'ouest, il va se jeter par deux bouches dans la mer Ionienne, entre la petite ville de Pyrgos et le village d'Agolinitza.

Placée à quatre lieues de l'embouchure de l'Alphée, entre le village de Phloca et celui de Miraca, la ville d'Olympie, si célèbre dans l'antiquité par ses jeux olympiques, qui avaient lieu tous les quatre ans, n'offre plus que des ruines dispersées dans un vallon solitaire.

Le temple majestueux de Jupiter Olympien formait un long parallélogramme de 230 pieds de long, sur 95 pieds de large et 68 pieds de hauteur.

3° Le Pénée éléen qui, descendu du mont Erymanthe, coule d'abord dans un vallon très encaissé, d'où il sort, vers les ruines d'Élis, pour entrer dans la fertile vallée de Gastouni. Il verse ses eaux dans la mer entre le cap Phéia et le cap Chélonites.

Le cap Phéia est surmonté par le petit fort de Catazole; le cap Chélonites par le fort Tornèse. Ces deux ouvrages fortifiés surveillent plutôt qu'ils ne protégent la vaste plage maritime de la baie de Gastouni.

La plaine de Gastouni est une des plus fertiles de la Morée, et produit une abondante variété de céréales, de vins, de coton, de soie et de lin; mais les ravages des Laliotes-Turcomans, venus de l'Asie-Mineure après la malheureuse insurrection de 1770, avaient porté la désolation dans cette partie de la Grèce. Les anciens habitants avaient été contraints à abandonner une grande partie de leurs terres, que leurs ennemis n'avaient utilisées que pour y faire paître leurs troupeaux. Les Laliotes furent les premières victimes de la vengeance des Grecs en 1821.

Depuis le cap Tornèse jusqu'au cap Araxe, actuellement cap Baba, la côte de la Morée présente une plage basse et marécageuse. On y remarque le port de Chiarenza, le bourg de Léhéna, l'étang de Cotiki, les ruines de Cosmopolis, et enfin le ruisseau de Larissus, actuellement Mana, qui sert de limites entre l'Elide et l'Achaïe.

De l'Achaïe.

C'est au cap Araxe que commence, du côté du Péloponèse, l'entrée du golfe de Patras. Se courbant et se dirigeant à l'est, le rivage septentrional de la Morée se prolonge jusqu'à l'isthme de Corinthe, et forme avec les côtes de l'Etolie et de l'Acarnanie, qui lui sont opposées, un vaste golfe qui est divisé en deux bassins.

Ces bassins sont connus sous les noms de golfe de Patras et de golfe de Corinthe. Le détroit qui les sépare est défendu par les deux forts de Rhium et d'Anti-Rhium, et n'a qu'une largeur de dix-huit cents mètres.

Le port de Patras a été comblé en grande partie. La ville de ce nom, bâtie à 600 toises du rivage maritime, possède une rade très vaste où les bâtiments mouillaient avec sécurité, lorsque les vents d'ouest ne soufflaient pas avec violence.

Enrichie par un commerce actif et florissant, la ville de Patras contenait une population de 14 mille âmes, lorsqu'elle fut la première, en 1821, à arborer le drapeau de l'indépendance de la Grèce. — Les chrétiens de Patras, n'ayant pu se rendre maîtres d'une mauvaise citadelle qui commande cette ville, se virent contraints d'abandonner leurs habitations, qui bientôt furent la proie des flammes.

Malgré le triomphe des Grecs, la ville de Patras continue à être dans un état de ruines et d'abandon. Le commerce de cette échelle est presque nul; les consuls européens ont cessé de l'habiter.

Le chemin de Gastouni à Patras traverse le Pénée éléen, se rend dans le bourg d'Andravitza, passe le Pirus à Raminitza, et, longeant la côte maritime, arrive à Patras.

Après le passage des deux forts de Rhium et d'Anti-Rhium, on entre dans le golfe de Corinthe, qui est un prolongement de celui de Patras. La côte maritime de l'Achaïe est droite et escarpée, et, à l'exception des environs de Patras et de Sicyone, elle présente partout un escarpement abrupte et presque inabordable. — Sa surface est sillonnée par une infinité de torrents qui descendent des montagnes. Les plus remarquables de ces cours d'eau sont le Sélinus, qui traverse le bourg de Vostitza; le Chratys, qui passe par le village d'Acrata; et l'Asopus achaïen, qui arrose la petite ville de Vasilica, sur l'emplacement de Sicyone.

On voyait autrefois sur cette côte douze villes, unies entre elles par une fédération politique. Composée d'abord des cités de l'Achaïe, la fédération achéenne s'accrut, après la bataille de Mantinée, par l'admission de toutes les villes du Péloponèse qui venaient d'être affranchies du joug des Spartiates.

Formée pour combattre Sparte et Athènes, la ligue achéenne se réunit à ces deux états pour sauver la Grèce, menacée par les Macédoniens, après la bataille de Chéronée. La division ayant affaibli cette ligue par la suite, elle disparut au milieu des convulsions intestines. Les Macédoniens devinrent les maîtres absolus de toute la

Grèce, et les Romains succédèrent à leur domination.

Sicyone, qu'on rencontre sur la route de Patras à Corinthe, est peu éloignée de cette ville. Un simple ruisseau, le Némée, séparait la Sicyonie de la Corinthie.

La ville moderne de Corinthe se trouve sur l'emplacement de l'ancienne au pied de la montagne qui porte la forteresse dite Acro-Corinthe. Situé sur une hauteur escarpée qui a 660 mètres d'élévation au dessus du niveau de la mer, cet acropolis est assujetti dans son tracé à toutes les sinuosités de la montagne, sur un développement de 2,800 mètres. Flanquée de tours et semblable à Lépante, cette forteresse contient trois réduits distincts, situés les uns au dessus des autres. Elle renferme, dans le premier réduit, une source abondante célèbre anciennement sous le nom de fontaine de Pyrène.

Léchée est le port de Corinthe dans le golfe corinthien. La ville était unie autrefois au port par deux longs murs actuellement ruinés, comme ceux d'Athènes. Les nombreuses ruines qu'on voit sur le vaste terrain compris entre Corinthe et le port Léchée annoncent que cette ville était autrefois populeuse et florissante.

Le petit village d'Examili, à l'est de Corinthe, doit son nom à la largeur de l'isthme, sur ce point. C'est près de ce village que l'empereur Néron avait essayé jadis de faire traverser l'isthme par un canal pour réunir les deux mers ; mais la dureté et l'élévation du terrain opposèrent quelques obstacles qui firent abandonner l'entreprise, quoiqu'il fût assez facile de les surmonter.

Au lieu du canal projeté on construisit un mur que les Vénitiens réparèrent et que les Turcs ont laissé tomber.

Ce mur, flanqué de 36 tours, avait une longueur de deux lieues et une élévation de douze pieds.

On avait eu l'idée de protéger les deux extrémités de cette longue muraille par des forts, et de bâtir au centre de cette ligne une ville fortifiée qui aurait été entourée par des ouvrages réguliers et par un fossé profond.

Si l'on veut fortifier convenablement l'isthme de Corinthe et garantir sur ce point la Morée contre une ininvasion du nord, le projet de construire une ville forte sur l'emplacement que nous venons d'indiquer serait extrêmement sage. On pourrait même y établir, en cas de guerre et de danger, le siége du gouvernement hellénique.

Cette ville isthmique aurait, par le moyen des canaux ou par des chemins de fer, une communication prompte et facile entre la mer de l'Archipel et la mer Ionienne, et pourrait entretenir des relations commerciales très actives entre l'Europe et le Levant. En occupant le centre de l'isthme, elle défendrait beaucoup mieux cette langue de terre que ne pourrait le faire l'Acropolis de Corinthe, qui peut être tourné, et dont les feux des batteries sont trop hauts et très fichants.

Les Moriotes actuels se plaignent d'être abandonnés par leur roi, parce qu'il habite Athènes, sur la partie continentale de la Grèce. Les Grecs Roméliotes jetteraient les hauts cris si le siége du gouvernement était transféré à Nauplie ou à Tripolitza dans le Péloponèse. Toutes ces réclamations n'auraient aucun fondement si le séjour du monarque hellénique était fixé dans l'isthme de Corinthe, entre les deux parties rivales du même royaume, et dans la proximité immédiate des deux mers environnantes.

Routes.

Les principales routes qui traversent le Péloponèse, et qui réunissent cette péninsule à la Grèce continentale, sont : 1o la route de Tripolitza à Argos; nous l'avons décrite plus haut.

2o La route d'Argos à Castri (anciennement Hermione) longe le golfe argolique, passe par Nauplie, tourne le fort de Palamiti, traverse les villages de Drapano, de Tournus et de Dydimi, et se rend à Castri, en laissant à droite la petite ville de Cranidi.

3o La route de Laconie quitte le plateau de l'Arcadie vars les sources de l'Alphée, et, avant d'entrer dans le bassin de l'Eurotas, se divise en deux branches, dont l'une traverse les ruines de l'ancienne ville de Belmine, près du village de Bouraïkos, et l'autre passe par Sellasie à travers des sentiers tortueux. C'est près de Sellasie que se livra la bataille décisive qui soumit le Péloponèse et la Grèce à la domination des rois de Macédoine. Arrivée à Mistra, cette route communique avee Calamata en Messénie, par un chemin qui coupe le mont Taygète au défilé dits des *Portes*.

4o La route de Tripolitza à Coron sort de l'Arcadie près des ruines de Palantium, descend dans le bassin de l'Alphée et parvient à Léondari. Cette dernière ville est un des points les plus stratégiques de la Morée; elle est au centre de réunion de plusieurs chemins qui conduisent l'un à Coron, par les défilés du mont Lycée, l'autre à Mistra, par le défilé de Belmine, le troisième à Mégalopolis et à Corinthe, en cotoyant l'Alphée.

5o On se rend de Tripolitza à Gastonni par deux chemins. L'un d'entre eux, après avoir tourné le mont Ménale, entre dans la vallée de l'Alphée pour se diriger

vers Cariténa ou vers Sinano. Continuant à longer le fleuve, il arrive dans le vallon d'Olympie. L'autre chemin traverse le Gorthinius vers le bourg de Dimitzana, le Ladon au village de Vanina, et le fleuve Erymanthe près du bourg de Fasa, où habitaient les musulmans Lalliotes, qui étaient la terreur de ces contrées. Cotoyant ensuite le mont Pholoé, cette route débouche dans la plaine de Gastonni, vers les ruines d'Elis.

6° Le chemin de Tripolitza à Patras traverse la plaine de Mantinée et la ville de Calovritta, passe près du couvent de Migaspéon, célèbre par l'hospitalité généreuse des religieux qui l'habitaient, descend avec le Pirus au khan de Goumenitza, et, après s'être élevé jusqu'au sommet d'un contre-fort de montagnes nommé le Panachaïon, arrive, en serpentant, au village de Beyougli dans la plaine de Patras.

7° Pour se rendre de Tripolitza à Corinthe on monte sur le plateau d'Orchomène, ensuite sur celui de Stimphale, d'où l'on descend avec le fleuve Asopus à Sicyone.

8° Mistra communique avec Monembasie par un chemin qui s'élève par le village d'Ayos-Paulos (Saint-Paul), sur la crête du mont Zarex. Ce chemin descend ensuite par le village de Marios au littoral de Monembasie.

Le plateau de l'Arcadie, qui domine toute la péninsule, est, sous le rapport militaire, la partie la plus importante de la Morée. — De ce plateau élevé on peut se porter rapidement sur tous les points où l'ennemi aurait opéré un débarquement, et le combattre avec avantage. Ce n'est qu'en traversant des défilés étroits et difficiles, en cheminant sur des routes extrêmement mauvaises, et quelquefois à travers des marécages, qu'un ennemi peut parvenir, après de grands efforts, à pénétrer dans

l'Arcadie. Mais un général habile chargé de la défense de la Morée trouverait toujours les moyens d'arrêter les corps ennemis au milieu des précipices, s'il avait à sa disposition un nombre suffisant de troupes bonnes et dévouées.

Les Turcs avaient agi sagement en établissant à Tripolitza le centre du gouvernement de la péninsule. — Ce fut par une connaissance parfaite de l'Arcadie que les Grecs insurgés dirigèrent avec succès leurs premiers efforts contre cette ville centrale et dominante.

Quand, en 1827, Ibrahim-Pacha parvint avec ses Égyptiens à s'emparer de cette place, la cause des Grecs se trouvait dans un état désespéré. Ils seraient retombés infailliblement dans leur première servitude si la France, la Grande-Bretagne et la Russie, n'avaient pris la généreuse résolution d'intervenir pour les défendre et les sauver.

Nous terminerons le tableau physique du nouveau royaume de la Grèce en donnant quelques détails descriptifs sur les îles Cyclades et sur les îles Sporades, qui, d'après les derniers arrangements dictés par les trois puissances protectrices et consentis par la Porte, ont été déclarées comme faisant partie du nouvel état hellénique.

Les Cyclades ont été ainsi nommées parce qu'elles forment un groupe circulaire autour de l'ancienne île de Délos. Les Sporades ou îles dispersées sont disséminées hors des Cyclades, dans le voisinage immédiat des côtes maritimes de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie. Les Sporades helléniques actuelles sont situées près du littoral de la Grèce.

Naxos, qui a une population de 10000 âmes; Tinos, qui en contient 20000; Santorin, 7000; Siphanté,

6000 ; Syra, 9000 ; Myconi, 3000 ; Amorgos, 2600, forment la première classe des îles Cyclades. La seconde classe contient l'île de Milo, 600 habitants ; Nanphio, 800 ; Paros, 900 ; Likino, 500 ; Thermia, 1000 ; Zéa, 1200 ; Stampalia, 1200 ; Nio, 500 ; Argentière, 140 ; Antiparos, 120 ; Polycandro, 60 ; Séripho, 200.

Les Sporades du royaume de la Grèce sont Hydra, dont la population, qui s'élevait à 30000 âmes avant la guerre, a été réduite à moitié. On a des motifs de présumer que ce rocher, presque stérile avant sa prospérité commerciale, finira par être abandonné dans quelque temps. On peut en dire autant de l'île de Spetzia, qui, avant l'insurrection de la Grèce, contenait 2500 habitants.

L'île d'Égine dans le golfe d'Athènes possède une population de 3000 âmes ; l'île de Colouri (autrefois Salamine) contient 450 habitants. Scopelos, dans le voisinage du golfe de Volo, est habité par 1500 personnes. Skiros, par 500 ; Skéatos, près de Scopelos, par 50 ; Poros, qui, avec l'île de Calaurie et la côte de Trézène, forme un des meilleurs ports de la Grèce, possède une population de 6200 âmes.

Le sol des îles Cyclades et Sporades est presque partout le même. C'est un détritus de matières schisteuses et calcaires, sur une base granitique. On considère ces îles comme devant leur existence à l'action des volcans et des soulèvements.

Ces îles produisent des vins, de l'huile d'olive, de la soie et une grande abondance de fruits. Les meilleurs vins sont ceux des îles volcanisées, comme Naxos et Santorin.

Les îles les plus peuplées sont celles qui aux produits abondants du sol réunissent une industrie manufacturière, comme Tino, qui exporte des soieries et des bas de soie dans tout le Levant.

Les îles de Hydra et de Spetzia, ayant profité des malheurs causés au commerce de Marseille par la révolution française, et s'étant faites les principaux colporteurs du commerce extérieur dans le Levant et la Méditerranée, devaient à ces circonstances favorables et temporaires leur grande prospérité. La paix générale de l'Europe en 1815 commença leur décadence.

L'île de Syra, loin de souffrir par la révolution de la Grèce, a dû à cet événement sa richesse et sa prospérité. Comme catholiques, les habitants de Syra s'étaient tenus pendant les premières années de la guerre dans une espèce de neutralité entre les Grecs insurgés et les Ottomans. Par cette disposition, leur île, placée dans une position centrale, était devenue le grand entrepôt des relations commerciales des Cyclades avec les ports de la Turquie.

Cet état prospère n'a pas cessé avec la fin de la guerre, parce que les habitudes étaient prises, et parce que cette île occupe une position importante, vers laquelle se croisent les lignes commerciales qui existent entre Constantinople et la Morée, et entre Smyrne et Salonique. Les paquebots de France destinés pour Constantinople et Smyrne ont l'ordre de relâcher à Syra.

L'île Eubée (Négrepont) contenait une population de 30 à 40000 âmes. Mais les calamités de la guerre et l'expulsion des musulmans ont réduit ce nombre à plus de moitié.

La plupart des habitants des Cyclades suivent le rit grec; mais les populations industrieuses et florissantes

de Tinos et de Syra professent la religion catholique. Les habitants de Naxos et de Santorin sont mi-partis grecs et latins. On trouve dans l'île de Naxos beaucoup de familles catholiques qui prétendent descendre de quelques uns des principaux seigneurs qui ont figuré avec éclat dans les guerres des croisades. Une de ces familles porte le nom de Lusignan.

Population actuelle du royaume de la Grèce.

Les habitants des îles de l'Archipel conservent beaucoup plus que ceux des provinces grecques du continent les mœurs, le langage, les manières et l'apparence physique des anciens Grecs.

La population totale des provinces continentales de la Grèce, y compris la Morée, s'élève à environ 500 mille âmes, sur une surface de 1500 lieues carrées, ce qui donne 334 habitants par lieue carrée.

La population des îles helléniques, sur une surface moyenne de 600 lieues carrées, correspond à 220 mille âmes, ou bien à 360 habitants par lieue carrée.

La population entière du nouveau royaume de la Grèce contient environ 720000 habitants.

Le villes principales de ce nouveau royaume sont :

1° Dans la partie continentale ou Romélie :

Bassin du Sperchius.—Patradgik, 3200 âmes; Zeitoun, 3000 âmes.

Bassin du Céphise, qui se perd dans le lac d'Orchomène. — Livadie, 12000 âmes; Lidoriki, 6000 âmes.

Bassin de l'Asopus, qui se jette dans le golfe de Négrepont (rives de l'Aulide). —Thèbes, 2800 âmes; Talanta, port de mer sur le même golfe, 6000 habitants.

Attique. — Athènes, capitale du royaume, près du port Pirée, 15000 habitants.

Ile Eubée (Négrepont).— Chalcis, près du détroit de l'Eripe, 8000 âmes; Carysto, port de mer dans la partie méridionale de l'île Eubée, 2400 habitants.

Phocide. — Salone, près du sommet du mont Parnasse, au dessus du golfe de Livadostro, 3500 habitants.

Étolie. — Lépante, ville forte et port de mer, 2800 habitants; Missolonghi, ville ruinée, célèbre par les siéges qu'elle a glorieusement soutenus contre les Turcs pendant l'insurrection de la Grèce, 1200 habitants.

Acarnanie. —Dragomestre, port de mer vis-à-vis l'île Ionienne de Saint-Maure, 1000 habitants.

Bassin de l'Achélous. — Angelo-Castron, à peu de distance de l'embouchure du fleuve, 2000 habitants; Carpenitzé, dans les parties les plus élevées de la vallée de l'Achelous, 2200 habitants; Vonizza, ville commerçante près du rivage méridional du golfe d'Arta, 3200 âmes.

Presqu'île de Morée. — Tripolitza, au centre de la péninsule, 2200 habitants. Sa population était de 14000 âmes avant l'insurrection de la Grèce. Calamata, port de mer, 1500 habitants. Sa population était de 9000 âmes avant sa destruction par Ibrahim-Pacha en 1827. Nauplie, ville forte et port de mer, 10000 habitants. Poros, port de mer dans le golfe d'Athènes, 6000 habitants. Mistra, dans la Laconie, 1800 habitants; elle en avait 5000 avant 1821. Caritena, sur l'Alphée et dans l'Arcadie, 3000 habitants. Coron, port de mer, 2000 habitants. Modon, port de mer, 3000 habitants. Navarin, port de mer, pris par les Grecs, repris par les Égyptiens, incendié par la foudre du ciel, 920 habitants. Arcadia ou Cyparissa, port de mer dans la Messénie, 580 habitants. Gastouni, dans l'Élide, 4000 habitants. Léondari

en Arcadie, 1500 habitants. Calavrita, en Arcadie, 2500 habitants. Monembasie, 1800 habitants. Retirés dans la citadelle de Patras, les Lalliotes ont causé, par leur longue résistance et par leurs excursions dévastatrices, la ruine entière de la ville de Patras. Monembasie, 2000 âmes; après avoir souffert les horreurs de la plus cruelle famine, les Turcs de cette ville se rendirent aux Grecs insurgés.

Parmi les habitants des provinces continentales de la Grèce on comptait un musulman sur quatre chrétiens. L'expulsion des musulmans, qui étaient les plus riches propriétaires et les principaux capitalistes du pays, a fait une forte brèche à la population de la Grèce et a porté un grand préjudice à son agriculture.

La plupart des musulmans de la Morée tiraient leur origine de l'Asie-Mineure. Leur caractère était généralement assez doux, à l'exception des Turcs de Bardonnia, dans la Laconie, et de Lala, dans le bassin de l'Alphée. Ces derniers, qui se distinguaient par des dispositions féroces et par un penchant à la déprédation, venaient de l'Épire et de la Macédoine, et n'étaient devenus nombreux qu'après les funestes résultats de l'insurrection de 1770.

On trouve dans la partie septentrionale du continent de la Grèce beaucoup de chrétiens dont les ancêtres étaient sortis de l'Albanie. Ils conservent encore le langage et le costume militaire de leurs aïeux. — Ces chrétiens, d'une origine albanaise, ont pris presque tous une part très active et très utile dans la défense de la liberté de la Grèce, et se sont montrés intrépides guerriers pendant la guerre, commerçants habiles et intelligents pendant la paix.

Avant l'insurrection de 1821, le revenu territorial de la Morée s'élevait à 35 millions de francs. La valeur de ses produits manufacturiers était de 10 millions de la même monnaie. Le fisc ottoman tirait annuellement de cette péninsule cinq millions et demi de francs, c'est-à-dire trois millions et demi pour la dîme des produits agricoles et industriels, un million pour le *karadge* ou capitation, et un million pour les douanes.

Le pacha, ses subdélégués, les commandants de toutes classes et les employés des contributions, enlevaient en sus aux habitants une somme de près de dix millions de francs chaque année, par des extorsions et des malversations de tout genre.

Le revenu territorial de la Grèce continentale, située au nord de l'isthme de Corinthe, y compris celui de l'île d'Eubée, était estimé à 15 millions de francs. Le revenu industriel et commercial de cette même partie de la Turquie ne dépassait pas la somme de 6 millions.

La Porte tirait de ces provinces deux millions six cent mille francs, tant pour la dîme des produits industriels et agricoles que pour le *karadge* et les douanes. Cependant les agents du gouvernement turc trouvaient le moyen, en pressurant ces peuples, de leur arracher annuellement plus de 5 millions de francs.

Les habitants des îles helléniques qui font partie du nouveau royaume de la Grèce dépendaient, comme ceux des îles Cyclades et Sporades de l'Archipel, du commandement du capitan-pacha, à qui ils payaient leurs redevances annuelles. Leurs contributions de tout genre ne s'élevaient pas à 600000 francs par an. La fiscalité ottomane n'étant pas établie dans ces îles, les administrations locales étaient presque partout confiées

aux conseils municipaux; les spoliations et les vexations tyranniques y étaient beaucoup plus rares que dans les autres parties de la Grèce. Nous avons vu que, sous les Turcs, le revenu régulier que le gouvernement ottoman tirait annuellement de toutes les parties qui composent ce nouvel état ne dépassait pas la somme de 6700000 francs.

Le *karadge* ou capitation a dû être nécessairement supprimé; mais cette perte a été plus que compensée par l'accroissement des droits d'entrée sur les marchandises étrangères et par l'impôt impolitique exigé sur la sortie des produits agricoles et industriels du pays. On estime à 13 millions de francs par an le revenu actuel de la monarchie grecque. Ce revenu est dans un état progressif.

Il est reconnu insuffisant pour l'entretien d'un roi, d'une cour, des administrations civiles et judiciaires, des ambassadeurs et des consuls accrédités dans les pays étrangers, d'une armée de terre, d'une armée navale et de leur matériel, et pour l'acquittement des intérêts de la dette nationale. Il n'a pas été possible jusqu'ici au gouvernement grec de parvenir, par la plus rigoureuse économie, à couvrir les dépenses publiques par les moyens de ses recettes ordinaires. Des emprunts, quoique modérés, sont devenus indispensables. Cependant les dépenses excessives faites pendant la guerre de l'insurrection, et les frais extraordinaires nécessités par l'installation du nouveau monarque avec sa cour et par la solde des troupes bavaroises qui l'accompagnaient, ont obligé la Grèce à contracter des emprunts pour plus de 120 millions de francs. Ces emprunts ont pour garantie légale toutes les propriétés publiques du royaume.

La création du royaume de la Grèce a été représentée par plusieurs écrivains comme une entreprise complétement avortée (1).

Rien n'a été fait pour accroître la population et pour attirer en Grèce des émigrants chrétiens des autres parties de la Turquie. Au lieu de cet accroissement désiré et cru infaillible, on voit tous les jours des Hellènes quitter leur pays, devenu libre, pour aller s'établir dans les provinces ottomanes.

L'agriculture reste dans l'inertie, tant par le défaut de capitaux que par la rareté des ouvriers et le haut prix de la main-d'œuvre. Les soldats bavarois qui sont rentrés dans leur pays natal auraient dû être retenus en Grèce par des concessions gratuites d'une partie des terrains appartenant à l'état. On aurait imité en cela la conduite sage et prévoyante du cardinal de Richelieu et de son habile successeur Colbert, qui licencièrent en Canada, dans la première moitié du 17e siècle, plusieurs régiments français, dont les officiers devinrent possesseurs de fiefs, et les soldats colons cultivateurs.

Les économies faites par les militaires bavarois, qui étaient soldés libéralement par le trésor grec, seraient restées dans le pays, au lieu de passer en Allemagne; elles auraient accru la richesse nationale de la Grèce, et donné un développement actif à son industrie agricole.

Ce pays, si avantageusement situé pour entretenir des relations commerciales entre l'Europe et l'Asie, ne possède pas la moitié des navires marchands qu'il avait avant son insurrection contre les Turcs. Les Hydriotes et les Spezziotes, animés par leur généreux patriotisme pendant la guerre, et n'étant plus favorisés par les cir-

(1) Entre autres Slade, dans ses *Considérations sur le Levant.*

constances qui leur procuraient autrefois, comme vassaux de la Sublime Porte, la libre entrée de tous les ports de la Turquie, voient leur misère s'accroître tous les jours. Il est assez probable, comme nous l'avons déjà observé, qu'ils ne tarderont pas long-temps à abandonner leurs rochers stériles, que les immenses profits de leur industrie commerciale avaient couverts de palais de marbre.

La population d'Ipsara, chassée de son île par les Turcs durant la guerre, reste en grande partie errante et disséminée parmi les Grecs.

Les braves Palicares, défenseurs zélés et persévérants de leur patrie, voient leurs services méconnus ou dédaignés et végètent dans la misère. N'auraient-ils pas le droit de réclamer, à titre de don gratuit, une partie de ces terres conquises et conservées au prix de leur sang et par la mort d'un très grand nombre de leurs compagnons d'armes?

La Grèce manque d'hommes et d'argent. Les capitaux entrés dans ce royaume par les emprunts, par les dépenses locales de l'armée française pendant son occupation de la Morée, et par les nombreux et généreux présents de Charles X, roi de France, et de l'empereur de Russie, sont sortis du pays par diverses voies, et surtout à cause de la nécessité de payer le surplus de la valeur des marchandises importées.

Le manque de population et de capitaux sera long-temps, pour le nouveau royaume de Grèce, une cause retardatrice dans la marche de son développement et de sa prospérité. C'est principalement pour ce motif que les Grecs raisonnables doivent à jamais regretter l'expulsion complète des musulmans qui habitaient la Grèce. Au lieu d'imiter les rois d'Espagne Philippe II et Phi-

lippe III d'Autriche, qui, égarés par le fanatisme religieux, chassèrent de la péninsule espagnole, sous de mauvais prétextes, les Maures musulmans, qui étaient les meilleurs cultivateurs du pays, les Grecs auraient dû prendre pour exemple la conduite noble et plus prudente du gouvernement russe, qui a su conserver dans ses dernières conquêtes une grande partie des anciens habitants, disciples de l'Alcoran. Loin de les vexer, il a étendu sur eux, avec impartialité, son action puissante pour les protéger et les contenir.

Se trouvant à l'égard des disciples du Coran dans le rapport de 5 à 1, et étant avec eux, pour les droits civils et politiques, sur le pied d'une parfaite égalité, les chrétiens Grecs n'auraient eu rien à craindre de leurs compatriotes musulmans. La population de ce royaume n'aurait pas été affaiblie par le départ de plus de 160000 individus. L'industrie plus avancée et les richesses de ces derniers n'auraient pas été irrévocablement perdues pour la Grèce. Que de temps il faudra aux Grecs pour réparer les funestes résultats de cette grande faute politique !

ILE DE CANDIE OU CRÈTE.

Située à l'extrémité méridionale de la mer Egée, l'île de Candie n'appartient ni aux Sporades de la Grèce, ni à celles de l'Asie. Elle forme une masse distincte et détachée entre la Morée et l'Asie-Mineure, et se trouve sur la route des bâtiments qui, venant de l'ouest, se rendent en Égypte ou en Syrie, ou bien se dirigent à travers l'Archipel vers les grandes échelles de Smyrne, de Constantinople, de Salonique et d'Athènes.

Tant que la république de Venise a possédé l'île de Candie, pour la conservation de laquelle elle a fait, pendant plus de soixante ans, des efforts énergiques, persévérants et glorieux, elle a exercé une puissante influence sur tout le commerce du Levant, et principalement sur celui d'Alexandrie d'Égypte et des échelles de la Syrie. La perte de Candie a été pour les Vénitiens un grand pas vers leur décadence maritime et commerciale.

La surface de l'île de Candie, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de 62 lieues et sur une largeur moyenne de 6 lieues, est de 372 lieues carrées. Sa population est égale à celle des Cyclades et des Sporades prises ensemble; elle correspond à 450 habitants par lieue carrée.

La forme de cette île est renflée vers le centre; les deux pointes, fortement allongées, sont comparées aux cornes d'un bélier.

La moitié des Candiotes professe la religion musulmane; l'autre moitié est chrétienne. Mais on ne voit pas entre ces deux portions du même peuple ces répugnances et ces antipathies qui existent entre les musulmans et les chrétiens dans les autres possessions de l'empire ottoman. Les Candiotes musulmans s'unissent souvent par des mariages à des chrétiennes, sans que celles-ci soient obligées d'embrasser la religion de leurs époux.

Une chaîne de montagnes parcourt l'île dans toute sa longueur et présente trois points culminants : le mont Blanc, le mont Ida et le mont Dictée. Le mont Ida est au milieu; ses sommets, couverts d'une neige éternelle, s'élèvent dans les airs à la hauteur de 2260 mètres. Le mont Blanc, situé à l'ouest, est moins élevé que le mont Ida. Le mont Dictée, qui termine la partie orien-

tale de l'île, est beaucoup plus bas que les deux autres pics.

Les orangers, les oliviers, les mûriers et les vignes abondent dans les vallées basses et sur les plages maritimes; les flancs des montagnes sont couverts de chênes verts, de pins et de cyprès.

La surface de cette île a été bouleversée par des feux souterrains; ils ont ouvert trois brèches ou coupures dans la chaîne centrale des montagnes. C'est par ces trois brèches que passent les principaux chemins qui servent aux communications de la côte du nord avec celle du sud.

La première coupure est au sud de Rétimo et sépare le mont Blanc du mont Ida; la seconde est au sud de la ville de Candie, sur le chemin qui conduit aux ruines de Gortyne et à la plaine de Messara; la troisième est dans la partie la plus étroite de l'île près du golfe Mirabel, dans un endroit où la mer ne laisse qu'un isthme de trois lieues de largeur entre les deux côtes septentrionale et méridionale.

La première de ces communications est protégée du côté du nord par le château de Rétimo, la seconde par la forteresse de Candie, et la troisième par le fort de Spina-Longa, à l'entrée du golfe de Mirabel.

La côte méridionale de Candie est toute droite et presque sans découpures; mais la côte septentrionale, déchirée par des golfes profonds, offre aux navigateurs des abris sûrs et des mouillages excellents. Les golfes les plus importants de cette île sont ceux de Kissamos, de la Canée, de la Sude et de Spina-Longa.

A l'entrée occidentale du golfe de Kissamos, vis-à-vis l'île de Cérigo, on trouve le petit îlot de Carabousa,

qui a été dans tous les temps le repaire des pirates. Ceux-ci ont causé beaucoup de dommages au commerce européen pendant une partie de la guerre de l'insurrection de la Grèce. Les Anglais avaient pris le sage parti d'occuper cet îlot et d'y établir une petite station maritime.

La ville de la Canée, dans le golfe de ce nom, à l'est de celui de Kissamos, ne possède qu'un port artificiel à moitié comblé. La fertilité de la plage maritime qui environne ce vaste golfe est la principale cause de l'importance de cette ville.

Le golfe profond de la Sude, séparé de celui de la Canée par la gorge étroite de la presqu'île d'Akrotina, est un des meilleurs ports des mers du Levant. L'île et le fort de la Sude le couvrent, comme un brise-lame, contre le seul vent qui puisse y pénétrer, dans sa longueur de plus de deux lieues. Ce port peut contenir un très grand nombre de vaisseaux de ligne. Une flotte stationnée sur ce point intercepterait facilement tous les bâtiments qui se rendraient soit à Constantinople, soit à Alexandrie d'Égypte.

Le château de Rétimo, situé au centre d'un golfe très évasé, ne possède qu'un mauvais port, et n'a d'importance, comme la Canée, qu'à cause de la fertilité de la plaine qui l'environne.

Entre Rétimo et la ville de Candie, la côte maritime est presque inabordable, à cause des nombreux ressauts du mont Ida. Le port de la ville de Candie est mauvais et incomplètement abrité par l'île Die. Mais à l'est de la ville de Candie, derrière le cap Saint-Jean, on voit la baie de Spina-Longa, presque aussi vaste que celle de la Sude.

Sur la côte méridionale de l'île, la baie de Sphakia (1), le golfe de Messara, au pied du mont Ida, et la baie de Hiérapitsa, au pied du mont Dictée, ne sont que des rades dangereuses, exposées aux rafales et ouvertes à tous les vents.

L'île de Candie est divisée en trois sandgiakats : 1° de la Canée, 2° de Rétimo, 3° de Candie.

La ville de Candie, capitale de l'île, a une population de 14000 âmes, Rétimo de 5000, et la Canée de 8000.

L'île de Candie est généralement fertile; sa position, pour le commerce, est une des plus avantageuses de l'univers.

La puissance européenne qui posséderait l'île de Candie aurait la clef principale de la mer Egée, des mers d'Égypte, de Syrie et de Caramanie, ainsi que du grand canal qui sépare l'Afrique des côtes méridionales de la Grèce.

Il serait à désirer, pour l'intérêt général du commerce du Levant, que cette île cessât de dépendre de la domination ottomane, et fût déclarée un pays neutre sous le commandement spécial et distinct d'un prince héréditaire. Ce chef, personnellement intéressé à faire naître et à consolider la prospérité de son île, accueillerait dans ses ports, d'une manière également favorable et protectrice, les bâtiments de toutes les nations. Mais cette prospérité ne pourrait s'affermir qu'en donnant les mêmes droits politiques à tous les habitants sans distinction. Cette juste concession, qui procurerait à l'île

(1) Les Sphakiotes, tous chrétiens, ont un caractère fier et indépendant comme les Maynotes du mont Taygète, dans la Morée; ils ne permettent pas aux musulmans de s'établir parmi eux.

les immenses avantages de la concorde et de l'union, deviendrait un utile exemple pour tous les autres gouvernements de la Turquie. Les dispositions actuelles des Candiotes rendraient assez facile dans cette île l'application de ce principe philanthropique et conservateur.

TURQUIE ASIATIQUE.

Cette partie de l'empire ottoman contient l'Asie-Mineure, à l'ouest; la Haute-Asie, entre l'Euphrate et la Perse, à l'est; et la Syrie, au sud.

ASIE-MINEURE.

L'Asie-Mineure est une vaste presqu'île que la mer Noire, la Propontide, la mer Égée et la mer de Syrie, entourent de trois côtés, et qui s'étend à l'orient jusqu'au bassin de l'Euphrate.

La surface de l'Asie-Mineure est de 24 mille lieues carrées; elle est, par conséquent, vingt-quatre fois plus grande que toute la Morée.

Semblable à cette péninsule européenne, elle présente, comme elle, la forme d'un vaste prisme tronqué, dont le plateau supérieur est une immense plaine très élevée au dessus de la mer, et dont les flancs sont déchirés par des cours d'eau qui se dirigent vers le bassin de l'Euphrate et vers les mers environnantes.

Ce haut plateau central a 80 lieues de longueur, de l'ouest à l'est, depuis Affioum-Hissar jusqu'à Césarée de Capadoce, et environ 50 lieues de largeur, du nord au sud, depuis Angora jusqu'à Konieh (1). Son pourtour occidental est couvert de bourgs et de villages, à cause de son sol fertile et bien arrosé; mais sa partie orientale n'offre guère que des pâturages dans lesquels errent,

(1) Autrefois Iconium.

les immenses avantages de la concorde et deviendrait un utile exemple pour tous vernements de la Turquie. Les disp des Candiotes rendraient assez f l'application de ce principe phil vateur.

ASIATIQUE

à
ar

au
, ca-
mont
eu du
. Lycaon, et
...ce), au pied du

...antes sont situées vis-à-vis des ...es par lesquels les plaines mariti- ...Mineure et la vallée de l'Euphrate com- ...ent avec le grand plateau central de cette pé- ...ule. Elles devraient être régulièrement fortifiées; mais le gouvernement turc les a négligées comme la plupart de sites stratégiques les plus faciles à défendre, qui se trouvent en grand nombre dans ses vastes états.

La Galatie (1) et la Haute-Phrygie occupaient autrefois le plateau central. La Cappadoce et la Petite-Arménie l'entouraient à l'est; le Pont, la Paphlagonie et la Bythinie, sur le littoral de la mer Noire, le couvraient au nord; la Mysie, la Lydie et la Carie, sur la mer Égée, formaient, à l'ouest, la partie la plus fertile et la plus brillante de son entourage; la Lycie, la Pamphilie et la

(1) On assure que la Galatie doit son nom à une troupe nombreuse de Gaulois qui, après avoir ravagé la Grèce et la Thrace, allèrent s'établir sur la partie la plus montueuse et centrale de l'Asie-Mineure.

ˋie, sur la mer de Syrie, présentaient vers le sud une
ontueuse, traversée de l'est à l'ouest par la haute
éridionale du Taurus. La Pisidie, la Lyaconie
, occupaient le terrassement intermédiaire
le haut plateau du centre et la chaîne

du plateau central plusieurs contre-
aux caps les plus saillants des mers
us remarquables de ces contre-
partant du cap Anémour, près
de la Caramanie, vis-à-vis
porte au nord-ouest, passe par
-Hissar et Kutaya, et se dirige sur le mont
d'Asie, d'où il se détourne à l'ouest pour aller
se réunir au mont Ida, de la Troade; 2° un autre contre-fort qui, allant du sud-ouest au nord-est, commence au cap Micale, voisin de l'île de Samos, passe à l'ouest auprès de Kutaya et de Boli, et se termine à la pointe de Kérembé, la plus septentrionale de l'Asie-Mineure.

Deux grandes chaînes, longeant les rivages de la mer Noire et de la mer de Syrie, lient entre eux les contre-forts du plateau central. La chaîne méridionale, qui est beaucoup plus élevée que la chaîne septentrionale, prend le nom de mont Taurus, et la dernière se distingue sous celui d'Anti-Taurus.

Ces deux grandes chaînes, le plateau central, les contre-forts qui se détachent de celui-ci, et leurs intersections nombreuses, présentent aux yeux du voyageur une image confuse et désordonnée en apparence.

C'est à cause de cet ensemble entortillé que les anciens avaient donné aux monts Taurus et au plateau central, dont ils ne faisaient qu'un seul massif, le nom de Serpent-Sinueux.

La chaîne de l'Anti-Taurus ou Taurus de la mer Noire se prolonge à l'est, passe dans l'Arménie, entre Trébisonde et Erzeroum, et va se réunir aux monts Moschiques, qui sont eux-mêmes un contre-fort méridional du Caucase.

Le Grand-Taurus ou chaîne méridionale se prolonge également à l'est, traverse l'Euphrate, un peu au sud de Malatia, et va se joindre près du lac de Van, qu'il enveloppe, à la chaîne médique, laquelle, sortant du Caucase, sépare le royaume de Perse de la Turquie asiatique.

Du point de jonction du Grand-Taurus à la chaîne médique, près du lac de Van et du mont Ararat, on voit se détacher également à l'est une longue ligne montueuse, à laquelle plusieurs géographes ont donné le nom de chaîne indo-persique. Cette chaîne longe à peu de distance le rivage méridional de la mer Caspienne, passe près de Téhéran, capitale actuelle de la Perse, traverse la province persane de Khorassan et celle de Hérat, sépare la Boukarie du royaume de Caboul ou Afghanistan, fournit plus à l'est les sources de l'Indus, et va se réunir aux monts Hymalaya, qui sont les montagnes les plus élevées de la terre.

En parlant de la Syrie nous verrons que la chaîne du Taurus de l'Asie-Mineure se réunit, par le mont Amanus, à la chaîne du Liban et à ses ramifications.

Le mont Caucase est une chaîne continue de montagnes de la plus grande élévation, laquelle occupe entièrement l'espace de terre ou isthme compris entre la mer Noire et la mer Caspienne par les 40 et 42 degrés de latitude nord.

Son inclinaison est de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Sa longueur est de 200 lieues en ligne droite. Il offre un massif aussi étendu et encore plus élevé que les

Alpes d'Europe, puisque son pic dominant (le mont Elbourous) a une élévation de 5425 mètres au dessus du niveau de la mer.

Les plus hautes sommités du Caucase sont granitiques ; mais ses flancs sont couverts de schiste et de grès. On trouve rarement du calcaire dans les hautes vallées ; mais on en voit à nu et en très grandes masses sur le littoral maritime.

Les pentes du Caucase sont extrêmement escarpées vers le nord, et descendent d'une manière presque abrupte sur le grand plateau qui termine de ce côté les vastes steppes de la Russie. Aux yeux des voyageurs qui viennent du nord, le Caucase présente de loin l'aspect d'une immense muraille aussi imposante par sa longueur que par sa grande élévation.

Ses pentes méridionales sont assez douces et se lient avec les chaînes montueuses dont nous avons parlé plus haut.

Les sommités du Caucase sont couronnées de neiges éternelles ; mais ses flancs sont couverts d'arbres et de pâturages. Le luxe de la plus brillante végétation se montre principalement sur son versant méridional.

En avant du flanc septentrional du Caucase on voit couler le Kouban vers la mer Noire, et le Térek vers la mer Caspienne. Ces deux cours d'eau descendent des plus hautes sommités placées au centre de la chaîne caucassienne.

Le Kour, qui prend sa source près des mêmes crêtes du côté du midi, longe de l'est à l'ouest le pied méridional du Caucase, et verse ses eaux dans la mer Caspienne, après avoir reçu l'Araxe qui prend naissance dans les montagnes dont le mont Ararat est un des points culminants.

Les lignes militaires du Kouban et du Térek sont unies entre elles par les forteresses de Grégorieff, de Stavrepole et d'Ekatheringrad.

Ces lignes sont bordées dans leurs intervalles par des hordes de Cosaques venus du Don et du Borysthène. Ces mesures défensives font honneur à la sagesse du gouvernement moscovite.

Les Circassiens sont répandus sur tout le revers septentrional du Caucase. Quoique appartenant par les traités à l'empire russe, ce peuple est demeuré à peu près indépendant.

La province du Daghestan, qui appartenait autrefois à la Perse, occupe la partie orientale du versant septentrional du Caucase, et se trouve contiguë à la Circassie. Le versant méridional de cette grande chaîne est occupée, de l'ouest à l'est, par la Mingrélie, l'Imérétie, la Géorgie, et par la province, autrefois persane, du Chirvan.

Trois routes conduisent des lignes du Kouban et du Térek dans la Géorgie et la Mingrélie, à travers la chaîne du Caucase : la première tourne le Caucase vers la mer Noire ; la seconde passe le long de la mer Caspienne, et la troisième le traverse vers son centre à un col élevé, d'où sort le Térek.

La route de la mer Noire, qui est celle de l'entrée des Russes en Turquie, parcourt un terrain bas, souvent noyé vers le nord par les eaux qui s'épanchent du Kouban ; elle était successivement défendue par les forts d'Anapa et de Soudjouck-Kalek, et par le château de Ghélindgik.

Mais le fort d'Anapa et celui de Soudjouk-Calek ne peuvent être considérés que comme des batteries de côtes. Celui de Ghelindgik a très peu de développement

et ne suffit pas même pour défendre la belle rade de ce nom, qui peut recevoir les plus gros navires. — C'était dans ces trois échelles de la mer Noire, et dans le port de Poti, à l'embouchure du Phase, que les Circassiens venaient autrefois vendre leurs marchandises aux Turcs. C'était là qu'on allait chercher les belles esclaves qui peuplaient les harems de la Turquie.

On a peine à concevoir l'imprévoyance du gouvernement ottoman, qui, couvert par la ligne inabordable du Caucase, n'avait que ce seul défilé à défendre, et qui l'avait négligé au point de n'y établir que des batteries de côte et de petits ouvrages incapables de faire une longue résistance.

Le même reproche doit être fait au gouvernement persan, qui, ayant à couvrir à l'extrémité orientale du Caucase, près de la mer Caspienne, le défilé de Derbent, encore plus difficile et plus étroit que celui d'Anápa, avait négligé de le fortifier, d'y établir une garnison suffisante, et l'a laissé tomber entre les mains des Russes (1).

La Daghestan ou le pays des Lesghis, autrefois Dahes, dans lequel se trouvent les Pyles albaniennes, a été cédé par la Perse à la Russie. — Ce fut un triste don pour cette dernière puissance, car les Lesghis ou Dahes sont encore, comme dans l'antiquité, la partie la plus féroce et la plus indomptable de la population du Caucase (2).

Le troisième chemin, par le col du Térek et par le centre du Caucase, ne présente qu'un défilé continu au milieu de rochers escarpés et de précipices. Il n'ad-

(1) Ce défilé était connu des anciens sous le nom de *Pyles albaniennes*.
(2) *Indomiti Dahes*. (VIRGILE.)

met pas les voitures ; les chevaux le passent avec la plus grande difficulté : ces animaux ont besoin d'être soutenus par des cordes, en plusieurs endroits, pour ne pas tomber dans les abymes.

N'ayant plus à redouter les formidables passages du Caucase, dont ils sont devenus les maîtres, les Russes peuvent actuellement utiliser pour leur défense cette énorme chaîne de montagnes.

Profitant de la faiblesse de ses ennemis et de ses brillants succès dans les dernières guerres, la cour de Saint-Pétersbourg est parvenue non seulement à enfermer tout le massif du Caucase dans ses possessions, mais encore à s'étendre vers le sud. Elle s'est fait céder par la cour de Téhéran et par la Sublime-Porte la Mingrélie, l'Imirétie, la Géorgie, le Chirvan (ancienne Albanie), ainsi que tout le bassin du Kour, et la partie septentrionale de celui de l'Araxe. Ce dernier bassin renferme la haute vallée d'Érivan ; celui du Kour contient le pachalik de Akalziké et la Géorgie turque.

On peut dire que depuis ces concessions la Turquie asiatique et la Perse sont entièrement livrées à la merci de la Russie. C'est pour être maîtres absolus et tranquilles de cette frontière importante que les Russes travaillent avec persévérance, depuis de longues années, à soumettre complétement à leur autorité toutes les populations belliqueuses des deux versants du Caucase.

C'est alors qu'ils pourront dire que toute l'Asie occidentale et méridionale, y compris l'Indostan, se trouvent ouvertes à leurs invasions.

Mais revenons à l'Asie-Mineure, que nous avons quittée pour expliquer tout l'ensemble des chaînes montueuses du système Tauro-Caucasien, et présentons le tableau des cours d'eau de cette vaste péninsule, de ses

vallées, de ses principales communications et de ses villes les plus importantes.

En quittant les versants méridionaux du Caucase, on trouve la rivière du Phase entre les deux provinces de Mingrélie et d'Imirétie au nord, et la province de Gourié au sud. Tout ce bassin appartient actuellement à la Russie.

On rencontre ensuite sur le territoire ottoman les Lazes, population guerrière et turbulente, qui habite le littoral maritime du pachalik de Trébisonde. Ce pachalik faisait partie autrefois du royaume du Pont.

Après la chute de Constantinople, en 1453, ce pays, malgré sa petite étendue, avait pris le titre fastueux d'empire de Trébisonde, sous la domination d'un des princes fugitifs de la maison de Comnène.

La ville actuelle de Trébisonde a une très mauvaise rade. Elle aurait été mieux placée sur le site de Platana, où existe un bon port.

Cependant Trébisonde est le débouché maritime de l'Arménie. Cette ville est également importante sous le rapport militaire, parce qu'on pourrait, de ce point maritime, monter en quelques marches sur le plateau d'Erzeroum, qui domine toute la Turquie d'Asie.

La côte maritime, depuis Trébisonde jusqu'à Sinope, est agréablement découpée par une infinité de cours d'eau qui descendent, soit du plateau central, soit de la chaîne peu élevée du Taurus septentrional. Parmi ces cours d'eau on distingue, de l'est à l'ouest, 1° la rivière de Gumuch-Kané, qui a son embouchure près de la ville de Tiraboli; 2° le Thermodon, qui mouille les murs de Thermès; 3° le Yekil-Irmak (anciennement Iris), qui est formé par la réunion de l'affluent de Niksar et de celui de Tokat.

Les villes du bassin de l'Iris sont Kara-Hissar, Niksar, Tokat, Amasie et Sansoum-Niksar. L'ancienne Néo-Césarée, et Kara-Hissar, sont de petites villes peu importantes. Mais Tokat, dont la population est de 45000 habitans, fait un commerce considérable en soie, en maroquins, et surtout en cuivre, que l'on exploite dans les montagnes voisines.

Tokat est sur la route que suivent les caravanes qui de la Perse se rendent à Constantinople. L'enceinte de Tokat est protégée par deux petits forts extérieurs. Des tours carrées la flanquent sur tout son développement. Cette ville, si importante par son commerce et sa position, devrait être mise dans un bon état de défense par des ouvrages avancés.

La ville d'Amasie a beaucoup perdu de son ancienne importance; mais, se trouvant sur le chemin de Tokat à la mer, elle se soutient encore par son commerce de passage. Le bourg de Tchar-Chambey, au dessous duquel l'Iris se jette dans la mer Noire, est actuellement l'échelle maritime de Tokat et d'Amasie.

Avant d'arriver au Kisil-Irmak (autrefois Halys), qui est le plus grand cours d'eau de cette péninsule, on trouve le golfe de Sansoun, avec le port et la petite ville de ce nom. Ce golfe, qui était assez profond, se comble tous les jours par les alluvions successives des fleuves Iris et Halys, qui s'y jettent.

Cette diminution progressive de la profondeur de l'eau dans les ports maritimes se fait sentir sur tout le littoral de l'Asie-Mineure.

L'Halys prend sa source dans le plateau central et le traverse. Son principal affluent, qui passe par la ville de Sivas, sort des hautes montagnes qui bordent à l'ouest le bassin de l'Euphrate. L'autre affluent vient du mont

Lycaon et baigne les murs d'Aksérai. Réunis près du bourg de Mandjour, au centre même du grand plateau, ces deux affluents coulent à peu de distance de Yeuzgat, et se jettent, après de longs et nombreux détours, dans la mer Noire, au dessous de Baffra.

Yeuzgat est le séjour habituel de la famille autrefois très puissante des Tchapan-Oglou, dont le chef, par droit héréditaire, gouvernait une grande partie du vaste bassin du fleuve Halys. Ce privilége féodal a été aboli par le sultan Mahmoud.

Sinope, port de mer et chantier de construction de la marine militaire de l'empire ottoman, est situé dans un golfe demi-circulaire, près du cap Indgé, qui est une des pointes les plus saillantes de l'Asie-Mineure vers le nord.

A cinq lieues à l'ouest du cap Indgé on trouve le cap Kérempé, qui, s'avançant également vers le nord, ne se trouve plus qu'à 42 lieues de distance de la Tauride. C'est la partie la plus étroite de la mer Noire.

On voit entre le cap Indgé et le cap Kérempé le port de Inépoli, qui est l'échelle maritime de la ville de Castamouni, autrefois Pompéiopolis. Toute cette partie de la Paphlagonie est couverte d'arbres forestiers et fournit en abondance des bois de construction au port militaire de Sinope.

La côte s'abaisse au delà du cap Kérempé, et présente, après le petit port de Ghidros, celui d'Amasra, l'ancienne Amastris.

Placé, comme Sinope, sur l'isthme d'une péninsule, Amasra est également très facile à fortifier. Ces deux villes n'ont à présent qu'une enceinte en mauvais état. Elles sont cependant d'une haute importance politique et militaire.

Au delà d'Amasra, on trouve le fleuve Parthénius, qui était la limite orientale de la Bythinie. Ce cours d'eau est profond, encaissé, et navigable par des bateaux. Il descend du plateau central, et débouche dans la mer Noire, au dessous du bourg de Bastin.

On trouve, plus à l'ouest, l'embouchure du Sangaris, autrefois Sangarius, avec le port d'Héraclée de Bythinie, qui sert d'échelle à la ville assez florissante de Boli.

Le Sangarius se compose de trois affluents qui descendent, l'un de la haute plaine d'Angora, l'autre du mont Dindymène, et le troisième du mont Olympe. Le bassin du Sangarius contenait autrefois les villes de Pessinonte, de Gordium, de Dorylée et de Bithynium, qui n'offrent actuellement que des ruines. Ses villes actuelles sont Angora, Louka, Beybazar et Kutaya.

Angora, autrefois Ancyra, est une des villes les plus importantes de l'Asie-Mineure. Sa population est d'environ 40000 âmes. Son air atmosphérique, d'une extrême salubrité, est favorable à la longueur de la vie humaine. On attribue à ses beaux pâturages la laine soyeuse qui distingue les chèvres de ce pays.

Située sur la plus facile et la plus importante des communications entre le rivage de la mer Noire et celui de la mer de Syrie, à travers le plateau central, la ville d'Angora fait un commerce actif et florissant.

Kutaya est la ville capitale de tout le pachalik d'Anatolie.

Après le petit port de Calpé, la côte maritime ne présente plus, jusqu'à l'entrée du Bosphore de Thrace, qu'une plage ouverte où l'on peut, presque partout, débarquer avec facilité et sans obstacle.

On ne voit sur cette côte qu'un seul moyen de défense, qui consiste dans un petit fort carré, commandé

de toutes parts, au fond de la baie de Riva. Nous avons eu l'occasion de remarquer par nous-même, sur les lieux, combien il serait utile d'établir une ligne d'ouvrages défensifs depuis la baie d'Artana, un peu à l'est de celle de Riva, jusqu'au golfe de Nicomèdie, qui s'avance très profondément dans les terres. Cette ligne défensive n'aurait par terre qu'environ cinq lieues d'étendue. Elle pourrait être couverte par un canal qui serait alimenté par les eaux des petites rivières qui descendent, d'un côté, dans le golfe de Nicomédie, et de l'autre dans la mer Noire. Appuyée par des redoutes et par des forts qui seraient construits à Riva, et dans la baie de l'Ancre, laquelle n'est qu'à 600 mètres du Bosphore, cette zone militaire pourrait être facilement défendue, et couvrirait parfaitement la ville de Scutari, faubourg de Constantinople, ainsi que tout le littoral asiatique du Bosphore et les ouvrages qui, de ce côté, défendent le passage du canal.

On pourrait même prolonger cette zône défensive jusqu'au Sangarius, qui n'est séparé que par une distance de cinq lieues de l'extrémité orientale du golfe de Nicomédie. Cette seconde zone exigerait moins de travaux que la première.

Nous avons déjà démontré, dans nos considérations sur la Turquie d'Europe, qu'un ouvrage semblable pourrait être construit entre le littoral de la mer Noire et les lacs de Buyuck-Tchekmedgé et Cutchuk-Tchekmedgé, près de la mer de Marmara, de manière à couvrir et à isoler complétement le rivage occidental du Bosphore, ses ouvrages défensifs, la ville de Constantinople et ses faubourgs européens.

Nous avons décrit plus haut le Bosphore de Thrace dans sa configuration physique; nous avons fait appré-

cier l'immense importance de ce canal, qui lie deux mers, et qui, situé entre l'Europe et l'Asie, facilite et agrandit les relations commerciales de ces deux continents.

A l'embouchure méridionale du Bosphore, la côte asiatique se détourne à l'est et forme le golfe de Nicomédie ou Ismit.

A l'entrée de ce golfe, on voit les îles des Princes, qui sont couvertes d'oliviers, tandis que cet arbre toujours vert ne croît pas avec succès sur le continent voisin. Le petit bras de mer qui sépare ces îles de la côte asiatique suffit pour y produire une élévation dans la température moyenne de l'air.

Le golfe de Mondania est au sud de celui de Nicomédie. Les anciens le connaissaient sous le nom de golfe de Cius ou Cianien. Ce golfe reçoit les eaux du lac Ascanius, sur les bords duquel était située l'ancienne ville de Nicée, célèbre par le concile général de ce nom.

Mondania est le port de Brousse (ancienne Prusse), ville considérable qui se trouve à sept lieues de la mer, au pied du mont Olympe. La population actuelle de Nicomédie n'est que de 1500 âmes, celle de Nicée de 12000; mais celle de Brousse s'élève à plus de 50000 habitants.

La vaste plaine qui entoure Brousse est couverte de mûriers. L'abondance des ruisseaux qui descendent de l'Olympe entretient partout la plus belle végétation. Des eaux thermales attirent dans cette ville des malades de toutes les parties de la Turquie.

Le Rhyndacus prend sa source dans le mont Olympe, et tombe dans la Propontide, entre le golfe de Mondania et la presqu'île de Cyzique.

On voit encore sur l'isthme de Cyzique les anciennes ruines de la ville de ce nom. Cette presqu'île forme deux

vastes baies : l'une à l'est, et l'autre à l'ouest. C'est dans la baie occidentale, couverte par la petite île de Marmara (Proconèse), que l'Asopus et le Granique ont leurs embouchures. Ces deux derniers cours d'eau descendent du mont Ida de la Troade.

Toute la côte maritime, depuis Cyzique jusqu'au cap Cara-Boghaz, à l'entrée septentrionale de l'Hellespont, est basse et marécageuse.

L'Hellespont a 15 lieues de longueur, et sa largeur varie de 1800 à 5000 mètres. Son rétrécissement commence entre Tchardag (ancien Parium) et la ville de Gallipoli. Sa largeur, sur ce dernier point, est de 4000 mètres; elle diminue insensiblement jusqu'à être réduite à 1800 mètres à la pointe de Nàgara, entre les ruines d'Abydos et celles de Sestos.

Nous avons déjà décrit les châteaux destinés à la défense de l'Hellespont. Nous ajouterons que sur la côte d'Asie, près du fort de Sultan-Calessi, on voit, aux bords du Rhodius, la ville moderne des Dardanelles, qui contient environ 6000 habitants.

Le mont Ida, qui alimente l'Asopus, le Granique, le Rhodius et le Simoïs, renferme, avec toutes ses branches, l'ancienne Mysie, dans laquelle la Troade était comprise.

La plaine de Troie, arrosée par le Simoïs et le Scamandre, avait quatre lieues de longueur sur deux de largeur. Il paraît certain que c'est au pied de la colline où naît le Scamandre, et près d'un lieu nommé Bounar-Bachy, qu'était située Ilion, ou l'antique Troie. La citadelle, nommée Pergame, occupait le sommet de cette colline. La ville d'Alexandria-Troas était située près de la mer, loin de l'emplacement de l'ancienne ville d'Ilion.

Ses murs d'enceinte sont encore remarquables entre le cap Sigée et le cap Lectos (aujourd'hui cap Baba.)

Dans le golfe d'Adramiti, on voit la ville de ce nom et les ruines d'Assos. C'était à l'entrée de ce golfe que se terminait l'ancienne Mysie, dont la côte sur la mer Egée prenait le nom d'Eolide.

Vis-à-vis les îles Hécatonises du golfe d'Adramit, on voyait naguère la florissante ville de Cydonie, qui devait sa prospérité à ses fabriques, et à un excellent collége où beaucoup de familles grecques du Levant avaient coutume d'envoyer leurs enfants pour y recevoir une éducation littéraire et industrielle. Fondée sous le règne du sultan Sélim III, et protégée par ce prince, cette ville avait acquis en peu de temps une population industrieuse qui s'accroissait tous les jours. Mais au commencement de l'insurrection de la Grèce elle a disparu sous le fer fanatique des musulmans de l'Asie-Mineure. On n'y voit plus que des ruines.

C'est près de Cydonie, nommée Aïvali par les Turcs, que se trouve le meilleur mouillage entre le golfe d'Adramiti et l'île de Lesbos ou Mytilène.

Cette dernière île, qui est très fertile et couverte d'oliviers, possède plusieurs ports spacieux, profonds et très sûrs. Celui de Hiéro, actuellement port Olivier, près de la pointe méridionale de l'île, vis-à-vis le golfe de Smyrne, est le mieux abrité.

Dans le grand canal de Lesbos, vis-à-vis la côte d'Asie, on voit le port de Mytilène. Caloni, sur la côte occidentale de la même île, offre un mouillage aussi vaste que celui de Hiéro. — Le port de Sigri, près des ruines de Méthymne, est ouvert, dans le nord de l'île, aux navigateurs qui viennent de l'Hellespont.

Après le canal de Lesbos on arrive au cap Sana, ensuite aux îles Arginus, et enfin au golfe où débouche le Caïcus. Ce fleuve vient des montagnes qui lient le mont Ida au mont Olympe; il arrose la plaine de Kirk-Agach et celle de Pergame.

Pergame, ancienne capitale des rois atalaïdes, est à quatre lieues de la mer. La ville moderne, construite sur l'emplacement de l'ancienne, a une population de 6000 habitants. Le cotonnier fait la principale richesse des plaines environnantes.

Avant d'entrer dans le golfe de Smyrne, on trouve, en venant du nord, les baies de Cumes, de Phocée la vieille et de Phocée la nouvelle. Phocée la vieille est le berceau de Marseille. Son port est excellent; il est le refuge ordinaire des bâtiments que la contrariété des vents empêche d'entrer dans le golfe de Smyrne. — Une forteresse trop élevée est destinée à protéger ce port.

Le golfe de Smyrne, qui a dix lieues de profondeur, est bordé par la péninsule de Phocée, par le cap Maléna, aujourd'hui Carabouroun, vis-à-vis les bouches de l'Hermus; par les îles Vourla, et au fond par la ville de Smyrne, bâtie sur la croupe du mont Pagus. — Ce golfe contient plusieurs havres excellents. Mais les cours d'eau qui y tombent, et particulièrement l'Hermus, y déposent beaucoup de sables, dont l'effet successif est de diminuer la profondeur des eaux et de rendre impraticable aux gros navires plusieurs rades dont le mouillage étaitsautrefois fréquenté par eux.

Les îles de Vourla, vis-à-vis Smyrne, sont presque contiguës à la presqu'île de Clazomène. Elles couvrent actuellement les vaisseaux de ligne contre les vents du

large, et leur procurent, sous leur protection, le meilleur mouillage de tout le golfe.

Le Mélès, faible cours d'eau, sépare la ville actuelle de Smyrne du site qu'occupait l'ancienne, du temps d'Homère. On voit très peu de monuments antiques dans cette ville, qui est une des plus anciennes de la terre.

Des vaisseaux de tous les pays affluent dans le port de Smyrne. Des caravanes de chameaux y apportent des produits de toute l'Asie.

Le commerce immense de cette échelle était évalué annuellement (1), avant le siècle actuel, à 100 millions de francs, tant pour les entrées que pour les sorties des marchandises qu'apportaient les navires et les caravanes. Mais il a commencé à déchoir depuis le commencement de ce siècle, et surtout depuis que les Européens vont chercher en Egypte les cotons qu'ils avaient coutume d'acheter à Smyrne et à Salonique.

La population de Smyrne est d'environ 120 mille habitants, dont 60 mille professent la religion musulmane.

Entièrement livrés au commerce, les habitants de de cette ville dédaignent toute autre occupation. Ses environs sont tristes et nus, comme ceux de presque toutes les villes turques. Les jardins seuls sont cultivés avec soin par des Grecs. On voit abonder, dans les vallées voisines, l'olivier, l'oranger et le grenadier, parce que ces arbres nécessitent peu de travail et de soins.

L'Hermus, qui descend du mont Dindymène, traverse successivement le bourg de Cadore et les plaines de Sardes, de Sélinde et de Magnésie. Il tombe dans le golfe

(1) C'était l'opinion de Peyssonet, ancien consul général de France, qui a écrit, avant la révolution française de 1789, un ouvrage excellent sur le commerce du Levant.

de Smyrne. Ce fleuve séparait autrefois la Mysie de la Lydie, et le littoral de l'Eolide de celui de l'Ionie. — On se rend en dix-huit heures de marche de Smyrne à Pergame, en passant l'Hermus et en traversant le mont Sardana, pour descendre dans la vallée du Caïcus. — Quand on veut aller de Smyrne à Magnésie, on quitte la route de Pergame au village de Hadgilar, et on s'élève sur le mont Sypèle pour descendre par une pente rapide à Magnésie, après huit heures de chemin. Magnésie est une ville de 26 mille habitants : six mille sont chrétiens ou Juifs, et le reste se compose de mahométans.

Kirk-Agach, situé près des sources du Caïcus, et Akhissar, près de l'origine de l'Hyllus, sont deux marchés renommés pour la vente des cotons. Ces cotons sont généralement filés et teints en rouge ; on les recherche, dans la Turquie, pour la beauté et la solidité de leur couleur.

Sardes, ancienne capitale de la Lydie, n'est plus habité que par des bergers nomades. — Le ruisseau qui traverse ses ruines tombe dans l'Hermus. C'est l'ancien Pactole ; mais on y trouve très rarement des paillettes d'or.

L'Ionie occupait le littoral maritime de cette partie de la Lydie.

On voit les ruines d'Ephèse dans la vallée du Caystre. On s'y rend par le village d'Ayas-Rouk, après avoir traversé le mont Galésus. — Le Caystre descend du mont Tmolus.

L'île de Chio et celle de Samos sont situées, la première à l'ouest du golfe de Smyrne, et la seconde devant la côte maritime de l'Ionie.

L'île de Chio, qui a neuf lieues de long sur une lar-

geur moyenne de quatre lieues, est située vis-à-vis le port de Tchesmé (1), de la presqu'île de Clazomène.

La fertilité de son sol, la douceur de son climat et ses relations de commerce entretenues avec Smyrne, avaient fait de l'île de Chio une terre opulente et le séjour le plus délicieux de l'Archipel. Sa population s'était élevée à plus de 80 mille habitants.

Mais, amollis par une vie douce et efféminée, les habitants de cette île étaient regardés dans tout le Levant comme manquant de courage et d'énergie. Nous ferons connaître dans nos récits historiques l'horrible catastrophe qui a fait périr une grande partie de cette population.

L'île de Samos, montueuse et difficile, n'a pour ressource principale que ses vignobles.

Les montagnes de Samos paraissent se confondre avec le mont Mycale, qui forme l'extrémité occidentale d'une des branches du Taurus.

En sortant du golfe d'Ephèse par le canal de Samos, on entre dans celui de Milet. Les atterrissements du Méandre ont changé l'aspect du golfe de Milet; l'ancienne ville de ce nom a disparu dans les marais. Le fond de la baie est devenu un lac séparé de la mer; on ne trouve que des eaux pestilentielles dans les lieux où s'élevait la plus belle cité de l'Ionie.

Le Méandre naît au sud d'Afioum-Hissar (2), sur le plateau central de l'Asie-Mineure. Il fait un grand nom-

(1) Célèbre par la destruction d'une flotte ottomane par les Russes en 1770.

(2) Affioum-Hissar est, après Smyrne, la plus grande ville de l'Asie-Mineure. Son commerce est très actif; sa population s'élève à 45000 âmes.

bre de circuits dans les plaines de Trallès, d'Antioche et de Magnésie, avant de se jeter dans la mer. Ce cours d'eau servait autrefois de limite entre la Lydie et la Carie, et entre le littoral de l'Ionie et celui de la Doride.

La côte maritime s'abaisse ensuite vers le sud. Son aspect est très dentelé. Sur les ruines d'Halicarnasse, on trouve la forteresse moderne de Boudron. Cette forteresse n'est qu'un carré médiocre flanqué de tours, avec un donjon au centre. Elle domine, entre l'île de Cos et le continent, la passe par laquelle on pénètre dans le golfe Céramique.

Tous les monuments anciens ont disparu dans la Carie; on ne voit aucune trace du temple de Vénus, ni du célèbre tombeau de Mausole, bâti par la reine Artémise.

Après le golfe Céramique on rencontre le golfe de la Doride, et plus loin celui de Macri, qui est le plus beau mouillage de la côte (1).

L'ancienne Carie finissait au golfe de Macri, où commençait la Lycie.

L'île de Rhodes, située devant le golfe de Macri, à la pointe sud-ouest de l'Asie-Mineure, occupe une position extrêmement importante, parce que tous les bâtiments qui se rendent de l'Hellespont et de la mer Egée dans les mers de Syrie et d'Egypte sont obligés de la reconnaître.

Cette île, qui a appartenu à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, a été long-temps le boulevart de la chrétienté contre les Turcs. — Après avoir repoussé leurs

(1) La flotte anglaise qui se rendait en Égypte avec une armée expéditionnaire en 1801 séjourna pendant quelques semaines dans la rade de Marmorice, voisine du golfe de Macri.

attaques, elle finit par succomber, dans le 16e siècle, à la fin d'une très longue et très glorieuse résistance opposée par le grand-maître Villiers de l'Isle-Adam à une armée de 120 mille Osmanlis. Les forces ottomanes étaient commandées par le sultan Soliman le Magnifique en personne.

On voit encore à Rhodes, en assez bon état de conservation, le palais du grand-maître, les maisons des principaux dignitaires de l'ordre, et leurs armoiries sculptées au dessus des portes d'entrée. Mais le port de cette ville, qui la première, dans l'antiquité, a publié les lois commerciales et consulaires des nations, est presque entièrement comblé; ses fortifications tombent en ruines et ne sont plus susceptibles de défense.

En continuant à longer la côte, on trouve, à l'est du golfe de Macri, le cap Yedi-Bournou, connu autrefois sous le nom de Cragus de Lycie.

Ce cap est surmonté par un pic dominant qu'on présume être l'antique Cragus.

On rencontre ensuite les ruines de l'ancienne ville de Patara. Ayant été réparée par Ptolémée Philadelphe, cette ville était devenue célèbre sous le nom d'*Arsinoé*.

L'île de Castel-Rosso (autrefois *Mégiste*), est à l'est d'Arsinoé. On trouve, au nord de cette île, sur la terre ferme, le port de Vathy, qui offre un bon mouillage protégé par deux petits châteaux.

Le promontoire Sacré, bordé par les petites îles Chélidoniennes, était autrefois la limite entre la mer Egée et la mer de Chypre. On le nomme actuellement cap Kélidonia.

Après avoir doublé le cap Kélidonia, on entre dans le golfe de Satalie, au fond duquel on trouve la ville de ce nom. Cette ville, bâtie en amphithéâtre sur les pré-

miers gradins du mont Climax, est entouré d'une faible enceinte et possède une population de 8000 habitants, presque tous musulmans.

Le mont Climax servait autrefois de limite entre la Lycie et la Pamphilie.

Le cap Anémour, qui est la pointe la plus méridionale de l'Asie-Mineure, sépare les deux grands golfes de Satalie et d'Alexandrette, qui s'avancent l'un et l'autre profondément dans les terres.

Sur le littoral oriental du golfe de Satalie on voit descendre rapidement plusieurs cours d'eau qui viennent de la chaîne du Taurus méridional ou grand Taurus. On y aperçoit aussi les ruines assez bien conservées de quelques villes anciennes, entre autres celles d'Eski-Adalia (Adalie-la-Vieille) et de Sélinonte ou Trajanopolis, où mourut l'empereur Trajan. Le Sélinus, qui traverse cette dernière ville, séparait autrefois la Pamphilie de la Cilicie.

A l'est du cap Anémour, on rencontre le cap Kizliman, autrefois Possidonium, et plus loin la petite ville de Kélindris (anciennement Celinderis).

C'est dans le port assez bien abrité de Kélindris qu'on s'embarque ordinairement pour se rendre à Cérina, dans l'île de Chypre. La distance entre Kélindris et Cérina est de dix-huit lieues marines. On a établi un service régulier entre ces deux villes pour la correspondance de Constantinople avec l'île de Chypre.

En sortant de Kélindris on trouve, à l'est, le cap Sarpédon, et un peu plus loin la petite ville de Sélefké (ancienne *Seleucia Thrachœa*), sur le Calycadmus, dont le bassin contient le bourg d'Eminné et la petite ville de Moût.

Entre l'embouchure du Calycadmus et celle du Lamis

on aperçoit les deux forts, actuellement ruinés, de Korgos et de Cateler. Près de ces forts sont les ruines de Corycos et celles de Sébaste.

Le Lamis séparait autrefois la Cilicie *Thrachœa*, ou montagneuse, de la Cilicie *Campestris*, qui est beaucoup moins accidentée et plus fertile que l'autre.

On trouve dans cette dernière province les ruines de la ville de Soli ou Pompéiopolis, reconstruite par Pompée après l'extirpation des pirates ciliciens. Pompéiopolis était, dans l'antiquité, une des villes les plus importantes de cette partie de l'Asie-Mineure.

A deux lieues à l'est de Soli, on arrive au port de Mersina. Cette rade ouverte a l'avantage de posséder un fond d'une très bonne tenue : c'est pour ce motif qu'elle est fréquentée par les bâtiments européens. Les consuls de France et d'Angleterre qui résident à Tarsous ont établi à Mersina de vastes magasins, où des presses hydrauliques et autres presses ordinaires sont employées à comprimer et à réduire à un moindre volume les laines et les cotons qui doivent être embarqués dans le port. Ils ont réuni sur ce point plusieurs familles venues de l'île de Chypre et de l'intérieur de l'Anatolie.

Le village de Mersina s'accroît tous les jours et deviendra très important par la suite. Étant situé à l'ouest des marais, il ne souffre pas des émanations des plaines insalubres de Tarsous et d'Adana, parce que les vents de ces parages soufflent continuellement de l'ouest et du sud-ouest pendant les chaleurs de l'été.

Le port de Kasauli, étant plus rapproché de Tarsous que celui de Mersina, est fréquenté par les navires syriens et par les caboteurs du pays. Mais les marais qui l'entourent rendent son séjour très dangereux.

Long-temps négligée, la ville de Tarsous, qui avait été, dans l'antiquité, sous le rapport des sciences et des beaux-arts, la rivale d'Athènes et d'Alexandrie d'Égypte, commence à sortir de sa langueur pour prendre depuis quelques années un développement rapidement progressif. Les cuivres de Tokat, au lieu de suivre la longue route maritime de la mer Noire, du Bosphore, de l'Hellespont et de l'Archipel, étaient portés par terre à Tarsous, pour être expédiés ensuite vers la Syrie et l'Égypte.

La proximité de Tarsous à Tokat était le motif de cet envoi direct, qui procurait aux négociants intéressés dans ces transports une grande économie d'argent et de temps. Mais les réclamations et les instances des commerçants de Smyrne, qui voyaient avec dépit que cette branche importante de leurs relations commerciales allait leur être enlevée, parvinrent, en 1834, à faire reprendre aux expéditions des cuivres de Tokat leur ancienne direction.

Ce système, favorable seulement aux monopoleurs, mais contraire au bon sens et à l'intérêt des peuples, ne peut pas durer long-temps. Les cuivres de Tokat reprendront probablement bientôt la route de Tarsous, pour la fourniture de ce métal aux pachaliks de Syrie et à l'Égypte. La Porte, qui vient de faire rentrer Tarsous et Adana sous sa domination directe, n'a plus les mêmes craintes et les mêmes motifs politiques qui lui avaient fait prêter, en 1834, une oreille attentive aux réclamations intéressées des négociants de Smyrne.

Les expéditions de Tarsous et d'Adana en cotons et en laines prennent tous les jours un plus grand développement. La vaste plaine maritime placée au-dessous de ces deux villes produit en abondance des cotons de très bonne

qualité. Les laines de la Caramanie ont toujours été classées parmi les plus belles de la Turquie. En les soumettant à l'action puissante des presses hydrauliques, on rend leur transport par mer plus facile et moins coûteux, et on les garantit presque entièrement des dangers d'une fermentation intérieure.

Tarsous, devenu une échelle importante de l'Asie-Mineure, a une population progressive de 10000 âmes. Le Cydnus, qui traverse cette ville, et qui fut remonté autrefois avec une pompeuse magnificence par la flotte des galères de la reine Cléopâtre, se trouve actuellement obstrué par une barre sablonneuse à son embouchure.

La ville d'Adana, chef-lieu du pachalik de ce nom, possède une population de 20 à 25000 âmes, laquelle entretient un commerce actif avec les villes importantes de Césarée de Cappadoce, d'Alep et de Damas.

Le Sarus baigne les murs d'Adana. Ce cours d'eau et celui du Cydnus causent, à l'époque des chaleurs, par leurs inondations durant l'automne et l'hiver, l'insalubrité de cette partie très fertile de la Caramanie. On avait proposé à Ibrahim-Pacha de réunir au pied du Taurus, par un grand canal, les eaux du Sarus à celles du Cydnus, et de couper la plaine par de nombreux canaux intermédiaires. La salubrité du pays aurait été assurée, et ses produits végétaux seraient devenus beaucoup plus considérables. Ce projet avait plu à Ibrahim-Pacha et avait été approuvé par Méhémet-Ali. Il aurait reçu son exécution si le pays était resté sous la domination égyptienne.

Situés au pied des débouchés de la chaîne montueuse qui les environne au nord, Adana et Tarsous occupent des positions très importantes sous le rapport militaire.

La ville de Tarsous est plus susceptible d'être mise dans un bon état de défense ; celle d'Adana a le grand défaut d'être complétement dominée par des coteaux voisins.

Les gorges du Sarus étaient les Pyles ciliciennes, par lesquelles les anciens descendaient du plateau central pour se rendre au littoral maritime de la Cilicie. Les défilés qu'on traverse pour aller d'Adana à Alexandrette, le long du golfe, étaient les Pyles maritimes.

En arrière et au sud des Pyles ciliciennes, Ibrahim-Pacha avait fait construire à Kulek-Boghas huit batteries formidables, contenant ensemble 150 bouches à feu.

Une mine de plomb argentifère d'une grande richesse, trouvée dans le voisinage de ce défilé, avait été mise en exploitation par les Égyptiens. Des ingénieurs européens dirigeaient les opérations métallurgiques. Cette mine rendait 45 à 50 pour 100 de plomb d'une excellente qualité.

La ville d'Issus, située autrefois au centre des Pyles maritimes, a disparu sous les eaux d'un marais qui couvre l'importante position qu'elle occupait.

Le Pyrame, qui descend du point de jonction du Taurus avec l'Amanus, tombe dans le golfe d'Alexandrette, après avoir traversé la ville de Marach et le bourg de Messès. On trouve sur ce dernier point le seul pont qui existe pour les communications de la Caramanie avec la Syrie.

La vallée du Pyrame, quoique naturellement fertile, n'est pas cultivée. Elle est habitée par des hordes errantes de bergers turcomans.

La province de Marach, située avantageusement entre les montagnes, est très productive.

ILE DE CHYPRE.

L'île de Chypre est une des plus grandes de la Méditerranée. Placée devant le cap Anémour, elle a une forme semblable à celle de la côte asiatique qui lui est opposée, c'est-à-dire saillante vers le sud et rentrante vers le nord. Le canal qui la sépare de la Caramanie a une largeur moyenne de 18 à 20 lieues.

La surface totale de l'île de Chypre est de 280 lieues carrées. Sa longueur est de 45 lieues depuis le cap Saint-Epiphane, à l'ouest, jusqu'au cap Saint-André, à l'est. Une chaîne montueuse la traverse dans toute sa longueur.

Un plateau supérieur, où se trouvent le bassin et la ville de Nicosie, occupe la partie centrale de l'île. Ce bassin doit avoir formé anciennement un lac, dont les eaux se sont écoulées à l'est par la vallée étroite qui se prolonge jusqu'à Famagouste.

Le sol du bassin de Nicosie est très fertile. La végétation la plus brillante et la plus variée règne sur ce plateau, ainsi que sur ses versants vers la mer.

La ville de Nicosie, qui est la résidence du pacha de Chypre, renferme une population de 12000 âmes presque entièrement musulmane. Les chrétiens habitent les plages et les villes maritimes au nombre de 40000.

On respire l'air le plus pur à Nicosie et dans les parties montueuses de l'île. Mais des vapeurs méphitiques qui s'exhalent des eaux stagnantes des plages maritimes causent pendant les chaleurs, et surtout durant l'automne, des fièvres intermittentes dans tous les lieux voisins de la mer.

Cette cause active de mortalité a fait abandonner les anciennes villes de Paphos, d'Amathonte et de Limassol. On en ressent les funestes effets même dans la ville de Larnaca, qui est le port le plus commerçant de toute l'île.

Chypre exporte annuellement une quantité considérable de soie, de coton, d'huile d'olive et de vins liquoreux. Ces vins se conservent pendant un très grand nombre d'années, et sont recherchés dans toute l'Europe pour leurs qualités stomachiques.

Quelques écrivains politiques donnent la préférence à l'île de Chypre sur l'île de Candie, parce que cette première, étant placée au vent des côtes de la Syrie et de l'Égypte, a un commandement direct sur toute la partie orientale de la Méditerranée. Mais l'île de Candie, se trouvant également au vent des côtes de l'Afrique et des rivages syriens, exerce une surveillance immédiate sur tous les navires qui se portent vers l'est, ainsi que sur ceux qui entrent dans la mer Egée ou qui en sortent.

L'île de Candie est, sur ce rapport, bien supérieure à l'autre. Elle a, en outre, l'avantage de pouvoir être plus facilement défendue, de posséder une population plus guerrière et beaucoup plus nombreuse, et d'avoir sur ses rivages un grand nombre de baies spacieuses parfaitement abritées.

Chypre, au contraire, ne possède pas sur tout son littoral maritime un seul port qui soit parfaitement sûr.

Après avoir décrit la côte maritime de l'Asie-Mineure, et ses cours d'eau qui se perdent dans la mer, jetons un coup d'œil sur les provinces intérieures de cette vaste péninsule. La Pisidie, la Lycaonie et l'Isaurie, placées

au sud du plateau central et au nord de la chaîne méridionale du Taurus, sur un terrassement de plus de 200 toises d'élévation au dessus du niveau de la mer, sont mal cultivées et contiennent une faible population. On n'y remarque qu'une seule ville importante, qui est Konieh, anciennement Iconium, capitale de la Lycaonie. — Konieh a été le séjour des sultans Seljoucides, qui ont tenu long-temps sous leur domination une grande partie de l'Asie-Mineure.

Une muraille épaisse, flanquée de tours très rapprochées, enveloppe cette ville. — Un petit fort carré, où l'on voit le palais à demi-ruiné des anciens sultans Seljoucides, lui sert de citadelle. Les campagnes environnantes donnent en assez grande abondance des céréales et des fruits à noyau.

Les campagnes de la Lycaonie, de l'Isaurie et de la Pisidie, sont trop peu peuplées pour être cultivées d'une manière utile. On y trouve beaucoup de pâturages, où des Turcomans nomades, connus sous le nom de Yourouks, mènent paître leurs troupeaux.

La Cappadoce ne possède actuellement qu'une seule ville, Kaïsarieh, nommée Césarée par les Romains, et plus anciennement Mazaca, dont la population mélangée dépasse le nombre de 60 mille habitants. Elle est remplie d'établissements industriels. Ses relations commerciales embrassent toute l'Asie-Mineure, l'Arménie et le bassin de l'Euphrate. On évalue à 40 millions de francs la valeur totale de son commerce d'importation et d'exportation. Elle a de grands rapports de commerce avec Tarsous et Adana.

Kaïsarieh occupe une position extrêmement importante, parce qu'elle se trouve à la tête de la vallée du

Melas. Ce cours d'eau, qui descend des hautes sommités du mont Argée et coule vers l'Euphrate, tombe dans ce fleuve près de la ville de Malathia.

Les provinces intérieures de l'Asie-Mineure renfermaient autrefois des villes riches et florissantes, et une population industrieuse qui tirait un grand parti de la fertilité naturelle du sol. Mais, à l'exception de quelques villes placées dans des positions qui ont été et qui seront toujours importantes, et de quelques portions de terrain cultivées à cause de leur extrême fertilité, on voit errer sur les plateaux les plus élevés de cette péninsule des bergers yourouks, et principalement des hordes nomades de Turcomans, qui, descendus autrefois, avec leurs troupeaux, de la Haute-Asie, ont conservé les mœurs pastorales et simples de leurs ancêtres.

Les Turcomans sont les meilleurs de tous les peuples nomades de la Turquie d'Asie. Ils vivent sous des tentes coniques et mènent à peu près la même vie que les Kurdes; mais ils valent beaucoup mieux que ces derniers. Ils se gouvernent d'après leurs propres usages, et ne paient qu'un léger tribut au gouvernement ottoman.

L'Euphrate et l'Arménie forment la limite orientale de l'Asie-Mineure. Le mont Amanus la sépare de la Syrie.

Observations générales sur l'Asie-Mineure et sur la population de cette péninsule.

L'Asie-Mineure, placée au centre de l'ancien monde, arrosée par un grand nombre de cours d'eau, possédant un sol généralement fécond, entourée par la mer de tous côtés, et s'appuyant à l'est sur l'Euphrate, devrait

être une des parties les plus riches et les plus peuplées de l'univers.

Quelques écrivains lui donnent 12 millions d'âmes, d'autres 8 millions. Nous ne croyons pas, d'après des renseignements récents puisés aux meilleures sources, qu'on puisse évaluer à plus de 6 millions le nombre total des habitants de cette péninsule. Dans ce nombre, 4 millions sont musulmans et 2 millions sont chrétiens. On y compte quelques milliers de Juifs.

Mais la population musulmane n'est pas homogène; elle est composée de plusieurs peuplades : les unes sont encore errantes; les autres, sédentaires, sont agglomérées principalement dans les villes. Cette dernière classe, trois fois plus nombreuse que l'autre, se compose en grande partie d'Osmanlis (1), qui sont les véritables enfants de la Sublime-Porte, et qui se considèrent comme la classe la plus noble de toute la population de l'empire.

Craignant la chute de leur domination dans la Turquie d'Europe, les Turcs regardent l'Asie-Mineure comme leur dernier et agréable refuge. Mais, ayant perdu la ligne défensive du Caucase, qui était autrefois leur sauvegarde, ne possédant aucune place régulièrement fortifiée, n'ayant pour appui que quelques cours d'eau qu'il est facile de tourner dans les parties supérieures de leurs bassins, n'ayant pas fortifié les débouchés du plateau central et les principales villes de cette position dominante, les Turcs auraient bien de la peine à défendre et à conserver cette péninsule contre des armées ennemies, qui pourraient être assistées par des flottes

(1) Ce nom vient d'Osman, premier fondateur de la dynastie ottomane.

manœuvrant dans la mer Noire et dans les mers de l'Archipel et de la Syrie.

Comme le plateau central de l'Asie-Mineure est le meilleur boulevart des Turcs, ceux-ci doivent l'occuper fortement, et surtout fortifier avec soin ses débouchés. Ils pourraient de ce point dominant arrêter, menacer ou tourner les corps ennemis qui pénétreraient dans cette presqu'île.

Ce fut pour avoir quitté ce plateau central, afin de se porter dans les vallées inférieures, que Mithridate fut vaincu par les Romains.

Population des villes de l'Asie-Mineure.

Kutaya, siége du beylerbey de l'Anadoly, au pied du mont Gordion, et sur un affluent du Sangarius, renferme. . . . . . 35000 âmes.

Affioum-Kissar, qui fabrique et exporte beaucoup d'opium, et qui possède de nombreuses manufactures de laine, de coton et de soieries, contient. 50000

Akcheir, ville industrieuse, possède . . 25000

Cette ville et celle d'Affioum-Kissar sont situées dans le plateau central.

Brousse, au pied du mont Olympe, ancienne capitale de la Bythinie, célèbre par ses bains sulfureux, possède une population de 40000

Moundania, servant de port maritime à la ville de Brousse, renferme 10000

On voit dans son voisinage les ruines de Nicée, où fut convoqué, en 325, le premier concile écuménique des chrétiens.

Nikmid (anciennement Nicomédie), port de mer. . . . . 8000 âmes.

Smyrne. Cette ville maritime, la plus commerçante de l'Asie-Mineure, renferme 130000

Les sujets des autres nations de l'Europe y forment, comme à Constantinople, une population à part, laquelle est indépendante des autorités locales et des lois du pays, et qui, dans son ensemble, présente l'image de la civilisation européenne au milieu des mœurs asiatiques.

La ville de *Haïvalli*, port de mer, nommée Cydonie par les Grecs, était une création de la fin du 18e siècle; elle était devenue en peu d'années une des villes les plus florissantes de la Turquie. Ruinée et dispersée par les Turcs en 1821, sa population de 36000 âmes a été réduite à. 500

L'île de Chio, qui contenait 80 à 100 mille habitants, n'en contient actuellement que 64 mille, qui se soutiennent par diverses fabriques et par la culture du mastic.

L'île de Métélin (Lesbos), malgré sa grande fertilité et ses bons ports, ne possède que. 75000

Samos, qui a su défendre son indépendance pendant la guerre de l'insurrection de la Grèce, a vu son ancienne population s'accroître au lieu de s'affaiblir, et a obtenu l'avantage de composer un petit état séparé et d'être gouvernée par un prince chrétien. Sa population est de 55000

Konié (ancien Iconium), capitale de

toute la Caramanie, se trouve, depuis deux siècles, dans un état de lente décadence. Elle contient . . . . 30000 âmes.

La ville de *Karaman*, qui a donné le nom à la province, était autrefois très importante. Le nombre actuel de ses habitants est de 10000

Tokat, ville grande et industrieuse, fait un commerce très actif avec la Perse, l'intérieur de l'Asie-Mineure et Constantinople; elle tire un grand profit des mines de cuivre qui se trouvent dans son voisinage. On lui donne. 60000

Sivas, chef-lieu du pachalik de ce nom. Ses environs renferment des mines de cuivre riches et abondantes. Placé sur une des parties les plus élevées du plateau central, et près des sources du Kizilirmak (Halys), Sivas est une excellente position militaire qui commande les principales routes de la péninsule. 16000

Bafra, près de l'embouchure du fleuve Halys, est important sous les rapports militaires et commerciaux. Sa population est de 15000

Amasie, ville très commerçante dans le bassin de l'Iris. 30000

Sansoun, port de mer, à douze lieues d'Amasie, possède 12000

Yeuzgat, séjour ordinaire de la branche aînée de la puissante famille de Tchiapan Oglou, contenait 15000

Césarée de Cappadoce, florissante par son

commerce et son industrie, se trouve dans le bassin du Mélas d'Asie, qui est un des affluents de l'Euphrate. Bâtie au pied du mont Argée, Césarée occupe une position militaire d'une très haute importance. Son commerce est très florissant. On lui donne 60000 âmes.

Trébisonde, chef-lieu du pachalik de ce nom, sur le rivage de la mer Noire. Son port est peu sûr, ses fortifications sont en mauvais état. Le cuivre et les esclaves venus du Caucase étaient les articles les plus importants de son commerce d'exportation. Sa population, actuellement décroissante, est de 35000

Sinope, ville maritime dont les montagnes voisines sont couvertes de forêts, possède, pour le service de la mer Noire, le second chantier de la marine militaire de l'empire ottoman. Le nombre de ses habitants s'élève à 12000

Castamouni, ville en décadence à peu de distance de la mer Noire, contient . . . 14000

Elle est située sur une rivière du même nom, affluent du fleuve Halys. Elle contenait 50000 habitants au milieu du 17e siècle, d'après le dire de l'écrivain turc Hadgy-Kalfa.

Boli, ville industrielle et commerçante, placée sur la route que suivent les caravanes de la Perse et de l'Indostan, contient 20000

Angora, située sur un des quatre principaux débouchés du plateau central, près des sources du Sangarius, renferme beaucoup de fabriques et fournit au commerce

d'exportation des camelots faits avec le poil doux et soyeux des chèvres de cette partie de l'Asie-Mineure.

On remarque que les chats et les lapins de cette ville et de ses environs ont, comme les chèvres du pays, un poil fin et soyeux. On attribue cet effet aux qualités de l'air et à la bonté des eaux qui descendent du mont Gordion. Le nombre des habitants de cette ville est de . . . . 15000 âmes.

Boudron, autrefois Halycarnasse, située vis-à-vis l'île de Cos, à l'entrée du golfe cèramique. Ce port renferme des chantiers de construction pour la marine de l'empire.

Ces chantiers étaient placés autrefois dans l'île de Rhodes; mais on les a transférés à Boudron à cause des ensablements devenus très rapides des ports rhodiens, et parce que les montagnes de cette partie du continent asiatique sont couvertes d'épaisses forêts. La population de Boudron est de 6000

Macri et *Marmoritza* sont deux villes importantes par leurs ports. La première contient 3000 âmes, et la seconde 2000.

Patora ou *Arsinoé*, autrefois très célèbre par son oracle d'Apollon, est actuellement tout à fait déserte; mais on voit encore debout ses principaux édifices, ses temples et son grand théâtre.

Satalie, ville commerçante dans le grand golfe de ce nom, contient environ . . . 10000

Selefké, ancienne Séleucie, présente les ruines nombreuses de plusieurs grands édifices. Il en est de même de la ville de Soli

ou Pompéiopolis, dont 44 colonnes restées debout ornent encore l'entrée de son port artificiel. La population de Selefké est de 8000 âmes.

Tarsous et *Adana* sont les principales villes de la partie méridionale et maritime de la Caramanie. Nous avons fait connaître plus haut leur importance et leur population.

Marach, ville d'une médiocre étendue et chef-lieu d'un sandgiakat de ce nom, est située au centre de vallées larges et fertiles. Cette ville contient. 10000

En supposant, comme nous l'avons dit plus haut, que la surface entière de l'Asie-Mineure soit de 24 mille lieues carrées, et que sa population ne s'élève pas au delà de 6 millions d'âmes, on aura 250 personnes par lieue carrée. Ce résultat, que nous croyons le plus approximatif de la vérité, est bien inférieur à celui que donnent les tableaux statistiques, comparés, de la population des provinces turques de l'Europe (1).

GÉOLOGIE, MÉTÉOROLOGIE ET PRODUITS.

La constitution géologique de l'Asie-Mineure est à peu près la même que celle de la Turquie d'Europe. Les sommets granitiques de ses montagnes annoncent l'ancienneté de leur formation. Leurs versants sont couverts de couches schisteuses, et, dans plusieurs parties, de bancs calcaires brisés et fortement inclinés.

On y exploite des mines riches de fer et de cuivre.

(1) D'après ce tableau la population des villes est considérable. Mais on se tromperait beaucoup si on calculait, par analogie, celle des campagnes d'après les principes statistiques adoptés pour l'Europe. Dans les pays mal gouvernés et infectés par des hordes de déprédateurs les villes s'accroissent en raison de la dépopulation des campagnes.

L'extraction de ce dernier métal est la principale cause de la grande population et de la prospérité de la ville de Tokat, et de la province qui en dépend. — Le Pactole, dans la Lydie, roulait autrefois des paillettes d'or; mais cette source de richesse a disparu depuis long-temps.

Les vents du nord dominent sur toute la surface de l'Asie-Mineure, et continuent à se faire sentir jusqu'aux rivages maritimes de l'Afrique. C'est à cause de la direction de ces vents dominants qu'on dit que l'Asie-Mineure et les îles qui en dépendent sont au vent de la Syrie et de l'Égypte.

Ces mêmes vents refroidissent beaucoup la température de l'air sur le rivage septentrional de l'Asie-Mineure. Ils diminuent les grandes chaleurs de la côte méridionale, et y entretiennent une température douce qui, sans eux, serait étouffante pendant les mois d'été.

La végétation des côtes septentrionales de cette péninsule ressemble à celle de la Thrace. Mais derrière le grand plateau central, et dans les provinces de l'ouest et du midi, on voit réussir à la fois les plantes des pays tempérés et celles de l'Égypte et de la Syrie.

Des forêts de hêtres et de chênes verts couvrent dans le nord les versants des montagnes. — Les figuiers, les lauriers roses, les sycomores, les arbres fruitiers de toutes espèces, y compris l'olivier et le mûrier, sont nombreux dans les provinces du midi et de l'ouest, où le cotonnier est cultivé abondamment et avec succès.

On estime à 420 millions de francs le revenu territorial de toute l'Asie-Mineure ; ses produits industriels sont évalués approximativement à 90 millions de la même monnaie. La dîme de la Porte sur les deux produits territoriaux et industriels est de 50 millions de francs. En réunissant cette somme aux produits du *kharadje*,

des mines métalliques et des douanes, le gouvernement turc tire chaque année de cette belle portion de ses possessions asiatiques un revenu d'environ 65 millions de francs. Les dépenses locales absorbent une grande partie de cette somme.

Sous un meilleur système d'administration cette péninsule procurerait facilement au Grand-Seigneur un revenu annuel trois fois plus considérable, par la seule voie des contributions régulières.

Les exactions des pachas et des agents de toute classe de l'autorité souveraine sur cette population, plus tranquille et plus soumise que celle de la Turquie d'Europe, s'élèvent, assure-t-on, chaque année à plus de 30 millions de francs.

BASSINS DE L'EUPHRATE ET DU TIGRE,

CONTENANT LES PACHALIKS D'ERZEROUM, DE KARS, DE VAN, DE DIARBÉKIR, DE MOUSSOUL, DU KURDISTAN ET DE BAGDAD.

En parlant du Caucase, nous avons fait connaître que la Russie, profitant de ses victoires, s'est fait céder par la cour de Constantinople et par celle de Perse tous leurs droits de souveraineté sur cette région montueuse, et que, non contente d'occuper les deux versants de cette chaîne, elle a porté ses limites jusqu'à la rive gauche de l'Araxe, en renfermant dans ses états tout le bassin du Kour (autrefois Cyrus), qui se jette dans la mer Caspienne.

La nécessité d'occuper le bassin du Kour dans toute

son étendue porta la Russie à exiger de la Sublime-Porte dans le traité d'Andrinople, en 1829, la cession définitive de la place importante d'Akalsiké, qui se trouve à la tête de cette vallée. — Akalsiké est une ville de 12000 âmes.

Comme les sources de l'Araxe se trouvent comprises dans le pachalik de Kars, il est probable que, dans une nouvelle guerre, la Russie exigera impérieusement la cession de ce pachalik. — Sa nouvelle frontière s'appuiera alors sur les monts Motchiques, sur le mont Abos et sur le mont Ararat, d'où découlent les affluents de l'Euphrate.

Le mont Abos donne naissance à l'Araxe sur son versant oriental, et à l'Euphrate sur son versant occidental.

L'Arménie, qui était dans l'antiquité un royaume florissant, se divisait alors en Grande et Petite-Arménie. Cette dernière, placée sur le versant oriental du grand plateau de l'Asie-Mineure, était comprise entre l'Euphrate, l'Iris et l'Halys, et renfermait le bassin du Mélas.

La Grande-Arménie contenait les sources de l'Euphrate et du Tigre. Formant actuellement le pachalik d'Erzeroum, elle est divisée en Haute et Basse-Arménie. La première s'étend, du nord au sud, depuis Erzeroum jusqu'à Mouch, entre le mont Abos et les monts Niphates.

L'Arménie entière a pour limites le mont Abos au nord et le mont Massius au sud.

La Haute-Arménie, qui contient Erzeroum, est fertile en pâturages. La Basse-Arménie produit beaucoup de grains et de fruits. On voit à ses deux extrémités orientale et occidentale les villes d'Argana et de Zahoun.

Le plateau d'Erzeroum est le point dominant de toute la Turquie d'Asie. C'est de ce point que partent les différentes routes qui conduisent à l'Asie-Mineure, à la Perse, et dans le bassin de l'Euphrate.

Les routes principales de l'Asie-Mineure se dirigent : une vers Malathia, au confluent de Mélas et de l'Euphrate; une à Sivas; une troisième à Amésie, et une quatrième à Trébisonde.

La route de Malathia descend avec l'affluent septentrional de l'Euphrate. Elle se porte, au sud, à Bir, et à l'ouest, vers Césarée de Cappadoce. La route de Sivas quitte à Erzeinghian celle de Malathia, passe par Ak-Chéir avant d'arriver à Sivas, près des sources du fleuve Halys, et se rend ensuite à Tokat.

Celle d'Amasie passe par Kara-Hissar, situé sur un affluent oriental de l'Iris, et ensuite par Niksar, avant d'arriver à Amasie. Elle se prolonge avec l'Iris jusqu'à Sansoun sur le littoral de la mer Noire.

La route d'Erzeroum côtoie jusqu'au bourg de Dyennes l'affluent septentrional de l'Euphrate. Elle s'élève ensuite sur la chaîne de montagnes qui lient le mont Taurus aux monts Moschiques, et descend dans la vallée du Bathyn, près de Beybourt.

Gravissant une autre chaîne de montagnes couronnées par le mont Rekis, cette route arrive dans l'âpre vallée de Gumuch-Khane. Après cette vallée, elle remonte la dernière chaîne de l'Anti-Taurus, qui forme sur ce point la ceinture de la mer Noire, et arrive en dernier lieu à Trébisonde par le village de Gheverlie. Cette route est très difficile dans toute sa longueur.

La route d'Erzeroum vers la Géorgie traverse le mont Abos, d'où sortent, d'un côté, l'Euphrate, et de l'autre,

l'Araxe. Après être descendue, par Hassan-Khalé, dans la vallée de l'Araxe, elle s'élève, par Kars ou par Goumri, sur le plateau de la Géorgie.

La route de la Perse côtoie l'Araxe, et s'élève, par le monastère d'Utch-Miazin, jusqu'à la forteresse d'Erivan.

La ville d'Arzeroum ou Erzeroum, ancienne citadelle bâtie par les Romains (1), possède une population de 80 mille habitants, deux tiers Turcs et un tiers chrétiens. Elle est située au pied même du mont Abos, dans une vaste plaine, tout près de la principale source de l'Euphrate. Cette ville peut être considérée comme la clef du grand bassin qui s'étend depuis le Caucase jusqu'au golfe Persique et à la mer de l'Inde.

La plaine d'Erzeroum, qui est extrêmement élevée au dessus du niveau des mers, éprouve pendant l'hiver des froids très rigoureux. Cependant ses produits sont considérables en céréales et en fourrages.

L'Euphrate, après avoir traversé la ville d'Erzimohian (ancienne Satala), reçoit dans la plaine de Palou l'affluent qui vient du mont Ararat, et que l'on nomme Mourad-Chaï.

En sortant de la plaine de Palou, l'Euphrate, réuni au Mourad-Chaï, descend, à travers une gorge profonde, à Malathia, où il reçoit sur sa rive droite le Mélas, qui vient du mont Argée de la Cappadoce.

C'est au dessous de Malathia que l'Euphrate coupe dans un point d'abaissement la chaîne méridionale du Taurus. Cette chaîne se dirige vers les monts Médiques, qui descendent du mont Ararat dans le prolongement des monts Moschiques.

Les sommités du Taurus qui sont situées à l'est de la

(1) Arzeroum, en arménien, signifie citadelle des Romains.

brèche faite par l'Euphrate prennent le nom de monts Niphates. C'est des monts Niphates que sort le Tigre.

Après la brèche du mont Taurus, l'Euphrate traverse le petit bourg de Samosate, qui était autrefois une ville considérable, et fait un petit détour à l'ouest vers Marache. Il prend ensuite, près de Bir, son cours général au sud-est, pour se diriger vers le golfe Persique.

Bir (ancienne Birtha), sur la rive gauche du fleuve, et Roum-Kalé, petite forteresse sur la rive droite, sont deux bonnes positions de passage. Les Romains passaient l'Euphrate à Roum-Kalé (autrefois Zeugma). Les caravanes qui viennent d'Alep le passent à Bir, sur un bac. Comme Bir est un point d'intersection des routes de la plaine et de celle des montagnes, il conviendrait que cette ville de passage fût régulièrement fortifiée. Elle n'a à présent qu'une mauvaise enceinte et un petit fort en ruines.

Au dessous de Bir, le terrain se dépouille d'arbres et de verdure pour se couvrir de sel gemme.

Le fleuve entre alors dans le désert qui se prolonge jusqu'à l'Arabie. Après avoir baigné les ruines de Hiéropolis, de Tapsaque, de Nicéphorium et de Circésium, il passe à Ana, à Hitte, et arrive à Feloudgé. C'était là que commençait le mur médique, qui joignait ce fleuve au Tigre dans les points de leur plus grand rapprochement.

On passait anciennement l'Euphrate à Hiéropolis quand on venait d'Antioche, et à Tapsaque quand on arrivait de Palmire.

Hiéropolis et Tapsaque ont disparu; mais Nicéphorium et Circésium existent encore sous les noms modernes de Racca et de Kerkisieh.

Les caravanes qui viennent d'Alep et de Damas par

le désert passent le fleuve, les premières à Racca, et les secondes à Kerkisieh.

Ana (autrefois Anatho) est une ville ouverte, entourée de jardins. — Hitte (l'ancienne Aiopolis), étant placé au dessous d'Ana, sur une éminence arrondie, pourrait être mise dans un bon état de défense.

De Hitte à Féloudgé et à Ambar on ne compte que quatre journées de caravane.

Près de Féloudgé sont les ruines de l'ancienne Macéprata, où commençait la partie occidentale du mur médique qui allait joindre le Tigre à Sitac et fermait entièrement la Babylonie. Ce mur, ayant vingt lieues de longueur, était bordé d'un canal dans lequel on avait dérivé les eaux des deux fleuves, de sorte qu'on passait en bateau de l'un à l'autre.

La Babylonie, étant un pays plat, avait été découpée anciennement par une foule de canaux qui étaient alimentés par les deux fleuves.

L'Euphrate commence à Féloudgé à être navigable pour des bateaux. Il ne l'est, au dessus de Féloudgé, que par des radeaux que soutiennent des outres remplies d'air.

La navigation du Tigre étant difficile à cause du cours tortueux et peu profond de ce fleuve dans sa partie inférieure, les habitants de Bagdad s'embarquent à Féloudgé pour descendre l'Euphrate jusqu'à Bassora.

Hella, bâti sur les ruines de Babylone, près de la rive droite de l'Euphrate, est à quinze lieues au dessous de Feloudgé et à dix-huit lieues au sud de Bagdad. — Sa population est de 10 mille habitants, presque tous marchands ou bateliers.

Comme toutes les villes bâties au milieu du désert,

Hella possède une vaste enceinte entourée d'un mur en terre où tous les habitants des campagnes environnantes se réfugient en cas d'invasion. Ces murs suffisent pour arrêter les Arabes.

Babylone avait, selon Strabon, une enceinte de seize lieues de tour. L'Euphrate, passant au milieu de cette grande ville, la coupait en deux parties qui communiquaient entre elles par un seul pont de pierre. Mais des bosquets, des vergers, des jardins, étaient renfermés dans cette vaste enceinte.

Hella est actuellement, comme Bagdad, un des grands entrepôts du commerce de l'Inde.

A neuf lieues au sud de Hella, à l'ouest de l'Euphrate, et au milieu du désert, on trouve les ruines de Konta et les deux villes célèbres de Mesched-Husseyn et de Mesched-Ali, qui sont vénérées par les musulmans de la secte d'Ali, parce qu'elles contiennent l'une le tombeau d'Ali, gendre du prophète, et l'autre celui de son petit-fils Husseyn.

Racca, Lemlouna, Samosate, sont des villes de peu d'importance situées sur l'Euphrate, au dessous de Hella. Corna est au confluent des deux fleuves. Quoique la position de cette ville soit très importante, elle est presque déserte, et n'a pour défense qu'un mur en terre.

Le Tigre doit sa naissance à trois affluents qui viennent des monts Niphates, et des montagnes qui environnent le lac de Van. Il traverse d'abord la ville d'Argan, où l'on travaille le minerai de cuivre qu'on extrait des montagnes voisines.

Il passe ensuite à Diarbekir (ancienne Amide), qui est, comme Erzeroum, le siége d'un pacha à trois queues. Cette ville contient beaucoup d'établissements

industriels. La grande plaine qui l'environne est très fertile. La population de cette ville s'élève à 35 mille habitants, presque tous musulmans.

Située sur une éminence dont le Tigre baigne trois côtés, la ville de Diarbekir serait très facile à défendre, si son front abordable était régulièrement fortifié. Les murailles qui l'entourent sont hautes, épaisses et solidement construites.

Le château de Kaïfa, au dessous de Diarbekir, est dans une position naturellement forte; mais il a trop peu de capacité pour jouer un rôle important.

Après avoir reçu l'Erzen, le Tigre parcourt une gorge étroite, et court, en tombant de cascade en cascade, sur un lit de rochers.

Il reçoit, au dessus de la petite ville de Djésiré, son affluent le plus oriental, qui descend des montagnes du lac de Van. Cet affluent, nommé Khabour, passe par Bedlis et par Sert, autrefois Tigra-Nocerte, au pied du plateau sur lequel la ville moderne d'Amadie (1) a été bâtie.

En sortant des environs montueux de Zahou, le Tigre entre dans une vaste plaine, à l'origine de laquelle on trouve les ruines de l'ancienne Ninive. Vis-à-vis ces ruines, et sur la rive droite du fleuve, on rencontre la ville de Moussoul.

Cette ville, qui a 45 mille âmes de population, est située sur la route suivie par les caravanes qui vont de l'Asie-Mineure dans la Perse et dans l'Indostan. Son enceinte, dont le circuit est d'une lieue et demie, ren-

(1) Amadie, ville de 5000 habitants, est la résidence d'un Bey héréditaire qui prétend descendre en ligne directe de la famille des Abassides.

ferme de très grands jardins et consiste dans une muraille en terre. Les Yésidis, peuple voleur, descendant des Assyriens, habitent les deux rives du Tigre depuis Moussoul jusqu'à Bagdad.

C'est à Moussoul que le Tigre commence à devenir navigable pour des bateaux plats.

Tout le pays bordé à l'ouest par le Tigre, et compris entre ce fleuve et la chaîne médique, depuis le voisinage des sources de l'Euphrate jusqu'à Scherzour, s'appelle Kourdistan. Il est divisé en deux parties par la chaîne des monts Niphates.

La partie septentrionale du Kourdistan renferme le pachalik de Bayazed et celui de Van. La partie méridionale contient les petits pachaliks de Bedlis, d'Amadie, de Zahou, de Djalamerk et de Scherzour. Ces pachaliks formaient la partie montagneuse de l'ancienne Assyrie, dont Ninive était la capitale.

Les eaux du Tigre, qui descendent avec rapidité, coulent à raison de deux lieues et demie à l'heure, depuis Moussoul jusqu'à Bagdad. La vitesse de ce fleuve se ralentit au dessous de cette dernière ville.

A quatorze lieues au sud de Moussoul, on arrive au confluent du Tigre et du Zab. Ce dernier cours d'eau prend sa source dans les montagnes qui bordent la partie méridionale du lac de Van. Il était connu des anciens sous le nom de Lycus.

Le Caprus ou petit Zab verse ses eaux dans le Tigre un peu plus bas que le Lycus et à peu de distance de la petite ville d'Arbil ou d'Arbelles, célèbre par la bataille qui décida du sort de Darius, et soumit la Médie et la Perse à l'autorité d'Alexandre le Grand.

Le bourg d'Altoun-Koupri, dans une île du Caprus,

occupe une bonne position, parce que c'est par ce bourg, et par le port qui en dépend, que passe la route qui traverse la chaîne médique et pénètre dans la Perse.

Les Persans, dans leurs guerres contre les Turcs, suivent ce chemin pour descendre dans la vallée du Tigre (1).

Quoique place forte sur la frontière de la Perse, Altoun-Koupri n'a pour défense qu'un petit fort en terre.

Entre Altoun-Koupri et Bagdad on trouve, sur un petit affluent du Tigre, la ville de Kerkoud, dans une vallée riante, avec une population de 5000 habitants. Un simple mur, bâti en terre et percé de créneaux, forme son enceinte extérieure.

Le pétrole qu'on emploie dans ce pays à l'éclairage sort de plusieurs ravines situées dans le voisinage de Kerkoud.

De Kerkoud on se rend au bourg de Davick, et ensuite aux villages de Douz-Lermal, de Kifri et de Samara, sur un sol caillouteux, pour arriver à Bagdad.

Cette grande ville s'élève comme un oasis au milieu des déserts. Le calife Almansour fut son fondateur. Il la fit bâtir dans l'année 762 de l'ère chrétienne, et y transféra le siége du califat, qui jusque alors avait été établi à Kuffa. Cette ville, plus grande que Moussoul, forme un demi-cercle sur le Tigre. Son mur d'enceinte, du côté de la campagne, est bâti en briques cuites au feu. Il est flanqué par de hautes tours casematées; un large fossé l'environne. Un petit réduit servant de citadelle se

(1) La plupart des rivières de cette partie de l'Asie n'ont pas de pont. On les passe dans l'hiver sur des radeaux soutenus par des outres enflées. Un homme s'aide d'une des outres pour nager, et conduit les chevaux par la bride. Cette manière de passer les rivières a toujours été suivie dans cette partie de l'Orient.

trouve à l'angle septentrional de cette enceinte mal fortifiée.

Cette ville serait susceptible d'une bonne défense si on établissait une série d'ouvrages avancés au delà des fossés des murs actuels de son enceinte.

Un grand faubourg, entouré d'un mur de terre pour résister aux Arabes, existe sur l'autre rive du fleuve; il communique avec la ville par un pont de bateaux.

Bagdad a une population d'environ 100 mille habitants, savoir : 50 mille Arabes, 10 mille chrétiens et Juifs, 40 mille Turcs. Les Turcs seuls font le service militaire.

Le territoire autour de Bagdad est léger, mais très fertile. Il produit du blé, du vin, du coton, des dattes et toutes sortes de fruits.

Le Tigre, qui a 300 mètres de largeur devant Bagdad, reçoit, à trois lieues plus bas, le Diala ou le Délas des anciens, qui descend du mont Zagros, une des plus hautes sommités de la chaîne médique. C'est dans le bassin du Délas que passe la route qui va à Kirmancha et à Hamadan, dans l'ancienne Médie.

Après le confluent du Délas, le Tigre fait de nombreux détours. On remarque les ruines de Séleucie sur une rive, et celles de Ctésiphon sur l'autre. Ces deux villes furent la résidence des anciens rois de Perse. Près de Séleucie, situé sur la rive droite, commençait le grand canal de jonction entre l'Euphrate et le Tigre.

Toute la zone de terrain entre le Tigre et la chaîne médique, depuis le Délas jusqu'au golfe Persique, est une plaine unie et rase, qui n'est sillonnée que par quelques cours d'eau, dont le Kéré, qui vient de la Perse, est le plus important. Toute cette zone n'est habitée que par des Arabes errants.

La Babylonie se termine par une île dont l'angle le plus méridional se trouve au confluent de l'Euphrate et du Tigre. C'est la petite et faible forteresse de Korna qui a remplacé sur ce point important l'ancienne ville de Digba.

Le fleuve formé par la réunion de l'Euphrate et du Tigre était connu des anciens sous la dénomination de Pasitigre. Les Arabes et les Turcs le distinguent sous le nom de *Chat-el-Arab*.

On compte 15 lieues de distance de Korna à Bassora (1) et 18 lieues de Bassora au golfe Persique. Le Pasitigre se termine par deux bouches, dont la plus occidentale est seule accessible aux bâtiments de moyenne grandeur.

Le commerce actuel de l'Inde dans ces pays suit la route ci-après :

On se rend de l'embouchure du Pasitigre à Bassora dans un jour, avec le secours de la marée, et de Bassora à Korna dans un autre jour. On remonte ensuite l'Euphrate jusqu'à Hella, où l'on décharge les marchandises, que l'on porte par terre jusqu'à Bagdad et à Moussoul, quand elles doivent prendre la route de la Mésopotamie ; ou bien jusqu'à Damas et Alep, lorsqu'elles sont destinées pour la Syrie et l'Asie Mineure.

Un gouvernement civilisé qui posséderait les deux bassins de l'Euphrate et du Tigre ne manquerait pas d'établir un grand entrepôt à Korna, et de rendre navigables le Tigre jusqu'à Moussoul et l'Euphrate jusqu'à Bir. Il ouvrirait peut-être aussi un canal entre Bir et Antioche, en utilisant les eaux du Chalus et de l'Oronte.

(1) Bassora, ville de 10 mille âmes, était autrefois le chef-lieu d'un pachalik qui a été réuni à celui de Bagdad.

Si la construction de ce canal offrait des difficultés insurmontables ou trop grandes, ce qui n'est guère probable, on pourrait le remplacer par un grand chemin de fer d'environ 35 à 40 lieues de longueur.

Les pays situées entre l'Euphrate et le Tigre, ou bien tenant immédiatement à ces deux grands fleuves par leurs affluents, sont l'Arménie ; la Mésopotamie, comprenant la Babylonie; le Kourdistan ottoman, et l'Arabie septentrionale.

A ces détails descriptifs sur l'Euphrate et sur le Tigre nous ajouterons quelques observations sur les pays baignés par ces deux grands fleuves, et particulièrement sur l'Armémie et la Mésopotanie.

L'Arménie est un pays montueux, entremêlé de vallées et de coteaux. Elle a pour limite au nord le pachalik de Trébisonde et la frontière russe du Caucase ; à l'est la chaîne Médique ; à l'ouest l'Euphrate, et au sud les monts Niphates et la vallée du Tigre. Les anciens avaient donné le nom de Petite Arménie à des pays placés à l'ouest de l'Euphrate, et qui, faisant partie de l'Asie Mineure, ont été enclavés dans le gouvernement général de cette péninsule.

La Mésopotamie, située au sud de l'Arménie, avait été ainsi nommée par les Grecs à cause de sa position entre l'Euphrate et le Tigre. Sa forme, oblongue, est renflée vers le milieu.

On la divise en quatre zones, qui se prolongent d'un fleuve à l'autre parallèlement entre elles.

La première zone est montueuse et s'étend sur le revers méridional de la chaîne Taurique jusqu'à Djésiré. On y remarque 1° la ville de Severak (ancienne Sauzer); 2° Merdin, 8000 âmes, sur un escarpement du mont Masius ; 3° les ruines de Dara, qui était jadis le boulevart de l'empire romain ; 4° Diarbekir ou Amide.

Les fortifications de Dara étaient regardées comme le chef-d'œuvre de l'architecture militaire des anciens.

Cette place avait deux enceintes : l'une, intérieure, de 60 pieds de haut, avec des tours qui en avaient 100; l'autre, extérieure, était moins élevée. Un fossé profond couvrait chacune de ces deux enceintes.

La seconde zone de la Mésopotamie est légèrement ondulée; elle s'étendait depuis le pied des montagnes jusqu'au confluent du Khabour. Les anciens la divisaient en deux régions : l'Osrhoène, à l'occident, et la Migdonie, à l'orient.

Edesse, actuellement Orfa, était la capitale de la première, et Nisibe celle de la seconde. Orfa, dans une position naturellement forte, possède une citadelle d'un abord très difficile, ainsi qu'une bonne enceinte. On regarde cette place comme la clef de la Mésopotamie. Sa population est de 25 mille âmes. Les campagnes qui l'environnent sont très fertiles.

A neuf lieues au sud-est d'Orfa on trouve Harran, autrefois Kharran, patrie d'Abraham. C'est près de Harran que périt Crassus avec son armée entière.

Nisibin, autrefois ville florissante, n'est plus qu'un mauvais village, à cause des rizières et des eaux stagnantes qui existent dans les environs.

Les Yézidis, habitant cette deuxième zone, sont ignicoles ou adorateurs du feu, et adorent le bon et le mauvais principe. Leur culte, qu'ils cachaient autrefois sous des pratiques chrétiennes, et actuellement sous des pratiques musulmanes, est regardé comme un reste défiguré de la religion des anciens mages.

Les Yézidis sont, comme les Kourdes, à moitié pasteurs et à moitié cultivateurs. On en trouve beaucoup également sur la rive orientale du Tigre et dans toute ancienne Assyrie.

La troisième zone s'étend au sud jusqu'à l'isthme fermé jadis par le mur Médique. C'est une vaste plaine qui n'est cultivable que sur les bords des deux fleuves. On n'y voit guère que des terres blanchâtres, imprégnées de sélénite et de sel marin. Ce désert paraît n'avoir jamais été que faiblement habité.

La quatrième zone s'étend depuis le mur Médique jusqu'au confluent des deux fleuves. C'est l'ancienne Babylonie ou Chaldée, qui est une terre d'alluvion, comme le Delta égyptien.

Le vent du sud, qui cause une chaleur étouffante, et qui amène quelquefois avec lui des nuées de sauterelles, est le plus grand fléau de la Babylonie. Coupée par de nombreux canaux d'irrigation, cette province était couverte autrefois de champs de blé et de sésame, de jardins potagers et de vergers. Il n'y reste plus rien de ces anciennes cultures ; toutes les villes d'autrefois ont disparu, les bords seuls des deux fleuves sont habités et imparfaitement cultivés.

Le Kourdistan, qui fait partie du bassin du Tigre, longe la rive orientale de ce fleuve à l'occident, et la chaîne Médique à l'est. Il est divisé en deux régions distinctes par les monts Niphates. Nous avons fait connaître plus haut les noms des pachaliks qui se trouvent dans le Kourdistan. La région septentrionale du Kourdistan possède beaucoup de bons pâturages, et la seconde est fertile en grains et en fruits. Celle-ci contenait la ville de Ninive, capitale de l'ancienne Assyrie.

Les Kourdes sont des peuples à moitié sédentaires et à moitié nomades. La plupart d'entre eux errent avec leurs troupeaux pendant l'été, et ne se fixent que pendant l'hiver dans les villes et dans les villages. Gouvernés par leurs propres lois, les Kourdes proposent eux-mêmes leurs beys ou chefs au sultan des Turcs. Ce mo-

marque les nomme et les institue, et, par voie d'encouragement et pour acquérir leur affection, les élève quelquefois au rang de pachas. Mais les pachas kourdes du Kourdistan septentrional sont toujours subordonnés aux pachas turcs d'Erzeroum et de Van, et ceux du Kourdistan méridional aux pachas turcs du Diarbékir, de Moussoul et de Bagdad.

Le manque d'obéissance de la part des beys ou pachas de nation kourde à l'égard des pachas turcs est fréquemment une cause de guerre entre la Sublime-Porte et cette population indocile et guerrière. Tel était le motif des hostilités qui ont eu lieu dans ces derniers temps.

Quelques écrivains ont prétendu que les Kourdes étaient d'origine tartare; mais la hauteur de leur taille, la grandeur de leurs yeux, la coupe de leur visage et la blancheur de leur teint, démentent cette origine. Il est probable qu'ils sont indigènes et qu'ils descendent des anciens Mèdes. Ils parlent une autre langue que celle des Turcs et sont régis par d'autres usages.

Les Kourdes excellent à monter à cheval : comme tous les peuples pasteurs, ils dédaignent de combattre à pied. On les regarde comme les meilleurs cavaliers de l'Asie. Semblables aux anciens Parthes, ils fuient avec la même rapidité qu'ils avancent, et se retournent avec leurs chevaux pour combattre. Ils manient très bien le sabre et la lance, et font assez souvent usage d'arcs et de flèches. Ils sont, comme les Yésidis, hospitaliers et déprédateurs; mais, employés comme soldats ou pour servir d'escorte aux voyageurs, ils sont très fidèles à leurs engagements.

Nous avons déjà mentionné, en faisant la description du bassin du Tigre, les villes, les villages et les cours d'eau qui sont compris dans le Kourdistan méridional. Nous allons dire quelques mots sur les pachaliks de Van

et de Bayazed, qui occupent le Kourdistan septentrional.

Bayazed, situé au point de jonction de la chaîne du Taurus et de la chaîne Médique, occupe une position extrêmement importante. La ville de Van, sur la rive orientale du vaste lac de ce nom, qui ressemble à une mer intérieure, contient une population de 25 mille habitants. Le nombre des habitants de Bayazed est d'environ 20 mille.

Ces deux villes sont les principaux débouchés du commerce de l'Arménie avec la Perse.

Depuis que les Russes sont en possession du bassin de l'Araxe, c'est sur Van et Bayazed que doivent pivoter les armées ottomanes destinées soit à défendre cette partie de la frontière turque, ou bien à faire une incursion sur le territoire persan.

Les lignes d'opérations des Turcs, en avançant vers l'est, doivent avoir pour point de départ et d'appui la place de Van et celle de Bayazed.

Mais ces deux villes sont bien loin d'être dans un bon état de défense. Cependant, depuis les derniers traités qui ont changé la délimitation de ces pays, Van et Bayazed sont les véritables clefs de la Turquie asiatique, soit à l'égard de la Perse, soit à l'égard des possesseurs actuels de l'Araxe et du Kour.

La surface de l'Arménie est de 8 mille lieues carrées. Celle de l'Assyrie de 6 mille; celle des trois zones septentrionales de la Mésopotamie, 5 mille; celle de la Babylonie, 3 mille. Total 22 mille lieues carrées.

La population de ces provinces est de 2 millions d'âmes dans l'Arménie, de 1200 mille âmes dans l'Assyrie, de 700 mille âmes dans les trois zones septentrionales de la Mésopotamie, et de 500 mille âmes dans la Babylonie, ce qui fait 205 habitants par lieue carrée.

ARABIE.

L'Arabie, qui borde l'Euphrate à l'ouest, depuis sa sortie des montagnes jusqu'au golfe Persique, et qui est baignée par les eaux de ce golfe, par celles de la mer Rouge et par l'océan Pacifique, est une vaste péninsule sablonneuse, dont la superficie est de 120 mille lieues carrées.

Il est probable que sa population entière ne dépasse pas le nombre de trois millions d'habitants. La moitié habite les villes, et l'autre moitié erre dans les déserts de l'intérieur.

D'après ces données, l'Arabie, dans toute sa vaste étendue, ne renferme que vingt-cinq personnes par lieue carrée.

Le sol de l'Arabie est couvert d'une croûte blanchâtre imprégnée de sel marin. Les oasis, qui consistent dans des points cultivés de très peu d'étendue, sont disséminés souvent à de grandes distances les unes des autres sur la surface sablonneuse de cette immense péninsule.

Mais les bords maritimes de l'Arabie sont généralement hérissés de collines, au pied desquelles croissent le caféier, l'aloès, et toutes les plantes aromatiques de l'Inde.

Sans les oasis, sans le cheval, et surtout sans le chameau, l'intérieur de l'Arabie n'aurait pas d'habitants et ne pourrait pas même être traversé.

Les oasis, où l'on voit l'eau arriver à la surface du sol et quelquefois même jaillir à plusieurs pieds de hauteur, paraissent devoir leur existence à des puits artésiens naturels. — Les cours d'eau souterrains qui coulent au dessous de couches profondes de sable, trouvant

sur quelques points des obstales qui les arrêtent et quelques fissures qui favorisent leur ascension, montent et s'élèvent jusqu'à la superficie du sol. Les oasis servent non seulement à désaltérer les voyageurs et leurs montures, mais encore à faire naître une brillante végétation dans un rayon proportionné à la quantité des eaux ascendantes.

Le cheval arabe est regardé comme le prototype de son espèce. Il se distingue des autres chevaux par la finesse de sa taille et de sa tête, par la sécheresse de ses jambes et par la petitesse de son sabot. Vif et léger, il devance les autruches à la course; tous ses mouvements sont pleins de feu, de souplesse et de grâce. Abandonné à lui-même, il est doux, familier et caressant. Animé par la pression du genou de l'homme qui le monte, il part comme l'éclair et vole comme le vent.

Les Arabes ne touchent jamais du fouet ni de l'éperon leurs chevaux, et les traitent comme leurs propres enfants. Ces animaux sont élevés dans la tente au milieu de la famille, dont aucun membre ne pense à manger avant que ce noble quadrupède ait reçu sa nourriture.

Un autre animal, plus fort et plus patient que le cheval, est le compagnon indispensable de l'Arabe dans sa vie errante : c'est le chameau, dont la constitution physique est faite pour le désert. Il peut vivre plusieurs jours sans boire et sans manger; il porte sur le dos des fardeaux très lourds, et s'abaisse pour recevoir sa charge. On l'appelle avec raison le vaisseau du désert.

Le lait du chameau est la principale nourriture de l'Arabe; sa peau le chausse; son poil sert à le vêtir.

Les Arabes ont une petite taille, le corps maigre, les jambes grêles et la peau brune; mais ils ont la tête ovale, le front haut, le nez aquilin, les yeux noirs et bien fen-

dus, le regard vif, mais doux... Ils appartiennent à la race caucasienne, et n'ont aucune similitude physique avec les Mongols d'Asie ni avec les Ethiopiens d'Afrique.

Les Arabes des villes vivent presque tous sous un gouvernement théocratique; leurs prêtres sont leurs premiers magistrats. Les Arabes des campagnes errent dans le désert. Connus sous le nom de Bédouins, ils vivent comme les anciens patriarches, et ne connaissent encore que le gouvernement de la famille.

Quand plusieurs familles se réunissent pour composer une tribu, leurs chefs choisissent un cheik principal, à qui ils servent de conseillers.

La guerre est l'élément des Bédouins : ils suivent les armées plutôt pour piller que pour prendre part aux combats, à peu près comme les Kourdes ou comme les anciens Parthes.

Tout corps qui reste en carré ou en colonne n'a rien à craindre des attaques des Arabes ni de toutes les troupes de cavalerie légère de la même espèce, parce qu'à leurs feux disséminés il peut opposer un feu nourri, régulier et constant.

Ne pouvant pas être agriculteurs à cause de la stérilité de leur sol, les Arabes se sont faits pasteurs et voleurs. Mais leur position géographique entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe, semble les appeler à être les agents et les colporteurs du commerce de ces trois continents. Enrichis et civilisés par les richesses que procure l'industrie commerciale, ils abandonneraient la vie nomade et leurs dispositions actuelles au brigandage.

Les Arabes professent tous la religion musulmane; mais leurs croyances, et surtout leurs pratiques religieuses, ne sont pas uniformes. On a vu s'élever de nos jours une

nouvelle secte qui menaçait d'engloutir toutes les autres : c'est celle des Wahabis, qui habitent le Nedgid ou le plateau central de l'Arabie.

Les Wahabis ont pris leur nom d'Abdoul Wahab, le père de leur fondateur, qui vivait vers le milieu du 18e siècle de notre ère. Ils professent l'islamisme tel que Mahomet l'a enseigné, mais dégagé de toutes les pratiques et des institutions qui y ont été mêlées par les commentateurs et les prêtres.

Ils n'ont pas de jeûne ni d'ablutions légales, et ils ne reconnaissent pas d'imans ou prêtres. On peut les regarder comme les méthodistes du mahométisme.

Cette secte, convenable aux Arabes pauvres et errants au milieu des sables, avait fait de très grands progrès; mais elle a été arrêtée dans sa marche envahissante par les troupes régulières de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte.

Les géographes ont divisé l'Arabie en trois parties. L'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte, l'Arabie Heureuse.

L'Arabie Déserte ou Nedgid occupe les sept huitièmes de la Péninsule; mais l'Arabie Pétrée ne comprend que le coin nord-ouest e cette vaste région, près de l'isthme de Suez, et contient, entre le golfe de Suez et celui d'Akaba, le mont Oreb et le mont Sinaï. Ces deux montagnes sont situées à l'extrémité méridionale d'une chaîne montúeuse, laquelle se rattache par des collines de sable aux montagnes de la Syrie.

L'Hedjaz, dans lequel l'Arabie Pétrée se trouve comprise, s'étend le long du littoral oriental de la mer Rouge jusqu'à l'Arabie Heureuse. Il contient 1° la ville de Médine, qui est la seconde des villes saintes, et qui renferme le tombeau de Mahomet; elle a pour port de

mer ou échelle le port et la ville de Yambo. La population de Médine est de 30 mille âmes; celle de Yambo est de 5 mille.

2° La ville de La Mecque, lieu de naissance du prophète Mahomet, contient 60 mille âmes de population. Djedda, dont le commerce, déjà florissant, acquiert tous les jours un plus grand développement, est l'entrepôt maritime des relations commerciales de la grande et importante ville de La Mecque. Le nombre des habitants de Djedda s'élève à 30 mille.

L'Arabie Heureuse est située à la partie sud-ouest de la péninsule arabique, et s'étend depuis l'extrémité méridionale de l'Hedjaz, sur la mer Rouge, jusqu'au détroit de Babel-Mandeb, et depuis ce dernier point jusqu'à l'ex rémité orientale de l'Hadramaüt, sur la mer des Indes. Ses villes maritimes sont Acaba (1), Lohéia, Obéida et Moka, sur la mer Rouge; Aden, Sahar et Kesem, sur l'océan Indien. Ses villes intérieures sont Sana et Stamir, au centre de la province; Hamdan, près de l'Hedjaz; Damar et Kataba dans la partie méridionale, Mareb sur la frontière de l'Arabie Déserte. Sana est la plus importante de ces villes; elle contient 25 mille habitants.

Makalla, port de mer, est la ville principale de l'imanat d'Hadramaüt.

La ville de Moka, qui a été long-temps le principal port de l'Arabie dans la mer Rouge, commence à décliner; mais celle d'Aden, située près de l'océan Indien, à peu de distance du détroit de Babel-Mandeb, est dans un état progressif. Placée sur une presqu'île, la ville

(1) Acaba, à l'extrémité d'une branche septentrionale de la mer Rouge. On croit avec assez de raison qu'Acaba était l'ancien port Asiongamber, d'où partaient les flottes de Salomon.

d'Aden est facile à défendre. Son port est vaste et bien abrité. Les Anglais, qui en ont pris possession depuis plusieurs années, se montrent disposés à garder longtemps cette position importante.

Des montagnes peu élevées qui serrent de près la côte méridionale de l'Arabie ne laissent qu'un petit espace cultivable entre elles et la mer.

Il n'en est pas de même de l'imanat de Mascat, situé à la pointe sud-est de la péninsule arabique et à l'extrémité méridionale du golfe d'Oman, qui est lui-même un prolongement du golfe Persique. Cet imanat a acquis une haute importance.

La ville de Mascat, bâtie vis-à-vis et à peu de distance des bouches de l'Indus et des côtes occidentales du Béloutchistan et de l'Indostan, fait un commerce avantageux qui a pris, depuis le commencement de ce siècle, un développement extraordinaire.

La province de Mascat a une extension de plus de 80 lieues le long de la mer, depuis le cap Moyandor, placé à l'extrémité du golfe Persique et près de l'île d'Ormus, jusqu'au cap Rosalgat. Elle s'étend à plus de 35 lieues dans les terres. Le sol en est fertile; ses produits sont riches et variés; une grande abondance d'eau descend des montagnes environnantes. Outre la ville principale de Mascat, on remarque dans cette province le port d'Oman, qui donne son nom au golfe voisin, et ceux de Kalat et de Rosalgat, ainsi que la ville intérieure de Rostak. Toutes les villes de l'imanat de Mascat sont dans un état progressif.

L'iman de Mascat est un prince indépendant. Il ne reconnaît ni l'autorité des Turcs ni celle des Persans; mais il est plein d'égards et de ménagements pour la Compagnie anglaise des Indes orientales, avec laquelle il entre-

tient des relations commerciales d'une très haute importance. Ce prince possède en outre les îles Kichon et Ormus, et l'île Zanzibar en Afrique.

Le Lahse ou Bahrain a été long-temps le repaire de nombreux et hardis pirates, dont la flottille se composait de 60 gros bâtiments et de 800 barques. Les Anglais les ont détruits en 1809. Elkatif, Zouf et Gran, étaient les villes principales de ce district.

L'île de Bahrain est célèbre par la pêche des perles.

La ville de Déria, devenue assez considérable, dans le Nedjed, ancienne capitale des Wahabis, a été complètement détruite en 1819 par une armée égyptienne dont Ibrahim-Pacha était le chef.

L'Arabie, moins l'imanat de Mascat, se trouvait, avant les derniers événements, sous la dépendance du vice-roi d'Egypte. Ce prince énergique y conservait l'ordre et la tranquillité. Il est à craindre que la secte fanatique des Wahabis, laquelle avait été vaincue et dispersée, mais non détruite, par Méhémet-Ali, ne reparaisse avec ses dispositions féroces, ses prétentions ambitieuses et son zèle de prosélytisme.

LA SYRIE.

Le Taurus, après avoir entouré le golfe d'Alexandrette, se prolonge à l'est sous le nom de mont Amanus. Il pousse au sud un contre-fort qui, sous le nom de mont Casius, se rattacherait immédiatement à la chaîne du Liban sans la brèche faite par le fleuve Oronte pour se porter vers la mer Méditerranée.

La chaîne des montagnes du Liban se dirige du nord

au sud jusqu'aux collines de sables de l'isthme de Suez. Elle se compose du Liban proprement dit, qui se termine au cap de Seyd, et de l'Anti-Liban, qui, commençant au grand nœud de jonction des deux montagnes, près de Balbek, suit également une direction du nord au sud jusqu'aux frontières de l'Arabie.

C'est près de ce nœud central, qui offre les pics les plus élevés des deux chaînes, qu'on voit sortir quatre cours d'eau : 1° L'Oronte, qui se porte vers le nord; 2° le Chrysoroas, qui se dirige à l'est vers Damas; 3° le Léontes, qui coule à l'ouest vers l'ancienne ville de Tyr; 4° le Jourdain, qui, descendant vers le sud, verse ses eaux dans le lac Asphaltite ou mer Morte (1).

Les plus hautes sommités des deux Libans ont une élévation de 3000 mètres au dessus de la Méditerranée. Les autres crêtes de ces deux chaînes ne dépassent pas la hauteur moyenne de 2000 mètres, et s'abaissent successivement en descendant vers le sud.

Un contre-fort du Taurus, parallèle au mont Casius et au Liban, sépare le bassin de l'Oronte du haut et large plateau d'Alep, et va se réunir au nœud central du Liban et l'Anti-Liban. — On voit partir de ce dernier point une autre chaîne moins élevée qui va se réunir à l'Anti-Liban sur les frontières de l'Arabie, et qui borde à l'est le bassin du Jourdain et de la mer Morte.

Toutes les montagnes de la Syrie sont calcaires et paraissent avoir été bouleversées par des feux souterrains. Leurs versants occidentaux sont assez rapides du côté de la Méditerranée; mais les pentes vers l'est sont plus inclinées et ont une faible élévation au dessus des

(1) Quelques voyageurs prétendent avoir reconnu des traces qui porteraient à croire que le Jourdain versait autrefois ses eaux dans le golfe Araba de la mer Rouge.

grandes et hautes plaines d'Alep et de Damas et du plateau général de l'Arabie.

La Syrie a 150 lieues de long, depuis Aïntab, au pied du mont Amanus, jusqu'à Gaza, près des frontières de l'Egypte. Sa largeur moyenne est de 30 lieues; sa superficie totale est d'environ 4000 lieues carrées.

Le sol de la Syrie est généralement fertile; il offre les productions de tous les pays, à cause de sa latitude, de la direction et de l'exposition de ses montagnes, de leur composition calcaire, de la chaleur qui règne dans ses vallées, profondément encaissées, et de la douce température de ses plaines maritimes, rafraîchies par les vents dominants du nord et du nord-ouest.

Le Liban voit croître à ses pieds et sur les parties inférieures de ses versants les orangers, les cédratiers, le mûrier, le noyer, le cotonnier, et tous les arbres fruitiers d'Europe. Les cèdres, les hêtres et les chênes-verts, couvrent la région moyenne de ses montagnes jusqu'aux limites des neiges éternelles. La vallée de l'Oronte produit les plus beaux blés et possède de vastes et gras pâturages. Le Jourdain nourrit sur ses bords le palmier, la canne à sucre et le caféier. La côte syrienne de la Méditerranée est plantée d'oliviers et de vignes qui donnent des huiles et des vins de bonne qualité. Le tabac de ce pays est recherché dans tout l'Orient. Le cotonnier est cultivé avec succès dans cette province.

La population de la Syrie se compose des restes mélangés des Grecs, qui l'enlevèrent aux Perses; des Arabes, qui la conquirent sur les Grecs, et des Turcs, qui la soumirent à leur domination, après en avoir expulsé les Mamelucks. — Il faut y ajouter des hordes de Turcomans, de Kourdes, d'Ansaris, ainsi que des tri-

bus de Maronites, de Druses et de Mutualis, qui y sont venues de toutes les contrées de l'Orient.

La race indigène des anciens Syriens a disparu et s'est confondue parmi les Arabes.

La langue syriaque n'est connue que de quelques prêtres chrétiens, qui sont les interprètes de l'Evangile écrit ou traduit dans cet ancien idiome durant les premiers siècles du christianisme.

L'arabe est la langue commune de tous les habitants de la Syrie.

Les Turcs et les Grecs n'habitent guère que les villes. Les Arabes forment, dans les campagnes, le fond de la population. Les Ansaris, les Maronites, les Druses et les Mutualis, sont cantonnés dans les montagnes, dont ils défendent les approches et où ils conservent leur indépendance. Les Turcomans et les Kourdes errent avec leurs troupeaux près des rives de l'Oronte. Les Bédouins sont disséminés dans la vallée du Jourdain et sur toute la lisière du désert.

Tous les peuples des montagnes et toutes les tribus errantes sont moins les sujets des Turcs que leurs tributaires.

Le Liban est habité par les Ansaris, les Maronites et les Druses; l'Anti-Liban par les Mutualis. On voit dans les montagnes de la Judée les Naplousins, qui n'ont jamais pu être soumis à l'autorité de la Porte.

Les Mutualis et les Naplousins sont musulmans de la secte d'Ali. Les Druses professent la religion musulmane avec des pratiques chrétiennes et idolâtres. Les Maronites sont chrétiens catholiques, et les Ansaris sont héliocoles ou adorateurs du soleil.

La Syrie ne produit pas assez de céréales pour sa con-

sommation ; mais elle échange avec l'Egypte une partie de sa soie, de son coton et de ses vins, contre du riz et du blé. Elle vend aux Européens du coton, de la soie et des noix de galle en échange des denrées coloniales, des draps et autres produits industriels.

L'industrie manufacturière de la Syrie est tout à fait à l'état d'enfance, excepté dans les villes d'Alep et de Damas.

L'Oronte et le Jourdain sont les deux seuls cours d'eau importants de la Syrie. Ils coulent, le premier dans la direction du sud au nord, et le second dans celle du nord au midi. Ils prennent naissance l'un et l'autre, comme nous l'avons dit plus haut, dans le nœud de jonction du Liban et de l'Anti-Liban, au dessus des ruines de Balbek. Coulant entre deux chaînes parallèles, ils se jettent, l'un dans le golfe d'Alexandrette, après avoir traversé la brèche étroite qui existe entre le mont Casius et le Liban, et l'autre dans le lac Asphalite ou mer Morte.

Le mont Carmel, près de la ville de Saint-Jean-d'Acre, divise la côte syrienne de la Méditerranée en deux littoraux maritimes, dont l'un était connu des anciens sous le nom de Phénicie et l'autre sous celui de Palestine.

Les deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, qui traversent la Syrie du nord au sud, la divisent en deux zones : l'une occidentale, qui comprend la Phénicie et la Palestine, et l'autre orientale, qui contient le pachalik d'Alep, celui de Damas et la partie orientale de la Judée.

Zone occidentale. — La Phénicie commence, au nord, par Alexandrette, qui, sans son insalubrité, serait, de ce côté, la clef de la Syrie. Mais le terrain qui environne cette ville est si bas, que les eaux, ne trouvant pas d'é-

coulement, s'y arrêtent et corrompent l'air atmosphérique.

Cette place, autrefois importante, n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade. Elle devrait être fortifiée, si l'on pouvait parvenir à assainir ses environs. Elle sert de port à Alep pendant l'hiver; mais on évite ses approches durant les chaleurs de l'été. Les bâtiments mouillent alors dans un petit port, près des ruines de Sélеuciè, à l'embouchure de l'Oronte.

La ville de Séleucie, bâtie au dessus du port, sur un versant rapide du mont Coryphée, était, sous les Séleucides, la plus forte place de la Syrie.

Laodicée, nommée maintenant Latakié, fut bâtie par Seleucus Nicanor, qui lui donna le nom de Laodicée, sa mère. Ses vins sont estimés; ses tabacs ont une flagrance qui les fait préférer à tous les tabacs du Levant.

De Laodicée on se rend à Tripoli de Syrie, le long de la mer, en passant par Tortose. Le Liban, très élevé sur ce point, serre la côte maritime de très près et pousse en mer le cap Canzir, qui s'avance vers l'île de Chypre.

Tripoli est la résidence d'un pacha. Sa population est de 8 à 10 mille âmes. Son territoire est fertile, mais l'air des environs est très malsain. On y voyait, il y a quelques années, une factorerie européenne qui s'est retirée à cause de l'insalubrité du pays.

A douze lieues au sud de Tripoli, on trouve la ville de Biblos, qui, bâtie sur une colline près de la mer, renferme actuellement 2 à 3000 habitants. La rivière d'Adonis coule au pied de Biblos.

Les montagnes dont on côtoie le pied entre Tripoli et Biblos sont les plus élevées du Liban.

Les cèdres si vantés autrefois, dont il ne reste plus

que quelques groupes, se trouvent dans cette partie de la chaîne, et principalement sur le nœud très élevé qui unit le Liban à l'Anti-Liban.

La distance de Biblos à Beyrouth est de huit lieues. On la parcourt à travers un pays fertile qui est le mieux cultivé de toute la Syrie. La ville de Beyrouth (anciennement Berythe) est située sur un haut promontoire qui est baigné par la mer sur trois côtés. Quoique cette position soit facile à fortifier, Beyrouth n'a qu'un mauvais mur d'enceinte. Son port est petit. Cette ville maritime, dont la population est de 6000 habitants, parmi lesquels on compte 4000 chrétiens, est l'entrepôt commercial des Druses et des Maronites qui habitent les montagnes voisines. Le village et le port de Djébail, sur la route de Beyrouth au Liban, occupe une position très importante. Un fort la protége.

On parcourt dix lieues, le long de la côte maritime et toujours au pied des montagnes, pour se rendre de Beyrouth à Seyd, anciennement Sydon. C'est sur cette route qu'on voit, sur la pente des montagnes, le bourg de Déir-El-Kamar, qui est le séjour ordinaire de l'émir ou prince des Druses. Cet émir, qui commandait également les Druses et les Maronites, conservait dans son palais une chapelle chrétienne et une mosquée musulmane.

Les Druses mahométans sont de la secte d'Ali, et les Maronites sont des chrétiens unis à l'église romaine. Ils ont conservé une lithurgie et des coutumes particulières. Les Druses et les Maronites vivent presque dans les mêmes lieux. Ils étaient confondus, jusqu'à ces derniers temps, sous le même gouvernement; mais les Druses habitent plus particulièrement la partie du Liban

où se trouvent Seyd et Beyrouth, et les Maronites celle qui est entre Beyrouth et Tripoli.

Seyd s'étend le long du rivage de la mer et n'est fermé que d'un simple mur. — Cette ville tire sa principale défense d'une grosse tour dite le fort Neuf, laquelle est située sur un rocher élevé.

Entrepôt de la vallée de Balbeck et du pachalik de Damas, Seyd est une ville assez commerçante. On y compte 8000 habitants, dont 5000 Turcs et 3000 chrétiens.

La distance de Seyd à Tyr est de sept lieues. La ville de Tyr, que les Arabes appellent Tsour, est bâtie sur une péninsule triangulaire de 600 toises de côté. L'isthme qui l'attache au continent est un sable mêlé de coquilles et d'autres matières rapportées.

L'île sur laquelle était bâtie l'ancienne ville de Tyr consiste dans un roc schisto-calcaire très solide. On est autorisé à regarder l'isthme qui l'unit au continent comme n'étant autre chose que la jetée construite par Alexandre le Grand à l'époque du siége.

De chaque côté de la péninsule tyrienne on voit deux rades qui sont les meilleures de la côte. Elles sont abritées contre l'action des vagues par deux lignes de rochers à fleur d'eau qui partent des deux extrémités extérieures de la presqu'île.

Tyr était, avant l'époque d'Alexandre, un des plus grands comptoirs de l'Asie; elle échangeait les bois du Liban, les tapis de la Perse, les tissus de l'Inde et les parfums de l'Arabie, contre le lin d'Egypte, la pourpre de l'Archipel, le cuivre de l'Asie-Mineure et l'or de l'Espagne.

Cette ville, étant le seul endroit sur la côte de Syrie où la nature ait ébauché un port, il serait assez facile de

lui rendre son ancienne importance. Il faudrait, pour cela, détruire la jetée construite par Alexandre et établir deux môles aux deux extrémités de la presqu'île, en profitant des deux lignes des rochers à fleur d'eau qui s'avancent dans la mer. On approfondirait son port, dont les sables amoncelés ont exhaussé le fond.

Entre Tyr et Sydon, on voit l'embouchure du Léontès (aujourd'hui Kasmié). Ce petit fleuve descend du nœud qui unit le Liban à l'Anti-Liban au dessus de Balbek.

Après avoir arrosé la Célésyrie ou Syrie creuse, ainsi nommée parce qu'elle est profondément encaissée, le Léontès verse ses eaux dans la mer Méditerranée.

L'ancienne ville de Balbek, placée à la tête de cette vallée, était riche et florissante autrefois, à cause de sa position entre Tyr et Palmyre. — Ses ruines, ainsi que celles de Palmyre, attestent sa grandeur passée. La ville moderne de Balbek ne renferme que 1200 habitants.

La vallée de Balbek ou Célésyrie est habitée en grande partie par des Mutualis. Son sol est un des plus fertiles de la Syrie.

La distance de Tyr à Acre est de neuf lieues. Acre ou Akka (autrefois Ptolémaïs) est assis sur un promontoire que la mer environne de trois côtés. Un fort qui lui sert de citadelle défend cette ville sur le quatrième côté. On y a ajouté, dans ces derniers temps, deux bastions peu spacieux et mal défilés, dont les flancs sont trop petits.

N'ayant pu faire une brèche praticable à l'ancienne enceinte de Saint-Jean-d'Acre à cause du manque de grosse artillerie, les Français venus d'Égypte en 1799 tentèrent de brusquer l'attaque de cette place; mais ils furent repoussés.

Capitale de toute la Phénicie, Acre a été long-temps

gouverné par Djezzar-Pacha, célèbre par son courage et par sa cruauté.

Le mont Carmel, qui forme la limite septentrionale de la Palestine, s'arrête près de la ville d'Acre. Son pic s'élève à une grande hauteur dans les airs.

On se rend d'Acre à Jaffa par deux routes : l'une côtoie le rivage maritime et tourne le mont Carmel à l'ouest ; l'autre le tourne à l'est.

En sortant d'Acre, on côtoie la baie de Kaïfa, qui a près de trois lieues de circuit. La ville de Kaïfa, peuplée de 2000 âmes, est entourée d'une muraille flanquée de tours, au pied d'un contre-fort du mont Carmel.

La baie de Kaïfa reçoit le Cison et le Bélos. Le Cison arrose une riante vallée, d'où on s'élève jusqu'à la plaine d'Esdrelon, couverte de villages. Mais le Bélos, qui est entouré de marais près de son embouchure, remonte jusqu'à la plaine de Nazareth, que le mont Thabor sépare de celle d'Esdrelon. Nazareth est une ville de 3 à 4 mille habitants, la plupart chrétiens, avec quelques familles juives.

Le chemin d'Acre à Damas passe par Nazareth, monte ensuite au village de Cana, sur la crête de la chaîne montueuse qui borde le Jourdain, et descend au pont de Yacoub sur ce fleuve.

Jaffa (ancienne Joppé) a un port qui a été progressivement comblé par les attérissements. Les vaisseaux ne peuvent mouiller qu'à une lieue du rivage. Sa population est d'environ 4000 habitants. Cette ville est entourée d'une mauvaise enceinte crénelée ; deux petits forts la défendent du côté de la mer. La campagne qui l'environne est très fertile.

Au sud de Jaffa on rencontre la petite ville de Ramlé

ou Rama (ancienne Arimathie), qui est peuplée de 2000 habitants. Tout le pays environnant est plat ou légèrement ondulé. On y cultive avec succès la vigne, l'olivier, le mûrier, le cotonnier et l'oranger.

De Jaffa on se rend à Gaza à travers une plaine unie, parsemée de monticules sablonneux.

Les sables envahissent successivement le rivage maritime de cette partie de la Syrie. Les populations s'éloignent et montent sur les hauteurs à mesure que les sables s'avancent dans les terres. Des lieux qui étaient habités autrefois et qui bordaient la côte maritime en sont maintenant éloignés de 4 à 500 toises.

Gaza est la dernière ville de Syrie du côté du sud, comme Aïntab l'est du côté du nord. Ces deux places sont très mal fortifiées.

La seule défense de Gaza consiste dans un fort circulaire, flanqué de tours, lequel a 40 toises de diamètre. Il est construit sur une colline, au pied de laquelle la ville a été bâtie.

Le territoire de Gaza est très fertile; il produit, comme celui d'Égypte, des cannes à sucre et des dattes.

Zone orientale.—Au pied du mont Amanus est située la ville d'Aïntab, dont les maisons élevées, et bâties en amphithéâtre les unes au dessus des autres, présentent des terrasses qui servent de rues. Cette ville contient une population de 12,000 habitants. Mais, quoique étant au nord la principale clef de la Syrie, elle n'est environnée que d'un simple mur. Une petite citadelle est placée au centre de cette enceinte.

On descend d'Aïntab à Alep avec le cours du Chalus. Alep (anciennement Béræa) se trouve dans une plaine

élevée, que le Chalus arrose avant de se perdre dans un marais voisin.

Cette ville occupe plusieurs collines, sur la plus haute desquelles la citadelle a été construite. Groupée autour de cette citadelle et entourée d'un mur crénelé, la ville d'Alep a un circuit d'une lieue et demie. Sa population s'élevait à 100,000 habitants, moitié chrétiens et moitié musulmans. Un tremblement de terre récent a détruit la moitié des maisons et des habitants de cette ville commerçante. Alep a toujours été le siége d'un pachalik de premier rang.

Le sol des environs d'Alep est d'une nature calcaire et marneuse. Sur plusieurs points le tuf se montre à peu de profondeur. Mais les environs de cette ville sont généralement fertiles et produisent du coton, du sésame, du millet, du tabac, de l'huile, du vin et des fruits exquis.

Cette ville est l'entrepôt du commerce de la Haute-Asie avec la Syrie. Les caravanes de la Perse et du bassin de l'Euphrate passent ordinairement par Alep.

Le chaînon Taurique, qui sépare le plateau d'Alep de la vallée de l'Oronte, est peu élevé; il est même à peine sensible sur plusieurs points. On le retraverse au bourg de Bana, quand on va d'Alep à Antioche. Tous les villages de ce chaînon sont habités par les Ansaris, peuple héliocole, pauvre, immoral et généralement méprisé.

Antakieh, autrefois Antioche, est située au fond d'un coude que fait l'Oronte, en se courbant à l'ouest pour aller se jeter dans la mer Méditerranée vers les ruines de Séleucie.

Antioche était une des principales villes de l'empire

romain. Sa population s'élevait à 600,000 âmes. La ville moderne, qui n'occupe que la sixième partie de l'ancienne, contient à peu près 6,000 habitants, presque tous mahométans.

Les murs de l'ancienne Antioche avaient 50 pieds de haut sur 6 pieds d'épaisseur. Ils étaient flanqués de tours carrées. La ville moderne est tout à fait sans défense.

On passe l'Oronte sur un pont de pierres. En côtoyant la rive droite de ce fleuve, on entre dans la belle vallée de Daphné.

Quand on remonte l'Oronte vers sa source, on trouve successivement Chugre, Apamée, Epiphanie et Emèse.

Chugre (ancienne Séleucie-Bélus) est une petite ville ouverte sur la rive gauche du fleuve.

Apamée, actuellement Kamieh, est située au sud de Chugre, sur la rive droite de l'Oronte. Quoique ruinée, elle est encore renommée pour la bonté de ses pâturages, qui nourrissaient, dans le temps de Séleucus, trois cents étalons et trente mille cavales.

Epiphanie, actuellement Hama, contient 20,000 habitants. Cette ville est une bonne position de passage, parce qu'elle se trouve à l'entrée d'une gorge qui est traversée par la route d'Alep à Tripoli. Cette route coupe la chaîne du Liban sur un de ses sommets les plus élevés. Entourée de campagnes fertiles, cette ville est considérée comme le grenier de la Syrie.

Emèse, à présent Hems, sur la rive droite de l'Oronte, est assis autour d'un cône tronqué, qui porte une citadelle à son sommet. Les murs d'Emèse et ceux de sa citadelle sont dans un état complet de dégradation.

L'aga qui commande à Emèse a sous sa juridiction immédiate le village de Tadmour, autrefois Palmyre, à 36 lieues plus à l'est, dans le centre du désert. Les ma-

gnifiques ruines de Palmyre font connaître son ancienne splendeur. Cette ville devait ses richesses à son commerce, et son commerce à sa situation sur la route de la Méditerranée au golfe Persique. Lorsque Zénobie eut été vaincue par l'empereur Aurétien et amenée à Rome comme captive, Palmyre perdit peu à peu son commerce, qui prit une autre direction. N'ayant autour d'eux qu'un sol aride, les habitants de cette ville commerçante se dispersèrent de toutes parts. Les monuments de Palmyre, préservés par la sécheresse de l'air du désert, se sont parfaitement conservés.

La source de l'Oronte se trouve dans les montagnes qui forment le nœud des deux chaînes du Liban.

Après avoir traversé les montagnes, la route d'Alep à Damas descend, avec le Chrysoroas, dans la plaine de cette dernière ville.

La ville de Damas, à l'est de Seyd et sous la même latitude, est située dans une vaste plaine. Les eaux du Chrysoroas, qui se partagent en un grand nombre de canaux, divisent Damas en plusieurs quartiers. On ne voit rien de plus riant dans le monde que les environs de cette ville orientale.

Damas, dont le circuit a plus de 6,000 mètres, est fermé par un double mur sur les trois quarts de son pourtour. Une citadelle carrée, flanquée de tours, défend le quatrième côté. La population de cette ville est de près de 100,000 habitants, dont les trois quarts sont musulmans; le reste se compose de chrétiens et de juifs.

Un pacha du premier rang, qui prenait le titre d'Emir-Hadgi ou de conducteur de la caravane de la Mecque, gouverne Damas et la province qui en dépend.

Le commerce de transit et un nombre considérable de

fabriques de soieries sont la cause de la grandeur et de la prospérité de Damas, qui a toujours été une ville florissante depuis plus de trois mille ans.

Les quatre pachaliks de la Syrie (Acre, Tripoli, Alep et Damas) avaient été réunis depuis 1832 entre les mains du pacha d'Egypte. Les derniers événements viennent de les faire rentrer sous l'autorité directe de la Sublime-Porte.

La route de Damas à Gaza traverse la vallée du Jourdain. Ce fleuve prend naissance dans l'Anti-Liban, se mêle aux eaux des lacs de Houlé et de Tibériade, et va se perdre dans la mer Morte. Les versants des montagnes se dépouillent de verdure aux approches de ce dernier lac.

Après avoir franchi le Jourdain, la route de Damas s'élève sur les montagnes qui bordent la rive occidentale du fleuve et descend vers Safad et Loubi dans une vallée qui sépare le Carmel de l'Anti-Liban.

Une autre route encore plus difficile que celle que nous venons de décrire côtoie le Jourdain jusqu'à Jéricho, vers l'origine du lac Asphaltite, et traverse la chaîne syrienne à Jérusalem pour descendre ensuite vers le littoral de la Méditerranée.

Safad (ancienne Bétulie) et Lonbi offrent une bonne position de passage, parce que ces bourgs sont situés au débouché des montagnes et à la tête de la vallée transversale, dite anciennement Galilée, qui est creusée entre l'Anti-Liban et le Carmel. Les collines parsemées dans cette vallée se groupent autour du mont Thabor, qui domine d'un côté la vallée du Jourdain, et de l'autre le littoral de la Méditerranée.

Deux autres chemins, impraticables à l'artillerie, tra-

versent la chaîne syrienne vers Samarie et vers Naplous. Samarie n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village au milieu d'un cercle de montagnes arides. Mais Naplous, anciennement Sichem, situé à cinq lieues au sud de Samarie, renferme une population de 4 à 5,000 musulmans armigères et tous enclins au brigandage.

On trouve dans les environs de Naplous plusieurs familles de juifs samaritains qui conservent, dans un dialecte particulier, le Pentateuque de Moïse, et qui vont tous les ans immoler l'agneau pascal sur le mont Garizim.

En se portant au sud, on trouve à quelques lieues de Naplous des montagnes entièrement nues qui paraissent avoir été bouleversées par des feux souterrains. C'est au milieu de cette terre de désolation qu'on arrive à Jérusalem, berceau du christianisme.

Cette ville, bâtie sur le bord oriental d'une des hautes crêtes de l'Anti-Liban, a la forme d'un carré long, dont l'extrémité sud-est se termine à un grand ravin dont le fond sert de lit au torrent du Cédron. Ce ravin forme la vallée de Josaphat.

L'enceinte de Jérusalem, restaurée par Soliman le Magnifique, se compose d'un mur crénelé, flanqué de tours. Son développement est d'environ 4,000 mètres. Le mont Golgota ou Calvaire et l'église du S.-Sépulcre sont au nord; le mont Moriat, sur lequel on voyait autrefois le temple de Salomon, remplacé par la mosquée d'Omar, est à l'est.

On donne à Jérusalem une population de 12 à 15,000 habitants, parmi lesquels on compte 6,000 chrétiens de différentes sectes, autant de juifs et 2 ou 3,000 musulmans.

A deux lieues au sud de Jérusalem, sur le revers oriental du même plateau, on trouve la ville de Bethléem, où naquit Jésus-Christ. Sa population est de 3,000 habitants, moitié Turcs et moitié chrétiens.

Hébron, au sud de Bethléem et sur le même revers de la chaîne de l'Anti-Liban, est situé sur un terrain moins nu et plus varié que celui qui est occupé par les villes de Jérusalem et de Bethléem. On y voit, dit-on, le tombeau d'Abraham.

La population d'Hébron est de 3,500 habitants, presque tous mahométans. Semblables aux Naplousins, ils courent le pays et se livrent au brigandage.

La zone orientale de la Syrie est terminée au sud par Hébron; la zone occidentale finit à Gaza. On entre ensuite dans le désert de Suez et dans celui de l'Arabie Pétrée.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA SYRIE.

Il est très difficile de fixer avec exactitude la population de toute la Syrie. Le gouvernement turc n'a jamais recours à des dénombrements pour connaître le nombre précis de ses sujets et leur division par croyance religieuse. D'après des renseignements pris avec tout le soin possible il paraîtrait que la population entière de la Syrie ne s'élève pas tout à fait à deux millions d'âmes, ce qui donne près de 500 habitants par lieue carrée.

Mais cette population n'est pas semblable à celle de l'Asie-Mineure; elle est encore moins homogène que dans les autres parties de la Turquie. — Les musulmans de l'Asie-Mineure sont Turcs et ne parlent que la langue turque. Ceux de la Syrie sont Arabes et ne parlent que

la langue arabe. Les chrétiens et les juifs se trouvent en Syrie dans la même dépendance que dans l'Asie-Mineure à l'égard de la Porte et de la nation conquérante. Leur nombre est dans le rapport de 2 à 3 relativement à celui des musulmans.

Mais les habitants des montagnes forment un peuple à part; musulmans ou chrétiens, ils s'entendent entre eux pour ne payer à la Porte qu'un tribu faible et uniforme, et pour repousser l'autorité de ses agents. — Maîtres des montagnes, et par conséquent de toutes les routes, ils tiennent entre leurs mains les destinées de la Syrie. La population réunie de ces montagnards (Druses, Maronites, Mutualis et Naplousins) s'élève à 340,000 âmes.

La géologie de la Syrie est semblable à celle de l'Asie-Mineure. On y voit les mêmes éléments constitutifs dans les plaines et dans les montagnes. Le Liban n'est qu'une ramification méridionale du Taurus. Mais pendant que l'Asie-Mineure, solidement établie sur sa base, ne renferme plus de volcans allumés, et n'éprouve que rarement et faiblement les effets désastreux des tremblements de terre, la Syrie est constamment travaillée par des feux souterrains qui entr'ouvrent et bouleversent sa surface.

Le climat de la Syrie est généralement doux et très salubre, excepté dans les vallées trop encaissées, et dans les plaines basses et marécageuses voisines de la mer. Les vents du nord qui, dans le bassin de l'Euphrate, suivent le cours de ce fleuve, et soufflent pendant les trois quarts de l'année, dominent également dans la Syrie, où leur direction se trouve déterminée par celle des deux chaînes de montagnes.

Dépouillées de leurs forêts par une très ancienne de-

struction, décomposées à leur surface par les eaux pluviales et par les vapeurs de la mer, les montagnes de la Syrie sont généralement nues, excepté sur leurs plus hautes sommités. Mais, enrichies par leurs dépouilles, les vallées possèdent une couche profonde de terre végétale, et jouissent d'une fertilité extraordinaire.

D'après quelques observations de M. Arago, publiées dans l'Annuaire du Bureau des longitudes, il paraît certain que la température de la Palestine n'a pas éprouvé de modifications, et qu'elle est encore à présent ce qu'elle était il y a plus de trois mille ans, à l'époque de l'arrivée des Israélites.

On estime à 115 millions de francs le revenu territorial de toute la Syrie. — Ses produits manufacturiers, qui sont plus considérables à Alep et à Damas que dans tout le reste de la province, sont évalués à 30 millions de la même monnaie.

Le dixième exigé sur les revenus agricoles et manufacturiers, le karadje payé par les rayas non musulmans, et les droits des douanes, procurent à la Porte, pour toute la Syrie, un revenu annuel de 19 à 20 millions de francs. Les exactions des pachas et de tous les agents de l'autorité souveraine enlèvent en outre à cette province, par des moyens illégaux, une valeur à peu près égale à la moitié de celle que la Porte en retire par la voie des contributions ordinaires.

Le sort politique de la Syrie a été presque toujours attaché à celui de l'Egypte. — Pour mieux s'assurer la possession de la Syrie, Cambyse passa le désert de Suez et se rendit maître de l'Egypte. Alexandre suivit la même marche et conquit le bassin du Nil.

A la suite des guerres qui eurent lieu entre les successeurs de ce grand conquérant, les Ptolémées, maîtres

de l'Egypte, ne tardèrent pas long-temps à y réunir la Syrie.

Les Romains possédèrent à la fois l'Egypte et la Syrie. — Le calife Omar porta dans ces deux provinces le drapeau de l'islamisme et les soumit à l'autorité des successeurs du Prophète.

Les Mamelouks, qui établirent leur empire en Egypte sur les ruines du trône des califes, s'emparèrent bientôt après de toute la Syrie.

Les croisés chrétiens, qui prirent Jérusalem et établirent un nouveau royaume dans la Palestine pendant la dernière année du 11e siècle, en furent chassés, après une lutte plus glorieuse que longue, par Saladin, soudan des Mamelouks d'Egypte.

Saint Louis, que ses qualités d'homme d'état et de sage politique rendent aussi estimable aux yeux de la postérité que ses vertus chrétiennes, sentit que la conquête de l'Egypte était indispensable pour affermir la domination des chrétiens dans la Palestine.

Quoiqu'il échoua dans son entreprise par la folle témérité de son frère à la bataille de la Mansoura, et encore plus par les funestes effets de l'inondation du Nil, qui enveloppa son armée, il n'eut pas moins la gloire d'avoir su apprécier la véritable position des chrétiens dans l'Orient, et d'avoir entrepris de résoudre la question la plus importante des opérations des croisades.

Sélim Ier, empereur des Ottomans, détruisit l'autorité souveraine des Mamelouks dans la Syrie, et bientôt après dans toute l'Egypte.

Napoléon, après s'être emparé de l'Egypte, se porta en Syrie avec une grande fraction de son armée, et se rendit maître de la Palestine. S'il échoua devant Saint-Jean-d'Acre, ce fut par suite d'une circonstance acci-

dentelle qui avait fait tomber son artillerie de siége entre les mains des Anglais.

Il n'est pas étonnant que Méhémet-Ali, maître actuel de l'Egypte et favorisé par la victoire, ait insisté si long-temps pour que la Syrie restât annexée à ses états d'une manière permanente et héréditaire.

Cependant, quoique doué d'une grande sagacité, Méhémet-Ali avait fait la faute de soumettre les habitants de la Syrie à un système administratif identiquement semblable à celui qu'il avait établi en Egypte. Mais les Egyptiens, soumis depuis 900 ans au gouvernement des Mamelouks, milice tout à fait étrangère au pays, étaient devenus le peuple le plus docile et le plus soumis de la terre; tandis que les Syriens, habitués à des agitations politiques et à des guerres intestines auxquelles toutes les classes de la population avaient été appelées à prendre part, et renfermant au milieu d'eux, sur les plus hautes montagnes, des peuplades belliqueuses et ennemies du joug étranger, ne formaient qu'une agrégation hétérogène, turbulente, et très difficile à comprimer et à contenir.

Les Egyptiens supportaient sans se plaindre les taxes énormes qu'on leur avait imposées et se soumettaient tranquillement au tribut progressif de la conscription militaire; mais ces vexations avaient fortement irrité les habitants de la Syrie, qui, après plusieurs tentatives de soulèvements partiels, particulièrement parmi les Druses et les Maronites, avaient fini par disposer les populations, en 1840, à une insurrection générale contre le vice-roi d'Egypte.

ÉGYPTE.

Nous avons fait connaître, dans nos considérations sur la Syrie, la direction de la grande chaîne montueuse qui, après avoir embrassé la vallée du Jourdain et de la mer Morte, se prolonge, au sud, jusqu'au mont Sinaï entre les deux golfes de Suez et d'Acaba. — Une des branches de cette chaîne suit, en Arabie, le bord oriental de la mer Rouge, et s'arrête au détroit de Babel-Mandeb, d'où elle se détourne, à l'est, parallèlement à la côte méridionale de cette péninsule, jusqu'au cap Rasalgat, dans l'imamet de Mascat. Arrivée à ce dernier point, elle se ramifie et forme un massif montueux qui occupe toute la surface de cette dernière province jusqu'au détroit d'Ormus, dans le golfe Persique.

Deux chaînes qui sortent des montagnes de la Lune, dans la Haute-Abyssinie, suivent presque parallèlement une direction vers le nord. Très élevées et voisines l'une de l'autre dans la Basse-Abyssinie, le Sénaar et la Haute-Egypte, elles s'abaissent insensiblement, et s'écartent en avançant vers la Méditerranée. Elles finissent par se confondre avec les plages sablonneuses du littoral maritime. L'espace qui les sépare constitue le bassin du Nil.

Ce grand fleuve coule du sud au nord dans la vallée dont nous venons de parler, et, après un cours de 156 lieues depuis la Nubie jusqu'au Caire, se divise en

deux canaux pour former le Delta. Il se jette par deux bouches dans la mer Méditerranée.

La vallée supérieure du Nil n'a que trois lieues de largeur moyenne entre les deux chaînes montueuses, qui, sur un long espace, présentent l'aspect de deux hautes murailles. Mais, arrivées à la hauteur du Caire, les deux chaînes, alors considérablement abaissées, s'écartent pour se porter, l'une au nord-est, vers l'isthme de Suez, et l'autre au nord-ouest, vers les plateaux sablonneux de la Libye.

Le Delta, qui commence près de la ville du Caire, présente la forme d'un grand triangle irrégulier dont le côté oriental a 36 lieues de long, le côté occidental 42 lieues, et le côté septentrional ou maritime 72 lieues, en suivant la courbure des rivages. Les angles de ce triangle sont occupés par la ville du Caire au sud, par celle de Peluse au nord-est, et par celle de Rosette au nord-ouest.

Un désert sablonneux et aride entoure le Delta dans toutes les parties où les eaux du Nil n'ont plus d'accès.

La chaîne orientale, qui sépare la vallée du Nil des eaux de la mer Rouge, est escarpée et se montre coupée à pic sur plusieurs points. La chaîne occidentale ou Libyque a un talus plus doux, et ne consiste, vers le Delta, que dans une série de collines sablonneuses et basses qui finissent par disparaître dans le voisinage de la Méditerranée.

Les deux chaînes, avant leur écartement à l'entrée du Delta, sont formées de superpositions calcaires au dessus d'un noyau granitique. Toute la vallée du Nil, et principalement le Delta, ne contient qu'un terrain d'alluvion.

Le Nil est le bienfaiteur de l'Egypte. Si, suivant la proposition d'Albuquerque, on avait pu détourner son cours et le faire tomber dans la mer Rouge, l'Egypte serait devenue un désert aride.

Le Delta s'est formé peu à peu par les dépositions du Nil durant ses inondations annuelles. — D'après le rapport d'Hérodote, fondé sur les récits des prêtres égyptiens, cette grande île triangulaire était encore entièrement couverte par les eaux quelques siècles avant le règne de Sésostris. — Avant l'arrivée d'Alexandre, toutes les grandes villes de l'Egypte étaient situées dans la vallée supérieure au dessus du Delta.

La largeur moyenne du Nil est de 300 mètres; sa profondeur est de quatre mètres. Comme la pente du lit de cè fleuve n'est que de 33 centimètres sur 2000 mètres, son courant ordinaire parcourt une lieue à l'heure.

Les pluies abondantes et continues qui tombent, au printemps, dans les montagnes de l'Abyssinie, entre la ligne équatoriale et le tropique du Cancer, grossissent considérablement les eaux du Nil. Ce fleuve commence à monter vers le solstice d'été, et continue à croître jusqu'à l'équinoxe d'automne. Après quelques jours d'étal, il baisse graduellement jusqu'au solstice d'hiver, époque de sa rentrée complète dans son lit naturel.

Le Nil, en couvrant l'Egypte de ses eaux, y dépose un limon noir qui est la cause de l'extrême fertilité de ce pays, et qui évite aux cultivateurs l'emploi des engrais. Lorsque l'inondation est très élevée, une plus grande surface de l'Egypte se trouve couverte par les eaux, et ses produits agricoles sont plus considérables. C'était pour obtenir ces résultats dans les crues d'eau d'une faible ou médiocre hauteur que les anciens Egyptiens avaient creusé de nombreux canaux et des réser-

voirs d'une vaste étendue, et qu'ils avaient inventé les roues à chapelets (norias) pour faire monter les eaux dans les lieux où l'inondation n'avait pu atteindre.

Les montagnes de l'Egypte, étant peu élevées et non boisées, ne peuvent pas arrêter les nuages qui, glissant sur leur surface, s'avancent vers le sud jusqu'aux hautes chaînes de l'Abyssinie. C'est par ce motif qu'il ne pleut jamais dans la vallée du Nil, et que le tonnerre et la grêle y sont presque inconnus.

Les vents sont alisés dans cette vallée pendant l'été et l'automne, et soufflent alors du nord ou du nord-ouest sans intermittence; mais ils deviennent très variables pendant l'hiver. S'établissant au sud pendant le printemps, ils soufflent quelquefois avec une extrême violence dans cette direction. Le *kamsin* ou vent du sud est celui qui vient de la Libye; il pousse devant lui des tourbillons de poussière, ternit l'éclat du soleil, embrase l'air, et arrête ou embarrasse la respiration des animaux. Ces ouragans terribles sont heureusement rares, et ne durent presque jamais plus de trois jours.

La température de toute la vallée du Nil est modérée: le thermomètre de Réaumur y monte rarement, en été, au dessus de trente degrés, et ne descend jamais, en hiver, à plus de six degrés au dessus du point de congélation. Les gelées y sont inconnues.

Resserré entre deux chaînes de montagnes, le bassin du Nil se trouve protégé par elles contre les envahissements des sables. Quelques brèches peu larges qui existent dans la chaîne Libyque offrent à leur invasion un libre accès. On a reconnu qu'on peut arrêter leurs ravages et fermer ces issues soit par des plantations de palmiers, de sycomores ou d'acacias épineux, soit par de hautes murailles qui rempliraient toute la brèche.

En sortant de la Nubie pour entrer en Egypte, le Nil fait un saut d'environ un pied de hauteur qu'on appelle ses cataractes. Cette chute est à peine sensible dans les hautes eaux.

On trouve au dessous des cataractes les deux petites îles de Philé et d'Éléphantine, et la ville de Syène.

L'île de Philé, qui renfermait le tombeau d'Osiris, était un lieu sacré pour les anciens Egyptiens. L'île d'Eléphantine, un peu plus grande, était autrefois l'entrepôt du commerce de l'Egypte avec l'Ethiopie.

La ville de Syène, actuellement Assouan, n'a plus qu'une enceinte délabrée. — Cette ville, ainsi que les îles de Philé et d'Eléphantine, étaient regardées anciennement comme les barrières de l'empire romain. Trois cohortes étaient chargées de défendre cette partie de la frontière.

Cette délimitation a existé pendant la longue administration des Mamelouks. Mais le vice-roi actuel d'Egypte, ayant eu des démêlés avec les princes du Sénaar ou Nubie, dirigea contre eux ses armées victorieuses, et, après une lutte d'une assez courte durée, soumit leurs états à sa domination personnelle.

On se rend de Syène au Caire par une route qui côtoie la rive droite du Nil. On trouve sur cette route deux positions militaires favorables à la défense de la vallée : l'une est au défilé de Silbilis, et l'autre au défilé de Gibilin, entre Esné et Thèbes (1). Les deux montagnes parallèles se rapprochent tellement sur ces deux points, qu'on pourrait défendre leur passage avec des forces peu

(1) Ce sont les seuls endroits de l'Egypte où l'on trouve encore des crocodiles.

nombreuses appuyées par des coupures et par des retranchements.

En sortant du défilé de Gibilin, le bassin du Nil s'élargit, et on trouve, à trois lieues plus bas, les ruines de la ville de Thèbes, qui occupait toute la vallée et se prolongeait sur les deux rives du fleuve.

Thèbes, d'après l'étendue de ses ruines, avait deux lieues de diamètre et six à sept lieues de tour. Mais dans cette grande enceinte on voyait de nombreux jardins, comme dans toutes les villes d'Orient.

Les ruines de Carnac et de Luxor sont au dessous de Thèbes, sur la rive orientale du fleuve. On voit en face, sur l'autre rive, celles du temple de Memnon. — On trouve plus loin, en descendant le Nil, les villes de Kous, de Coptos et de Kenné, sur la rive droite, et celles de Négadi, Ballas et Tentyra, sur la rive gauche.

Les ruines de Tentyra (actuellement Dendéra) sont les plus belles de l'Egypte. On voyait au plafond d'une des salles de son temple le zodiaque circulaire qui se trouve actuellement à Paris.

Kenné est actuellement la ville la plus commerçante de la Haute-Egypte. Elle entretient des relations commerciales avec le Sénaar et l'Abyssinie, et avec Cosséir, sur la mer Rouge.

Les villes de Kenné, Kous et Coptos, sont placées aux trois débouchés d'une longue vallée qui rompt la chaîne orientale et descend à la mer Rouge. Au point d'embranchement des routes de cette vallée on trouve le puits de Guita, sur l'emplacement de Phénicon. Du puits de Guita deux routes principales mènent l'une à Bérénice et l'autre à Cosséir. La route de Bérénice va au sud-est, et celle de Cosséir directement à l'est.

La route de Cosséir traverse des montagnes peu élevées dont le noyau est granitique. Etabli sur un fond solide et plat, cette route se compose des débris des hauteurs voisines. On peut, sans de grandes difficultés, la parcourir en voiture sur toute sa longueur, qui est de 42 lieues. Plusieurs voyageurs qui ont bien examiné les localités pensent qu'en aplanissant la partie centrale, au commencement de la descente vers la mer Rouge, on parviendrait à construire une route presque entièrement horizontale qui pourrait servir aussi à l'établissement d'un chemin de fer.

Ce mode de communication serait beaucoup plus facile à établir et à conserver qu'un canal ou un chemin de fer à travers l'isthme de Suez. Au lieu des sables légers, sans cesse remués par les vents, et qui peuvent combler en peu d'heures toutes les excavations qui seraient pratiquées dans la langue sablonneuse de Suez, le chemin de Cosséir serait établi sur une base granitique et solide.

La route de Cosséir procurerait en outre l'avantage d'éviter aux navires les graves inconvénients de la navigation du golfe de Suez et de la partie septentrionale de la mer Rouge dans des espaces étroits et au milieu de bas-fonds. — Cette route ferait entrer toute l'Egypte dans le partage des avantages du commerce de l'Inde, tandis que celle de Suez serait tout à fait en dehors du bassin du Nil.

C'était par la vallée de Cosséir qu'Alburquerque voulait jeter le Nil dans la mer Rouge, afin d'assurer à jamais aux Portugais la jouissance exclusive du commerce de l'Inde par la nouvelle voie maritime du cap de Bonne-Espérance. Si ce projet, qui devait faire disparaître de la surface de la terre la magnifique vallée de l'Egypte,

nombreuses appuyées par des coupures et p
tranchements.

En sortant du défilé de Gibilin, le ba
largit, et on trouve, à trois lieues pl
de la ville de Thèbes, qui occupait
prolongeait sur les deux rives du

Thèbes, d'après l'étendue de
lieues de diamètre et six à sep
cette grande enceinte on v
comme dans toutes les vill

Les ruines de Carnac
Thèbes, sur la rive ori
sur l'autre rive, celles
plus loin, en desce
Coptos et de Ken … portent
gadi, Ballas et T

Les ruines … up plus au sud que celui
les plus bell … d'une large baie. Mais la côte
des salles … d'une pauvreté hideuse; sa distance
trouve a … plus de 80 lieues, et la chaîne orientale ne
Kenr … dans cette partie, aucune brèche qui puisse
de la … l'établissement d'une route directe avec Syène.
mer … En descendant le Nil après Siouth, on voit sur la rive
su … gauche la ville de Girgé, que sa population et son commerce rendent assez importante. Siouth, placé sur une éminence, à une demi-lieue de la chaîne occidentale, occupe un site excellent pour l'établissement d'une forteresse. Cette ville sépare la Haute-Egypte de l'Egypte moyenne.

De Siouth au Caire, la chaîne orientale serre de très près la rive droite du Nil, et ne laisse, vers la petite ville de Cheik-Abad, qu'une zone très étroite, tandis que la chaîne occidentale s'éloigne peu à peu du fleuve et pré-

ᵛr la rive gauche, où sont les villes de Manfalout,
ᵘï et de Mynié, une large bande de terrain,
s'élargissant successivement, devient enfin
pour pouvoir être inondée. Elle prend
ᵓrovince de Fayoum.
ʳ aux inondations du fleuve, on a
ᵓmps très anciens, le canal Joseph,
ʳès de Mélaoui, porte dans le
'res. — Mais la partie occiden-
déjà envahie par les sables
ᴸibye et ne jouit plus des
ᵓcurait aux anciens ha-

, qui coupait en deux la pro-
, a suffi pour arrêter la marche enva-
sables, peut-être serait-il utile de creuser
ı ouest un autre canal qui, communiquant avec le premier, porterait la fertilité dans la partie devenue stérile. — Des plantations de palmiers et de sycomores, sur la rive gauche du nouveau canal, seraient un obstacle de plus contre la marche progressive des sables du désert.

La plaine autour de Minié est une des plus riches de l'Egypte. Une infinité de petits canaux lient, dans cette partie, le canal Joseph avec le Nil.

Au dessous de Bénisouef, à trente lieues plus bas que Minié, les deux chaînes sont rompues de nouveau. Par la brèche de la chaîne orientale, on se rend à la mer Rouge en suivant la vallée dite des Charrios; par celle de la chaîne occidentale on arrive à la ville de Médineh, dans le bassin inférieur de Fayoum. L'ancien lac Méris se trouvait dans cette partie de l'Egypte. Ce lac avait 3,600 stades ou environ 72 lieues de tour. Il n'avait pas

été creusé par les mains de l'homme, comme quelques anciens historiens l'ont assuré; mais il paraît que les Egyptiens l'avaient entouré d'une digue pour en retenir les eaux.

Au delà du Fayoum, la chaîne occidentale se rapproche du Nil. C'est là qu'on commence à découvrir cette multitude de pyramides qui s'étendent jusqu'à Gizeh.

C'était dans l'endroit le plus resserré de cette partie de la vallée qu'on distinguait la grande ville de Memphis, qui avait trois lieues de tour. Située sur la rive occidentale du fleuve, elle renfermait le palais des Pharaons, dont on voit encore des vestiges. Baignée d'un côté par le Nil, elle était séparée de la chaîne libyque par un canal particulier. La plaine des Momies se trouvait à l'ouest de ce canal.

Sur la rive droite du Nil, à peu près à la hauteur des ruines de Memphis, on voit une autre brèche dans la chaîne orientale. C'est par cette brèche qu'en 26 heures on arrive sur le rivage de la mer Rouge, aux puits d'El-sonach, à six lieues au sud de Suez.

Au delà de Memphis, les deux chaînes s'éloignent l'une de l'autre et vont aboutir à la Méditerranée en laissant entre elles le Delta qui forme l'Egypte inférieure.

Le Caire, situé à trois lieues au sud de la pointe méridionale du Delta, a été bâti au pied du mont Mokatan, à un quart de lieue du Nil. Cette ville, fondée par les Arabes, a été nommée par eux *El-Kaïra* ou la cité victorieuse, immédiatement après la conquête qu'ils firent de l'Egypte. Son enceinte, qui a trois lieues de développement, se compose d'une simple muraille flanquée de tours. Sa population s'élève à 250,000 habitants.

Le château du Caire est bâti sur les flancs du mont

Mokatan. Son enceinte a près d'un quart de lieue de tour. Elle est formée d'une bonne muraille solide et flanquée de tours carrées. On monte à ce château par un double escalier taillé dans le roc, et on y trouve un puits de 280 pieds de profondeur sur 42 pieds de circonférence. C'est le puits Joseph.

Les petites villes voisines du Caire en sont considérées comme les faubourgs. Gizeh est célèbre par ses pyramides ; Fostad et Boulac servent de port à cette capitale, le premier pour les bateaux qui montent le Nil, et l'autre pour ceux qui le descendent.

A l'angle où le Nil se divise en deux branches pour embrasser le Delta, on trouve la ville de Daraoué. Les Français, pendant leur occupation de l'Egypte, avaient formé le projet de bâtir sur ce point une ville nouvelle, laquelle, couverte par des digues et des ponts-barrages, aurait été régulièrement fortifiée. Cette ville, sous le nom de Francopolis, serait devenue le principal point de défense de tout le bassin du Nil, et un excellent entrepôt commercial pour la Basse-Egypte (1). Les ponts-barrages avec les écluses auraient servi à contenir et à élever les eaux du fleuve, afin d'accroître l'étendue des arrosements. Le Nil se jetait autrefois dans la mer par sept branches différentes. Elles ont été réduites à deux, celle de Damiette et celle de Rosette. Les autres, obstruées par les sables de la mer, se sont perdues dans les lacs qui bordent le littoral maritime.

On va du Caire à Héliopolis, et de là à Suez, par Bilbéis, sans entrer dans le Delta. L'intrépide Kléber a rendu à jamais célèbre le bourg de Héliopolis, où, avec

(1) Il paraît, d'après les dernières nouvelles de l'Egypte, que Méhémet-Ali a résolu d'exécuter ce grand et utile projet.

10,000 Français, il remporta une victoire complète et décisive sur une armée ottomane de 80,000 hommes commandée par le grand visir Yusuf-Kior-Pacha.

Bilbéis, ville de quatre mille âmes, est à l'entrée d'une vallée qui coupe la chaîne orientale, déjà très basse dans cette partie de l'Egypte. Cette vallée conduit à Suez, en tournant le mont Mokatan. Elle était connue des anciens sous le nom de Héroopolis.

Quoique ayant été cultivée dans les temps anciens par l'effet des inondations fécondantes du Nil, qui y pénétrait à cette époque, cette vallée est aujourd'hui presque entièrement déserte. Mais on y voit encore le tracé du canal qui unissait autrefois le Nil à la mer Rouge. Ce canal sortait du Nil près d'Héliopolis, entrait à Bilbéis dans la vallée de Héroopolis, et la quittait pour déboucher à Suez.

L'isthme de Suez, qui sépare les deux mers, n'a que 120,000 mètres de largeur. Comme il est constaté que le niveau de la mer Rouge est de 25 pieds plus élevé que celui de la Méditerranée, les anciens Egyptiens avaient pensé qu'il était plus prudent de construire le canal de Héroopolis que d'en creuser un à travers les sables mouvants de l'isthme de Suez.

L'histoire nous apprend que le canal de Héroopolis, dont on a reconnu le tracé durant l'expédition française en Egypte, avait été commencé sous le roi Nékos, et achevé par Darius, roi de Perse.

Si l'ancien canal de Héroopolis était rétabli, les communications deviendraient extrêmement promptes entre la mer Rouge et la mer Méditerranée. Les bâtiments d'un moyen tonnage passeraient d'une mer à l'autre, et les avantages résultant du commerce de l'Inde se

feraient sentir dans toute la vallée inférieure du Nil.

Le gouvernement égyptien est intéressé au rétablissement du canal de Héroopolis, car un canal direct à travers l'isthme de Suez, si son exécution ou plutôt sa conservation est possible, porterait le commerce de l'Inde hors la ligne du bassin du Nil.

La mer Rouge se termine vers l'isthme de Suez en deux golfes, séparés entre eux par le mont Sinaï. Le fort de Suez est au fond du golfe de ce nom, et le fort d'Acaba se trouve à l'extrémité de l'autre golfe. La vue des lieux semble démontrer que le Jourdain, qui se perd actuellement dans la mer Morte, versait autrefois ses eaux dans le golfe Acaba.

Le petit fort de Thor est situé près du cap Ras-Mahomet, à l'extrémité méridionale du mont Sinaï.

En partant de Belbéïs pour aller dans la Syrie, on traverse des déserts, et on rencontre quelques oasis, entre autres celles de Koraïm, de Sorrak et de Salahié. Cette dernière est sur la lisière du désert.

On trouve ensuite les postes de Katié et d'El-Arich, que les Français avaient fortifiés. L'oasis d'El-Arich occupe une position très importante; les troupes et les caravanes sont obligées de passer sous le feu de ses batteries.

On va de Salahié à Péluse en tournant le lac Menzaleh à droite; on le tourne à gauche pour aller à Damiette. Péluse et Damiette sont situés aux deux extrémités opposées du lac Menzaleh.

Damiette, dont la population monte à 12,000 âmes, est l'entrepôt de l'Egypte avec la Syrie. Péluse n'offre que quelques ruines et le petit fort mutilé de Tinieh au milieu des boues.

Pour se rendre par terre du Caire à Alexandrie, on

côtoie la branche occidentale du Nil.—On trouve à Terraneh des dunes sablonneuses formées par les vents d'ouest de la Libye. On remarque à l'ouest et près de Terraneh la vallée des lacs de Natron, que l'on traverse pour entrer dans celle du fleuve sans eau. Il paraîtrait que les eaux du Nil parcouraient autrefois ces vallées pour aller se jeter dans le lac Maréotis, qui était alors un golfe de la Méditerranée.

Toute la zone comprise entre le Nil et la chaîne occidentale est actuellement couverte de sables et perdue pour la culture. On pourrait la rendre féconde et productive comme autrefois si l'on y ramenait les eaux du fleuve. De Terraneh on se rend à Rhamaniech, position extrêmement importante sur la rive du Nil. Saïs, placé vis-à-vis Rhamaniech de l'autre côté du fleuve, possédait dans les temps anciens un acropolis dont on voit encore les ruines.

Un chemin conduit directement de Rhamaniech à Alexandrie. Il tourne d'abord à l'ouest, passe à Damanhour et côtoie le canal d'Alexandrie jusqu'à l'extrémité d'une chaussée construite près du lac Maréotis. Il traverse ensuite une plaine sablonneuse couverte de monceaux de décombres.

Dans leur expédition d'Egypte, les Anglais, voulant enlever à la garnison française d'Alexandrie l'eau que fournissait à cette ville le canal alimenté par le Nil, avaient détruit une partie de la chaussée latérale. Cette mesure, autorisée en quelques circonstances par les lois de la guerre, était repoussée ici par celles de l'humanité. Car, en détruisant le canal d'Alexandrie, c'était porter la désolation dans cette partie florissante du bassin du Nil; c'était la rendre entièrement au désert.

Les Turcs, étant rentrés dans la possession de l'Egypte,

s'empressèrent de réparer l'acte de vandalisme commis par les Anglais, et firent fermer d'une manière solide, par les soins d'un ingénieur européen (1), la brèche par laquelle les eaux du canal d'Alexandrie s'étaient écoulées pour inonder la plage inférieure.

Un autre chemin sortant de Rhamaniech traverse le canal d'Alexandrie, côtoie la rive gauche du Nil et arrive à Rosette.

Rosette, qui a une population de 10,000 habitants, est le grand entrepôt du commerce du Caire avec Alexandrie.—Le fort Julien, situé à une lieue et demie au dessous de Rosette, défend la bouche occidentale du Nil. Un autre fort semblable, du nom de Lesbech, protége la bouche orientale de ce fleuve. Ces deux entrées sont obstruées par des bancs de sables, et ne sont accessibles qu'à des barques du pays connues sous le nom de djermes.

Les ingénieurs français avaient, durant l'expédition d'Egypte, entrepris des travaux dont le but était de désobstruer les deux entrées actuelles du fleuve, de resserrer son lit sur ces points importants et de contenir ses eaux par des digues et des éperons, jusqu'à 2 ou 300 toises au delà de la côte maritime.

La route de Rosette à Alexandrie tourne à l'ouest, traverse une plage sablonneuse, se courbe entre la mer et les lacs Edkon et Madieh jusqu'à Aboukir. Elle se prolonge ensuite entre la mer et le lac Maréotis, jusqu'à Alexandrie. Cette même route est continuée jusqu'à la tour des Arabes et jusqu'au cap Taposiris, auquel vient aboutir la chaîne occidentale de la vallée du Nil.

La rade d'Aboukir, située près de la route de Rosette

(1) Rodé, Suédois.

à Alexandrie, est la plus vaste de l'Egypte. Son mouillage est d'une bonne tenue, mais il n'est pas abrité. Les vents dominants du Nord y soufflent souvent avec une extrême violence. Le fort d'Aboukir est trop mal placé pour défendre cette rade d'une manière utile.

Alexandrie s'étendait autrefois depuis le cap Zochias jusqu'à la petite île d Phare.

Appréciant l'importance de la position de l'Egypte entre la Méditerranée et la mer Rouge, et entre les deux continents de l'Asie et de l'Afrique, Alexandre le Grand, qui, durant sa courte carrière, s'est montré aussi grand homme d'état que grand capitaine, chercha sur la plage égyptienne un port pour en faire le centre du commerce du monde. Les bouches du Nil, obstruées par les sables, n'en offraient aucun. La petite île du Phare le frappa; il reconnut de suite l'immense parti qu'on pourrait en tirer, et il y fonda la ville qui porte son nom. Elle avait la mer au nord et le lac Maréotis au sud.

Un môle de sept stades de longueur joignit l'île du Phare au rivage jusqu'à un îlot avancé, où l'on établit la tour des signaux.

Le môle de l'île du Phare divisait le port en deux bassins. A l'est était le grand port, et à l'ouest le port Eunostus. Deux coupures, avec ponts-levis, dans le môle intermédiaire, permettaient aux bâtiments de passer d'un port dans l'autre. La ville entourait le grand port; le faubourg de Nicopolis s'étendait le long du port Eunostus.

Un mur d'enceinte de trente stades de longueur défendait la ville du côté de terre. Les deux enceintes de terre et de mer avaient un développement de 80 stades ou 8,000 mètres.

Alexandrie était autrefois une ville très considérable, dont on estimait la population à plus de 600,000 âmes. Son musée, sa bibliothèque ptolémaïde, ses nombreux monuments et son commerce, y attiraient une foule d'étrangers de toutes les parties du monde. Elle était le foyer des lumières et le centre actif des plus grandes relations commerciales. La population d'Alexandrie est réduite actuellement à 30,000 habitants.

Les Arabes, en s'emparant d'Alexandrie, réduisirent à moitié son ancienne enceinte et détruisirent sa bibliothèque et son musée. Les Turcs, qui s'en rendirent maîtres dans le 16e siècle, diminuèrent considérablement sa surface habitée, de manière qu'elle n'occupe plus aujourd'hui que la jetée qui joignait l'île du Phare au rivage. Cette jetée a été élargie par les atterrissements.

Ce n'est que dans les parties abandonnées de l'ancienne enceinte qu'on voit les anciens monuments, tels que la colonne dite de Pompée et les deux obélisques de Cléopâtre.

La tour des signaux, sur le prolongement oriental de l'île du Phare, avait une élévation de 400 pieds. Elle était divisée en plusieurs étages ou galeries, soutenues par des colonnes de marbre. Un miroir d'acier poli, placé au faîte, était disposé de manière à rendre visibles les navires éloignés.

Cette tour a été remplacée par un fort carré qui croise ses feux, devant l'entrée du grand port, avec un autre petit fort situé à l'opposite, sur la pointe du cap de Lochias.

Le grand port a trop peu de fond et ne peut recevoir que des frégates. Le port occidental (Eunostus), admet des vaisseaux de ligne; mais ils ne peuvent y entrer sans être allégés, à cause d'un banc sablonneux qui se

à Alexandrie, est la plus vaste de l'Egypt
lage est d'une bonne tenue, mais il n'es
vents dominants du Nord y soufflent
extrême violence. Le fort d'Aboul
pour défendre cette rade d'une n

Alexandrie s'étendait autre
jusqu'à la petite île d Phar

Appréciant l'importan
entre la Méditerranée
deux continents de l'
Grand, qui, durant
grand homme d'
la plage égyptie ... depuis le
commerce d ... ut. La surface en-
les sables, ... moitié de celle de la Syrie;
le frappa ... égale aux deux tiers de celle de la
pourra
nom. ...pulation est estimée à deux millions d'habitants;
su ... qui donne 1,000 individus par lieue carrée. Cette
population, qui est très forte relativement au reste de la
Turquie, doit être regardée comme faible en raison de
la fertilité de la terre et de la variété de ses produits.

On distingue dans cette population 1° les Coptes, qui paraissent être les habitants primitifs, et qui tiennent beaucoup, par leur visage et par leurs formes, au type distinctif des nations africaines; 2° les Grecs, qui conquirent ce pays sur les Perses; 3° les Arabes, qui l'enlevèrent aux Grecs; 4° les Mamelouks et les Turcs, qui ont pris et gouverné l'Egypte après les Arabes.

Les Coptes et les Grecs professent la religion chrétienne; mais les Arabes et les Turcs sont tous musulmans. Les Arabes, qui forment le fond de la population, habitent et cultivent les campagnes. On leur donne le

'e fellahs, pour les distinguer des Arabes bédouins,
nt dans le désert.

es habitent les villes de la côte, où ils se li-
mmerce extérieur et intérieur. Les Coptes
commerce intérieur, et sont spécialement
ception des impôts.

tion de la puissance des Mamelouks,
'is occupent dans toute l'Egypte les
l'armée et ceux de l'administra-
en détruisant les chefs et les
melouks, avait attaché à sa
. les soldats obscurs du corps

ministration des Mamelouks, l'Egypte avait
pacha à trois queues qui était censé la gouverner.
Mais ce gouverneur général nommé par la Sublime-Porte était sans cesse entravé dans l'exercice de son autorité légitime par l'opposition et la résistance des chefs des Mamelouks.

Ce corps militaire, composé d'esclaves achetés dans le Caucase ou de renégats européens, s'était emparé de toutes les propriétés publiques. Il possédait en outre des fiefs spéciaux qui appartenaient, par usurpation ou par d'anciennes concessions, à cette corporation guerrière.

Les Mamelouks s'étaient réservé tous les gouvernements particuliers des provinces égyptiennes et le commandement des villes et des principales bourgades. — C'était depuis plus de huit cents ans que l'Egypte gémissait sous le joug tyrannique de ces soldats étrangers, qui n'admettaient aucun Egyptien dans leurs rangs. — Sélim Ier conquit l'Egypte dans le 16e siècle; mais il épargna les Mamelouks, dont il estimait la bravoure, et

leur laissa leurs biens, leurs privilèges et leur autorité militaire, en se contentant d'exiger d'eux un tribut annuel, et le serment d'obéir en toutes choses à la Sublime-Porte et à ses mandataires dans le pays.

Les Mamelouks payèrent toujours avec assez d'exactitude le tribut annuel, qui avait été considérablement réduit par l'effet de la dépréciation successive de la monnaie légale de l'empire ottoman; mais ils gouvernèrent le pays à leur guise, et ils se montrèrent souvent indociles envers le pacha envoyé par la Porte. Ils ne respectaient, dans ces derniers temps, les ordres du gouverneur général que lorsqu'ils étaient conformes à leurs vues et favorables à leurs intérêts particuliers.

Tel était l'état des choses en Egypte lorsque les Français y débarquèrent, en 1798, sous les ordres du général Bonaparte. La lutte des Mamelouks et leur résistance prolongée contre l'armée française furent glorieuses pour eux et les firent classer parmi les meilleurs soldats de cavalerie légère; mais, vaincus dans toutes les rencontres par l'infanterie française, ils durent céder le terrain et se retirer dans les parties les plus méridionales de la Haute-Egypte.

C'est dans le moment critique de leur plus grand abaissement, et lorsque leur nombre était réduit de plus des deux tiers par les victoires de l'armée française, que la Sublime-Porte, rentrée dans la possession de l'Egypte, en 1803, par l'assistance de l'Angleterre, résolut de mettre fin à l'existence de ce corps d'étrangers.

Le premier acte d'hostilité du gouvernement turc fut la défense de porter et de vendre dans les ports égyptiens des esclaves achetés dans les montagnes du Caucase. Ce fut en vain que les Mamelouks, craignant le sort qui

leur était réservé, demandèrent la protection de l'Angleterre. Celle-ci leur fit de vaines promesses qui ne furent accompagnées d'aucun effet.

La perte des Mamelouks devint certaine aussitôt qu'un simple palicare macédonien, Méhémet-Ali, parvint, par ses services et par son adresse insinuante, à être investi du titre et du pouvoir de pacha d'Egypte. Trop fin pour employer immédiatement la violence et trop faible encore pour l'exercer ouvertement, il entra en négociation avec les chefs et les principaux officiers des Mamelouks. Après avoir réussi à les endormir par des promesses fallacieuses, il attira les principaux chefs dans son palais, les fit entourer dans une cour par ses soldats, et parvint, par un feu dominant et caché, à les exterminer jusqu'au dernier.

Un firman de la Porte abolit alors à jamais le corps des Mamelouks. Le pouvoir de visir et le gouvernement de l'Egypte furent remis en entier entre les mains de Méhémet-Ali.

Mais la position du nouveau gouverneur général de l'Egypte était bien différente de celle des pachas des autres provinces ottomanes. Il n'avait pas, comme ces derniers, à craindre les réactions et la résistance des Janissaires, puisqu'il n'en a jamais existé en Egypte. L'influence prépondérante des Mamelouks avait totalement comprimé depuis long-temps toutes les prétentions des corporations religieuses et celles des conseils municipaux chargés du recouvrement des impôts.

Les habitants des villes et les cultivateurs des campagnes n'avaient jamais été appelés à prendre part à des mouvements insurrectionnels contre le gouvernement ou ses mandataires; ils ne savaient que travailler, obéir et payer.

Méhémet-Ali, en succédant aux Mamelouks, avait hérité de leur pouvoir absolu, de leurs richesses territoriales et de leur ascendant incontesté sur les Egyptiens de toute classe, qu'un long esclavage et l'habitude avaient rendus les hommes les plus dociles de la terre.

Les quatre cinquièmes des terres de l'Egypte appartenaient exclusivement aux Mamelouks comme des fiefs, à charge de service militaire; le cinquième restant composait les propriétés des mosquées, celles de quelques corporations municipales, et celles de 6000 familles dites *multézins*, qui devaient leurs terres à des concessions ou à des achats.

Méhémet-Ali s'empara de toutes les propriétés des Mamelouks, et usurpa successivement les terres du clergé musulman et celles des *multézins*, de manière à devenir le grand et presque le seul propriétaire de la vallée du Nil. Nous allons faire connaître le nature de la propriété en Egypte avant les modifications apportées par le pacha dans le système des propriétés rurales.

Les changements opérés par cet actif et intelligent administrateur, l'introduction de nouvelles cultures, et ses institutions politiques administratives et militaires, ont changé la face du pays et ont donné en peu d'années un développement extraordinaire à ses richesses et à sa puissance.

CONSTITUTION DE LA PROPRIÉTÉ.

La propriété est établie en Egypte sur des bases toutes différentes de celles qui existent en Europe.

Il paraît, d'après quelques documents que l'histoire ancienne nous a transmis, que, dès le temps des Pharaons, la propriété du sol appartenait au souverain, et

que c'était d'après ce principe faiblement modifié que ce pays était régi par les rois de la dynastie des Ptolémée et par les Romains.

Lorsque Amrou fit la conquête de l'Egypte au nom de l'islamisme, le calife Omar, qui régnait alors, déclara que, suivant l'Alcoran, la terre appartient à Dieu, et au souverain, qui en est le représentant. Mais l'application de ce droit ne fut pas faite avec rigueur : les propriétaires restèrent en jouissance des terres qu'ils possédaient au moment de la conquête. Cependant leurs héritiers ne pouvaient leur succéder et entrer en jouissance qu'après avoir versé dans la caisse du prince souverain une contribution proportionnée à la grandeur de l'héritage.

Ces dispositions restèrent en force sous la domination des califes successeurs d'Omar et sous le gouvernement des sultans circassiens.

Sélim I[er], ayant détruit le pouvoir de ces sultans et fait disparaître le dernier des califes Fatimites, qui n'avait aucune autorité réelle, mais au nom duquel l'Egypte était gouvernée, donna une nouvelle forme au système de propriété. Il déclara que les terres concédées originairement par les princes appartiendraient désormais au souverain. Le propriétaire ne fut plus qu'usufruitier : à sa mort, ses biens immobiliers tombaient dans le domaine du fisc.

Mais, s'étant emparés de tous les pouvoirs, ayant réduit à rien l'autorité du pacha mandataire de la Porte, et ayant expulsé les terfterdars ou trésoriers qui géraient les propriétés au nom du Grand-Seigneur, les Mamelouks disposèrent de toutes les terres à leur guise, s'attribuèrent toutes celles qui étaient à leur convenance, et

n'eurent aucun égard pour les droits que le gouvernement ottoman pouvait prétendre.

Cependant, par suite de transactions approuvées par les chefs de cette milice et obtenues à prix d'argent, 6000 chefs de famille connus sous le nom de multézins étaient considérés comme possesseurs réguliers de plusieurs terres qu'ils faisaient cultiver à leur propre compte ou par des fellahs.

Chaque multézin transmettait ses propriétés foncières à ses enfants ou à ceux qu'il désignait pour ses héritiers par testament. Mais, pour entrer en jouissance, le successeur était obligé, comme nous l'avons dit plus haut, de payer au trésor public une somme d'argent destinée à représenter la terre qui, à son défaut, aurait dû faire retour au gouvernement.

Les biens des mosquées étaient respectés comme propriétés sacrées. Ils étaient régis, comme dans le reste de l'empire ottoman, par la législation spéciale des Vakoufs.

Ce système de propriété fut conservé scrupuleusement par les Français, qui n'y firent aucun changement pendant toute la durée de leur occupation. Ils se contentèrent de se substituer, comme vainqueurs, aux droits des Mamelouks, et à ceux du gouvernement ottoman dans la jouissance des revenus publics.

Maître de l'Egypte après l'entière destruction des Mamelouks, Méhémet-Ali se montra encore plus avide que tous les gouvernements qui l'avaient précédé. Il parvint, en 1808, à opérer une grande révolution territoriale qui le rendit propriétaire de presque toutes les terres de l'Égypte.

S'étant fait représenter les titres des multézins, il

prétendit que la plupart étaient irréguliers et les abolit. Ayant respecté pendant quelque temps les biens vakoufs des mosquées, il finit par se les approprier en se chargeant des dépenses de l'entretien du culte. Cette mesure, qu'il n'adopta que lorsqu'il eut à sa disposition une armée régulière, complétement soumise à ses volontés, est un exemple dont la Sublime-Porte pourra profiter un jour pour sortir de ses embarras financiers, qui sont une des principales causes de sa faiblesse actuelle.

Après s'être substitué aux Mamelouks, aux multézins, et aux nazirs ou directeurs des biens des mosquées, Mehémet-Ali s'est trouvé directement en rapport avec les fellahs.

Ces paysans, employés à la culture des terres, reçoivent en argent ou en nature un salaire évalué à 7 ou 8 sous par jour. Quelquefois des terres leur sont assignées à titre de tenanciers; mais ils en sont expulsés à la moindre plainte.

Employés comme tenanciers, les fellahs reçoivent des agents du pacha les instruments aratoires et les bestiaux nécessaires à l'exploitation. Lorsque les récoltes sont faites, elles sont achetées pour le compte du pacha au prix qu'il a fixé. Les céréales seules sont exceptées de cette mesure.

Le monopole ou le droit exclusif que s'est réservé le gouvernement égyptien d'être le seul acheteur du plus grand nombre des produits du sol embrasse principalement le coton, le riz, la gomme, l'indigo, l'opium et le sucre. On a prétendu que ce genre de monopole a toujours existé en Égypte, et qu'il a pour but principal d'assurer la perception des impôts.

Mais l'exemple des autres provinces ottomanes dé-

montre que les impôts peuvent être perçus en argent et en nature sans que les gouverneurs se réservent le droit exclusif de l'achat et de la vente des denrées. L'avidité doit être considérée comme le seul motif qui a porté Méhémet-Ali à établir le monopole dans toute la vallée du Nil, et à lui donner le développement dont il est susceptible.

REVENUS PUBLICS EN ÉGYPTE.

Les revenus que les impositions procurent au vice-roi d'Égypte sont de trois sortes : les uns sont fournis par l'impôt territorial, d'autres par l'impôt personnel, et d'autres par les douanes.

L'impôt foncier, levé sur les terres et connu sous le nom de miry, équivaut, dans tout l'empire ottoman, à la dixième partie du revenu. Mais pour éviter toutes les difficultés d'appréciation le vice-roi se fait payer à raison de dix francs par feddan pour les terres de moyenne valeur, et de 14 à 15 francs pour les bonnes terres. Le feddan est estimé à 40 ares. Toutes les terres, sans distinction, sont soumises à cette redevance.

L'impôt personnel est fixé au douzième du revenu supposé du contribuable. Tous les adultes, musulmans ou rayas, y sont soumis dès l'âge de douze ans.

Les rayas, malgré le kattychérif de Gul-Hané, continuent à payer en outre le karadje en Égypte.

Les douanes sont affermées. Les concessionnaires sont des négociants turcs, cophtes ou arméniens, qui forment entre eux une société particulière.

Les droits de douanes stipulés dans les capitulations et les traités de commerce sont perçus sur les marchandises importées d'Europe et sur celles qui sont expédiées à l'étranger. Le pacha fixe arbitrairement les re-

devances que doivent payer à leur entrée les marchandises apportées par les caravanes de la Syrie, de l'Arabie, du Sénaar et du Darfour.

On perçoit en Egypte d'autres impôts annuels qui sont inconnus dans le reste de la Turquie. Les bœufs et les vaches sont taxés par tête à 4 francs. Ils paient 3 francs lorsqu'ils sont vendus à des bouchers; le gouvernement dans ce dernier cas se réserve les peaux. Les chameaux et les brebis paient un franc par tête. Les barques du Nil sont soumises à une redevance de 50 francs par an. Une somme d'un demi-franc est exigé par chaque palmier lorsqu'il commence à donner des fruits.

Tous les habitants d'un même village sont solidaires entre eux pour le paiement de l'impôt. Cette loi, utile au gouvernement, est très injuste envers les habitants : elle oblige le travailleur intelligent et actif à combler le déficit qu'occasionne la paresse ou l'inhabileté de ses compagnons.

Le miry ou impôt foncier produit annuellement en Égypte . . . . 28120000 fr.

L'impôt personnel	8750000
Le karadje sur les non-musulmans . .	80000
Le droit sur les bestiaux donne . .	150000
Le droit sur les successions est de . .	350000
Id. sur les dattiers	500000
Id. sur les barques	480000
Id. sur la pêche.	300000
Id. sur les céréales.	4500000
Produit des douanes et octrois. . . .	3080500
Droits sur les vins et liqueurs	350000
Sur les musiciens, chanteurs et danseuses	120200
Sur les octrois du Fayoum et sur le séné.	96500
A reporter . .	47877200

Report . .	47877200 fr.
Bénéfices sur la vente du coton, de l'indigo, du sucre, du vin, du riz, du miel, de la cire, des graines oléagineuses, du nitre, de la chaux, du plâtre, des pierres, de la soude et du sel ammoniac.	15680800 fr.
Bénéfices sur l'hôtel des monnaies . .	375000
Id. sur les toiles fournies par les manufactures égyptiennes appartenant au pacha.	15000000
Sur les fabriques du pacha en étoffes du soie.	1250000
Sur les cuirs bruts et apprêtés	900000
Sur la vente des nattes	150000
Total des recettes. . . .	65813000

Les dépenses moyennes pendant chacune des dix dernières années ont été :

Pour le tribut envoyé à la Porte	1500000 fr.
Pour le budget de l'armée.	15000000
Pour les traitements des grands officiers et chefs d'administration.	5000000
Solde de la cavalerie turque irrégulière.	812000
Solde des Arabes bédouins.	650000
Pour le matériel de guerre.	1750000
Pour les fourrages, mules, chameaux .	315000
École militaire	200000
Budget du personnel de la marine . .	7500000
Construction des bâtiments de guerre. .	1875000
Frais pour chantiers de construction des barques à Boulac.	412000
A reporter. . .	35014000 fr.

Report. . . .	35014000 fr.
Entretien des fabriques industrielles et salaires des ouvriers	2750000
Entretien des employés des administrations civiles	2500000
Rations de bouche accordées aux employés.	625000
Pensions des multézins et à des chefs d'Arabes	1190000
Constructions de palais, ponts, digues, fabriques, et pour les objets venant d'Europe pour les fabriques.	4125000
Entretien des palais du vice-roi . . .	1250000
Dépenses de bouche du vice-roi . . .	500000
Pour achats de cachemires, étoffes de soie et bijoux.	1750000
Dépenses pour les caravanes des pèlerins	250000
Total . .	50454000

La recette présente par année un excédant de 15359000 francs.

Mais ces excédants accumulés ont été absorbés par les dépenses extraordinaires des guerres soutenues par Méhémet-Ali contre la Sublime-Porte et par les frais que lui ont occasionnés son occupation de la Syrie, et celle des provinces d'Adana, de Tarsous et de Marach.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE DES PROVINCES ÉGYPTIENNES.

La plus grande confusion régnait dans l'administration des provinces égyptiennes sous le gouvernement des Mamelouks. La division du pays entre les différents

beys variait tous les jours suivant l'ascendant, l'habileté et l'avidité de ces commandants militaires.

Méhémet-Ali a changé entièrement les anciennes divisions, si confuses et si variables, et a soumis le pays à des classifications administratives.

Il a établi sept gouvernements principaux, à la tête desquels il a placé sept intendants appelés moudyrs. Quatre de ces gouvernements sont situés dans la Basse-Égypte; un dans l'Égypte moyenne, et deux dans la Haute-Égypte ou Égypte méridionale.

Ces gouvernements sont divisés en départements et les départements en cantons. Les chefs de départements sont nommés *mamours* ou lieutenants, et ceux des cantons nazirs ou agents comptables. Les chefs de villages ou maires sont appelés cheiks-el-beled.

Le cheik-el-beled a une action directe sur les fellahs, et remplit auprès d'eux les fonctions de juge-arbitre. Ce magistrat est responsable du paiement des contributions.

Le chef de canton ou nazir a une surveillance vigilante sur ses administrés. Il punit les fautes commises et la négligence portée dans l'exécution des travaux ordonnés par le gouvernement.

Le mamour ou le chef de département doit porter sa principale attention sur les travaux de l'agriculture et de l'industrie. Il est chargé en outre des levées d'hommes pour le service militaire. Les travaux publics et les fabriques sont sous sa surveillance immédiate.

Le moudyr fait de fréquentes visites dans les départements qui composent son gouvernement. Il veille à l'exécution des ordres du vice-roi, et soigne l'entretien des canaux, des ports et des digues.

Les moudyrs et les mamours sont obligés d'envoyer chaque semaine au ministre de l'intérieur un rapport

sur les opérations faites et sur les mesures qu'il convient d'entreprendre. Après une discussion dans le conseil central, composé des ministres et des conseillers d'état, les décisions définitives sont prises par le vice-roi.

Les mamours et les cheiks-el-beled sont presque tous indigènes. Animé par des dispositions libérales, Méhémet-Ali a appelé aux fonctions de mamour plusieurs chrétiens du pays.

Les moudyrs sont tous Turcs.

La justice est encore à présent rendue aux Égyptiens, comme auparavant, par des cadis qui appartiennent au corps des oulémas. Leurs fonctions ne sont pas limitées aux divisions administratives nouvellement établies.

Comme les cheiks-el-beled sont plutôt administrateurs que juges et n'exercent dans les causes litigieuses des fellahs qu'une action conciliante et arbitrale, les cadis ont conservé l'usage de nommer dans chaque village un agent ou *chahed*, qui est chargé de rendre la justice, et de faire en outre les fonctions d'officier et de notaire.

Les moudyrs, les mamours, les nazirs et les cheiks-el-beled, sont de simples administrateurs, et n'ont aucune fonction publique à exercer. Ces employés reçoivent des traitements proportionnés à leur grade et portent des uniformes distinctifs.

Les emplois des moudyrs ou gouverneurs sont occupés par des pachas ou généraux, ou par des beys ou colonels.

Les moudyrs n'ont aucune action sur les villes du Caire, de Damiette et de Rosette. Ces villes sont sous la direction de gouverneurs particuliers. Alexandrie est administrée par le vice-roi lui-même, et, en son absence, par le conseil de ses ministres. — Une police sévère et vigi-

lante conserve l'ordre et la tranquillité dans ces quatre villes, qui sont les plus importantes de l'Égypte.

Méhémet-Ali a montré des vues profondes et un génie supérieur dans le système d'administration qu'il a établi en Egypte. Les succès qu'il a obtenus sous ce rapport sont brillants et solides. Mais dans toutes ses institutions il n'a considéré que lui-même et ses propres intérêts. Foulés par un despotisme sans contrôle, les peuples n'ont été regardés par lui que comme des instruments serviles destinés uniquement à accroître ses richesses et sa puissance. Malheureux sous les Mamelouks, les fellahs le sont également sous un gouvernement qui ne cesse de les harceler et de les faire travailler pour le profit et la grandeur de leur maître.

La population de l'Egypte, loin de s'accroître par l'effet des institutions qui ont considérablement augmenté les richesses territoriales, industrielles et commerciales, de ce pays, ainsi que sa puissance militaire et navale, a beaucoup souffert depuis trente ans par les guerres que Méhémet-Ali a eu à soutenir.

ARMÉE RÉGULIÈRE.

Afin de tenir les Egyptiens dans une dépendance absolue du gouvernement qui pèse sur eux, Méhémet-Ali a senti la nécessité d'organiser une armée régulière, complétement soumise à ses ordres et à sa volonté.

Ayant combattu contre les Français et ayant été témoin des batailles d'Aboukir et d'Héliopolis, Méhémet-Ali avait compris et su apprécier les avantages de la tactique européenne. Toute son attention et ses efforts se portèrent sur la création d'une armée régulière aussi-

tôt que les circonstances se montrèrent favorables à l'exécution de son projet.

Les palicares de l'Albanie, de l'Epire et de la Macédoine, qui long-temps avaient composé sa seule force, se montraient souvent indociles et séditieux, et fatiguaient leur chef par des demandes continuelles d'argent, qu'ils accompagnaient de menaces.

Méhémet-Ali sentait avec raison qu'une armée régulière ferait succéder en Egypte l'ordre à l'anarchie, et qu'elle donnerait une plus grande force au chef de la contrée.

Des officiers français et italiens qui avaient servi sous les ordres de Napoléon furent les premiers instructeurs des nouvelles troupes disciplinées. Le plus distingué de ces instructeurs fut M. Sève, actuellement Soliman-Pacha, qui avait été aide-de camp des maréchaux Ney et Grouchy. Successivement chef de bataillon et colonel (1), Soliman devint général de brigade à son retour de l'expédition de Morée, et obtint le grade de général de division après la première campagne de Syrie.

Lorsque son projet d'organisation d'une armée régulière fut bien arrêté, Méhémet-Ali fournit à M. Sève 500 Mamelouks, anciens débris de la redoutable milice qui portait ce nom, et le chargea de les instruire au manîment des armes et aux écoles de peloton et de bataillon. A ce corps de 500 hommes tous les grands du pays reçurent l'ordre d'ajouter leur contingent, ce qui porta à mille le nombre de ces jeunes soldats.

Tel fut le premier noyau de l'armée égyptienne.

(1) Ce fut avec le grade de colonel et sous le titre de Soliman-Bey que M. Sève fit la campagne de Morée contre les Grecs.

Afin de dérober aux soupçons du fanatisme l'essai qu'on voulait faire, on choisit la ville d'Assouan, auprès de la première cataracte du Nil, pour être comme le chef-lieu de l'instruction militaire.

Méhémet-Ali y fit construire quatre casernes spacieuses, où les mille premiers élèves furent enfermés et dressés aux principes du métier.

Les instructeurs eurent de nombreux obstacles à vaincre. Le principal était la répugnance des musulmans à obéir à des chrétiens. — Ce ne fut qu'au bout de trois ans que l'instruction de ces élèves fut considérée comme complète. Ils étaient destinés à servir comme officiers et comme instructeurs dans les nouveaux cadres de l'armée régulière. Mais, pour remplir ces cadres, il s'agissait de trouver des soldats. Le vice-roi ne pouvait pas les prendre parmi les Turcs ou les Albanais, qui déjà, sur quelques tentatives qu'on avait faites pour les régulariser, s'étaient révoltés contre lui.

N'osant pas encore, pour former ses nouveaux soldats, avoir recours à la population égyptienne, Méhémet-Ali résolut de faire venir pour cet objet des nègres du Kordofan et du Sénaar. Trente mille de ces noirs furent dirigés sur Bénéhali, dans la Haute-Egypte.

Les soldats déjà disciplinés et instruits quittèrent Assouan et descendirent à Bénéhali. Ce fut là que furent formés, dans le mois de janvier 1823, les six premiers régiments égyptiens, dont les élèves venus d'Assouan devinrent les officiers.

Toute l'année 1823 et les premiers six mois de 1824 furent employés à instruire les nouveaux corps. Dans le mois de juin de cette dernière année, Méhémet-Ali envoya le premier de ces régiments dans l'Arabie centrale,

et le second dans le Sénaar. — Les quatre autres régiments furent expédiés pour la Morée sous les ordres d'Ibrahim-Pacha.

Ces nègres périrent en grand nombre, parce que le climat d'Egypte, et encore plus celui de la Grèce, leur était défavorable. Quoique assez robustes en apparence, ces hommes n'étaient pas propres à supporter les fatigues de la guerre.

Sentant de plus en plus chaque jour le besoin d'une armée régulière pour l'exécution des vastes projets qu'il avait conçus, le vice-roi réalisa alors l'idée hardie de recruter ses troupes parmi les Egyptiens.

La tentative était périlleuse; les Arabes se montrèrent très irrités. Il y eut des soulèvements partiels; mais ils furent bientôt réprimés par l'énergie terrible de Méhémet-Ali et de son fils Ibrahim.

Cependant, se voyant mieux nourris et mieux vêtus sous les drapeaux du pacha qu'ils ne l'avaient été dans leurs villages, les fellahs s'habituèrent assez promptement à leur nouvelle condition. Appelés à cette époque en Egypte, le général Boyer et le colonel Godin donnèrent la dernière main au perfectionnement de l'armée égyptienne.

L'infanterie a constamment occupé la sollicitude du vice-roi. Une école de 400 élèves, que ce pacha fit établir à Damiette, était destinée à fournir aux régiments de cette arme leurs officiers et leurs sous-officiers.

Ce ne fut qu'au retour des troupes égyptiennes de la guerre de Morée que commença l'organisation de la cavalerie régulière. Convaincu, par la vue des manœuvres des cavaliers français qui se trouvaient en Grèce, que la cavalerie régulière a sur celle qui ne l'est pas les mêmes avantages que l'infanterie instruite et disciplinée pos-

sède à l'égard de l'infanterie sans instruction et sans discipline, Ibrahim-Pacha, retourné en Egypte, s'empressa de proposer à son père d'organiser des régiments de chasseurs, de lanciers et de cuirassiers.

On fit venir d'Europe des instructeurs européens. Une école de cavalerie fut établie à Giseh, dans l'ancien palais de Mourad-Bey. Cette école contient actuellement 300 jeunes élèves.

L'artillerie régulière fut organisée à la même époque que l'infanterie. On prit pour l'instruire des officiers européens qui presque tous avaient appartenu aux armées de Napoléon. Une école d'artillerie et du génie fut établie à Terrat. Elle contient en ce moment 400 élèves. On y apprend, outre l'arabe et le turc, les sciences et les arts nécessaires à ces deux armes, entre autres l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la mécanique, le dessin et les fortifications.

L'administration militaire de l'armée égyptienne a été établie, pour toutes les armes, sur le modèle des troupes françaises. Les magasins de l'état fournissent aux corps les munitions de guerre, les vivres, l'habillement, l'armement, les médicaments, et tous les objets dont ils ont besoin.

L'administration particulière des corps est très simple. Les régiments n'ont pas d'achats à faire, pas de marchés à passer, et par conséquent pas de manîment de fonds.

Le service de santé a également pour base l'organisation actuelle des hôpitaux français. Chaque régiment possède le personnel et le matériel nécessaires pour former en toute occasion des hôpitaux régimentaires.

La nourriture des soldats égyptiens se compose de ra-

tions de pain, de viande, de riz, de lentilles, de beurre, d'huile, de savon, le tout en quantité suffisante et de bonne qualité.

L'uniforme des troupes égyptiennes est adapté au climat. Il a peu de similitude avec l'habit des militaires européens, mais il n'a pas la coupe et l'ampleur incommode des anciens habits et des pantalons des Osmanlis. — Le bonnet ou fez continue, au lieu du shako, à être le couvre-chef des soldats égyptiens. — Mais ce fez, serrant de trop près la tête, empêche la libre évaporation de cette partie du corps, et cause souvent des maladies cérébrales sous l'action puissante du soleil d'Afrique.

Les brandebourgs, par leur nombre et leur position, distinguent des soldats les caporaux et les sergents; les broderies et les diamants signalent les différents grades des officiers et des généraux.

La solde du simple soldat est trop faible; elle consiste dans une somme de quinze piastres turques par mois ou de deux sous et demi par jour. Les simples officiers ont une solde qui varie depuis 40 jusqu'à 120 francs par mois.

Mais le traitement des officiers supérieurs et des officiers-généraux est considérable. La solde d'un chef de bataillon est de 600 francs par mois; celle d'un colonel est de 2000 francs par mois; celle d'un général de brigade, de 3000 francs; enfin celle d'un lieutenant-général, de 48000 francs par an.

Méhémet-Ali, en donnant à ses officiers supérieurs et à ses généraux des appointements aussi élevés, avait pour but d'attacher à sa nouvelle armée les Osmanlis les plus influents.

Le Code militaire français, traduit en arabe, sert à régler la discipline de l'armée égyptienne. La baston-

nade, qui était souvent employée dans le commencement comme châtiment, est actuellement très restreinte dans son application. On cherche à l'abolir.

Les fellahs égyptiens sont généralement robustes, bien conformés, sobres; ils supportent bien les fatigues. Intrépides dans le danger et soumis à leurs chefs, ils vont au feu avec audace, et ne se laissent pas abattre par les revers.

Mais, de même que dans les armées indiennes soudoyées par la compagnie anglaise des Indes orientales, les soldats égyptiens ne jouissent que d'un avancement très limité, et ne parviennent pas aux grades d'officiers supérieurs. — On assure, peut-être injustement, que ces hommes sans instruction, et élevés depuis leur enfance dans un état d'abjection complète, n'apprécient jamais la dignité de leur nouvelle position lorsqu'ils sont promus au grade d'officier supérieur. Mais l'établissement d'écoles régimentaires, et les écoles centrales d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, pourraient servir à fournir aux fellahs qui y seraient admis l'élévation d'âme et les connaissances utiles qui sont indispensables à un bon officier.

D'après les états statistiques les plus récents, l'armée de terre du vice-roi d'Egypte était dernièrement ainsi composée :

Garde particulière du vice-roi, — composée d'un bataillon d'artillerie, de trois régiments d'infanterie et de deux régiments de cavalerie, en tout . . 12000 homm.

Garde d'honneur du généralissime . . 500

Cinq régiments d'artillerie dont trois à pied et deux à cheval 11500

A reporter . . . 24000 homm.

Report. . .	24000 homm.
Seize batteries de six pièces	1800
Un régiment du train d'artillerie. . .	1200
Deux bataillons du génie.	1600
Trente-six régiments d'infanterie de ligne	115000
Quinze régiments de cavalerie . . .	12000
Un dépôt d'officiers	800
Total de l'armée régulière . . .	156000 homm.

Méhémet-Ali entretenait en outre à sa solde 26000 hommes de troupes irrégulières, composées d'Albanais, de Macédoniens, de Candiots et d'Arabes bédouins.

Il a eu l'idée fort sage d'enrégimenter la garde nationale des principales villes d'Égypte. La population du Caire fournit huit régiments de gardes nationales, dont l'effectif s'élève à 27000 soldats.

Celle d'Alexandrie fournit 2 régiments.	6800 homm.
Celle de Damiette un régiment (1). . .	3400
Celle de Rosette un régiment. . . .	3400
Celle du Vieux-Caire un régiment. .	3400
Celle de Boulac un régiment	3400
Total . . .	47000 homm.

La garde nationale est destinée à défendre le pays et son gouvernement. La partie mobilisée de cette garde fait le même service que l'armée régulière.

Les fabriques du Caire fournissent 15000 ouvriers qui font journellement l'exercice et les manœuvres militai-

(1) La force de ces régiments varie fréquemment; elle descend quelquefois à moins de 3000 hommes.

res. Ce nombre peut être porté à 50 mille en cas de besoin.

Non content de former une armée de terre disponible de 200 mille hommes, Méhémet-Ali, qui voulait étendre ses possessions vers le nord, et dont le commerce extérieur était une des principales ressources, porta une grande partie de son attention vers sa marine militaire.

Aidé par le zèle et les talents de M. de Cérizy, ingénieur de la marine de France, le vice-roi d'Egypte parvint à réparer promptement les désastres de la malheureuse affaire de Navarin, et à établir un arsenal de construction à Alexandrie. Jusque alors les bâtiments de guerre du pacha avaient été construits par contrats dans les ports maritimes de la France, ou dans celui de Livourne. Ces navires n'avaient aucune uniformité dans leur coupe, dans leurs corps et dans leur gréement.

Malgré de nombreux obstacles, dont une grande partie provenait des anciens chefs de construction, M. de Cérizy parvint à établir, près d'Alexandrie, l'arsenal de marine sur une plage sablonneuse, et y fit construire quatre cales en maçonnerie pour les vaisseaux de moyenne grandeur, quatre avant-cales prolongées en mer pour les vaisseaux de premier rang, ainsi que trois cales pour les frégates et les bâtiments inférieurs. — Un magasin général pour le dépôt des munitions navales, des corderies, des ateliers de forge, de serrurerie, de fonderie, de plomberie, de ferblanterie, de vitrerie, de poulieries, de voileries, de cabestans, de gouvernails, de charronnage, furent créés sous la direction et par les soins de M. de Cérizy.

Tous les travaux maritimes ont toujours été exécutés par les indigènes, qui ont montré une aptitude étonnante.

On employait journellement 7 à 8000 de ces ouvriers.

Après le départ de M. de Cérizy, deux bassins de radoub ont été construits sous la direction de M. Mongeb, ingénieur français. Cet ingénieur eut de très grands obstacles à vaincre par suite de la nature du fond, qui, dans le port d'Alexandrie, est vaseux jusqu'à une profondeur de 60 pieds sous l'eau.

La flotte égyptienne se compose actuellement de onze vaisseaux de ligne, sept frégates, cinq corvettes et neuf bricks de guerre. L'effectif de ses équipages est d'environ 16 000 hommes.

Méhémet-Ali a adopté, pour la composition de son armée de terre et de ses équipages maritimes, un système de recrutement qui est non seulement tyrannique, mais funeste au pays. Tous les écrivains et tous les voyageurs sont d'accord sur ce sujet. C'est le système des presses anglaises pour le service de la marine. Mais ces presses n'agissent en Angleterre que dans quelques occasions urgentes pour compléter les équipages des bâtiments qui sont sur leur départ. Elles n'enlèvent que des marins ou prétendus marins.

Mais lorsque le vice-roi a besoin de soldats ou de marins, il envoie des compagnies de recruteurs dans toute l'étendue de la vallée du Nil. Ces soldats se jettent sur les villages et saisissent le plus d'hommes qu'ils peuvent arrêter. Ces prisonniers sont aussitôt attachés avec des cordes. Suivis de leurs mères, de leurs femmes et de leurs enfants, ils sont conduits au chef-lieu du canton, où un médecin choisit parmi eux ceux qui sont aptes au service.

Ce mode de recrutement, dans lequel on ne tient aucun compte des circonstances d'âge et de famille, nuit beaucoup à la population et plonge les familles dans la

désolation et la misère. A l'approche des recruteurs, les jeunes gens et les hommes valides se réfugient dans le désert. Les cultures sont abandonnées. — Ne pouvant pas prendre les hommes les plus convenables au service militaire, les recruteurs sont obligés de se contenter d'individus d'une constitution débile, que les maladies ne tardent pas à décimer.

Les effets de ce système sont funestes. — On peut juger de la grandeur du mal en pensant que, sur une population de moins de deux millions d'âmes, Méhémet-Ali entretenait dernièrement une armée permanente de plus de 200 000 hommes pour son service de terre et de mer. On levait un soldat sur dix individus de la population égyptienne, femmes et enfants compris. On ôtait ainsi aux travaux agricoles et au soutien des familles deux hommes valides sur cinq de la même classe.

A moins de se rappeler ces marches de peuples nomades qui se mettaient autrefois en mouvement en masse avec femmes, enfants et troupeaux, pour faire des conquêtes à l'époque du démembrement de l'empire romain, on ne trouvera dans l'histoire aucune nation sur laquelle on ait porté plus loin l'abus de la conscription militaire.

La garde nationale, qui s'occupe du service militaire, sans cesser d'appartenir à la vie civile, a pour but de préparer les Arabes au service actif de l'armée régulière ; mais elle est encore bien loin d'affaiblir les répugnances des fellahs égyptiens pour la carrière des armes et de réparer les maux cruels causés par le système actuel de recrutement.

C'était pour s'emparer de la Syrie que Méhémet-Ali avait donné un si grand développement à ses forces militaires. C'était pour conserver sous sa domination les

provinces syriennes, dont les peuples inquiets et turbulents présentent un si grand contraste avec les dociles et laborieux Egyptiens, que le vice-roi continuait à augmenter ses forces de terre et de mer et à faire des dépenses considérables au dessus de ses moyens. Quelques amis sincères de Méhémet-Ali pensent que la perte de la Syrie est pour l'Egypte une cause de repos et de prospérité, et un moyen d'accroissement pour la population égyptienne.

En perdant l'objet de son ambition personnelle et en renonçant pour le moment au projet de l'annexion de la Syrie à ses possessions égyptiennes, Méhémet-Ali pourra porter toute l'activité de son génie vers les sources fécondes qui alimentent la prospérité de l'Egypte et devenir le bienfaiteur d'un pays dont il s'était contenté de faire l'instrument de sa grandeur personnelle.

AGRICULTURE.

Méhémet-Ali a donné quelque extension à l'industrie agricole de l'Egypte. Mais sur la quantité de 7 014 600 feddans de terrains cultivables dans la vallée du Nil il n'y en a que 3 790 820 qui soient mis en culture.

Comme la fertilité de l'Egypte a pour cause les inondations du Nil, dès la plus haute antiquité les cultivateurs de cette contrée se sont constamment occupés du principe auquel est attachée sa prospérité agricole, c'est-à-dire de porter les eaux du fleuve sur la plus grande surface possible du territoire. Les anciens Egyptiens avaient construit un nombre considérable de canaux et avaient donné les soins les plus attentifs à leur conservation.

Mais la plupart des canaux et des grands réservoirs

d'eau furent négligés et finirent par être entièrement obstrués sous le gouvernement des califes et surtout sous la domination ruineuse des beys mamelouks. Les principales digues, dont la destination spéciale est de retenir sur les terres les eaux amenées par l'inondation du fleuve et de servir de chemins entre les villages, ont disparu en beaucoup d'endroits et n'ont été conservés que dans les lignes des principales communications.

Méhémet-Ali mérite les plus grands éloges sous ce rapport important. Il a imité l'activité industrieuse des anciens Pharaons; il a fait faire un très grand nombre de canaux et il a rétabli plusieurs des digues et des chaussées nécessaires aux irrigations et aux communications rurales.

Mais il est bien loin d'avoir atteint le grand et utile résultat que la vallée du Nil avait acquis dans les temps de ses anciens rois et de la domination romaine. La paix lui est indispensable pour entreprendre et exécuter ces grands et utiles travaux.

L'inondation du Nil divise l'année en trois périodes agricoles.—Les céréales sont généralement cultivées sur les terrains inondés; leur produit est considérable. — Mais on sème assez fréquemment le froment sur les terres délaissées par les eaux; ce végétal, dans ce dernier cas, a besoin d'arrosements artificiels. On remarque que ce dernier produit est inférieur à l'autre pour la quantité, mais qu'il lui est bien supérieur pour la qualité. Les plantes légumineuses sont ensemencées à la même époque que les céréales.

Le cotonnier n'est cultivé en grand que depuis l'année 1821. Avant cette année, le coton était d'une qualité inférieure et peu recherchée dans le commerce. M. Jumel, négociant français, ayant remarqué dans le

jardin de Méhémet-Ali, au Caire, quelques cotonniers, arbustes qui, venus des Indes, étaient employés comme objets d'ornement, recommanda au pacha d'en préférer la culture à celle des cotonniers herbacés, et obtint son autorisation pour cultiver cette plante dans toute la vallée du Nil.

Le nouveau genre de coton a pris le nom de M. Jumel; il est devenu la principale branche des produits agricoles de l'Egypte. Le sol de cette contrée lui est très favorable.

L'Egypte produit aussi de l'indigo d'une très bonne qualité. Le riz est cultivé avec beaucoup de succès dans le Delta et dans les terres basses, qu'on peut submerger à volonté. Le sol égyptien produit aussi beaucoup de lin et de chanvre de bonne qualité.

Depuis que Méhémet-Ali a fait planter trois millions de mûriers dans la Basse-Egypte, la soie est devenue un des principaux articles des produits agricoles de la vallée inférieure du Nil.

Cette fertile province a coutume de produire, année moyenne, 2800000 hectolitres de blé, 1300000 hectol. de fèves, 1200000 hectol. d'orge, 300000 hect. de maïs, 1400000 hectol. de dourat, 160000 hectol. de riz; 320000 hectol. de lentilles, pois chiches, lupins; 100000 hectol. de graine de lin, de chanvre, de laitue, de sézame et de carthame.

Les autres produits agricoles sont : 5 millions de kilogrammes de coton arbuste, 220000 kilog. de coton herbacé, 410000 kilog. de sucre provenant de cannes à sucre, 810000 kilog. de lin, 960000 kilog. d'indigo, 19000 kil. d'opium, et 8000 kilog. de soie. On doit ajouter à ces produits végétaux 1620000 kilog. de ken-

né, dont les femmes font une très grande consommation en Orient.

Le vice-roi a établi en Égypte, pour son compte particulier, un fort grand nombre de filatures de coton, et de fabriques de toiles de lin, d'indiennes, de draps, de tissus de laine, d'étoffes de soie, de fez ou bonnets, ainsi que des fonderies de fer et des manufactures d'armes de guerre.

On a objecté contre ces établissements industriels : 1° que la chaleur et les variations du climat détruisent promptement les machines qu'on est obligé de faire venir de l'étranger ; 2° que les Arabes, qui sont en général bons cultivateurs, montrent très peu d'aptitude pour l'industrie manufacturière ; 3° que l'Egypte ne pourra jamais se servir avec avantage et économie des machines à vapeur, attendu qu'elle manque entièrement de combustible ; 4° qu'il ne convient pas à un gouvernement de diriger pour son propre compte de pareilles entreprises, parce qu'aucune émulation, aucun intérêt direct, ne stimule ses agents.

L'expérience a prouvé la valeur de ces objections. — La plupart des objets industriels produits par les fabriques égyptiennes sont plus imparfaits que ceux d'Europe, et coûtent davantage.

Méhémet-Ali a voulu affranchir son pays des tributs qu'il paie à l'industrie étrangère. Mais ces idées étroites, qui ne conviennent pas même à des populations isolées, sont contraires aux grands principes qui doivent avoir pour but d'établir entre les diverses nations des moyens d'échange réciproquement utiles.

L'Égypte est essentiellement un pays agricole. C'est vers l'agriculture que son gouvernement doit diriger sa

principale attention. Les produits de son sol seront vendus en plus grande quantité si les peuples commerçants peuvent se les procurer, en tout ou en partie, avec profit, par l'échange de leurs propres produits naturels ou industriels.

COMMERCE.

L'Égypte occupe la plus belle position commerciale qui soit au monde; elle reçoit par le port d'Alexandrie tous les articles de commerce du nord et de l'occident. Les caravanes d'Afrique qui se rendent en Asie sont obligées de traverser la vallée du Nil. Maîtresse de la mer Rouge, l'Egypte doit être nécessairement un jour, surtout depuis l'invention des bâtiments à vapeur, le grand chemin de transit du commerce de l'Europe avec les Indes orientales, l'Asie méridionale, et tous les états qui existent ou se formeront dans l'immense bassin de la mer du Sud.

Les marchandises que l'Europe envoie annuellement en Egypte ont une valeur de 50 millions de francs, dont une partie est exportée dans l'intérieur de l'Afrique et dans l'Arabie. Dans ces objets de l'industrie européenne les tissus de coton figurent pour 16 millions de francs. Cette branche doit nécessairement décroître; mais l'Égypte, qui n'a ni bois, ni charbon, ni huile, ni vins, sera toujours pour ces objets sous la dépendance des puissances européennes qui possèdent ces articles essentiels.

Depuis que Méhémet-Ali a donné un grand développement à ses constructions navales, la valeur des bois importés en Egypte montait, année moyenne, à 9 millions de francs. Celle des fers était de 4 millions et demi; celle du charbon de terre d'un million et demi. Les

huiles et les vins qui arrivent à Alexandrie sont estimés à près de 2 millions de francs.

La cochenille, qui coûte annuellement aux Egyptiens 1 150 000 francs, serait une dépense qu'ils pourraient facilement éviter en plantant des cactus cochenilliers, et en élevant en grand nombre les insectes qui produisent cette brillante teinture.

Les marchandises que l'Egypte envoie en Europe et en Amérique ont actuellement une valeur moyenne de 42 millions de francs. Le coton figure dans ces importations pour une somme de 24 millions, le riz pour 4 millions, les gommes pour 3 millions, les céréales et les légumes pour 3 millions, l'indigo pour près de 2 millions, les dattes pour 1 200 000 francs, l'opium pour 1 million.

Les exportations égyptiennes, qui consistent presque entièrement en produits végétaux, doivent nécessairement s'accroître en raison des progrès de l'art agricole et de l'extension des espèces cultivées.

Les exportations et les importations sont à peu près égales dans les rapports commerciaux de l'Egypte avec l'Autriche et la Turquie, et présentent une valeur annuelle de 12 millions de francs. L'Angleterre ne tire d'Egypte que pour une valeur de 5 millions et demi de francs, et y importe des marchandises pour plus de 15 millions. Les cotonnades sont le principal objet de l'importation anglaise.

La France semblerait faire avec l'Egypte un commerce désavantageux, puisqu'elle exporte de ce pays pour 11 millions de marchandises et qu'elle n'y envoie que 6 millions de ses produits naturels ou artificiels. Mais les denrées fournies par l'Egypte à la France sont presque toutes des matières brutes dont l'industrie française sait tirer un parti avantageux.

La Syrie tire d'Egypte des marchandises pour la valeur de 3 millions. Elle y envoie pour plus de 6 millions de diverses denrées.

On évalue à 10 millions de francs le commerce total de l'Egypte par la mer Rouge et par les caravanes. Le café consommé en Egypte lui vient en grande partie de l'Arabie.

Les importations à Alexandrie ont actuellement une valeur plus grande que celle des exportations. Mais cette différence tient aux circonstances accidentelles qui, dans ces dernières années, ont porté Méhémet-Ali à former et à entretenir une marine et une armée beaucoup trop considérables pour les besoins et la défense de son pays.

La paix est le principe vital de la prospérité de l'Egypte; il serait à désirer pour le repos de l'univers que ce pays, si heureusement situé, fût déclaré neutre par toutes les grandes puissances de l'Europe.

Dans la plupart de ses institutions en Egypte Méhémet-Ali n'a eu généralement en vue que sa grandeur et ses richesses personnelles. — Mais il existe un objet important pour lequel il mérite les plus grands éloges, et qui excitera à jamais la reconnaissance des Egyptiens: c'est l'instruction publique.

Après avoir été le berceau des sciences et le flambeau où venaient s'éclairer les plus grands génies de la Grèce, l'Egypte était tombée dans l'ignorance et la barbarie au 7e siècle, lorsque les Arabes, favorisés par le zèle d'une nouvelle religion, s'emparèrent de la Syrie et de la vallée du Nil. Ce fut alors que la bibliothèque d'Alexandrie, immense et précieux recueil des découvertes de l'antiquité, devint la proie des flammes par ordre du calife Omar.

Les successeurs de ce farouche calife ne montrèrent pas ce fanatisme aveugle. Les plus célèbres d'entre eux, et parmi ceux-ci Aaroun-el-Raschid et Almansour, protégèrent les lettres, et firent faire aux sciences, entre autres à la mécanique et à la chimie, quelques progrès utiles.

Mais la littérature et les sciences rétrogradèrent rapidement lorsque la vallée du Nil tomba sous le pouvoir oligarchique des Mamelouks. — Le peuple égyptien cessa d'apprendre à lire et à écrire. Le peu de science qui restait en Egypte était monopolisé par les Oulémas. Ces derniers s'instruisaient au Caire dans la grande mosquée d'El-Asar, où l'on enseignait, comme dans la Solymanie de Constantinople, la philosophie d'Aristote, les règles des langues arabe et persane, l'interprétation de l'Alcoran, l'histoire des califes, et quelques notions plus souvent fausses que vraies sur la cosmographie et la géographie.

Les Français ne restèrent pas assez long-temps en Egypte pour répandre l'instruction et les lumières parmi les populations indigènes.

C'est à Méhémet-Ali qu'était réservée la gloire impérissable de rétablir le culte des sciences et des lettres dans une contrée où elles avaient fait leurs premiers progrès et porté leurs plus beaux fruits.

Le vice-roi, au commencement de son règne, avait établi quelques écoles élémentaires. — Mais, comprenant bientôt que c'était à l'Europe qu'il devait s'adresser, il envoya en France et en Italie plusieurs jeunes musulmans pour y recevoir leur éducation. Ceux-ci sont devenus les instructeurs des indigènes. Les plus distingués de ces élèves ont occupé des ministères; d'autres ont été mis à la tête des établissements scientifiques ou indus-

triels. Placés sous la direction de M. Jomard, les élèves égyptiens envoyés en France ont trouvé dans ce savant illustre un véritable père et un guide sûr pour leurs études. Leurs progrès, constatés par des examens publics à Paris, ont été généralement brillants.

Des écoles primaires ont été établies dans les provinces égyptiennes. On en compte quarante dans la Basse-Egypte, et vingt-six dans la Haute. Chacune de ces écoles se compose de cent élèves depuis l'âge de huit ans jusqu'à douze ans. On leur enseigne les premiers éléments de la langue arabe et l'arithmétique.

Les écoles primaires servent à alimenter les deux écoles préparatoires du Caire et d'Alexandrie. Les objets d'enseignement dans les écoles préparatoires sont les mathématiques, la géographie, l'histoire et le dessin. La durée des études est de quatre années.

Les élèves les plus distingués des écoles préparatoires passent, suivant leurs dispositions et leurs capacités, dans les écoles spéciales du génie, d'artillerie, de cavalerie, d'infanterie, de médecine, de médecine vétérinaire, d'agriculture, des langues, de musique, et des arts et métiers.

Les élèves des écoles dans toute l'Egypte, au nombre de neuf mille, sont logés, nourris, vêtus et payés par le gouvernement.

CANAUX ET BASSINS.

La prospérité agricole de l'Egypte dépend du Nil. Plus on arrêtera ce fleuve dans sa marche vers la mer, en répandant l'action fécondante et productive de ses eaux à une grande distance de chacune de ses rives, plus on accroîtra les ressources, la population, la civilisation et la puissance de l'Egypte. N'étant jamais arrosée par les

eaux pluviales, cette contrée a besoin d'irrigations naturelles ou factices.

Dans l'état actuel du pays, l'administration seule peut se charger de ces travaux. Si elle est bonne, énergique et prévoyante, elle s'occupe de la construction et de l'entretien des canaux, des digues et des bassins de réserve. Lorsqu'elle est mauvaise et oppressive, elle néglige ces objets et les laisse se dégrader et se combler. C'est ce qui avait lieu sous la domination des Mamelouks.

Si nous avons donné des éloges à Méhémet-Ali pour la protection puissante qu'il a accordée à la propagation des lumières et à la civilisation de ses peuples, il en mérite également pour les nombreux travaux qu'il a fait exécuter relativement aux canaux d'irrigation, aux grandes chaussées de retenues, et aux spacieux bassins qu'il a fait creuser pour servir de magasins de réserve dans le cas d'une baisse des eaux du fleuve.

Il a commencé par faire creuser et mettre en bon état les anciens canaux de Joseph, de Meys, de Chibin-el-Koum et de Mahmoudyé. Le canal Joseph s'étend, parallèlement au fleuve, depuis Millaouy jusqu'à l'entrée du Fayoum. Le canal de Meys prend ses eaux dans le Nil à une lieue du Caire, et se porte, au nord-est, à la droite de la rive de la branche fluviale de Damiette. Le canal de Chibin-el-Koum prend ses eaux dans cette même branche du Nil, traverse le Delta, et débouche dans la branche de Rosette. Le canal de Mahmondye sert aux communications entre Alexandrie et le Caire. Tous ces canaux sont navigables.

Plusieurs autres canaux d'irrigation, d'une moindre grandeur que les précédents, ont été construits dans le Delta.

Sur la plupart des canaux creusés par les ordres de Méhémet-Ali on a établi des ponts-barrages. Ceux-ci, en maintenant les eaux à une certaine élévation, permettent de porter les arrosements à de plus grandes distances, et augmentent la zone cultivable.

On obtient aussi des ponts-barrages la facilité d'arroser les terrains ensemencés deux ou trois fois après l'inondation, et de rendre par ce moyen les récoltes plus belles et plus abondantes.

Des bassins ont été creusés dans la Haute-Egypte au moyen de digues qui, de chaque côté du Nil, vont aboutir aux montagnes. Ces bassins se remplissent au moment de l'inondation générale. Quand elle a cessé, les bassins supérieurs se déversent dans les bassins inférieurs jusqu'à ce qu'ils soient mis à sec par les arrosements successifs.

Mais le plus beau travail de Méhémet-Ali est la construction le long du Nil et sur ses deux rives, tout autour du Delta, d'une digue de deux mètres de hauteur et de six mètres de largeur, sur une longueur totale de plus de deux millions de mètres. Ces digues retiennent les eaux du Nil dans leur lit, empêchent les dommages qu'elles pourraient causer dans les grandes crues, et permettent de régulariser et de faire hâter davantage l'action fécondante du fleuve à l'époque du commencement de sa rentrée dans son lit ordinaire.

Il reste à exécuter un grand projet de ponts-barrages qui avait été déjà conçu par les ingénieurs de l'expédition française en 1799, et qui avait obtenu l'approbation du général en chef Bonaparte. Ce pont-barrage devait commencer près du Caire, à l'entrée du Delta, sur les deux branches de Rosette et de Damiette. On serait

devenu par ces constructions maître absolu des eaux du fleuve; on aurait rendu les arrosements faciles et constants, et on aurait doublé, aux dépens du désert, les zones latérales de culture.

C'était doubler par conséquent la surface cultivable de la Basse-Egypte, et augmenter proportionnellement sa grandeur et sa prospérité.

Mais ces grands travaux demandent une surveillance active et une protection constante et prolongée. On ne peut pas attendre de pareils résultats de pachas transitoires qui, envoyés dans ce pays, ne penseraient qu'à le tyranniser et à s'enrichir, et laisseraient périr toutes les constructions destinées à vivifier l'Egypte.

L'intérêt de ce pays et celui même des grandes puissances qui entretiennent des relations commerciales avec le bassin du Nil exigent que ce pays soit administré non par des gouverneurs passagers, mais par une dynastie qui, sous la souveraineté de la Sublime-Porte, en lui payant un tribut annuel, jouisse héréditairement du droit de gouverner cette grande et importante province. Ce résultat a été obtenu en 1841.

Nous terminerons cet article par quelques observations sur l'isthme de Suez et sur le projet de jonction de la mer Rouge à la Méditerranée.

La mer Rouge est séparée de la mer Méditerranée par un isthme sablonneux qui a 25 lieues de largeur. Elle est 8 mètres plus haute que la Méditerranée.

Si une communication par un canal navigable existait entre la mer Rouge et la mer Méditerranée, les bâtiments qui se rendent actuellement aux Indes orientales, en tournant le vaste continent de l'Afrique et en doublant le cap de Bonne-Espérance, s'épargneraient une

distance à parcourir de plus de 3000 lieues, et éviteraient le double passage de la ligne équinoxiale, ainsi que les maladies et les dangers de ces passages.

Sésostris avait commencé la construction d'un canal qui devait établir cette communication des deux mers. Mais, au lieu de chercher à la faire passer à travers l'isthme de Suez, il eut pour but de lier le Nil à la mer Rouge par un canal navigable. Continué par Néchos et par Dariuss, ce canal ne fut achevé que par Ptolémée Philadelphe.

Il paraît, d'après Strabon, que ce canal était garni de portes doubles qui, semblables aux écluses de nos canaux modernes, s'ouvraient pour le passage des vaisseaux, et se fermaient immédiatement après. Sa longueur était de 50 lieues, sa largeur de 120 pieds, et sa profondeur de 30 pieds. Les bâtiments à voiles qui le parcouraient pouvaient se croiser sans accident.

Partant de la branche pélusienne du Nil, au dessous de Bubaste et près d'Héroopolis, ce canal allait aboutir à la pointe la plus septentrionale du golfe Arabique. Les vaisseaux de la mer Rouge, étant arrivés à la prise d'eau de ce canal, pouvaient descendre le Nil jusqu'à la mer, ou le remonter jusqu'à Memphis, et de là jusqu'à Thèbes.

Les eaux de ce canal, servant aussi à fertiliser les terres adjacentes, avaient donné naissance, sur les deux rives, à plusieurs villes opulentes, entre autres à Héroopolis, Bubaste, Sérapium et Arsinoé.

Trajan avait fait creuser le canal de Ptolomée et construire un canal de jonction qui se prolongeait jusqu'à Memphis.

Amrou, conquérant de l'Egypte, avait fait établir, par ordre du calife Omar, un canal qui, se rendant du

Caire à Colsoum sur la mer Rouge, était destiné à faciliter et à accélérer l'arrivée des contributions en céréales et autres graines alimentaires que les provinces égyptiennes fournissaient alors aux villes saintes de la Mecque et de Médine. Ce canal, qu'on a laissé s'obstruer, n'existe actuellement que sur une longueur de quatre lieues, depuis le Grand-Caire jusqu'au lac des Pèlerins (Birket-El-Hadgi).

Les ingénieurs français, pendant l'expédition d'Egypte, avaient reconnu et constaté la direction du canal de Ptolomée, et déterminé ses anciennes dimensions. Après avoir fait un nivellement exact du terrain entre Suez, le Caire et Péluse, ils avaient présenté le projet d'un canal qui aurait été alimenté par les eaux du Nil.

Il serait à désirer que ce canal fût construit sur d'assez grandes dimensions pour admettre des bâtiments propres, par leur volume, à servir utilement à la navigation directe entre la Méditerranée et la mer des Indes. Mais la construction de ce canal ne suffirait pas; il serait en même temps indispensable de creuser la branche pélusienne du Nil depuis Péluse jusqu'à Héroopolis, et de donner la profondeur nécessaire au port de Péluse, dans lequel les eaux sont devenues extrêmement basses par suite des sédiments vaseux que les siècles y ont accumulés.

Un grand canal à travers l'isthme de Suez est regardé assez généralement comme impraticable, à cause de l'extrême mobilité des sables qui couvrent cette langue de terre.

Un autre projet, difficile également sous le rapport de l'alimentation des eaux, et qui offrirait aussi de très grands inconvénients par suite de la nature du ter-

rain et de la mobilité des sables, consisterait dans un canal à grandes dimensions, qui, commençant près de Péluse, irait aboutir directement à Suez. On propose de lui donner la largeur et la profondeur nécessaires pour admettre les grands bâtiments des Indes et les vaisseaux de ligne de premier rang. On éviterait par son moyen la navigation du Nil jusqu'au Caire, et celle du canal d'Héroopolis jusqu'à Suez.

Mais des ingénieurs judicieux et habiles qui ont bien étudié les localités regardent comme à peu près impraticable, sous le rapport de l'alimentation des eaux, le grand canal direct de Péluse à Suez. Ce canal présenterait en outre l'inconvenient d'occasionner des frais immenses et continuels, tant pour son entretien que pour ses fréquentes réparations. Ils craignent que les sables mouvants du terrain qui devrait être traversé ne fissent disparaître un jour, à la suite d'un grand vent, le canal, avec ses rigoles alimentaires et toutes ses dépendances.

D'autres personnes ont proposé d'établir, au lieu d'un canal entre Péluse et Suez, un grand chemin de fer. Mais ce chemin, qui serait peut-être insuffisant pour le transport des marchandises volumineuses qui viennent de l'Inde, ne pourrait guère être utile que pour accélérer la marche des voyageurs. Il serait à craindre, comme pour le canal direct de Péluse à Suez, que les sables de l'isthme n'arrivassent à le couvrir à plusieurs pieds de hauteur, et à le faire entièrement disparaître.

Le canal d'Héroopolis est donc le seul qui paraisse convenir aux communications par eau entre la mer Rouge et la mer Méditerranée.

Nous avons fait connaître plus haut les frais énormes qu'il occasionnerait à cause du creusement de toute la

branche pélusienne du Nil, et de la création d'un port à Péluse et d'un autre à Suez. Mais, vu l'importance de l'entreprise, ces considérations d'économie ne doivent pas arrêter le gouvernement égyptien.

Les canaux, les chaussées, les ponts-barrages et les grands réservoirs, ont pour but d'étendre les arrosements sur la surface de l'Egypte, et par conséquent d'en accroître la zone cultivable. Méhémet-Ali a déjà rendu sous ce rapport de grands services à la vallée du Nil; mais il lui reste encore beaucoup à faire pour parvenir aux grands résultats qu'avaient obtenus les Pharaons et les Ptolémées.

Sans les deux grandes chaînes latérales qui bordent de chaque côté la vallée du Nil, les sables de la Libye l'auraient bientôt envahie, et auraient transformé cette belle partie de la surface de la terre en un sol aride, brûlant, et complétement improductif.—On remarque que les sables du désert ne manquent pas de pénétrer dans quelques brèches ou interruptions que présentent les deux chaînes montueuses, et qu'ils s'étendent successivement, en portant avec eux la sécheresse et la stérilité.

Mais on a reconnu qu'il est assez facile de remédier à ce grand inconvénient. Il suffit de faire, dans les intervalles des brèches, des plantations considérables de sycomores et d'acacias, et de creuser en arrière de cette première ligne des fossés qui se lient au Nil, et soient bordés de plusieurs rangs d'arbres.

On arrêterait par ce moyen, comme l'expérience le prouve, la marche des sables du désert, et l'on donnerait aux terres voisines une fécondité active par le moyen d'irrigations auxquelles fourniraient les eaux des nouveaux fossés.

Indépendamment de l'irruption des sables, les fellahs cultivateurs de l'Egypte ont à craindre les incursions fréquentes et subites des Arabes bédouins, qui, sortant inopinément du désert, portent la dévastation dans les villages, et enlèvent aux malheureux habitants des campagnes le peu que leur a laissé l'avidité du fisc.

Napoléon, pendant son expédition d'Egypte, avait réussi à remédier en grande partie à ce grave inconvénient en créant des compagnies de dromadaires, qui étaient spécialement chargées de poursuivre à outrance les Arabes voleurs, de les prendre, de les détruire, ou de les forcer à rentrer à une grande profondeur dans l'intérieur du désert.

Méhémet-Ali entretient à sa solde un corps assez considérable d'Arabes bédouins qui servent comme éclaireurs dans ses armées, et qui, lorsqu'ils sont stationnés en Egypte, doivent courir contre les voleurs de leur propre nation. Il paraît que cette mesure est insuffisante et qu'elle est bien loin de rendre au pays la sécurité dont il jouissait sous la protection des compagnies françaises de dromadaires.

On accuse même les Bédouins soldés de s'entendre quelquefois avec leurs compatriotes nomades pour dépouiller les habitants qu'ils devraient défendre.

Arrêté dans ses projets ambitieux et dépouillé des provinces syriennes, qui étaient et auraient été long-temps pour lui un fardeau dispendieux plutôt qu'une possession productive, Méhémet-Ali doit, dans son intérêt et dans celui de l'Egypte, porter toute son attention et toute l'activité de son génie créateur vers les peuples qui restent soumis à son autorité.

L'Egypte a besoin d'un prince qui s'occupe de protéger l'agriculture, qui permette aux cultivateurs de dis-

poser librement de leur portion personnelle dans les produits agricoles, qui accorde au commerce son libre cours, qui garantisse les habitants des campagnes contre les incursions et les brigandages des Arabes voleurs, et qui empêche par des plantations d'arbres et par d'autres obstacles reconnus utiles l'envahissement des sables du désert. J'ajouterai qu'il convient que le prince construise des canaux, des chaussées, des ponts-barrages, des réservoirs dans tous les points nécessaires, afin d'étendre l'arrosement des terres et d'accroître la surface cultivable de la vallée; qu'il établisse des communications par eau, et dans quelques cas, peu nombreux, par des chemins de fer entre le Nil et la mer Rouge; qu'il crée des ports à Rosette, Damiette, Suez; qu'il fasse bâtir des forteresses aux points stratégiques des frontières et de l'intérieur, et que par des lois protectrices, sagement et impartialement exécutées, il protége les habitants contre les attentats sur leur vie et sur leurs propriétés, et contre tout acte de tyrannie de la part des autorités de toute classe.

Ce n'est qu'à ces conditions que Méhémet-Ali et ses successeurs héréditaires pourront être considérés comme les régénérateurs réels de l'Egypte et comme ses véritables bienfaiteurs.

STATISTIQUE GÉNÉRALE.

2e Partie.

Institutions politiques, religieuses, militaires, financières et commerciales.

Après la description, sous les rapports géographique, physique, politique et militaire, des différentes provinces, autrefois des royaumes, qui composaient au commencement de ce siècle l'empire ottoman en Europe, en Asie et en Afrique, nous allons faire connaître les formes et l'action du gouvernement central qui était destiné à lier ensemble en un seul faisceau toutes les parties hétérogènes de cette vaste agrégation et à lui imprimer le mouvement et la vie.

Nous exposerons les changements qui ont été opérés dans ces institutions depuis le commencement de ce siècle, et nous terminerons ce travail statistique par un exposé de l'état actuel de l'industrie et du commerce, ainsi que des dispositions particulières des différentes populations de ce vaste empire.

DU GRAND-SEIGNEUR ET DE LA DYNASTIE OTTOMANE.

A la tête de l'édifice politique de l'empire ottoman se trouvent le Grand-Seigneur et sa dynastie impériale

L'empereur des Turcs est regardé par tous les mahométans sunnites (1) comme le successeur légitime du prophète et des califes orthodoxes. Il possède comme eux le pouvoir du *Kilah* ou titre, et celui du *Kiliteh* ou épée, c'est-à-dire l'autorité religieuse et l'autorité temporelle.

Mais les califes, qui étaient ou prétendaient être de la race de Mahomet, n'avaient dû leur puissance souveraine qu'à leur titre de premier iman ou chef du sacerdoce.

Les empereurs ottomans, étant d'origine tartare, n'ont dû, au contraire, qu'à leur épée et à leurs succès militaires, leur autorité religieuse et les honneurs du califat.

Cependant le prophète Mahomet avait dit dans l'Alcoran que l'iman principal ou le chef des musulmans devait être de la race des *Coureischs*. La famille à laquelle appartenait Mahomet tirait son origine de Zihr-Coureisch, dont descendaient également les Ommiades et les Abassides.

Les princes de la maison ottomane seraient donc exclus, d'après la décision formelle du prophète, du titre de calife et du droit de remplir les fonctions de l'imaneth.

Les auteurs canoniques turcs étaient fort embarrassés pour concilier la décision de Mahomet avec la puissance religieuse de leurs empereurs. Mais Youssouf, un des plus anciens commentateurs de l'Alcoran, leur a paru avoir levé toutes les difficultés qui pouvaient naî-

(1) Les mahométans sont divisés en deux classes : les schiites et les sunnites. Les premiers abhorrent les trois premiers califes, les seconds ont un grand respect pour leur mémoire.

tre à ce sujet, en insérant dans son commentaire l'observation suivante :

« L'autorité d'un prince qui aurait usurpé le sacerdoce par la force ou la violence ne laisse pas d'être légitime, parce qu'après l'extinction du califat parfait, c'est-à-dire de celui qui a été exercé légitimement pendant trente ans par les quatre premiers successeurs du prophète (Mahomet avait annoncé que le califat parfait ne durerait que trente ans), la souveraine puissance est censée résider en la personne du vainqueur, du dominateur, du plus fort, dont le droit de commander est fondé sur celui des armes. »

Les premiers empereurs ottomans se sont toujours intitulés califes ou premiers imans dans leurs états. Cependant un doute fut montré à ce sujet par Bajazet Ier, qui, craignant que, pendant sa marche contre les armées chrétiennes qu'il défit à Nicopolis, les princes musulmans de l'Asie-Mineure et les Mamelouks de l'Egypte et de Syrie ne s'entendissent pour lui ravir ses états asiatiques, envoya une ambassade solennelle au calife du Caire pour lui rendre hommage et pour lui demander l'investiture de ses conquêtes et de celles de ses aïeux.

Mais Sélim Ier, ayant vaincu les Mamelouks et renversé leur domination en Syrie et en Egypte, n'imita pas Bajazet Ier. Loin de demander l'investiture de ses conquêtes à Mahomet XII, dernier calife de la race des Abassides qu'il trouva au Caire, il le traita en rival et en ennemi, et le força à lui remettre le sandjak-scherif ou drapeau du prophète et à renoncer à son titre de premier iman. Le schérif de la Mecque, de la race d'Ali, s'étant soumis à la même époque à l'autorité de Sélim Ier et lui ayant fait présenter par son fils les clefs

de la Kéabé, personne n'a osé refuser, depuis cette époque, aux empereurs ottomans, le titre de calife et de premier iman de la secte orthodoxe des Mahométans sunnites.

Les droits du premier iman sont exposés dans l'écrit de Omer Nessefy sur les dogmes de l'islamisme (1) :

« Le premier iman a le droit et l'autorité de veiller à l'observation des préceptes de la foi, de faire exécuter les peines légales, de défendre les frontières, de lever des armées, de percevoir les dîmes, de réprimer et punir les rebelles et les brigands, de dire les prières publiques les vendredis et dans les beyrams, et de juger les citoyens. »

Quoique s'intitulant califes et premiers imans, les premiers empereurs ottomans préféraient la vie active des camps et les périls des combats à l'existence efféminée des califes qui, à Bagdad, au Caire, à Maroc et en Espagne, se disputaient entre eux le titre suprême du sacerdoce musulman. Ils dédaignèrent de remplir par eux-mêmes les fonctions sacerdotales et judiciaires qui leur appartenaient et chargèrent le muphti (2) de l'interprétation des lois religieuses, confièrent aux mollas et aux cadis l'administration de la justice, et laissèrent aux scheiks et aux imans les cérémonies ordinaires du culte.

Cette négligence trop prolongée des sultans ottomans à remplir leurs devoirs sacerdotaux et judiciaires accoutuma peu à peu les peuples à considérer les oulémas

(1) Cet écrit tient lieu de catéchisme dans les écoles publiques et dans les médressés.

(2) Le sultan Amurath Ier, troisième empereur des Turcs, fut le premier qui commença, à un âge déjà avancé, à assister aux prières publiques, et à réciter le Namaz comme premier iman, d'après les conseils de Molla-Famery, qui était alors muphti.

comme les seules personnes qui eussent le droit d'exercer ces fonctions. Le monarque, qui aurait dû être le seul oracle de la loi, se vit réduit à consulter le muphti sur le sens et l'application des lois, et se trouva lié dans l'exercice de son autorité suprême par les fetfas de ce pontife. Cette influence des oulémas aurait fini peut-être par arracher l'autorité souveraine à la maison ottomane, si les princes régnants n'avaient eu la sagesse de conserver et même d'exercer fréquemment leur droit, inhérent à la qualité de calife, de changer à volonté les agents de leur puissance religieuse aussi bien que ceux de leur puissance politique et militaire.

Une des causes qui contribuèrent le plus à augmenter l'influence politique des oulémas fut leur zèle ardent, l'austérité de leurs mœurs et leur humilité apparente, pendant les trois premiers siècles de la monarchie. Ils furent humbles, modestes et obéissants, aussi long-temps que les empereurs ottomans, commandant eux-mêmes leurs armées, furent couronnés par la victoire. Les oulémas ne manquèrent jamais alors de trouver un accord parfait entre les lois du prophète et les volontés du monarque régnant.

Mais lorsque, détestant les fatigues de la guerre, les sultans ottomans se renfermèrent dans leurs harems, confièrent le commandement des armées à leur grand visir ou à des pachas et éprouvèrent des revers, les oulémas, possédant une grande influence sur un peuple fanatique et mécontent, commencèrent à secouer le joug, à faire sentir leur importance et à se montrer récalcitrants.

Cependant les oulémas ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur influence politique serait précaire et incertaine

tant qu'elle n'aurait pour appui que l'amour capricieux de la populace. Ils travaillèrent dès lors à s'attacher le corps des janissaires.

L'empire ottoman, dont toutes les institutions sont essentiellement théocratiques et militaires, et qui ne peut être fort que lorsque le chef de l'état l'est aussi, a vu naître sa faiblesse et sa décadence de l'affaiblissement de l'autorité souveraine.

La résistance des oulémas et des janissaires contre le chef de la religion et de l'état, ne devant son origine qu'à la révolte et à des usurpations, au lieu de tendre à modifier le despotisme du souverain et d'avoir des résultats avantageux à la liberté du peuple et à la prospérité générale, est non seulement la principale cause de la faiblesse actuelle de l'empire ottoman, mais encore de l'ignorance et de la barbarie des Turcs.

Car, les oulémas et les janissaires, c'est-à-dire les magistrats et les soldats, qui, par la nature de leurs fonctions, n'auraient dû être que les instruments du souverain, en étant devenus les rivaux, le gouvernement se trouva très souvent sans force et le pays sans protection.

Quant à l'ignorance et à la barbarie qu'on reproche aux Turcs, et que plusieurs écrivains attribuent à l'islamisme sans considérer que les Arabes, qui ont répandu cette religion dans une grande partie de la terre, cultivaient avec succès les arts et les sciences dans le temps que l'Europe chrétienne était plongée dans la plus honteuse ignorance, ce n'est également que dans la puissance politique de ces deux corps qu'on doit en chercher le motif. Les oulémas ont toujours craint l'introduction des lumières et l'étude des sciences exactes, qui auraient pu jeter du mépris sur l'Alcoran, sur ses obscurs et nom-

breux commentaires, sur l'immense collection de fetwas souvent contradictoires des muphtis, et enfin sur tout l'édifice de leur érudition théologique.

Les janissaires, qui avaient abandonné leurs anciens règlements de discipline, et qui avaient contracté l'habitude de ne faire qu'un service peu pénible, prétendaient que le même sabre invincible qui avait conquis tant de royaumes suffirait pour les défendre, et rejetaient avec horreur la discipline sévère des Francs, leurs armes perfectionnées et leurs nouveaux systèmes de tactique.

Ces deux corps, en empêchant la Turquie de se mettre au niveau des autres puissances européennes, et d'adopter leurs découvertes utiles et leurs institutions militaires, avaient augmenté sa faiblesse, sa misère et sa dépendance, à mesure que les états voisins s'étaient élevés par leurs forces, leurs richesses, leurs lumières, et leurs progrès rapides dans tous les genres d'industrie.

Plusieurs écrivains qui n'ont jugé du gouvernement turc que par les apparences ont cru que l'autorité du Grand-Seigneur était illimitée, parce qu'ils l'ont vu disposer arbitrairement de la vie de ses ministres et de ses serviteurs; mais le pouvoir du Grand-Seigneur sur ses ministres est celui d'un maître à l'égard de ses esclaves. Tout Turc qui accepte un emploi au service de la Porte renonce à sa liberté, et met ses biens et son existence à la disposition d'un maître dont il n'est plus le sujet, mais l'esclave. Il n'en est pas de même des autres Osmanlis, ainsi que des rayas ou sujets non musulmans de l'empire : ceux-ci ne peuvent être condamnés que par les tribunaux, d'après les lois existantes, et sur la déposition de deux ou plusieurs témoins. Les janissaires, les bostangis, les canonniers et les autres militaires, sont

jugés par un tribunal particulier établi dans chaque corps. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que le Grand-Seigneur, exerçant l'autorité prévôtale qui lui appartient comme chef d'un gouvernement militaire, et qu'il délègue à son grand-visir et aux pachas des provinces, fait punir tout homme pris en flagrant délit, sans suivre les formalités des sentences judiciaires; mais dans ces occasions peu fréquentes, qui ont pour but de frapper de terreur par la promptitude et la sévérité du châtiment une populace naturellement féroce et inquiète, le crime est toujours avéré.

En voyant les entraves mises à l'autorité du souverain, les révolutions fréquentes qui ont bouleversé cet empire, la mort et la déposition d'un si grand nombre de sultans, et les révoltes successives de tant de pachas contre l'autorité de la Porte, on peut être étonné qu'aucun de ces événements n'ait produit le démembrement d'une seule province, et que la dynastie ottomane continue à occuper ce trône orageux.

Cependant cette maison souveraine, malgré la fin tragique de plusieurs de ses chefs, non seulement n'a rien à craindre de pareilles révolutions, mais elle est même le seul lien politique qui unisse toutes les parties de cet empire, et le pivot sur lequel repose l'existence des deux Turquies.

Cette circonstance tient aux institutions primitives qui ont présidé à l'existence et préparé la grandeur de cet empire, au souvenir de l'illustration des premiers empereurs, et à l'isolement de la dynastie ottomane au milieu d'un peuple composé d'individus plutôt que de familles.

Osman Ier, fondateur de cette monarchie, au lieu de donner le nom de *Turcs* à ses soldats, qui, d'origine

tartare, auraient dû porter cette dénomination, alors commune à toutes les hordes qui, depuis *Genghiz-Khan*, étaient sorties des pays situés au delà et au nord de l'Oxus pour ravager l'Asie-Mineure et la Syrie, les appela *Osmanlis* (1), c'est-à-dire enfans d'Osman.

Ce prince ne respirait que l'amour de la gloire et des conquêtes; mais, observateur sévère de la discipline et de la justice, il vivait avec simplicité parmi ses soldats comme un père au milieu de ses enfants, et leur prodiguait les richesses que ses conquêtes lui procuraient dans un pays abondant et fertile. Ses vertus, imitées par ses successeurs immédiats, attirèrent, par l'espoir d'acquérir des richesses et d'en jouir en paix sous un gouvernement protecteur, la foule des aventuriers qui ravageaient, dans les 14e et 15e siècles, l'Asie-Mineure et la Syrie, et que les armées conquérantes de Genghiz-Khan et de ses successeurs avaient laissés derrière elles dans leurs marches rapides. Ceux-ci, n'ayant d'autres points de réunion que la famille ottomane, s'attachèrent à elle avec zèle et fidélité, lui procurèrent bientôt un ascendant irrésistible dans l'Asie-Mineure, en chassèrent les Grecs, renversèrent le trône du sultan d'Iconium, passèrent en Europe, et fixèrent en peu de temps le siége de l'empire dans la Thrace, sous le sultan Amurat Ier. Ce prince, par l'institution des janissaires, donna

(1) Les Osmanlis se regardent comme insultés lorsqu'on les appelle *Turcs*, expression qu'ils emploient pour désigner un homme grossier.

Le mot *Turc* était employé depuis le 6e siècle de l'hégire pour désigner dans l'Orient les Scythes ou Tartares venus à la suite de Genghiz-Khan, et ceux de toutes les armées des conquérants ou brigands qui ont passé l'Oxus depuis cette époque pour se porter en Syrie ou dans l'Asie-Mineure. (*Voyez le Gulistan du poëte persan* Scheik-Saadi, qui vivait dans le milieu du 6e siècle de l'hégire.) Nicéphore appelle *Turcs* les soldats d'Aladin, sultan d'Iconium.

une plus grande force et un nouvel éclat à sa famille. Ces nouveaux soldats, tous prisonniers de guerre ou enfants de tribut, n'ayant plus de parents, ne pouvant pas se marier, se regardaient comme appartenant à la famille régnante, à laquelle de bons traitements, des faveurs nombreuses et leurs succès militaires, les attachèrent de plus en plus.

La coutume qui exista long-temps de ne conférer les dignités les plus hautes et les plus lucratives qu'à des itch-oghlans ou pages élevés dans le sérail, et réellement esclaves du sultan, honora ce dernier titre, et fit considérer comme esclaves du souverain tous ceux qui parvinrent par la suite à occuper les principaux emplois à la cour, à l'armée, et dans l'administration des provinces. Le droit qu'ont les maîtres d'hériter de leurs esclaves s'appliquant, dans ce cas, au souverain relativement aux principaux fonctionnaires de l'empire, empêcha qu'aucune famille ne s'élevât et ne se soutînt au dessus de la multitude, et établit une égalité parfaite entre tous les Osmanlis.

Ces principes, conservés avec soin, et pour lesquels on ne trouve quelques exceptions que dans les provinces éloignées de la capitale, sont cause que les familles turques (1) n'ont pas de nom distinctif et héréditaire; que chaque individu y est connu par une dénomination religieuse ou par quelque sobriquet fondé sur des qualités morales ou des défauts physiques; que la gloire et le mérite des ancêtres sont nuls, et que les descendants directs des plus illustres visirs ou pachas exercent souvent les emplois les plus vils, aussi bien que ceux du

(1) Il n'en est pas de même en Perse et en Arabie : les familles ont des noms distinctifs et conservent avec soin leur arbre généalogique.

Prophète, que l'on voit quelquefois traîner leur turban vert dans l'avilissement et la boue. La famille ottomane est la seule qui ait un nom, une descendance suivie, des droits héréditaires, une existence politique. Elle est le point de réunion générale; tout se rapporte à elle; elle est tout; on ne voit qu'elle et la nation : l'une ne pourrait pas exister sans l'autre.

Nous venons de voir que, quoique la dynastie ottomane soit solidement établie sur le trône de cet empire, dont l'existence tient à la sienne, la personne du sultan régnant est exposée à des dangers continuels. Mais, outre ces dangers, qu'une conduite sage et modérée peut détourner, l'empereur ottoman aurait à craindre l'ambition de ses frères et de ses parents, sans les précautions cruelles qui ont été adoptées pour éviter les guerres civiles, lesquelles ont ensanglanté la Turquie durant les deux premiers siècles de son existence. Elles devaient presque toutes leur origine à l'incertitude du droit de succession au trône parmi les princes de la maison ottomane (1).

Autrefois les jeunes sultans jouissaient de la même liberté que les autres sujets de l'empire, et étaient souvent employés dans le commandement des armées et le gouvernement des provinces. Mais plusieurs de ces princes se rendirent coupables de révolte et même de cruauté envers leur souverain et leur père. Sélim Ier déposa et fit mourir Bajazet II, son père. Celui-ci lutta long-temps contre son frère Zizim (2) pour la succession au trône. Le grand Soliman lui-même fut exposé au danger d'être détrôné par son fils Moustapha. Ce dernier empereur, à

(1) Un empereur mort ou déposé est ordinairement remplacé par le prince le plus âgé de la famille.

(2) Cantemir l'appelle *Jem*.

qui les Turcs donnent le nom de Canuni, parce qu'il fit réunir dans un code général les principales lois et les règlements militaires de l'empire, établit pour règle invariable et perpétuelle qu'à l'avenir tous les sultans appartenant à la race ottomane seraient élevés dans le sérail sous les yeux du sultan régnant, qu'ils n'en sortiraient qu'avec lui, et qu'ils ne seraient plus employés dans le commandement des armées et le gouvernement des provinces.

Cette loi, fondée sur l'esprit de vengeance et de jalousie qui animait alors le grand Soliman, ne fut exécutée avec rigueur que depuis Mahomet III. Elle mit fin à tous les troubles que l'ambition des jeunes princes aurait pu exciter; mais elle a porté un coup mortel à la gloire et à la prospérité de l'empire ottoman.

Depuis cette époque les jeunes sultans languissent dans une prison rigoureuse jusqu'à leur mort ou jusqu'au moment heureux de leur avénement au trône. Appelés à devenir les chefs d'une nation belliqueuse, au lieu de vivre dans les camps et au milieu des soldats, ils n'ont devant les yeux que des eunuques noirs et la captivité.

Un kodgea ou précepteur, choisi pour son austérité réelle ou apparente parmi les mudéris ou docteurs de la loi, est chargé de les instruire dans l'Alcoran, de leur apprendre les éléments des sciences cultivées autrefois par les Arabes, ainsi que les calculs chimériques de l'astrologie, qui sert à diriger les opérations importantes de ce gouvernement (1), et enfin de leur faire connaître

(1) Les Arabes, comme on peut le voir dans l'ouvrage intéressant de l'abbé Toderini sur la littérature turque, avaient traduit les écrits d'Aristote sur la logique, la morale, la physique, l'histoire naturelle et la rhétorique; ceux de Dioscoride sur la botanique, les aphorismes médi

toutes les finesses du farci, ce style bizarre, mélangé d'arabe, de turc et de persan, dont on se sert dans la chancellerie ottomane.

Ce professeur, toujours animé par l'intérêt du corps auquel il appartient, met sa principale étude à envelopper l'esprit de ses jeunes élèves de tous les préjugés qui sont propres à leur inspirer une haute admiration pour l'érudition théologique des oulémas, et un souverain mépris pour les connaissances et la civilisation des peuples infidèles. Des femmes dont la stérilité est constatée par leurs rides et par leur âge avancé sont chargées de consoler ces princes des rigueurs de leur prison; mais elles ne servent qu'à énerver leur âme et à détruire leur santé.

Pouvait-on espérer de former des hommes et surtout des princes avec un pareil genre d'éducation? Il en est sorti en général des êtres abrutis et efféminés.

caux d'Hippocrate, les ouvrages de Ptolomée sur l'astronomie; ils y avaient ajouté des découvertes utiles et avaient inventé l'algèbre et la chimie.

Quant à l'astrologie, dont les faux principes sont respectés dans toutes les provinces turques, et même par les ministres de la Porte, le prophète Mahomet l'a condamnée formellement dans son Alcoran. « Ajouter foi aux prédictions des devins, c'est commettre, dit-il, un acte d'infidélité. »

Malgré le respect que les musulmans ont pour l'Alcoran et pour tout ce qu'il renferme, il n'y a pas de loi religieuse qu'ils observent moins que celle qui défend d'avoir recours aux devins et aux astrologues, et d'ajouter foi à leurs prédictions.

Les promesses des devins préparèrent la grandeur de la maison ottomane en excitant Ertogul et Osman Ier à former des entreprises hasardeuses qui les rendirent bientôt maîtres d'une partie de l'Anatolie.

Lorsqu'un sultan ottoman monte sur le trône, on écoute attentivement les premiers mots qu'il prononce, et on les regarde comme un pronostic du bonheur ou du malheur de son règne.

La paix, la guerre, les résolutions importantes, ne sont arrêtées ou commencées qu'aux époques fixées par les astronomes.

Le Munedgim bachy ou chef des astrologues est un des principaux officiers du sérail et du corps des Oulémas.

La série brillante (dont l'histoire des nations n'offre aucun autre exemple) des dix premiers empereurs ottomans, qui tous coopérèrent par leur prudence et leurs vertus guerrières à la gloire et à l'agrandissement de cet empire, fut remplacée par une ligne honteuse de princes qui, incapables de soutenir les fatigues de la guerre et de montrer des sentiments dignes de la force d'âme et du courage de leurs ancêtres, abandonnèrent entièrement les rênes de l'état à leurs ministres et s'endormirent dans l'indolence et la volupté de leur harem.

La dégradation de la maison souveraine eut une influence funeste sur l'empire. L'action du gouvernement fut affaiblie. L'estime de cette nation de soldats pour ses premiers maîtres avait accru l'autorité du souverain; son mépris pour leurs successeurs la diminua, et fit naître, comme nous avons vu, les prétentions et l'influence des janissaires et des oulémas. Le courage et la discipline sévère des janissaires, les dispositions belliqueuses du peuple et surtout les divisions des princes chrétiens, ont soutenu pendant long-temps et même jusqu'à la fin du 17ᵉ siècle la gloire du nom ottoman.

Mais depuis l'époque de la réclusion des princes les limites de la Turquie ont cessé de s'étendre. Les armées ottomanes, jusque alors invincibles, ont éprouvé des revers; les révoltes des pachas ont déchiré l'empire, et c'est depuis la mort du grand Soliman que la misère et la dépopulation toujours croissantes sont devenues le signe évident d'une lente décadence. Celle-ci a réduit cet état colossal, qui renferme les plus belles provinces du monde, et qui a menacé autrefois d'engloutir l'Europe, à jouer un rôle presque insignifiant dans la confédération européenne.

Les empereurs ottomans, devenus d'autant plus cruels

qu'ils étaient lâches et efféminés, ne se contentèrent pas de donner des fers à tous les membres de leur famille; mais, craignant que la maison souveraine ne devînt trop nombreuse à cause du grand nombre de femmes renfermées dans les harems, ils eurent soin, à leur avénement au trône, d'élaguer par le fer ou par le cordon toutes les branches collatérales et inutiles, afin de donner plus de vigueur, disaient-ils, au tronc principal (1).

Le lâche et cruel Mahomet III fit périr ses dix-neuf frères et toutes les concubines que son père avait laissées enceintes, et resta seul de toute sa famille. Par suite de cette politique barbare, tous les enfants mâles nés du mariage d'une sœur ou d'une cousine du sultan régnant avec un des sujets de l'empire étaient condamnés à une mort inévitable au moment de leur naissance.

Des actes trop fréquents de cette politique cruelle ont exposé plusieurs fois la dynastie ottomane au danger imminent de son extinction, et avaient engagé les janissaires à se déclarer les tuteurs et les gardiens des princes captifs. Les dernières révolutions, qui ont fait périr les sultans Sélim et Moustapha, n'avaient laissé que le sultan Mahmoud pour seul soutien de la famille souveraine et de l'empire (2).

Malgré les prétentions de la famille tartare des *Crim-Guéray*, laquelle regarde le trône ottoman comme devant lui appartenir dans le cas de l'extinction de la maison régnante, il est probable que les Osmanlis repousseraient ces princes tartares, qui sont tombés à leurs yeux

(1) La maison des califes abassides, d'après le dénombrement fait l'an 201 de l'hégire par les ordres du calife Abdalleh III, montait à 33 mille individus, tant princes que princesses.

(2) *Voyez* d'Ohson.

dans un état d'avilissement depuis qu'ils ont perdu la Crimée.

Tous ceux qui ont bien vu l'empire ottoman, et qui ont étudié avec soin ses lois, ses intitutions, ses usages et les dispositions des peuples, sont tout à fait convaincus que l'extinction de la maison régnante entraînerait avec elle la dissolution de cet empire. Mais tant que cette maison existera, elle est appuyée sur des racines trop profondes qui, nées avec cette monarchie, en ont toujours été le soutien, pour qu'elle ait à craindre d'être renversée par des révolutions intérieures.

Plusieurs sultans ont péri; mais le trône dynastique s'est toujours montré inébranlable au milieu des plus grands orages.

Dans les dernières luttes entre le sultan Mahmoud et le pacha d'Egypte, quelques écrivains européens ont cru que rien n'était plus facile à Méhémet-Ali que de marcher sur Constantinople pour s'asseoir sur le trône de la maison d'Osman.

Mais ce vieillard aussi sage qu'ambitieux connaît trop bien sa position personnelle et celle de la famille souveraine qui régit la Turquie pour chercher à étendre sa domination dans les pays qui ont été le berceau de la maison d'Osman, qui sont pleins de ses souvenirs, et qui ont toujours montré, même dans les temps des califes de Bagdad et de Damas, une grande aversion pour la domination arabe.

La maison ottomane, qui règne depuis plus de 500 ans, s'est identifiée complétement avec le peuple osmanli, dont l'existence politique dépend de la sienne. Sa domination n'avait pas la même base solide sur les popula-

tions arabes de l'Egypte et de la Syrie, auprès desquelles elle était restée comme étrangère.

Quant à la maison dont Méhémet-Ali est le fondateur et le chef, elle est trop récente pour avoir acquis des racines profondes et une consistance solide en Egypte et en Syrie.

Elle a dû nécessairement fouler ses peuples pour obtenir et accélérer son agrandissement. Elle a commis d'ailleurs la grande faute de ne pas identifier ses intérêts particuliers avec les intérêts publics des peuples qu'elle gouverne, et de se montrer tout à fait étrangère à leur égard.

DES OULÉMAS, DE LA LÉGISLATION OTTOMANE, ET DES INSTITUTIONS ECCLÉSIASTIQUES ET JUDICIAIRES.

Les oulémas, par leur influence sur le peuple et par la nature de leurs fonctions judiciaires et religieuses dans un gouvernement théocratique, forment la branche la plus importante de l'état après le souverain. Il est nécessaire de faire connaître leur composition, leurs devoirs, leurs prérogatives, et les moyens sur lesquels repose toute leur influence politique.

Ce corps se divise en deux classes: celle des hommes de loi et celle des hommes d'église. Il n'y a guère d'exemple qu'un individu ait quitté l'une de ces deux classes pour passer dans l'autre.

Les fonctions de tous les membres du corps des oulémas étaient primitivement sacerdotales et judiciaires, parce que l'Alcoran sert de base à toutes les lois religieuses, civiles et politiques, des musulmans. Mais comme un même homme ne pouvait pas suffire aux pénibles devoirs que lui imposaient l'administration de la justice

et les nombreuses prières du culte mahométan, une distinction eut bientôt lieu entre des fonctions si différentes. Les cadis ou juges formèrent un corps séparé de celui des imans ou prêtres et s'occupèrent exclusivement de la justice et de l'interprétation des lois.

Les cadis, ayant le droit d'exiger des rétributions assez fortes pour toutes les causes soumises à leurs tribunaux, devinrent riches. Les imans, ne recevant que des salaires modiques sur le revenu des mosquées, dont l'administration ne leur était pas confiée, restèrent pauvres. Cette circonstance rendit la classe des prêtres inférieure à celle des hommes de loi, et cette dernière attira par ses avantages les intrigants et les ambitieux. Cependant les imans n'auraient pas manqué d'acquérir l'ascendant que les hommes d'église possèdent facilement chez une nation fanatique et ignorante, si le muphti, en qualité de chef du corps, n'avait pas conservé soigneusement le droit exclusif de nommer à tous les emplois ecclésiastiques. D'ailleurs la coutume qui s'établit bientôt de ne choisir pour le service des mosquées que ceux des élèves qui montraient le moins d'adresse, d'intelligence et de zèle pour l'étude, et de réserver les autres élèves pour la magistrature, rendit la classe des prêtres inférieure à celle des juges, non seulement par les richesses, mais encore par les lumières et les talents.

Cependant les hommes de loi, sentant l'importance des fonctions sacerdotales, n'y renoncèrent jamais d'une manière expresse et les remplissent encore dans quelques circonstances. C'est même pour consacrer ce principe que le muphti a seul le droit de réciter les prières dans les deux événements les plus importants de la vie des empereurs turcs, c'est-à-dire à leur avénement au

trône et à leur mort, et que les deux chapelains du sérail, quoique sortis de la classe des imans, font partie du premier ordre de la magistrature.

Tous les Osmanlis peuvent prétendre à être admis dans le corps des oulémas. Mais les jeunes gens destinés à cette carrière doivent faire leurs études sous le titre de *softas* ou *patients* dans les médressés ou colléges de théologie et de droit, qui sont attachés aux grandes mosquées dans les villes principales de l'empire. Ces élèves subissent, après quelques années d'étude, un examen peu rigide sur l'Alcoran, sur la langue arabe et sur la psalmodie des prières publiques, et peuvent dès lors être employés au service des mosquées; mais, admis dans le sacerdoce, ils ne doivent plus avoir d'autre vue que de terminer leur carrière dans cette classe inférieure du corps des oulémas.

Les softas qui se destinent à la judicature doivent continuer leurs études, et parviennent, après plusieurs examens et une assez longue attente, au titre de *mulazim*, qui est le premier grade d'introduction dans la classe des hommes de loi. Ces mulazims deviennent cadis ou juges, et naïbs ou lieutenants de juges.

Mais ceux d'entre eux qui, fondant leurs espérances sur leurs talents, leurs connaissances et leur bonne conduite, ou bien sur la faveur plus puissante des chefs du corps, désirent acquérir le titre de mudéris ou docteur, doivent continuer leur ennuyeux noviciat pendant sept ans, après lesquels ils subissent un dernier examen en présence du muphti. Ce pontife a seul le droit de leur conférer ce titre honorable, sans lequel on ne peut parvenir aux principales dignités de la magistrature.

Les enfants des principaux oulémas sont dispensés de ces lentes et nombreuses formalités par une coutume in-

juste et contraire à l'essence de ce gouvernement, et dont la faiblesse seule du souverain a pu permettre l'introduction. Elevés dans la maison paternelle, ils obtiennent souvent le titre de mudéris avant l'âge de dix-neuf ans, et se trouvent, par ancienneté, à la tête du corps avant d'avoir atteint leur quarantième année. Les enfants des visirs et des grands dignitaires de la Porte obtiennent quelquefois un pareil avantage par la faveur spéciale du Grand-Seigneur, et sont distingués sous le titre de bey-mollas. Mais ces derniers exemples sont rares; tandis que les privilèges des enfants des mollas, ne dépendant pas de la faveur du souverain, sont devenus, par l'usage, les droits légitimes d'une aristocratie héréditaire.

Les mudéris de Constantinople sont divisés entre eux en dix ordres ou grades successifs, dont le plus élevé est celui de Soulimanyé. Ceux qui sont parvenus à ce dernier grade peuvent prétendre aux principales dignités de la magistrature.

Les mudéris des autres villes de l'empire ne concourent pas avec ceux de la capitale, et n'ont d'autre perspective ou d'autre destination que les emplois de muphti de province ou les fonctions de professeurs dans les colléges de droit.

La loi d'ancienneté est suivie avec assez de rigueur pour les premiers grades de la hiérarchie des mudéris (1). Mais la volonté du muphti dérange souvent l'ordre régulier du tableau dans les grades supérieurs, et pour le choix des sujets qui sont appelés aux emplois de cadis-askers et à ceux de mollas de première et de deuxième classe.

(1) *Voyez* d'Ohson.

Les deux cadis-askers de Romélie et d'Anatolie, le stambol-cadisi ou juge de Constantinople, et les mollas de la Mecque et Médine, d'Andrinople, de Brousse, de Damas, du Caire, de chacun des trois faubourgs de la capitale (Galata, Scutari et Eyub), de Jérusalem, de Smyrne, d'Alep, de Larisse et de Salonique, occupent dix-sept tribunaux, auxquels on parvient successivement par ancienneté ou par faveur, et font partie du premier ordre de la magistrature. Celui-ci se compose non seulement des titulaires actuels, qui ne peuvent jamais rester plus d'une année en fonction, mais encore de tous ceux qui, ayant occupé un de ces tribunaux, conservent, avec le droit d'être réélus, les honneurs de leur dernière dignité. Les individus de ce premier ordre sont au nombre de cent. Leur chef, qui est le plus ancien de ceux qui ont occupé la dignité de cadis-askers de Romélie, est connu sous le nom de réis-ouléma. Il jouit de très grands honneurs, et succède ordinairement à la dignité vacante de muphti.

Les deux cadis-askers de Romélie et d'Anatolie sont les chefs des cadis ou juges, l'un en Europe et l'autre en Asie, et nomment à tous les cadilics vacants dans leurs départements respectifs. Le premier, ayant une juridiction plus étendue, et pouvant seul juger les causes relatives aux revenus de la couronne, a le pas sur son collègue.

La loi, qui exige que tous les cadis soient remplacés dans leur emploi au bout de dix-huit mois d'exercice, afin de les empêcher d'acquérir une influence locale qui pourrait devenir dangereuse ou incommode au gouvernement, augmente le crédit et les richesses des cadis-askers, à cause du choix des nouveaux juges, et par les profits qu'ils retirent de ces fréquents changements.

Cinq grands officiers du sérail, quoique n'étant pas employés à des fonctions judiciaires, sont considérés comme appartenant à ce premier ordre de la magistrature, et peuvent y parvenir aux dignités les plus éminentes. Ceux-ci sont le khodgea ou précepteur du sultan, le hékimbachy ou premier médecin, le munedginbachy ou chef des astronomes ou astrologues, et les deux hunkear-imamis ou chapelains du Grand-Seigneur.

Les mollas des dix villes de Bagdad, Bosnia, Mérasch, Sophie, Belgrade, Aïntab, Kutaya, Conya, Philipopoli et Diarbékir, forment le second ordre de la magistrature. Celui-ci se compose des mudéris qui, ne comptant pas sur la faveur des chefs du corps, n'ont pas la patience d'attendre leur rang tardif d'admission dans le grade élevé de la Soulimanyé. Leur carrière est limitée; ils ne doivent pas espérer de sortir de ce second ordre. Leurs fonctions sont annuelles el amovibles comme dans l'ordre le plus élevé.

Nous avons vu que les mudéris étrangers à la capitale n'avaient d'autre perspective que celle d'être employés comme muphtis de province ou comme professeurs de médressés. Ces muphtis ont dans leur district particulier des fonctions analogues à celles de grand muphti ou chef suprême du corps, en sa qualité d'interprète des lois; mais, comme leurs décisions ne sont relatives qu'à des questions individuelles et à des intérêts peu importants, leur influence politique est peu de chose, et leur rang est subordonné à celui du cadi de la province.

Les divers classements des oulémas, et les barrières insurmontables qui les séparent, sembleraient annoncer qu'il existe une dépendance et un droit d'appel des tribunaux des cadis à ceux des mollas et des cadis-askers. Cependant tous ces magistrats, et même les naïbs qui,

admis dans le corps de la judicature sous le titre de mulazims, achètent des mollas et des cadis, moyennant une rente annuelle, le droit de remplir pour eux leurs fonctions judiciaires, jugent en premier et dernier ressort, tant au civil qu'au criminel, et remplissent en outre les fonctions de notaire et celles d'officier de police. Leur mode de jugement est très expéditif.

Les parties directement intéressées plaident par elles-mêmes : la déposition de deux témoins suffit pour constater le fait et pour guider la conscience des juges. Cette précipitation et la corruption des juges et des témoins dictent assez souvent des sentences iniques.

Hommes d'église. — Les hommes d'église se divisent en scheiks, khiatibs, imans et muezzins. Les premiers font les fonctions de prédicateurs ; les khiatibs sont chargés de la surveillance de la mosquée, et ne récitent que les prières du vendredi ; les imans remplissent toutes les fonctions journalières du culte, et les muezzins appellent du haut des minarets les musulmans à la prière. Tous ces hommes d'église sortent des classes élémentaires des médressés, dépendent du muphti pour leur nomination et leur avancement, et ne connaissent, par intérêt et par habitnde, d'autre volonté que celle de ce pontife.

Le muphti et le grand-visir sont les lieutenants du Grand-Seigneur, l'un dans l'exercice de sa puissance spirituelle, l'autre pour l'autorité temporelle. Ces deux grands officiers de l'empire sont égaux en dignité et marchent sur la même ligne.

La durée de leurs fonctions n'est pas limitée. Seuls parmi tous les dignitaires de l'état ils sont supposés être nommés à vie. Mais le muphti est l'oracle de la loi : outes les nouvelles lois et les questions relatives aux

grands intérêts de l'empire doivent lui être soumises; il partage, par ses fetfas ou décisions légales, la puissance législative du souverain et l'action du gouvernement. Il dirige aussi, comme chef d'un corps dont les principaux emplois sont soumis à sa nomination, l'influence politique que celui-ci a acquise. Le grand-visir, au contraire, n'est que la créature de la faveur, et n'a d'existence que par elle. La mort était presque toujours le terme de sa grandeur précaire; tandis que le muphti n'avait à craindre que la destitution et l'exil.

D'ailleurs ce dernier châtiment, que le souverain peut infliger sans danger lorsqu'il n'a d'autre intention que de punir les prévarications et les intrigues personnelles d'un muphti trop avide ou trop remuant, aurait des résultats funestes si ce pontife était considéré par les oulémas comme la victime malheureuse de son zèle pour la religion, l'état et les intérêts de son corps. Le nouveau muphti, quoique souvent ennemi personnel de son prédécesseur, serait alors obligé de suivre les mêmes principes et de s'exposer au même sort. L'obstination du gouvernement, dans un pareil cas, produirait infailliblement une insurrection dangereuse pour le souverain, et toujours fatale à ses ministres.

Tel est l'effet de la puissance qu'a acquise et qu'exerce par son chef un corps qui, autrefois faible, soumis et respectueux, n'était que l'instrument aveugle de l'autorité souveraine, et qui est parvenu, par sa politique et ses priviléges, à se rendre indépendant d'elle et à la maîtriser.

Les priviléges communs à tous les oulémas sont de ne payer aucune taxe ni aucune imposition publique, de ne pouvoir pas être punis de mort et de n'être pas exposés à la loi arbitraire des confiscations. Seuls ils

jouissent de ces prérogatives dans un pays où la mort et les confiscations étaient les moyens ordinaires dont le monarque se servait à l'égard des fonctionnaires publics pour affermir sa puissance et augmenter ses revenus.

Les auteurs turcs remarquent que c'est depuis environ deux siècles que les oulémas jouissent sans obstacle de ces priviléges, qui leur avaient été souvent contestés par les souverains antérieurs à cette époque. Cette observation prouve que la faiblesse des sultans dégénérés a pu seule leur concéder de si grands avantages. Mais le plus grand privilége que les chefs des oulémas ont retiré des calamités publiques et de la faiblesse du gouvernement est d'avoir réussi à former dans leur corps une véritable aristocratie, en assurant à quelques familles la jouissance héréditaire et presque exclusive des principales magistratures, et en assujettissant le sultans à suivre dans le choix du muphti l'ordre des classements établis par les règlements du corps (1).

Les oulémas, possédant des lumières que les Turcs estiment, et des richesses, qui inspirent du respect dans tous les pays, et ayant acquis des droits et des priviléges qui les rendent presque indépendants de l'autorité souveraine, sont un objet continuel de terreur et de jalousie pour les monarques régnants. Cependant, quoique souvent ennemis de la personne du monarque, on peut les regarder comme un ferme appui de l'ordre actuel des choses et de la dynastie ottomane.

La cause d'une telle conduite tient à leur éducation, à leurs principes et à leur état politique. Destinés à rem-

(1) Le Grand-Seigneur ne choisit plus les muphtis que parmi les cadis-askers ou les muphtis déjà destitués. Il les prenait autrefois indistinctement parmi tous les membres de l'ordre judiciaire.

pllr des fonctions purement ecclésiastiques et judiciaires, ils sont élevés dans la haine des armes et dans la jalousie des hommes de guerre. La crainte que ceux-ci, en s'introduisant par eux, ne dérangeassent l'ordre des classements fondés sur des connaissances et des études théologiques, et ne parvinsent à les assimiler aux autres corps de l'état, leur a fait adopter de bonne heure pour loi fondamentale que tout ouléma serait à jamais exclu de la prêtrise et de la magistrature, aussitôt qu'il aurait accepté des fonctions qui ne seraient ni sacerdotales ni judiciaires.

Cette loi, exécutée avec une rigueur inflexible, a établi une barrière insurmontable entre les hommes de guerre et les oulémas. La politique, l'intérêt et la crainte d'un danger commun, les ont réunis quelquefois pour déposer un monarque dont ils étaient également mécontents, et pour le remplacer par un prince de la même famille, sans considérer cette action comme une infraction aux lois de l'empire. Mais comme toute révolution qui aurait pour but de renverser la dynastie actuelle ne pourrait être conduite et soutenue que par des hommes de guerre et par un général audacieux, à qui rien ne paraîtrait sacré, elle serait vue avec horreur par les oulémas, dont les droits, les priviléges et l'influence politique, s'écrouleraient avec les débris de la maison ottomane, à laquelle sont attachés les lois fondamentales et les institutions de cet empire.

Législation ottomane. — Ayant fait connaître le corps des oulémas, ses droits, ses priviléges, ses fonctions et son influence, nous croyons devoir présenter quelques détails sur la législation générale de l'empire ottoman et sur ses institutions ecclésiastiques.

L'Alcoran est la base de toutes les lois religieuses, ci-

viles et politiques, des musulmans. Mais un nombre infini de commentaires sur ce livre sacré ont souvent embrouillé le véritable sens des paroles du prophète et rendu difficile l'application de ses préceptes.

Herbelot dit, dans sa bibliothèque orientale, que le nombre des tefsirs ou commentaires sur l'Alcoran est si considérable, qu'en donnant le titre des ouvrages et les noms des auteurs on en ferait un gros volume. Cette multitude d'opinions diverses laisse un vaste champ à la conscience des juges et à l'interprétation des muphtis.

L'Alcoran contient à la fois les lois sacrées et les lois civiles.

Les lois sacrées regardent 1° la foi, c'est-à-dire la croyance en Dieu, aux anges, aux livres divins, aux prophètes, au jugement dernier et aux commandements de Dieu; 2° le culte, c'est-à-dire les ablutions, les prières, l'aumône, les jeûnes, le pèlerinage à la Mecque.

Les lois civiles comprennent les lois pénales, parmi lesquelles figurent la peine du talion; les lois relatives au mariage, qui autorisent la répudiation de la femme en lui payant une dot ou une somme stipulée dans le contrat, et les lois sur les successions, partages et dispositions testamentaires. Les droits des douanes et les règlements des objets administratifs font partie des lois civiles.

Mais indépendamment de l'Alcoran, écrit par Mahomet, la jurisprudence musulmane s'appuie sur le *Sunneth*, qui est le recueil des lois prophétiques non écrites par le prophète; sur *l'Idjama-y-Ummeth*, qui contient les lois apostoliques des quatre premiers califes; sur le *Kiass* ou recueil des lois canoniques; sur le *Canun-Nameh* ou législation impériale du sultan Soliman le Magnifique;

sur les anciennes coutumes dites *Adet*, et sur l'Ourf ou ordonnances particulières du sultan régnant.

Le *Sunneth* embrasse toutes les paroles, maximes et lois orales du prophète, ses actions, ses œuvres, ses pratiques, son silence même sur les différentes actions des hommes; ce silence a été interprété comme une approbation tacite.

L'*Idjama-y-Ummeth* contient les explications, les gloses et les décisions légales des quatre premiers califes sur différentes matières théologiques, morales, civiles, criminelles, politiques, etc. Ces gloses et ces décisions sont presque aussi respectées que les préceptes de l'Alcoran et les lois orales de son auteur.

Le *Kiass* est un recueil de décisions canoniques, faites par les imans interprètes des premiers siècles du mahométisme.

Le *Canun-Nameh*, ou recueil des règlements de Soliman le Grand, est relatif à l'organisation et aux procédures des tribunaux, aux usages et coutumes du sérail (le harem non compris), à la discipline et au service des troupes de terre et de mer, au gouvernement central de la Porte, à l'administration des provinces, et aux rapports politiques des Osmanlis, tant intérieurs qu'extérieurs. Ces règlements firent cesser toutes les disputes qui s'élevaient fréquemment entre les principaux agents et les employés de l'état relativement à l'ordre et aux préséances et fixèrent leurs devoirs et leurs appointements.

Les dispositions du *Canun-Nameh* ont servi de règle de conduite aux successeurs de Soliman, et ont toujours été tellement respectés, qu'aucun d'entre eux n'a osé y faire des changements ou des modifications importantes.

L'*Adet* ou coutume varie suivant les provinces et n'est relatif qu'à des usages locaux. Ces usages sont respectés et suivis toutes les fois qu'ils n'offrent rien de contraire aux préceptes de l'Alcoran, aux lois orales du *Sunneth* et aux règlements du *Canun-Nameh*.

L'*Ourf* est le pouvoir arbitraire du sultan; c'est par lui qu'il peut condamner à mort un coupable pris en flagrant délit, sans suivre les formalités des tribunaux de justice ; c'est par lui qu'il peut faire ôter chaque jour la vie à quatorze personnes appartenant à sa famille, à son sérail, ou aux grands dignitaires de l'empire, par ce seul mouvement moral que les Turcs appellent *inspiration*. C'est par lui qu'il a le droit de faire de nouveaux règlements d'administration et de police et de modifier les anciens.

Les jurisconsultes du corps des oulémas étudient l'Alcoran, le Sunneth, l'Idjama-y-Ummeth et le Kiass, et en font l'application dans les jugements.

Les infractions au Canun-Nameh et aux Katty-Cheriffs ou ordonnances du prince régnant ne sont pas de la compétence des oulémas, et ne doivent être jugées que par les officiers civils et militaires du gouvernement.

Le président Montesquieu n'avait eu, d'après Ricault, qu'une idée imparfaite de la législation des Turcs, sur laquelle le chevalier d'Ohson et l'abbé Todérini ont jeté un si grand jour en publiant, depuis la mort de cet illustre écrivain, les fruits de leurs savantes et laborieuses recherches. Il est tombé dans de graves erreurs sur les lois de succession et d'hérédité qui existent dans l'empire ottoman.

Ces lois sont fixées par le prophète lui-même dans le chap. 4 de l'Alcoran : « Dans les successions, dit le pro-

phète, un garçon aura comme deux filles. S'il ne reste que des filles et qu'elles soient au nombre de plus de deux, vous leur donnerez les deux tiers de l'héritage du défunt, et seulement la moitié s'il n'y a qu'une seule fille.

» Le père et la mère du mort doivent avoir le sixième de ses biens, s'il laisse des enfants. S'il n'en laisse pas, le père et la mère partageront l'héritage dans la proportion de deux tiers pour le mari et d'un tiers pour la femme.

» Quant aux biens de vos femmes, la moitié vous appartient de droit, si elles ne laissent pas d'enfants; autrement vous n'en prendrez que le quart, après le paiement des legs, des dettes et autres obligations.

» On accordera à vos femmes, après votre mort, le quart de votre héritage, si vous ne laissez pas d'enfants ou autrement elles n'auront qu'un huitième. »

Un homme qui hérite de son frère mort sans enfants doit payer au souverain un droit de trois pour cent. A défaut de frères, les biens passent aux neveux. Les cousins ne sont pas admis à hériter.

Dans les successions collatérales, les terres labourables de quelque étendue sont dévolues au souverain et servent à former des fiefs militaires.

L'héritage d'un homme mort sans enfants, sans frères ou sans neveux, appartient au trésor public, qui, d'après le Canun-Nameh, ne doit faire valoir ses droits qu'après un délai de sept ans, afin de donner le temps aux héritiers légitimes de se faire connaître et de présenter leurs réclamations.

Les femmes partagent, par égales portions, avec leurs frères, les biens dits *vakoufs*, qui sont censés appartenir aux mosquées.

Nous croyons qu'il est nécessaire de donner ici quelques détails sur les biens dits *vakoufs*, qui ont augmenté, et qui, à moins d'une réforme utile dans cette partie de la législation ottomane, augmentent considérablement tous les jours les richesses des mosquées et par conséquent l'influence des oulémas.

Les vakoufs se partagent en trois classes : la première comprend la propriété des mosquées ; la seconde est relative aux fondations établies pour le soulagement des pauvres ; la troisième est celle des *vakoufs coutumiers*, qui sont distingués des autres par leur nature et par des caractères qui leur sont propres.

Les vakoufs des mosquées se composent de tous les biens meubles et immeubles qui sont destinés à la construction, réparation et entretien de ces lieux consacrés au culte public, ainsi qu'à la subsistance des ministres qui les desservent. Chaque vakouf a son *mutévéli* ou régisseur, qui est obligé de soumettre ses comptes à un nazir ou inspecteur.

Les fondateurs de ces vakoufs ont coutume de désigner dans l'acte même de donation dans quelle classe ou dans quelle famille doivent être pris les régisseurs et l'inspecteur des biens de la fondation. — Plusieurs d'entre eux ont exigé que ces administrateurs fussent toujours choisis parmi leurs descendants directs, ou dans les branches collatérales de leurs familles ; ils ont assuré par ce moyen à leurs enfants et à leurs parents la jouissance d'une partie de ces biens, qui, ayant une destination sacrée, ne pouvaient plus être assujettis à la loi des confiscations. Les nazirs et les mutévélis des mosquées impériales sont ordinairement les premiers personnages de l'empire. Le grand-visir est de droit le nazir des mosquées fondées par Mahomet II, Sélim Ier et Soliman II ;

le muphti l'est de celles qui ont été construites et dotées par Bajazet II et Ahmed I.

Quant aux autres mosquées impériales, le chef des eunuques blancs en a eu long-temps la direction. Mais l'influence croissante des kislars-agas sous des sultans efféminés a fait ôter aux chefs des eunuques blancs cette inspection honorable et très lucrative pour la remettre au chef des gardes intérieurs du harem (1).

Le kislar-aga, dont le Grand-Seigneur est nécessairement l'héritier, est chargé en outre de tous les vakoufs appartenant aux villes saintes de la Mecque et Médine, et de plus de cinq cents mosquées ordinaires, dont les fondateurs ont confié l'inspection à ce premier ministre de l'intérieur du sérail.

Comme les recettes des mosquées non impériales sont infiniment supérieures aux dépenses, les nazirs et les mutévélis faisaient autrefois des profits considérables qui étaient perdus pour la mosquée et pour l'état. Mahomet II, désirant mettre fin à ces abus et procurer au *miri* ou trésor public des avantages que les inspecteurs ou les régisseurs se réservaient exclusivement, afferma ces emplois pour une ou deux années par un bail dans lequel le fermier s'obligeait, après avoir payé les ministres du culte, les dépenses d'entretien et les pensions constituées sur le vakouf, à verser une somme convenue dans les caisses du gouvernement.

Mais ces fermiers temporaires ne faisaient aucune réparation, vexaient les habitants des domaines vakoufs, et fatiguaient les terres pour en tirer de plus grands profits. Conseillé par le grand-visir Elmas-Pacha, le sul-

(1) Le sérail constitue tout le palais. Le harem est la partie réservée pour l'habitation des femmes.

tan Moustapha II convertit les baux annuels ou limités en fermes viagères sous le titre de malikianés. — Les régisseurs des malikianés sont obligés de payer d'avance le prix de leur acquisition, et de verser dans les caisses du miri une redevance annuelle.

Moustapha III soumit au système des malikianés l'administration de la plupart des revenus de l'état. Il étendit la même mesure aux mosquées impériales en payant au kislar-aga une indemnité annuelle de 500 000 francs, au grand-visir une autre de 250 000 francs, et autant au muphti.

Mais, cédant aux sollicitations pressantes du kislar-aga, du grand-visir et du muphti, le faible sultan Abdul-Hamed rendit à ces grands officiers l'inspection et l'administration suprême des mosquées impériales.

La fondation onéreuse des mosquées impériales n'était pas abandonnée aux caprices des monarques régnants. Ils ne pouvaient former de pareils établissements qu'après avoir fait quelques conquêtes ou battu les ennemis de l'empire dans une grande bataille.

Les vakoufs, dont les fondations sont relatives au soulagement des pauvres, sont réglés par des principes semblables à ceux qui régissent les revenus des mosquées ordinaires, c'est-à-dire le régime de malikianés. — Avant cette mesure, ces vakoufs avaient beaucoup souffert de la négligence et des déprédations des anciens régisseurs.

L'excédant des recettes des mosquées impériales sur les dépenses, lequel est considérable même après que le kislar-aga, le grand-visir et le muphti, ont prélevé les sommes qu'ils ont coutume d'en tirer, est versé dans les caisses du hasné ou trésor particulier du sultan. Il est destiné à former une masse à laquelle on ne doit toucher

que dans les circonstances les plus critiques, et pour les besoins les plus pressants de l'état.

Tous les biens vakoufs sont inaliénables, parce qu'aux termes de la loi la propriété est transportée à Dieu même, et que les hommes n'en ont que l'usufruit.

Les vakoufs de la troisième classe, dits *vakoufs coutumiers*, sont fondés sur la cession qu'un particulier fait de sa propriété à une mosquée, moyennant la réception d'une somme équivalant à la dixième ou douzième partie de sa valeur estimée. Ce propriétaire continue à jouir de son bien, et paie à la mosquée une rente proportionnée à l'intérêt de l'argent qu'il a reçu. — Le bien est alors à l'abri non seulement de toute confiscation, mais encore de toutes poursuites judiciaires, parce que tout vakouf est une propriété sacrée sur laquelle nul créancier ne peut former de prétentions. — Après la mort du vendeur, le bien passe à ses enfants de l'un et de l'autre sexe, qui partagent entre eux ces hérédités par égales portions. — Le vendeur lui-même ou ses descendants ont le droit de céder cette même propriété à d'autres personnes avec le consentement du régisseur de la mosquée; mais celui-ci a le droit d'exiger, dans ce cas, une indemnité pour cette vente ou pour ce transfert.

La mosquée hérite de ce bien vakouf si le propriétaire meurt sans enfants. Les héritiers collatéraux ne peuvent élever aucune prétention. Les petits-fils eux-mêmes sont exclus de la succession de leur grand-père si celui-ci a survécu au père de ces enfants, attendu, dit la loi, que le défunt n'a pas pu transmettre à ses fils un droit dont il ne jouissait pas encore lui-même.

Malgré les préjudices qui résultent des vakoufs cou-

tumiers pour les héritiers éloignés et pour les parents collatéraux, les propriétaires se laissent éblouir par les avantages dont ils jouissent personnellement dans ces aliénations. — Comme ces ventes peuvent être faites également par les musulmans et les non-musulmans, sans aucune différence dans les priviléges qu'elles procurent, il en résulte qu'une très grande partie des immeubles, dans ce vaste empire, se trouve engagée envers les temples musulmans.

Ces opérations ne sont sanctionnées par aucune loi; elles n'ont pour base que la coutume *adet ;* elles tendent à frustrer les créanciers légitimes de leurs justes prétentions contre leurs débiteurs de mauvaise foi; elles sont fondées sur des actes simulés et contraires dans le fond à la vérité. Pouvant être considérées comme frauduleuses, elles devraient être abolies comme portant le trouble dans toutes les transactions de la vie sociale.

Tout en prohibant pour l'avenir la création de nouveaux vakoufs coutumiers, le gouvernement devrait ordonner une révision générale et scrupuleuse de tous les vakoufs de ce genre, soit qu'ils se trouvent encore entre les mains des familles, ou qu'ils soient tombés dans le gouffre des propriétés ecclésiastiques. Tout en conservant les droits acquis, il pourrait en faire une ressource importante pour l'accroissement des revenus publics.

Avant de terminer le chapitre des oulémas et des institutions religieuses de la Turquie, nous croyons devoir ajouter quelques détails sur les mosquées de toute classe, sur les médressés ou colléges qui en dépendent, sur les mektèbes ou écoles publiques de tout genre, et sur les imarets (hôtelleries ou hôpitaux), qui doivent également leur existence à la munificence des sultans, ou à des fondations charitables faites par des particuliers.

Tous les temples musulmans s'appelaient autrefois *messdgid*, qui signifie lieu d'adoration. Cette dénomination est restée aux édifices peu considérables qui sont destinés au culte. Les grandes mosquées sont désignées par le mot *dgiamis*.

Les temples de la Mecque et de Médine ont conservé l'ancienne dénomination de messdgid, à laquelle on a ajouté le nom de schérif ou sacré.

Les temples musulmans se divisent en mosquées impériales, mosquées ordinaires et messdgids.

Les mosquées impériales n'existent que dans les grandes villes de la monarchie qui ont été la résidence des monarques ottomans ou des anciens califes. Telles sont Brousse et Andrinople, le Caire, Damas, Bagdad et Constantinople. Cette dernière ville contient quatorze mosquées impériales.

Les mosquées ordinaires et les messdgids doivent leur fondation à la libéralité des particuliers. On compte 200 mosquées ordinaires et 300 messdgids dans la ville et les faubourgs de Constantinople.

Un messdgid devient dgiami lorsque quelques âmes pieuses consentent à y établir un kiatib pour la prédication, et une tribune pour le sultan régnant.

On voit souvent, à côté ou dans le voisinage immédiat des grandes mosquées impériales ou particulières, un collége consacré à l'étude du droit et de la théologie, dans lequel on admet les personnes vouées à la carrière des oulémas.

Les illustres sultans Mahomet II, Sélim Ier et Soliman le Magnifique, tous protecteurs zélés des sciences, avaient exigé qu'à l'étude du droit et de la théologie on ajoutât, dans les médressés des mosquées impériales, un collége consacré spécialement à l'étude de la géographie, de

l'histoire, de la médecine, de la physique, de l'astronomie et des mathématiques, comme c'était l'ancien usage du temps des califes abassides, entre autres sous les glorieux règnes d'Aaron-El-Reschid et d'Almansor. Mais les vues éclairées des monarques ottomans que nous venons de nommer n'ont pas été secondées par leurs successeurs, et l'étude du droit et de la théologie est devenue presque l'unique objet de l'attention des élèves des médressés.

Les étudiants des médressés sont divisés communément en dix classes : 1° de grammaire, 2° de syntaxe, 3° de logique, 4° de morale, 5° de rhétorique, 6° de théologie, 7° de philosophie, 8° de jurisprudence, 9° de l'Alcoran, 10° des lois orales du Prophète.

On voit souvent à côté des médressés, par suite de la même fondation, 1° des imareths ou hôtelleries pour les voyageurs et les pauvres; 2° des hôpitaux pour les malades; 3° des bibliothèques pour les étudiants; et 4° des mektèbes ou écoles publiques ouvertes aux enfants des familles indigentes.

Les imareths distribuent journellement la nourriture à un grand nombre de pauvres ainsi qu'aux étudiants qui occupent des chambres dans les colléges. Les imareths seuls de Constantinople nourrissent tous les jours plus de 30 000 personnes.

Les malades admis dans les hôpitaux des mosquées sont bien nourris et soignés avec un zèle charitable. Mais la partie médicale est négligée à cause de l'ignorance des médecins.

Les enfants indigents admis dans les mektèbes y apprennent à lire, à écrire, la religion et les premiers éléments de la langue turque.

Les bibliothèques publiques, qui sont au nombre de

35 dans la ville de Constantinople, renferment beaucoup d'ouvrages sur la religion et peu sur les sciences. On y trouve un assez grand nombre d'écrits historiques et des recueils de poésies légères dans le genre allégorique et érotique.

Les bibliothèques sont ouvertes au public pendant toutes les saisons de l'année, excepté les vendredis et les samedis.

Tous les oulémas de la branche judiciaire, c'est-à-dire le muphti, les cadis-askers, les mollas de toute classe et les cadis, ont un droit de surveillance sur les établissements religieux ou charitables que nous venons de nommer. La plupart d'entre eux obtiennent le titre, les fonctions et les profits des régisseurs et inspecteurs des mosquées. — Ils ont en outre leurs droits ou honoraires comme juges sur toutes les causes soumises à leur tribunal. Ces droits sont communément du dixième de la valeur de l'objet contesté et s'élèvent quelquefois davantage. Que d'abus au nom de la religion et de la loi, que de réformes importantes que réclament à ce sujet la justice, l'humanité et l'intérêt public ! ! !

Mais la réforme de ces abus est une tâche difficile et dangereuse. Elle aurait été impraticable pendant l'existence des janissaires.

C'est avec beaucoup de courage et de sagesse et avec de grands ménagements qu'un prince réformateur doit entreprendre de changer le système actuel de la régie des propriétés ecclésiastiques et des établissements publics de charité et d'éducation, et de faire disparaître les abus qui accompagnent l'administration de la justice.

Quelques personnes sages pensent que, pour parvenir plus facilement à ce but, il serait convenable de partager les oulémas en deux corps distincts et séparés. L'un

exercerait exclusivement les fonctions judiciaires, et l'autre les fonctions ecclésiastiques. Chacun de ces corps aurait un chef particulier et indépendant qui travaillerait directement avec le Grand-Seigneur.

Une distinction existe déjà entre les magistrats et les prêtres, puisqu'on ne peut pas passer d'une de ces deux classes dans l'autre. Mais le muphti est le chef supérieur de ces deux portions du corps des oulémas et les tient liées sous sa dépendance.

Les imans et les khiatebs qui se trouvent dans un rang subalterne, et qui n'ont guère pour ressource que les salaires qui leur sont payés par les mutévélis ou administrateurs des mosquées, seraient certainement contents de s'élever à une position plus indépendante et plus heureuse, et de former, sous un chef particulier, une corporation tout à fait distincte. Ils appuieraient probablement ces nouveaux changements, parce qu'ils y trouveraient pour eux-mêmes un accroissement d'importance et de richesses et qu'ils sortiraient de leur position subalterne et humiliante.

En qualité de souverain et de calife ou premier iman, le Grand-Seigneur continuerait à être le chef suprême du corps des ecclésiastiques et de celui de la magistrature.

FORCES MILITAIRES.

Armée de terre.

Des janissaires et des autres corps militaires de l'empire. — Nous allons parler en premier lieu des janissaires, qui, ayant été les principaux auteurs de la gloire de cet empire, étaient devenus par leur fanatisme et leur indiscipline la cause de sa décadence actuelle.

Les premiers empereurs turcs ne durent leurs succès

contre les Grecs énervés qu'à la réunion volontaire et accidentelle de leurs compatriotes tartares, que l'espoir du butin ou celui d'un établissement conforme à nos anciennes tenures féodales attiraient sous leurs drapeaux victorieux. Mais les services de ces guerriers peu disciplinés cessaient ou devenaient peu utiles aussitôt qu'ils avaient obtenu la récompense qui les avait attirés. Le concours seul de nouveaux aventuriers également avides soutenait et alimentait les armées ottomanes.

Amurat Ier sentit le défaut de ces rassemblements précaires, et résolut de former un corps permanent qui reçût une solde régulière du trésor impérial, et qui, par son institution même, ne dût jamais posséder des timars ou domaines féodaux. Il employa à la formation de ce nouveau corps ses propres esclaves, et ordonna que le cinquième des prisonniers de guerre et le dixième des enfants des villages chrétiens et tributaires y seraient incorporés. Ce prince sut toujours se procurer, par sa grande économie, des fonds suffisants pour fournir une nourriture saine et abondante et une solde exacte à ces nouveaux soldats. Il les rendit dociles par sa sévérité impartiale et ses faveurs, et braves et infatigables par l'exemple de sa bravoure et de son activité. Résolu d'ajouter aux bienfaits les prestiges de la religion, toujours puissante sur une jeunesse nouvellement convertie, il fit appeler Hadgi-Bektache, le plus célèbre santon de ce siècle, et l'invita à bénir et à nommer cette association de jeunes guerriers. Bektache les nomma *janissaires* (1), les bénit et leur inspira par ses discours un enthousiasme brûlant. Il fut l'auteur de leurs règlements de

(1) Nouveaux soldats.

discipline. La manche blanche de santon, suspendue au bonnet de janissaire, rappelait sans cesse à ces soldats les conseils et les lois qu'ils avaient reçus de lui. Bektache était devenu leur protecteur céleste. Son nom invoqué dans les combats a servi plusieurs fois à ranimer leur courage et à décider la victoire. C'est au nom de ce même santon qu'on a toujours vu se former à Constantinople ces attroupements nombreux de janissaires qui ont déposé tant de sultans et fait périr leurs ministres.

Les janissaires, étant une troupe permanente de soldats aguerris et soumis à une discipline sévère, devinrent le principal appui des armées ottomanes et acquirent un ascendant irrésistible sur toutes les levées féodales que les chrétiens opposèrent alors aux entreprises des Turcs. La cohérence inébranlable des rangs serrés de leurs colonnes d'infanterie les fit triompher de la cavalerie brillante que les confédérés chrétiens amenèrent dans les plaines de Cassovie, de Nicopoli, de Varna et de Mohatz, et détruisit l'empire des soudans d'Egypte, dont les cavaliers circasses, mamelouks, étaient regardés comme invincibles. Ils ne furent vaincus que lorsqu'on leur opposa des troupes d'infanterie permanentes, régulières et disciplinées comme eux.

Le commencement du 17ᵉ siècle est l'époque intéressante où plusieurs souverains de l'Europe, entièrement délivrés des entraves du système féodal, commencèrent à avoir sur pied des troupes nombreuses d'infanterie. Celles-ci, constamment occupées d'opérations et de manœuvres militaires, acquirent la force d'ensemble et l'activité d'action, qui sont les premières qualités des armées. La tactique, la stratégie, l'attaque et la défense des places, furent étudiées avec soin et avec succès. Les chances de la guerre dépendirent moins du nombre et

des dispositions des soldats et purent être soumises au calcul.

On vit alors Turenne couvrir avec moins de 40 000 hommes les frontières du nord-est de la France, que plus de 150 000 ennemis menaçaient sur différents points. Les progrès de quelques peuples de l'Europe dans l'art de la guerre devinrent bientôt communs aux autres nations chrétiennes, que l'identité ou la similitude d'opinions religieuses dispose à adopter les nouvelles institutions et les découvertes utiles; mais ils furent perdus pour les Turcs.

C'est à peu près à cette même époque que les empereurs turcs, élevés dans la captivité du sérail et cessant d'être guerriers, virent leur autorité s'affaiblir avec la perte de leur réputation, que les oulémas commencèrent à acquérir une influence contraire à l'esprit militaire de cet empire, et que les janissaires, au lieu d'être, comme autrefois, les défenseurs du trône, devinrent les instruments aveugles de l'ambition des prêtres et des magistrats. Nous avons vu plus haut qu'il était de l'intérêt des oulémas de s'opposer fortement à l'introduction des nouvelles armes et des institutions militaires, qui auraient rendu au souverain son ancienne force, et aux troupes leur discipline.

Les empereurs turcs, au lieu de combattre les funestes effets de la politique des oulémas en se rapprochant des janissaires et en gagnant leur estime et leur affection, se firent un devoir constant de leur montrer de l'éloignement et sapèrent eux-mêmes les fondements de leur autorité en changeant entièrement la composition de ce corps.

Les janissaires avaient été remarquables jusque vers le milieu du 16e siècle de notre ère par leur bravoure,

leur discipline et leur dévoûment à leur souverain, parce qu'ils n'avaient formé jusque alors qu'une association de jeunes esclaves qui, sans patrie, sans parents et sans fortune, regardaient leur corps comme leur patrie, le Grand-Seigneur comme leur père, et n'attendaient leur fortune que de leur valeur et de leur bonne conduite. Mais ces qualités, qui les avaient rendus utiles aux entreprises militaires des monarques ottomans, disparurent en partie lorsque ces souverains, endormis dans leur harem, préférèrent les plaisirs à la gloire, dédaignèrent leurs soldats, et permirent que l'esprit d'indiscipline et de faction s'introduisît et s'affermît dans leurs troupes. Ecoutant les conseils de leurs lâches courtisans, et entraînés par la malheureuse influence de leur éducation efféminée, ces empereurs turcs crurent qu'il était plus simple et plus avantageux d'affaiblir et de dénaturer la milice des janissaires que de se corriger eux-mêmes.

Les services importants que les janissaires avaient rendus à l'état leur avaient acquis de grands priviléges, qui excitaient l'envie des autres corps militaires et du reste de la nation. Ces priviléges, qui avaient survécu à la gloire et à la discipline des janissaires, étaient d'être le premier corps militaire de l'état; de servir de garde au souverain aussitôt qu'il sortait de son sérail; de recevoir du trésor impérial, outre une nourriture saine et abondante, une solde qui, modique d'abord, s'accroissait avec les années de service; et d'obtenir enfin, dans un âge avancé, une pension de retraite et des commandements militaires. Ils formaient, pendant la paix, la garde sédentaire des places de guerre, dont les clefs ne pouvaient être confiées qu'à des officiers de ce corps. A l'avénement d'un sultan, ils avaient coutume de recevoir, comme les gardes prétoriennes des empereurs ro-

mains, une gratification considérable, que l'épuisement du trésor public ne permettait pas de leur payer depuis plusieurs règnes (1). Tous ces priviléges généraux et particuliers, acquis par des services importants et par des actes honorables de dévoûment, avaient fait naître dans le cœur des musulmans nés libres le désir de pouvoir y participer. On permit d'abord à un petit nombre de ces derniers d'entrer dans le corps des janissaires, et on cessa d'y incorporer les prisonniers de guerre. Ceux-ci furent vendus pour augmenter les revenus de l'état.

Le concours des musulmans fit abandonner peu à peu l'usage d'exiger des villages chrétiens la dîme des enfants mâles pour en former les compagnies des agemoghlans ou des novices du corps. Déjà, vers l'année 1680, les rayas étaient entièrement délivrés de ce tribut, le plus cruel de tous ceux qui leur avaient été imposés par le droit de conquête. On permit aussi d'inscrire sur les contrôles des Odas un grand nombre de volontaires, qui, ne faisant aucun service, ne recevaient aucune

(1) Quelques odas avaient des priviléges particuliers. Les cinq premiers odas étaient toujours employés à la garde des places de guerre les plus importantes, et leurs chefs en étaient de droit gouverneurs. Les 60e, 61e, 62e et 63e odas, dits des *Solacs*, étaient composés de soldats d'élite pris dans tout le corps des janissaires. Ceux-ci marchaient toujours à côté du sultan, avaient un casque doré et un habit semblable à celui des gardes des empereurs grecs, et étaient armés de lances, même en temps de paix et durant les cérémonies religieuses. Les 64e, 68e et 71e odas, étaient employés à la garde des chiens et des oiseaux de chasse du Grand-Seigneur, quoique les princes ottomans eussent renoncé depuis long-temps aux plaisirs fatigants de la chasse aussi bien qu'aux dangers de la guerre. Les chefs de ces odas, ayant l'avantage d'approcher souvent du souverain, parvenaient facilement à des dignités éminentes. Le 17e oda, dit des *Cérias*, avait le privilége honorable, en temps de guerre, de placer ses tentes vis-à-vis celle du Grand-Seigneur, de manière à obliger celui ci à les traverser pour entrer dans la sienne.

solde; mais qui, fiers de porter le nom de janissaires, étaient sûrs de trouver dans les soldats de ce corps des protecteurs zélés, pour lesquels ils devenaient eux-mêmes des compagnons utiles dans les moments de crise et d'insurrection. Quelques chrétiens même furent admis à cet honneur.

Comme une volonté libre guidait le choix de ces volontaires inscrits, on vit les rôles de quelques odas célèbres se composer de plus de dix mille noms, tandis que d'autres n'en contenaient pas deux cents. Il résulta de l'abandon du principe primitif, qui n'admettait que des enfants de tribus, des esclaves et des prisonniers de guerre, dans le corps des janissaires, que cette milice cessa d'être un instrument facile à manier entre les mains du gouvernement, et que, identifiée avec la nation, elle fut entièrement sous l'influence des opinions populaires.

L'ancienne discipline, qui avait été le nerf et la gloire des janissaires, ne tarda pas à s'affaiblir : les musulmans libres avaient trop de peine à se soumettre au régime imposé à des esclaves. Les lois concernant le célibat des janissaires furent négligées; on permit aux hommes mariés d'habiter hors des casernes.

Comme une ancienne loi refusait la soupe aux janissaires qui n'étaient pas présents aux heures de distribution, le gouvernement crut qu'il lui serait plus avantageux d'augmenter ses revenus par la diminution de la consommation des vivres que de forcer ses soldats à remplir leurs devoirs en recevant avec exactitude leur subsistance journalière.

Les casernes des janissaires ne furent plus habitées que par des hommes qui, étant sans métier et sans industrie, n'avaient pas d'autres moyens de se procurer la subsi-

stance. Les exercices et les manœuvres ordonnés par le grand Soliman furent abandonnés. Les janissaires ne se rassemblèrent plus qu'aux époques du paiement de la solde pour défiler par ordre et deux à deux devant les nazirs ou inspecteurs.

Ils ne firent plus que le service des gardes et des patrouilles. Leurs armes, en temps de paix, ne furent que de simples bâtons; on leur défendit de porter des armes à feu ou des yatagans ou sabres, parce que ces hommes insubordonnés auraient été plus nuisibles qu'utiles à la tranquillité publique, avec des instruments de guerre.

La résidence dans les casernes n'étant plus indispensable pour recevoir la solde des janissaires, tous les employés du gouvernement eurent soin de faire inscrire leurs domestiques sur les rôles des soldats actifs de ce corps, et les firent salarier par l'état.

Les pensions de plusieurs outuracs ou vétérans furent souvent accumulées sur la tête d'un courtisan ou d'un valet; la solde même des janissaires, étant payée sur des certificats individuels des chefs de corps, fut soumise à un agiotage favorable à la malversation, et ruineux pour les soldats.

Ainsi la gloire, la discipline, les exercices, l'expérience militaire, et la force morale et physique des janissaires, disparurent; mais leur orgueil, leurs prérogatives, leur importance politique et les dépenses de l'état pour leur entretien, s'accrurent au lieu de s'affaiblir, et le souverain se trouva maîtrisé par une troupe qu'il avait cherché à réprimer en la dénaturant.

Le corps des janissaires, qui comptait 400 mille noms inscrits sur ses registres, et qui recevait annuellement du gouvernement la solde de plus de 60 mille soldats

prétendus actifs, n'a jamais fourni dans le cours des trois dernières guerre un contingent de plus de 25 mille hommes. Ceux-ci, nouveaux dans l'exercice des armes et n'ayant pas l'habitude d'agir en masse, ne présentaient en général que l'aspect d'une cohue séditieuse, plus bruyante que brave, et plus disposée à se disperser qu'à combattre.

Comme les principaux acteurs des révolutions de Constantinople appartenaient à toutes les classes du corps des janissaires, et quelques uns même aux dernières, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la composition de ce corps.

Le corps ou orta des janissaires a été divisé par les règlements du grand Soliman en 196 odas, d'après le nombre des chambres qui étaient destinées à cette troupe dans les casernes de Constantinople. Ces 196 odas étaient divisés en 101 odas de jaja-beys, 61 de bolukis, et 34 de seymanys. Les premiers, à qui la garde des places de guerre et des frontières était spécialement confiée, se distinguaient des autres par le droit qu'avaient leurs officiers de porter des bottes jaunes et d'accompagner à cheval l'aga des janissaires, tandis que ceux du bolukis et des seymanys ne pouvaient avoir que des bottes rouges et étaient obligés de suivre à pied leur général.

Cette organisation avait éprouvé peu de changements. La distinction des couleurs des bottes existait encore; mais les fonctions et l'importance de ces trois corps s'étaient confondues. Comme nous l'avons dit, quelques uns de ces odas ou régiments, tels que le 31e, étaient très forts dans ces derniers temps, et renfermaient plus de 10 mille soldats et volontaires inscrits, d'autres n'avaient pas 200 hommes; la force de la plupart d'entre

eux roulait entre 4 et 500 janissaires de toutes dénominations. Le 65e oda, auquel appartenait le soldat qui osa porter ses mains criminelles sur la personne sacrée d'Osman II dans l'émeute de 1623, n'existait plus depuis cette époque, et, malgré tant de séditions postérieures, n'avait pas encore cessé d'être un sujet d'anathème dans les prières du soir des janissaires.

La célébrité ou le discrédit de chacun de ces odas, ainsi que l'état de population et les dispositions plus ou moins belliqueuses des habitants du district particulier destiné à son recrutement, étaient la cause de cette différence, que les militaires européens regardaient avec raison comme une irrégularité monstrueuse et prouvant combien le gouvernement turc était lié par les anciennes institutions devenues abusives.

Les premiers janissaires, qui habitaient plus souvent les camps que les casernes, étaient distingués entre eux par les numéros des marmites employées à leur usage. De là provenaient le titre de tchiorbadgy ou directeur de la soupe donné au chef de chaque oda, et l'importance attachée aux fonctions de la cuisine.

L'akchy ou cuisinier, les karakouloudgys ou marmitons, les saccas ou porteurs d'eau, devinrent les sous-officiers de chaque oda, et furent chargés de l'arrestation et de la punition des coupables. Les marmites elles-mêmes, étant le point principal de réunion des janissaires, acquirent une plus grande considération que les drapeaux. Le bairactar ou porte-enseigne fut subordonné à l'akchy ou cuisinier.

La division des janissaires par odas nécessita l'addition de deux nouveaux emplois. Les odas-bachy ou chefs de chambrée, les vékils-khadgy ou dépensiers, devinrent les lieutenants du tchiorbadgy; les premiers pour

la surveillance et la discipline intérieure, et les autres pour la comptabilité et les vivres.

Les tchiorbadgys étaient choisis par l'aga des janissaires, qui avait coutume de vendre cette place à un odabachi pour la somme de 5 ou 6 mille piastres. La solde d'un tchiorbadgy était peu de chose, mais ses profits étaient considérables, et ce titre ouvrait la carrière aux premières dignités militaires de l'état. Les tchiorbadgys, profitant du système corrupteur qui régnait dans toutes les branches du service public, s'efforçaient de s'indemniser de leurs avances en disposant des emplois subalternes. Mais les odabachis, qui ne pouvaient être choisis que parmi les janissaires du même oda, et qui n'avaient pas entre leurs mains la distribution de la solde et des vivres, financaient peu pour leur charge, non lucrative. Tirés du nombre des janissaires du même oda, et ayant dû passer par tous les grades, ils étaient regardés par les soldats comme leurs défenseurs naturels et jouissaient d'une influence qui les rendait formidables à leurs chefs.

La solde d'un odabachi était de 120 aspres par jour, celle du cuisinier de 90, celle du bairactar de 80; les marmitons et les porteurs d'eau recevaient 50 à 60 aspres; les outuracs ou vétérans avaient jusqu'à 90 aspres. La solde moyenne des simples janissaires était de 20 aspres (1).

Ces rapports, qui établissaient une différence de solde trop faible entre des fonctions si différentes, ne pouvaient convenir qu'à un corps composé primitivement

(1) Cent vingt aspres valent une piastre turque. La piastre, qui valait 4 fr. 80 c. vers le commencement du 18e siècle, est réduite actuellement à 25 cent. par suite de l'altération des monnaies.

d'hommes égaux par leur état d'esclavage. Depuis la réduction de la piastre turque à la 18e partie de sa valeur primitive, la différence de solde entre ces divers emplois était devenue encore moins sensible ; la considération attachée au grade et à la supériorité d'appointements avait été réduite presque à rien ; les officiers n'avaient pu commander qu'en flattant les soldats, et le gouvernement avait perdu le plus puissant moyen d'influencer la soldatesque par la voie de ses officiers.

Le corps des janissaires recevait du trésor public, vers la fin du 17e siècle, la somme de 3 784 bourses (1) pour sa solde annuelle ; ce qui fait un peu plus de 9 millions de francs, puisque la piastre turque valait alors environ 4 francs 80 centimes de notre monnaie actuelle. Si l'on ajoute à la solde le prix des comestibles fournis aux soldats qui habitaient les casernes de Constantinople et celles des places de guerre, on aura une somme d'environ 36 millions de nos francs pour le total des dépenses occasionnées à l'état par le corps des janissaires.

Les chefs principaux qui composaient l'état-major général des janissaires étaient l'aga des janissaires (jenitcheri-agasi), le seymen-bachi, l'istambol-agasi, le kiaya-bey, le yenit-cheri-effendi, le musur-agasi, le bach-tchiaous et l'orta-tchiaous.

L'aga des janissaires était le chef suprême du corps. Il choisissait à son gré tous les généraux et les colonels de son arme, faisait arbitrairement la distribution des détachements qui devaient composer la garnison des villes de guerre confiées aux janissaires, et nommait les gouverneurs de ces places. Ces nominations, pour les-

(1) La bourse est de cinq cents piastres.

quelles il consultait ses intérêts pécuniaires et politiques, augmentaient considérablement sa fortune et soutenaient son crédit.

Pouvant être destitué et mis à mort sans jugement, par ordre du Grand-Seigneur, comme un de ses esclaves, l'aga des janissaires n'avait de ressource, pour éviter ou éloigner cette disgrâce, que dans l'affection de ses soldats. C'est vers ce but que tendaient ses principaux efforts, et lorsqu'il avait réussi à acquérir sur les janissaires une influence prédominante, il devenait alors l'homme le plus dangereux pour l'autorité souveraine.

Mais la situation de ce chef était plus incommode que brillante et plus dangereuse qu'utile : car il craignait d'un côté les caprices du monarque et les intrigues d'une cour corrompue; de l'autre il était en butte à tous les mouvements séditieux d'une soldatesque indisciplinée, qui, semblable à une populace devenue souveraine, ajoutait plutôt foi aux accusations qu'aux éloges, n'encensait que pendant un moment, et dont les caresses excessives étaient toujours l'avant-coureur de la mort.

Les empereurs ottomans avaient coutume autrefois de conférer cette importante dignité à un de leurs itchoghlans élevés dans le sérail. Mais depuis que les janissaires étaient devenus si puissants, c'était parmi les officiers de l'état-major général ou parmi les simples tchiorbadgys, c'est-à-dire parmi des hommes élevés dans le corps et imbus des principes qui y dominaient, que le Grand-Seigneur était obligé de choisir celui qu'il destinait à remplacer un aga mort ou destitué, ou celui dont les fonctions avaient cessé de droit après un an d'exercice. Cette limitation dans le choix des hommes appelés à cette haute dignité aurait été le coup le plus terrible

porté à l'autorité souveraine et à la tranquillité de l'empire, si les janissaires n'avaient eux-mêmes détruit l'effet de cette grande prérogative par leur indiscipline et leurs cruautés. Car la fin tragique de plusieurs agas, que les janissaires ont sacrifiés à leurs fureurs, avait rendu timides la plupart de ceux qui étaient appelés à remplir ces fonctions précaires et dangereuses. Ceux-ci, nageant entre deux écueils et instruits par le sort de leurs prédécesseurs, se sont presque toujours efforcés de comprimer les mouvements séditieux de leurs soldats, et ont montré de grands ménagements pour la cour.

Les dernières révolutions de Constantinople en sont un exemple. Excitées par des chefs subalternes et dirigées par les oulémas, toutes ces insurrections ont toujours entraîné et quelquefois englouti dans leurs mouvements rapides les agas des janissaires; mais elles n'ont jamais reçus d'eux leur première impulsion.

Le seymen-bachy était le chef de ces odas de janissaires qui étaient compris dans la classe des seymanis. Premier lieutenant de l'aga, il avait coutume de lui succéder et le remplaçait de droit, sous le titre de yenit-chéri-agasi-caimacan, toutes les fois que celui-ci s'éloignait de Constantinople en temps de guerre pour accompagner le grand-visir et prendre le commandement des janissaires de l'armée.

Le yenit-cheri-kiaya-bey était le second lieutenant de l'aga des janissaires. Il expédiait au nom de celui-ci les brevets des officiers et les ordres de mouvement et de service, et recevait tous les rapports. On le regardait comme le chef d'état-major général de ce corps.

L'istambol-agasi commandait tous les janissaires de Constantinople. Cet emploi était d'autant plus impor-

tant, que c'était dans la capitale que les janissaires montraient leur funeste ascendant contre l'autorité du gouvernement.

Le yenit-cheri-effendi était le juge du corps. Tous les différends importants qui s'elevaient entre les janissaires étaient soumis à son tribunal. Les soldats accusés d'un crime capital ou d'un acte d'insubordination qui cessait d'appartenir par sa gravité à la police intérieure et particulière des odas étaient renvoyés devant lui. Mais ses sentences étaient soumises à l'approbation de l'aga des janissaires, qui jugeait en dernier ressort.

Le musur-agasi était l'agent de tout le corps des janissaires auprès de la Sublime-Porte, et tirait son nom du musur ou cachet du corps, qu'il portait sans cesse sur lui. Il résidait constamment auprès du grand-visir. Son devoir consistait à être le défenseur des intérêts collectifs et individuels des janissaires auprès du gouvernement. Il avait le droit de réclamer ceux d'entre eux qui avaient été arrêtés, afin de les envoyer à la police particulière de leur oda ou devant le yenit-cheri-effendi.

Le bach-tchiaous était chargé de l'admission des nouveaux soldats, et de tenir les registres du corps. Il devait recevoir les derniers en les tirant par l'oreille et en leur donnant un soufflet. Ce traitement, qui n'était pas humiliant dans un pays où les coups ne sont que le simple châtiment d'une faute commise, avait pour but de faire sentir aux jeunes esclaves admis dans ce corps leur extrême dépendance à l'égard de leurs supérieurs, et la soumission aveugle qu'ils leur devaient.

L'orta-tchiaous était chargé de l'exécution de toutes les sentences prononcées par l'aga des janissaires, par le yenit-cheri-effendi, ou par les chefs des odas. Il était aidé dans ses opérations par deux tchiaous.

Tout janissaire condamné à mort perdait ce titre honorable avant d'être exécuté. Son nom était rayé des registres de son oda. Cet exemple de respect pour l'honneur du corps avait un effet puissant et utile lorsque les janissaires étaient des esclaves enorgueillis par la victoire, et habitués aux vertus de leur état par un rude apprentissage et par une discipline sévère : il était devenu une simple formalité depuis que ce corps s'était confondu avec la nation musulmane.

Depuis que les janissaires étaient devenus dangereux au gouvernement par leurs fréquentes révoltes, et presque inutiles à la défense de l'état par leur ignorance et leur indiscipline, il paraissait de l'intérêt du souverain de corriger ou de licencier cette milice pernicieuse. Le premier de ces deux partis aurait été le plus sage, puisque ce corps, par son ancienneté, ses services et son état actuel, était un des éléments essentiels de cette monarchie militaire. Le second était difficile et dangereux.

La régénération des janissaires aurait été praticable lorsque ce corps ne contenait que des esclaves quelquefois turbulents, mais toujours faciles à ramener. Depuis que la composition de cette milice avait changé de nature, et que les monarques énervés avaient mieux aimé porter la langueur des harems dans le sein de la discipline militaire que de soumettre eux-mêmes et leurs soldats à la vie dure et rigoureuse des premiers temps, les janissaires ne pouvaient plus être corrigés que lorsque le souverain et la nation l'auraient été eux-mêmes.

Un prince qui, né dans le sérail, élevé dans la mollesse, captif pendant la meilleure partie de sa vie, et enchaîné dans ses opinions par les préjugés les plus propres à abrutir l'esprit humain, aurait porté sur le

trône le discernement nécessaire pour connaître le néant de sa grandeur apparente et les vices des institutions actuelles, et qui, en faisant les réformes indispensables, aurait donné lui-même l'exemple des vertus et des qualités nécessaires à ses ministres et à ses soldats, aurait été un phénomène extraordinaire qu'il n'était guère raisonnable d'attendre et d'espérer. Cependant cet homme s'est trouvé dans le sultan Mahmoud.

Les malheurs des dernières guerres auraient dû ouvrir les yeux aux Turcs. Mais, comme les armées victorieuses des Russes n'avaient pas encore, avant 1829, passé la chaîne des Balkans, la populace de Constantinople et les habitants de l'Asie-Mineure, égarés par les jactances des janissaires, attribuaient leurs revers à la trahison.

Les oulémas, qui connaissaient la véritable cause du mal, se contentaient d'attribuer les nombreuses disgrâces des dernières campagnes à la colère céleste, et ne manquaient jamais de proposer de l'apaiser par le sacrifice des ministres qui leur donnaient ombrage.

Il était à craindre que cet aveuglement ne se dissipât que lorsque, attaqués par des armées nombreuses dont la marche ne serait plus gênée par des considérations politiques, les Turcs auraient vu leurs troupes dispersées, la Romélie envahie, Constantinople menacée, et les Grecs en armes. Cet événement a eu lieu en 1829.

Malgré les reproches qu'on devait faire aux janissaires, on ne pouvait cependant s'empêcher de reconnaître que l'existence de ce corps était une des causes qui avaient le plus contribué à la conservation de l'intégrité de cet empire contre les entreprises intérieures des pachas et des gouverneurs de provinces: car il formait

une puissante corporation, qui étendait ses nombreuses ramifications dans toutes les provinces, et qui ne recevait son mouvement que d'elle-même ou de son chef.

Avant qu'un pacha parvînt à acquérir assez de richesses pour se procurer une armée particulière et permanente, et se mettre à l'abri de l'avidité et des persécutions du gouvernement, les janissaires de sa province étaient pour lui ce qu'étaient ceux de la capitale à l'égard du Grand-Seigneur et de ses ministres. Leurs menaces et leurs mouvements avaient souvent paralysé dans leur origine les projets criminels d'un pacha plus ambitieux que puissant; et leurs plaintes, adressées à leur chef, et portées par lui au pied du trône, avaient coûté la vie à plusieurs de ces gouverneurs.

Nous avons vu que les janissaires, devenus formidables à l'autorité souveraine, s'étaient constitués d'eux-mêmes les tuteurs des princes captifs du sérail. En arrachant plusieurs d'entre eux à la mort qui leur était destinée par des empereurs ombrageux et cruels, ils ont empêché plus d'une fois l'extinction entière de la maison ottomane, et ont par conséquent sauvé l'empire.

Mais ce corps n'existe plus. Nous ferons connaître les causes de sa chute et les grands événements qui l'ont accompagnée et suivie.

Artillerie. — Les mémoires intéressants du baron de Tott nous apprennent que, sous les règnes de Moustapha III et d'Abdul-Hamid, les Turcs n'avaient pas encore de canons de campagne. Cependant ils s'étaient montrés autrefois égaux, et quelquefois supérieurs, aux autres nations européennes, dans l'usage de l'artillerie, et avaient profité avec soin de toutes les nouvelles découvertes. Leurs progrès ne se sont arrêtés que lorsque les oulémas

et les janissaires, en paralysant complétement l'action du gouvernement, eurent porté l'inertie dans toutes les branches de l'administration publique.

Depuis cette époque, l'orgueil des Turcs, n'étant plus nourri que par le souvenir de leurs anciennes victoires, les porta à concevoir une admiration stupide pour les instruments de guerre qui les leur avaient procurées, et à dédaigner, autant par indolence que par mépris, les progrès successifs des Francs dans l'art militaire.

Les batteries de côte étaient armées de canons monstrueux, dont quelques uns, sans affûts, sans tourillons, sans boutons de culasse, et ne pouvant être remués, servaient à lancer des boulets de granit de 7 à 800 livres. La principale défense des remparts de leurs villes de guerre consistait dans des canons qui, placés sur des affûts longs et massifs, lançaient des boulets de 120 livres, et nécessitaient l'emploi de plus de 20 canonniers pour être remis en batterie.

A ces armes gigantesques, dont les batteries de côte et les places de guerre continuent à être armées, ils ajoutaient, pour leur artillerie de siége, des pièces de canon de tous les calibres, depuis celui de quarante jusqu'à celui de douze; et, par un sentiment de haine contre toute innovation, ils conservaient avec soin aux pièces nouvellement fondues et à leurs affûts les proportions et les formes qu'elles avaient dans le temps de leur adoption en Turquie.

Ils ne faisaient pas de distinction entre l'artillerie de siége et celle de campagne. L'artillerie qui suivait les armées ottomanes se composait quelquefois de pièces de canon de plus de dix calibres différents, et dont les longs affûts étaient portés sur des roues basses et pleines. Celles-ci, qui n'offraient que peu de prise à l'action des

leviers, s'engageaient facilement sur des routes mal entretenues, et retardaient à tout instant la marche de l'armée. Des buffles, animaux très vigoureux, mais lents, pouvaient seuls convenir pour former les attelages de canons si lourds et d'affûts si peu roulants et si massifs.

Le corps des artilleurs avait un chef particulier; mais il dépendait, par son organisation, de celui des janissaires, et en tirait les hommes qui étaient nécessaires à son service. Les 16e et 18e odas des janissaires étaient spécialement destinés à accompagner et à servir l'artillerie, et se distinguaient des autres odas par des images de boulets et de canons peintes sur leurs drapeaux particuliers.

Le relâchement de la discipline parmi les janissaires avait nécessairement influé sur les artilleurs. Ceux-ci ne faisaient presque jamais les manœuvres du canon; leurs officiers n'allaient à aucune école; et cet art, qui a besoin de quelque étude et de beaucoup de pratique, n'était cultivé que par un petit nombre d'amateurs. Ces derniers devenaient des hommes extrêmement précieux, les instructeurs du corps et la ressource des armées, lorsque la guerre obligeait la Porte d'envoyer son artillerie en campagne.

Dans la guerre terminée par le traité de Kaïnardgi, l'artillerie des armées russes, par la vivacité de son feu, l'activité de ses mouvements et ses effets destructeurs, avait toujours paru aux yeux des Turcs plus nombreuse qu'elle n'était en effet. Au contraire, les canons traînés à la suite des armées ottomanes étaient ordinairement embarrassés dans les boues ou encombrés sur les routes, lorsque ceux des Russes étendaient déjà leurs ravages sur les colonnes profondes de l'infanterie et de la cava-

lerie ennemie. La plupart des canons turcs étaient détruits ou démontés avant de pouvoir combattre; les autres, ne faisant qu'un feu lent et incertain, ne produisaient aucun résultat utile : les uns et les autres ne manquaient presque jamais de tomber en masse entre les mains de l'ennemi après une défaite.

Moustapha III, effrayé par les revers de ses armées et par ses pertes considérables en artillerie, résolut de substituer aux canons massifs traînés par des buffles des pièces légères de campagne attelées avec des chevaux. Ses ordres menaçants, son zèle et sa fermeté, ne produisirent d'autre effet que de faire fondre, monter et équiper à Constantinople quelques pièces d'artillerie légère par les soins du baron de Tott. Celui-ci forma une centaine de canonniers.

Ces nouveaux canons ne furent pas envoyés aux armées; les efforts du baron de Tott pour perfectionner les diverses branches de l'artillerie devinrent inutiles. Moustapha III mourut; la paix se fit, et rien ne fut changé dans le personnel et le matériel de l'artillerie ottomane.

Dans la guerre terminée par le traité de Yassy, les défauts de l'artillerie turque se firent d'autant plus sentir que celle des Russes s'était beaucoup perfectionnée pendant la paix précédente. Mais l'indolent et vieux Abdul-Hamed n'avait ni volonté ni intelligence, et faisait consister la sagesse à laisser régner tous les abus.

Sélim III, doué d'un génie actif, et animé par l'exemple de son père (Moustapha III), forma la résolution hardie de régénérer ses armées et sa nation. Il demanda des officiers intelligents à la France, à la Suède et à l'Angleterre, accueillit ceux qui lui furent envoyés par ces puissances amies, les encouragea par ses largesses,

et adopta plusieurs de leurs projets pour le génie militaire, la marine et l'artillerie.

Les fonderies turques avaient été dirigées avec assez d'intelligence, vers la fin du 17e siècle, par un renégat italien nommé Sardi, autrefois officier de l'artillerie vénitienne. Cependant celui-ci, que les Turcs regardent comme le régénérateur de leurs anciens établissements de Tophané, et dont les écrits en langue turque sur l'artillerie existent encore et sont estimés, se contenta de perfectionner les fourneaux, la composition des moules, la fonte et la polissure des canons ; mais il se vit obligé de suivre les anciens modèles.

La fonderie de Tophané, mise par les officiers français sur un pied respectable, fut destinée à servir de modèle aux autres établissements du même genre. Les fourneaux furent perfectionnés ; on discontinua de couler des canons au dessus de trente-six livres de balle ; on adopta les nouvelles dimensions des pièces françaises. Des canons de 12, 8 et 4, furent exclusivement destinés à l'usage de l'artillerie de campagne, d'après le système Gribeauval, qui régnait alors en France. La construction des affûts fut dirigée par des ouvriers français. Ceux-ci ne tardèrent pas à former des élèves habiles. On abandonna, dans la fonte des canons de bronze, l'usage inutile des noyaux ; et les pièces, coulées entières, furent forées par des alézoirs verticaux et horizontaux, qui existent et qui ont été perfectionnés depuis cette époque.

Les nouveaux changements ne furent pas adoptés avec un esprit servile d'imitation pour tout ce qui tenait à l'artillerie française : car les Turcs, ayant remarqué, par des expériences répétées, que les obusiers allongés de six pouces des Russes avaient une portée plus éten-

due que ceux que la France leur avait envoyés, les préférèrent à ces derniers et les adoptèrent. Ils ont ajouté dernièrement, par des raisons semblables, des pièces de 6, suivant le modèle autrichien, à leur artillerie de campagne.

Les oulémas et les janissaires ne firent entendre aucun murmure à l'occasion de ces changements opérés dans le matériel de l'artillerie, parce que les malheurs des dernières guerres en avaient fait sentir la nécessité : ces innovations utiles ne portaient d'ailleurs aucune atteinte à leurs priviléges. Mais lorsque le sultan Sélim voulut organiser le personnel de l'artillerie, et parut disposé à adopter pour cette arme le système d'organisation et la discipline des Francs, il connut bientôt par les murmures des soldats combien cette entreprise serait dangereuse.

Ce monarque laissa aux topchis leurs titres et leurs prérogatives de janissaires; mais il divisa ce corps en 110 odas de 120 hommes chacun. Les officiers et sous-officiers de ces odas devaient avoir les mêmes titres, jouir de la même solde et obtenir les mêmes récompenses que ceux des janissaires. Mais la solde moyenne du simple canonnier, au lieu d'être de 20 aspres par jour, fut portée à 40 aspres, afin que cet encouragement utile servît à grossir ce corps, que le sultan Sélim avait résolu de soumettre à une discipline sévère, et dont il voulait se servir comme d'un modèle et d'un appui pour ses autres réformes militaires.

Le chef du corps, sous le titre de topchi-bachi, obtint les honneurs de pacha à deux queues, et reçut 30 mille piastres d'appointements annuels; mais on lui ôta les droits abusifs qu'il retirait de la fabrication de la poudre, des fonderies, et de la vente des emplois. Un nazir ou

intendant fut chargé de l'administration des vivres, de la solde des troupes et de la comptabilité de toutes les dépenses relatives aux établissements d'artillerie, et reçut 10 mille piastres d'appointements. Ces deux chefs, naturellement rivaux, eurent des attributions qui les forcèrent de se surveiller mutuellement, et purent correspondre séparément avec le grand-visir.

Cependant, dans la crainte que leur intérêt personnel ne les réunît pour tromper le gouvernement et le voler, le sultan Sélim avait ordonné que toutes les opérations importantes relatives à l'artillerie et aux établissements qui en dépendent seraient discutées et déterminées dans un divan composé du topchi-bachi, du nazir, du directeur des fonderies, et de tous les tchiorbadgys du corps qui se trouveraient à Constantinople.

L'ambassadeur de France, Aubert-Dubayet, avait amené avec lui à Constantinople un détachement d'artillerie à cheval. Les manœuvres promptes et précises de ces canonniers, et les mouvements rapides des pièces, qui pouvaient suivre partout la cavalerie, même sur les chemins les plus difficiles, étonnèrent et enchantèrent les Turcs. On s'empressa d'imiter les Français : on agrégea deux compagnies d'artillerie à cheval au corps des topchis. Tous les canonniers turcs désirèrent faire partie de ce nouveau corps d'élite ; une émulation utile s'établit entre les soldats admis à cet honneur. Leur bonne volonté et les excellentes qualités des chevaux turcomans rendirent bientôt ces nouvelles compagnies comparables par la vivacité des feux, la célérité des manœuvres et la bonté des attelages, à tout ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre dans les armées européennes. Ce corps s'accrut par la suite, et s'élève en ce moment à près de 800 hommes.

La discipline des artilleurs à pied et à cheval fut sévère sous le gouvernement du sultan Sélim. Tous les soldats non mariés étaient astreints à se retirer le soir dans les casernes, où l'on avait rétabli les lois rigoureuses qui existaient autrefois parmi les janissaires, et les sages précautions qui tendaient à garantir la jeunesse du plus affreux des vices. Les canonniers se rassemblaient deux fois par jour et s'exerçaient trois fois la semaine aux manœuvres du canon; ils avaient reçu un uniforme distinctif, lequel, assorti au costume asiatique, était cependant commode pour la guerre et convenable aux fonctions de leur état.

Depuis la déposition de Sélim la discipline des topchis s'était affaiblie; les exercices étaient devenus plus rares et les mœurs moins pures; cependant le bon esprit établi dans ce corps par le sultan Sélim, dont la mémoire est toujours chère aux topchis, n'était pas entièrement éteint. Les canonniers se rassemblaient encore une fois la semaine pour s'occuper de manœuvres, et se distinguaient des autres militaires par leur bonne conduite envers le public et par leur entière soumission au gouvernement.

Le sultan Mahmoud leur a donné une nouvelle organisation régulière qui les assimile aux corps de l'artillerie européenne.

Les arabadgis ou conducteurs de l'artillerie ne se composaient autrefois que de charretiers de toutes religions, et principalement de Bulgares, ramassés à Constantinople ou sur les routes que les armées traversaient pour se rendre aux frontières. Le sultan Sélim les organisa militairement et leur donna un chef particulier connu sous le nom d'arabadgi-bachi. Mais l'institution de cette troupe, négligée depuis la mort de ce monarque, était res-

tée imparfaite; les arabadgis, conservés en petit nombre en temps de paix, étaient bien loin de ressembler à ces soldats du train, si braves, si patients et si utiles, qui sont devenus depuis 40 ans une arme importante dans les troupes européennes. Le sultan Mahmoud les a incorporés dans son artillerie.

Les dépenses totales du corps des topchis, et des établissements qui en dépendent, montent à près de 4 millions de francs; mais on ne fait pas entrer dans cette somme la valeur du cuivre fourni par les riches mines de Tokat, du fer qu'on retire du mont Hémus et du mont Rhodope, et des bois qui sont coupés dans les forêts impériales. L'abondance du cuivre, ses bonnes qualités, et la facilité de son transport par mer, de Trébisonde à Constantinople, ont engagé la Porte à n'employer que ce métal pour son artillerie de terre et de mer, et à ne faire usage du fer que pour les projectiles de toutes espèces.

Bombardiers.— Les bombardiers ou *combaradgis* forment un corps séparé de celui des topchis, et ont un chef particulier connu sous la dénomination de combaradgi-bachi. Leur organisation était tout à fait différente de celle des topchis et des janissaires, et annonçait la nouveauté de leur institution. Ils sont divisés en escouades de 15 hommes chacune, sous la surveillance d'un chef qui porte le titre de calfa. L'officier qui commande cinq de ces escouades prend le titre de bach-calfa; et il existe douze de ces officiers supérieurs dans tout le corps des combaradgis.

Les bombardiers faisaient partie autrefois du corps des canonniers; mais la difficulté de trouver dans toute l'artillerie ottomane des hommes capables de faire le service

des mortiers à bombes engagea, au commencement du 18e siècle, le célèbre renégat baron de Bonneval (1), connu depuis sous le nom d'Ahmet-Pacha, à proposer au gouvernement turc de former un corps particulier de bombardiers, dont il devint le chef. Ce corps, composé primitivement d'Albanais et de Bosniaques, dont les combaradgis actuels ont porté jusqu'à ces derniers temps le bonnet distinctif, se fit d'abord remarquer par une discipline sévère et par son instruction. Mais, négligé bientôt par le gouvernement, dont il avait fixé dans les premiers temps l'attention et la bienveillance, il commença à décliner, et tomba enfin dans cet état de torpeur et d'inertie où languissaient tous les corps militaires au moment de l'avénement du sultan Sélim.

Ce prince rétablit l'ancienne discipline, ordonna des exercices fréquents, perfectionna tous les établissements relatifs à cette arme par des règlements sages, leur assigna les fonds nécessaires, et mit à la tête de ce corps un renégat anglais très intelligent, du nom de Campbell, qui avait été officier supérieur dans les armées britanniques (2).

Mineurs. — Les laghumdgis ou mineurs sont séparés

(1) Le baron de Bonneval fut la victime de son caractère capricieux, difficile et intraitable. Il servit d'abord la France, sa patrie, contre l'Autriche, et combattit ensuite en faveur de celle-ci contre la France. Il alla enfin offrir ses services aux Turcs, et trahit sa religion pour se venger des mauvais traitements qu'il prétendait avoir reçus de la Cour de Vienne. Il mourut négligé et méprisé par les Turcs, qui l'avaient d'abord accueilli et fait pacha à deux queues. Sa famille existe encore en Turquie, et languit dans la misère.

(2) Ce malheureux Campbell, connu par les Turcs sous le nom de *Ingliz-Moustapha*, est mort dans la plus profonde misère. Un autre renégat anglais nommé Sélim, homme de beaucoup d'esprit et de talents, a été en-

des bombardiers sous les ordres d'un chef particulier intitulé laghumdgis-bachi. Leur organisation et leur costume sont semblables à ceux des bombardiers. Ils sont divisés en escouades de quinze hommes, et ont pour officiers des calfa et des bach-calfa. Leur force totale est d'environ 200 hommes. Ils s'exercent fréquemment à la construction des mines, pour lesquelles ils ont des tables tirées des ouvrages français relatifs à cet art, et ils mettent dans leur construction beaucoup de temps, de patience et de solidité. Il n'existe parmi eux aucun officier qui entende parfaitement la théorie des mines et des contre-mines, et qui puisse faire un bon usage de ces moyens puissants d'attaque et de défense.

Autrefois les calfa et les bach-calfa des bombardiers et des mineurs devaient servir également comme ingénieurs militaires, et avaient ordre de se rendre deux fois par semaine à l'école de Sulitzé, où des khodgeas ou professeurs étaient destinés à leur donner des leçons sur les mathématiques, le dessin et les fortifications. On n'obéissait point à cet ordre; des khodgeas ignorants, quoique assez bien salariés, se rendaient en vain à l'école aux jours fixés pour instruire les officiers de ces deux corps: personne ne se présentait; les professeurs ne portaient aucune plainte; les chefs n'y mettaient aucun intérêt; le gouvernement ne demandait aucun rapport; et les Turcs, qu'on regarde comme les inventeurs du

core plus malheureux que Campbell. Il n'a pas eu, comme lui, de place éminente, et est mort dans le désespoir et la mendicité. Le sort de ces renégats ne paraît pas malheureux aux Turcs, qui sont accoutumés à ces instabilités de fortune, et qui passent, sans s'émouvoir, de l'opulence à la misère; mais il n'est pas encourageant pour les Francs, qui croient parvenir à un état brillant et heureux en Turquie en abjurant la religion de leurs pères.

système bastionné, et qui les premiers ont fait usage de parallèles et de tranchées, n'avaient plus parmi eux un seul officier qui fût en état de conduire un siége.

Ingénieurs militaires (*muendis*). — Mécontent de la défense des places d'Oczakow et d'Ismaïlow, dans laquelle les Turcs n'avaient montré qu'un courage aveugle, le sultan Sélim avait senti combien il lui était important d'avoir de bons ingénieurs militaires. Il résolut de donner une organisation plus complète à ce corps et à l'école de Sulitzé. Les vieux khodgeas furent renvoyés et remplacés par d'autres professeurs qui avaient été autrefois les élèves volontaires du général Laffitte (1). Des jeunes gens furent admis à l'école de Sulitzé depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de douze, et reçurent, par voie d'encouragement, les vivres, et un traitement de 15 piastres par mois.

Ceux de ces élèves qui, après quelques années d'étude, avaient acquis assez de connaissances pour se rendre utiles, passaient à une classe supérieure, et obtenaient, sous le titre de muendis-calfa ou sous-ingénieurs, des appointements de 30 à 40 piastres par mois. Tous les professeurs de l'école de Sulitzé, et une vingtaine d'anciens élèves, qui, après huit ans d'étude, avaient donné par leurs travaux des preuves suffisantes de leurs talents et de leurs connaissances dans le génie militaire, formaient le corps des muendis ou ingénieurs.

Le traité de l'attaque et de la défense des places de Vauban, lequel avait été déjà traduit en turc par un prince de Valachie, fut imprimé. Des traductions de

(1) Le général Laffitte avait été envoyé en Turquie par l'ancien gouvernement royal. Il resta près de quatorze ans à Constantinople, y forma plusieurs élèves dans la science des fortifications, et fut chargé de quelques opérations dans la guerre qui éclata entre les Turcs et les Russes en 1787.

plusieurs autres ouvrages sur l'art militaire et les mathématiques obtinrent le même honneur. Une bibliothèque, composée des meilleurs livres français sur l'art de la guerre, la physique, l'artillerie et les fortifications, et contenant près de 400 volumes, parmi lesquels on distinguait l'Encyclopédie française, fut établie à l'école de Sulitzé pour l'usage des professeurs et des élèves. On y ajouta des instruments excellents, qu'on fit venir d'Angleterre et de France, pour faire des opérations géodésiques. Un professeur de langue française fut attaché à cette école, et parut une nouveauté extraordinaire et hardie dans un établissement d'éducation où des musulmans seuls pouvaient être admis. Enfin quelques officiers supérieurs du genie militaire, français ou anglais, furent employés successivement, pendant plusieurs années, pour être les directeurs principaux de l'école de Sulitzé et pour surveiller et instruire les professeurs et les élèves.

L'ancienne loi qui ordonnait aux calfa et bach-calfa des bombardiers et des mineurs de se rendre deux fois par semaine à l'école de Sulitzé continua à subsister; mais on dispensa ceux d'entre eux qui étaient avancés en âge de cette obligation inutile, et l'on réserva la moitié des emplois d'officiers de ces deux corps pour les élèves de l'école. Le meinmar-aga, qui est le contrôleur général de tous les édifices publics et particuliers, fut attaché avec tous les officiers qui dépendent de lui au corps du génie militaire. Le sultan déclara, dans son katticherif, que cet emploi honorable et utile cesserait d'être accordé à la faveur, et qu'il servirait de récompense, à l'avenir, à ceux des ingénieurs militaires qui se seraient distingués par leur zèle, leurs connaissances et leurs services.

Le sultan Sélim, qui avait étudié avec fruit, dans les écrits laissés par les Arabes, les ouvrages d'Aristote et les sciences physico-mathématiques, et qui était regardé par les Turcs comme le meilleur poëte et l'écrivain le plus pur et le plus élégant de son siècle, se faisait un plaisir de visiter souvent *incognito* l'école de Sulitzé, d'y déposer toute la morgue d'un sultan, d'interroger lui-même les jeunes élèves, d'examiner avec soin les plans, les cartes et les nouveaux projets de constructions militaires, et d'encourager par ses largesses les professeurs, les ingénieurs et les élèves dont il était satisfait.

Les attentions continuelles de Sélim pour cet établissement, qu'il chérissait, excitaient une émulation générale parmi les élèves. L'école de Sulitzé se perfectionnait tous les jours et faisait naître les plus flatteuses espérances; mais la déposition de ce prince fit tomber dans la langueur cet établissement de sa création.

Les bach-calfa des bombardiers et des mineurs, les professeurs de l'école de Sulitzé et les principaux ingénieurs, au lieu d'être payés par le trésor public, obtiennent des timars, dont ils ne peuvent jouir que pendant la durée de leurs fonctions (1). Un seul nazir est chargé de régler la solde des bombardiers, des mineurs et des ingénieurs militaires, ainsi que les dépenses de l'école de Sulitzé, de la fonderie des mortiers à bombes et des projectiles creux, et enfin de tous les ateliers de construction qui dépendent de ces trois armes. Toutes les sommes portées sur le tableau général de la comptabilité de ce nazir montent à près de 1 800 000 francs.

Les dépenses relatives à la réparation des places de

(1) Ramis-pacha, qui fut nommé capitan-pacha ou grand-amiral de l'empire pendant le visiriat de Moustapha-Bairactar, avait été nazir du génie militaire pendant les années 1806 et 1807.

guerre ou à la construction de nouveaux ouvrages de fortification ne dépendent pas de la comptabilité du génie militaire, et sont supportées ordinairement par les provinces dans lesquelles ces travaux doivent être exécutés; mais si les ouvrages sont importants et peuvent occasionner des frais considérables, le gouvernement fait choix alors d'un nazir particulier pour en surveiller et payer les dépenses. Celui-ci, pris autrefois parmi les hommes enrichis au service de l'état, n'ignorait pas qu'il devait faire de fortes dépenses, qui ne lui seraient jamais remboursées; mais il s'en consolait en pensant que de plus grands malheurs pouvaient lui arriver, que ce choix lui sauvait la vie, et qu'en perdant une grande partie de ses richesses, il acquérait le droit de solliciter un nouvel emploi qui l'indemniserait bientôt de toutes ses pertes. Dans ses changements sur l'organisation et le service de ces trois armes, le sultan Mahmoud les a rapprochées autant qu'il a pu des institutions européennes (1).

Pompiers. — Les toulumbadgis ou pompiers forment un corps destiné à arrêter les incendies, et sont divisés, à Constantinople, en 4 odas de 200 hommes chacun. Ils tenaient par leurs institutions au corps des janissaires, dont ils avaient été tirés primitivement. Leur habillement ressemblait à celui des artilleurs.

Les ravages effrayants causés par les incendies ont fait établir des règles sévères de précaution et de police pour arrêter les progrès des flammes et empêcher les vols et les autres crimes qui ont coutume d'accompagner ces funestes événements. Aussitôt que les cris alar-

(1) Plusieurs des ministres, des pachas et des chefs les plus distingués des corps militaires, sortent du nombre des élèves de l'École du génie militaire.

mants de feu se sont fait entendre du haut des tours destinées à cet usage, et que la voix lugubre des gardes de nuit les a répétés dans tous les quartiers de Constantinople, le grand-visir, le capitan-pacha, l'aga des janissaires et tous les commandants militaires, doivent quitter leurs palais pour se porter en toute hâte au lieu de l'incendie. Le Grand-Seigneur lui-même est obligé par l'usage de sortir de son harem, de monter à cheval, et quelquefois de traverser en bateau le Bosphore au milieu d'une nuit orageuse, pour donner l'exemple du zèle, animer les travailleurs, et effrayer les voleurs par des supplices immédiats et rigoureux.

Si, dans ces occasions malheureuses, le Grand-Seigneur arrive au lieu de l'incendie avant son grand-visir, celui-ci est condamné à lui payer une forte amende. Le capitan-pacha et l'aga des janissaires sont traités de même s'ils se laissent précéder par le grand-visir, et ils exercent un droit semblable à l'égard de leurs subordonnés. Ces règlements, institués par Mahomet II, confirmés par les canons du grand Soliman, et consacrés par l'usage, sont très louables et rappellent l'activité des premiers empereurs turcs.

Mais ils servent quelquefois à causer le mal qu'ils sont destinés à empêcher : car, lorsque les janissaires, mécontents de leur souverain, veulent lui donner de vive voie une leçon utile, ils mettent le feu dans un des quartiers de Constantinople, et l'obligent ainsi à venir entendre par lui-même leurs menaces séditieuses et les motifs de leur mécontentement.

Que de chagrins, d'inquiétudes et de fatigues, les monarques ottomans n'éviteraient-ils pas, que de malheurs et de désastres seraient épargnés aux habitants de Constantinople et des villes turques, si, au lieu de rues é-

troites et de maisons bâties en bois, le gouvernement pouvait exiger que tous les édifices publics et particuliers fussent construits à l'avenir avec des pierres ou des briques, si communes dans ce pays et si durables sous ce climat conservateur ! Mais l'usage, ennemi de toute innovation utile, engage les Turcs et leurs sujets à bâtir leurs maisons comme elles l'étaient autrefois. Aucun d'eux ne consent à mettre ses propriétés à la disposition d'un gouvernement toujours avide et nécessiteux, et à renoncer à son terrain pour y percer des rues ou des places publiques; les lois et les oulémas viennent à l'appui de ces prétentions particulières; la religion sanctionne cette résistance en consacrant le principe dangereux qu'il est inutile de s'opposer aux arrêts du destin. Enfin, le souverain, sans force, voit sa capitale devenir tous les jours la proie des flammes sans pouvoir prévenir les effets d'un si funeste aveuglement.

Armuriers (*Dgébedgis*). — Les dgébedgis forment un corps très ancien, dont l'existence est particulière à la Turquie, et dont les fonctions ont toujours été d'accompagner les équipages, les vivres et les munitions de guerre, dans les marches, et de les protéger durant les combats. Ce corps, qui devrait être composé d'armuriers pour la réparation des armes, et de soldats disciplinés pour la défense des équipages, n'existait que de nom avant le sultan Sélim. Cependant il figurait pour une somme assez forte dans les dépenses du trésor. Mais les timars destinés au paiement des officiers étaient partagés entre les principaux employés du sérail et de la Porte, et la solde des dgébedgis, détournée de sa première destination, ne servait guère qu'à alimenter la foule des valets, des intrigants et des espions qui entouraient ces grands personnages.

Le mal était si enraciné, que le sultan Sélim, ayant voulu rendre à ce corps sa première organisation, ne put pas y réussir entièrement. La déposition de ce monarque a fait renaître les anciens abus, et ce corps, qui compte près de 4 mille hommes sur ses registres, qui possède de droit plus de 60 timars, et qui retire près de 600 mille fr. du trésor public, aurait peine à réunir 500 hommes effectifs pour marcher à la suite des armées.

Le sultan Sélim, en rétablissant l'ancienne discipline des dgébedgis, avait l'intention de réunir les armuriers de ce corps dans une ou plusieurs manufactures d'armes, afin de pouvoir mettre de l'uniformité dans l'armement des troupes ottomanes. Mais ses tentatives n'eurent qu'un faible succès. Les armuriers de Constantinople, dont une grande partie appartenait au corps des dgébedgis, crièrent contre ces innovations sous le prétexte que leur but impie était de changer la forme de ces armes terribles avec lesquelles les fidèles ottomans avaient conquis tant de royaumes. Les autres corps de métiers de la capitale s'intéressèrent à leurs cris et à leurs prétentions, et le sultan, conseillé par des ministres intéressés à la conservation des abus, se vit obligé d'abandonner ou de modifier ses projets.

Chaque armurier suivit sa routine particulière. Les soldats turcs continuèrent à se pourvoir eux-mêmes, suivant leur caprice, d'armes de toutes formes et de toutes espèces. Les nizam-gedittes mêmes ne purent jamais être armés d'une manière uniforme, parce que les manufactures établies par le sultan Sélim ne suffisaient pas à leur fourniture.

Les armes d'un soldat turc (infanterie ou cavalerie) consistaient en général en un fusil dont le canon et la bat-

terie ressemblaient à ceux des anciens fusils espagnols, en un sabre courbe et une paire de longs pistolets. Peu d'entre eux faisaient usage de la baïonnette, quoique les fetfas des muphtis eussent reconnu l'utilité de cette arme, laquelle, adoptée par les nizam-gedittes, avait presque entièrement disparu depuis leur abolition.

Les améliorations commencées par le sultan Sélim III dans l'organisation et le service des canonniers, bombardins, ingénieurs militaires et armuriers, ont été achevées et perfectionnées par le sultan Mahmoud II, aussitôt que ce monarque temporisateur et patient, mais inébranlable dans ses résolutions, a pu s'occuper, pour tous les établissements militaires, des réformes dont l'expérience avait démontré l'utilité.

Des spahis ou cavalerie permanente soudoyée par l'état. — Les spahis étaient divisés en six buluks ou régiments, dont chaque chef s'appelait buluk-agassi. Le premier buluk, fort d'environ 8000 hommes, se distinguait des autres par la cornette rouge, et avait pour chef le spahilar-agassi ou général commandant le corps des spahis.

Le second buluk marchait sous la cornette jaune. Il n'était composé que d'environ 500 cavaliers; mais son chef était le selictar-agassi ou le porte-glaive du Sultan. C'est aux spahis de la cornette jaune, qui formaient la principale force des armées d'Osman Ier, qu'on doit attribuer les premiers succès des Osmanlis et la fondation de cet empire. Ils jouissaient de très grands privilèges. Leur chef était un des personnanges les plus importants du sérail. Tous les cavaliers de ce buluk étaient traités comme officiers, et avaient leurs appointements assignés

sur des fiefs ou timars. Les pages du Grand-Seigneur ambitionnaient la faveur d'être admis dans ce corps distingué, qui faisait un service constant auprès de la personne du monarque.

Le troisième buluk, de la cornette verte, était fort d'environ 1000 hommes.

Le quatrième buluk, distingué par la cornette blanche, était de la même force que le précédent.

Le cinquième et le sixième buluk, qui avaient des cornettes mi-partie rouge et jaune, et verte et blanche, formaient ensemble un effectif d'environ 1500 cavaliers.

Le corps entier des spahis était d'environ 12000 hommes. Il avait été beaucoup plus considérable autrefois; mais cette cavalerie, qui coûtait près de 3 millions de francs au trésor public, avait excité plusieurs fois des troubles à Constantinople.

Les spahis se montrèrent turbulents et séditieux longtemps avant les janissaires, parce qu'ils abandonnèrent beaucoup plus tôt que ces derniers les règles sévères de leur ancienne discipline. La Sublime-Porte, voulant se délivrer de ces cavaliers incommodes, se servit des janissaires pour les réprimer, et n'eut pas de peine à diminuer leur nombre en limitant l'achat des chevaux, sous le prétexte souvent bien fondé des embarras du trésor public.

Tchiaous. — Les tchiaous formaient autrefois un des corps de la cavalerie permanente soudoyée par l'état; mais ils ne servent en général aujourd'hui que comme huissiers de justice en temps de paix, et comme courriers en temps de guerre. Ils sont au nombre d'environ neuf cents à Constantinople. Leur chef, connu sous le

titre de tchiaous-bachy, doit rester constamment auprès du grand-visir, et fait exécuter ses ordres. Il est chargé de lui présenter tous les personnages importants qui obtiennent l'honneur d'une audience publique. C'est à ce titre qu'il fait les fonctions d'introducteur des ambassadeurs.

Les tchiaous coûtent peu à l'état, et sont payés sur des timars et sur les profits qu'ils retirent des jugements dont l'exécution leur est confiée.

Tels étaient les corps d'infanterie et de cavalerie qui, étant constamment sur pied, recevaient presque tous leur solde du trésor public. Ils formaient la milice régulière et disponible connue sous le nom de capiculi ou d'esclaves de la Porte. Mais, outre cette milice capiculi, le gouvernement turc avait et a encore le moyen d'accroître considérablement ses armées en temps de guerre en appelant à lui les troupes connues sous le nom de topraclis et de serratculis, et les corps particuliers commandés et soudoyés par les pachas.

Topraclis. — Les topraclis (1) ou troupes du pays sont la même chose que les rassemblements de nos anciennes monarchies féodales. Mais les fiefs ou timars sont mieux réglés en Turquie qu'ils ne l'étaient dans le reste de l'Europe, parce que le gouvernement a toujours été assez fort pour empêcher ces terres féodales de devenir entièrement héréditaires dans les familles. Le possesseur d'un fief n'a aucun droit légitime de domination et de justice sur les personnes qui l'habitent. Sa seule prérogative est de retirer la dîme des biens qui ont été destinés à cet usage dans le temps de la conquête, ou le

(1) Toprac veut dire *terre* ou *pays*.

produit des terres réservées pour la couronne, et concédées précairement par le souverain.

Lorsque les Turcs s'emparaient d'un pays, ils avaient toujours coutume de partager en trois parties les domaines nationaux et les impôts territoriaux. La première de ces portions appartenait aux mosquées, la seconde à la couronne, et la troisième était destinée à composer des ziamettes et des timars en faveur des serviteurs et des défenseurs de l'état. La partie destinée aux mosquées n'a fait que s'accroître aux dépens de la couronne par les fondations pieuses et trop fréquentes des monarques ottomans. Les ziamettes et les timars, qui sont toujours restés les mêmes, ont cessé de répondre au but utile et politique qu'on s'était proposé en les créant. Les revenus appartenant à la couronne ont été détournés en grande partie de leur destination primitive par l'avidité des ministres, des officiers du sérail, et de la foule des principaux agents de l'autorité souveraine.

Le territoire de l'empire ottoman avait été divisé en 210 beyliks, en 300 zaïmats, et en 50 000 timars. La différence de revenu établissait la subordination de ces divers grades. L'obligation des timariots est de marcher sous les ordres des zaïms; ceux-ci obéissent aux beys; ces derniers sont sous le commandement des pachas. Mais cette dépendance relative entre les beys, les zaïms et les timariots, n'existe qu'en temps de guerre et pendant leur réunion. Ils rentrent tous, en temps de paix, sous la juridiction commune des pachas, des ayans militaires et des cadis.

Chacun de ces possesseurs de fiefs doit se faire accompagner d'un homme à pied à raison de 5000 aspres de son revenu. La masse résultant de tous ces rassemblements devrait être d'environ 120 000 hommes (cavalerie

et infanterie mêlées). Mais, malgré les ordres menaçants de la Porte, il est rare de voir dans les armées ottomanes plus de 30 000 hommes appartenant à la classe des topraclis. Il est inutile de parler de la discipline et de l'utilité de ces corps de troupes, rassemblés à la hâte, combattant sans ordre, variant sans cesse, et dispersés pendant la paix.

Serratculis. — Les serratculis sont chargés spécialement de la défense des frontières de l'empire. Ils se composent d'infanterie et de cavalerie. L'infanterie serratculi se divise en trois parties : les azzaps ou soldats d'élite, les seymenys et les musselins. Ces derniers servent en général comme pionniers, et sont employés aux réparations des routes et aux travaux militaires. La cavalerie serratculi se compose de gungiullis ou grosse cavalerie, qui reste dans les places de guerre, de beslys ou cavalerie légère, et de delys (1) ou partisans.

Toutes ces troupes reçoivent leur solde sur des fonds particuliers établis dans leur province. Elles dépendent du pacha du pays, et l'accompagnent lorsque le théâtre de la guerre n'est pas trop éloigné des frontières qu'elles sont chargées de défendre. Depuis long-temps les serratculis ne sont plus rassemblés qu'au moment d'un danger pressant. Ils ne reçoivent de solde, pendant leur réunion, que sur des fonds mis provisoirement à la disposition des pachas, et ne forment des corps respectables que dans quelques provinces, telles que l'Albanie, la Bosnie et la Macédoine, où l'âpreté du climat, la nature montueuse du sol et des mœurs austères, ont conservé les habitudes guerrières des anciens habitants.

(1) Dely, en turc, veut dire *fou*. Cette dénomination sert à caractériser le courage bouillant et inconsidéré de ces partisans.

Les troupes serratculis que la Romélie, la Bosnie et l'Albanie, envoient aux armées ottomanes près des rives du Danube, sont pour elles un renfort important, qui peut s'élever, dans quelques circonstances, à près de 40 000 hommes d'infanterie et 10 000 chevaux. Mais les serratculis des provinces asiatiques sont la soldatesque la moins estimée de l'empire.

Des troupes particulières des pachas, sandjeaks, et des principaux ayans. — Lorsque les circonstances nécessitent un rassemblement de troupes dans une des provinces de l'empire, la Sublime-Porte autorise le pacha qui la gouverne à se procurer les fonds nécessaires et à lever un corps pour le service de l'état. Ce pacha ne manque pas de profiter avec empressement de cette autorisation avantageuse. Il rançonne les riches particuliers, dispose des fonds publics, s'efforce, sous le prétexte de l'intérêt de la religion, d'arracher de l'argent aux avares économes des mosquées, et parvient bientôt à créer des corps de cavalerie et d'infanterie toujours plus nombreux que les rassemblements exigés par le gouvernement. Ces pachas, d'abord fidèles observateurs des ordres du sultan, exécutent avec ponctualité ce que la Porte leur commande, et se battent avec zèle contre ses ennemis extérieurs ou contre d'autres pachas rebelles; mais, devenus riches par leurs extorsions multipliées, et puissants par l'affection de leurs troupes, auxquelles ils s'efforcent de plaire en leur permettant la licence, ils ont coutume d'opposer des difficultés au licencîment de leurs soldats lorsque le danger qui en avait nécessité la levée a cessé d'exister, et se mettent quelquefois en état de rébellion, si le gouvernement insiste sur l'exécution de cette mesure.

C'est ainsi que s'est formé le pouvoir indépendant du

fameux pacha de Saint-Jean-d'Acre (Dgezzar), qui, ayant été autorisé par la Porte à lever des troupes pour combattre les Druses et les pachas rebelles d'Alep et de Damas, défit d'abord les ennemis du gouvernement, annexa leurs armées à la sienne et devint assez puissant pour n'exécuter les ordres du Grand-Seigneur que quand ceux-ci convenaient à ses intérêts particuliers.

Passavan-Oglou, pacha de Viddin, profita également de l'ordre qu'il avait reçu de lever des troupes pour contenir les Serviens. Plus imprudent et moins politique que Dgezzar, il se mit bientôt en état de rébellion ouverte, fit trembler le sultan par ses courses dans la Romélie, et se rendit enfin assez redoutable pour obliger la Porte à ordonner une marche générale des fidèles musulmans contre ce perturbateur du repos public.

Le pouvoir de Moustapha-Bairactar, qui fut assez fort pour renverser le sultan Moustapha, changer tout le ministère ottoman, et se constituer lui-même grand-visir, ne dut son origine qu'à une cause semblable. La Porte s'est repentie plus d'une fois d'avoir permis à l'artificieux Ali-Pacha de lever des troupes pour marcher contre Passavan-Oglou, les Suliotes et les brigands de la Romélie.

Les pachas ne sont pas les seuls qui aient réussi à se constituer des armées particulières et permanentes. Les familles de Tchiapan-Oglou (1) et de Caraosman-Oglou, qui, quoique composées de plus de cent branches collatérales, étaient devenues riches et puissantes par leur réunion volontaire et compacte sous un chef de leur

(1) Les Tchiapan-Oglou dominaient dans le nord de l'Asie-Mineure. Les Caraosman-Oglou étaient pour ainsi dire les souverains des riches provinces qui avoisinent Smyrne. La domination de ces familles a été en grande partie détruite par le sultan Mahmoud.

sang, avaient des adhérents nombreux et des troupes soudoyées, qui leur donnaient une très grande influence dans les affaires de la Turquie. Quelques riches beys ou ayans, tels que ceux de Sérès dans la Macédoine, et de Philippopoli dans la Thrace, étaient parvenus, par leurs qualités personnelles et par leurs richesses longtemps accumulées dans le secret, à réunir autour d'eux un nombre d'hommes suffisant pour se faire craindre de leurs voisins, et se rendre utiles et formidables à la Porte.

Le gouvernement turc punissait autrefois comme un acte de rébellion tous les rassemblements militaires qui continuaient à exister malgré ses ordres. Mais depuis que les janissaires, par leur indocilité, étaient devenus plus nuisibles souvent qu'utiles à l'autorité souveraine, que les troupes féodales ou topraclis ne servaient plus guère qu'à embarrasser la marche des armées, à consommer inutilement beaucoup de vivres et de fourrages, et à ravager les provinces, le gouvernement turc s'était vu obligé de mettre presque tout son espoir dans les serratculis, surtout dans les troupes particulières soudoyées par les pachas.

C'était dans une armée régulière que le sultan Mahmoud, éclairé par l'expérience, avait tout spécialement placé ses espérances pour la défense de son empire et l'affermissement de son autorité souveraine.

Les troupes particulières des pachas, qui ont composé la principale force des armées ottomanes dans les dernières guerres contre les Russes, avaient pour ainsi dire transformé la Turquie en une agrégation de petits souverains qui se surveillaient mutuellement, qui combattaient souvent entre eux, et qui n'avaient d'autre point politique de réunion que le Grand-Seigneur, au-

quel ils désobéissaient fréquemment, sans cesser jamais de le reconnaître pour leur chef suprême. Ils présenteraient une image exacte de ce qu'était l'empire germanique dans les derniers temps, si les pachas et les ayans parvenaient à obtenir l'hérédité de leur pouvoir dans leurs familles.

Observations générales sur la tactique des Turcs.

Les armées turques, qui conquirent tant de royaumes, avaient une excellente tactique, dont tous les auteurs contemporains s'accordent à faire le plus grand éloge. Leur cavalerie, composée de chevaux forts, vigoureux et infatigables, et d'hommes bien armés et sans cesse exercés, ne cédaient pas par le courage à nos brillants et valeureux chevaliers des temps de la féodalité et les surpassaient en discipline. Leur infanterie, vivant sous un régime austère et s'occupant continuellement de manœuvres et d'exercices sous les yeux de leurs monarques guerriers, avait une immense supériorité sur tous ces vilains mal armés qui suivaient à pied les chevaliers chrétiens.

Ces deux armes, au lieu d'agir inconsidérément et en isolant leurs mouvements, ne recevaient leur impulsion que de la main du chef. La cavalerie couvrait les deux ailes de l'armée et remplissait les intervalles des diverses colonnes d'infanterie. Une forte réserve composée de troupes d'élite se tenait toujours prête à réparer les accidents et à soutenir les corps qui étaient ou paraissaient accablés par des forces supérieures.

Les Turcs ont toujours fait usage de l'ordre profond dans toutes les manœuvres d'attaque et de défense, et c'est dans l'emploi sagement combiné des divers groupes de cavalerie et d'infanterie, qui se mêlaient et s'ap-

puyaient mutuellement suivant les circonstances et les localités, que consistait le mérite principal de la tactique de leurs généraux. Les évolutions sur trois rangs et en ligne leur ont toujours été inconnues.

Les anciens Turcs, suivant Calchondille, étaient très savants dans la castramétation. L'assiette de leurs camps était toujours bien choisie, les divers corps étaient placés dans un ordre parfait; la plus grande tranquillité et la propreté y régnaient sans cesse. Des retranchements construits avec soin les mettaient à l'abri de toutes surprises, et lorsque l'occupation précaire d'une position ne leur donnait pas le temps de s'y retrancher, les chariots de bagages étaient toujours disposés de manière à opposer à l'ennemi des obstacles difficiles à vaincre.

Les Turcs ont été les premiers à faire usage de pontons portés sur des haquets pour la construction des ponts. Ils sont aussi les inventeurs des tranchées et des parallèles pour l'attaque des places fortes.

Les Turcs actuels font leurs mouvements en colonnes comme leurs ancêtres; mais ils ne savent pas, comme eux, mettre de l'ensemble dans les manœuvres combinées de leur infanterie et de leur cavalerie. Leurs camps sont en général mal choisis et rarement retranchés. Les cadavres des chevaux, qu'on y laisse pourrir, en rendent le séjour aussi malsain que désagréable. Il ne reste parmi eux aucune trace et aucune idée des haquets et des pontons qui suivaient les armées ottomanes dans leurs expéditions en Hongrie. Ce n'est que depuis l'établissement de l'Ecole du génie à Constantinople que les Turcs ont appris à connaître par les soins des instructeurs européens, en consultant leurs archives militaires, ces chemins et ces parallèles de tranchée dont leurs anciens in-

génieurs ont été les inventeurs et qui ont tant illustré le siége de Candie.

Dans ses mémoires, Montécuculli présente les Turcs comme des modèles à suivre pour leur manière de conduire la guerre. Il louait leurs marches, leurs campements et leurs dispositions pour le combat. La glorieuse victoire de Saint-Gothard qu'il remporta sur eux en 1664, comme généralissime de l'armée chrétienne, ne diminua pas la haute opinion qu'il avait conçue de ce peuple guerrier.

En effet on vit ces mêmes Turcs, 20 ans après la bataille de Saint-Gothard, envahir de nouveau la Hongrie, et s'avancer jusqu'à Vienne, dont ils entreprirent le siége.

L'Allemagne était menacée de passer sous la domination ottomane, lorsque Jean Sobiesky, à la tête de 40 mille Polonais, vint se réunir aux troupes autrichiennes. Par un coup de main aussi habile qu'audacieusement exécuté, le roi de Pologne fit lever le siége de la capitale de l'Autriche et prépara la série des catastrophes qui obligèrent la Sublime-Porte à céder à l'Autriche, par le traité de Carlowitz, la Hongrie, l'Esclavonie et la Transylvanie, et à abandonner dans cette même circonstance la ville et le port d'Asoph aux Russes et à restituer aux Vénitiens les conquêtes qu'ils avaient faites sur eux pendant la même guerre. Dans les dernières années du 17e siècle les Turcs se virent refoulés aux limites qu'ils avaient encore à l'époque du traité de Yassy en 1792.

Ces résultats si funestes pour les Turcs furent dus aux brillantes victoires que le prince Eugène de Savoie remporta sur eux par son habile tactique, par la rapidité de ses mouvements, et en prenant constamment sur eux l'offensive.

Les janissaires ont été long-temps la terreur des armées chrétiennes, parce que, avant le milieu du 17e siècle, l'infanterie européenne n'avait pas encore reçu son organisation régulière.

La réputation de la cavalerie légère des Turcs s'est soutenue jusque dans ces derniers temps. La cavalerie turque gravit au galop les montagnes et descend de même à travers les rochers et les buissons. Elle débouche à l'improviste par les sentiers les plus étroits pour tomber sur les flancs et sur le derrière de l'ennemi ; les terrains les plus coupés lui sont favorables. On ne saurait trop se tenir en garde contre ses attaques impétueuses et imprévues.

Toutefois des revers récents ont diminué son audace. Elle n'hésitait jamais autrefois et se lançait avec fureur sur les corps ennemis aussitôt qu'elle les apercevait. Le désordre même de sa marche et de ses attaques était une cause de confusion et de terreur pour ses adversaires. Mais, armés comme eux et combattant de même, les Cosaques russes ont donné aux cavaliers turcs, dans ces derniers temps, de si sévères leçons, que ces derniers ont perdu une grande partie de l'audace impétueuse qui était leur principale qualité.

Le prince Eugène, qui avait su bien apprécier les armées ottomanes, avait reconnu que c'était à leur habitude de prendre toujours l'offensive qu'elles devaient leurs anciens succès. — Il retourna contre eux ce même principe et les battit dans toutes les circonstances.

Les généraux russes qui ont obtenu sur les Turcs des succès brillants et décisifs, tels que les Romansow, les Swarow, les Diébitch et les Paskewitch, ne se sont jamais tenus sur la défensive à leur égard, et, quelle que fût l'infériorité numérique des troupes sous leurs ordres,

ils n'ont jamais manqué de se porter en avant et d'être les agresseurs dans toutes les attaques.

Quelques écrivains qui n'avaient aucune idée précise de la composition des armées ottomanes ont attribué à l'abolition des janissaires les revers des Turcs en 1829. Mais les janissaires des derniers temps étaient tout à fait dégénérés. Ils ne présentaient plus comme autrefois des colonnes inébranlables d'infanterie auxquelles se ralliaient toutes les autres troupes dans les cas de revers. Ils n'avaient plus d'ensemble, de discipline et de subordination. C'était souvent par eux, et par suite de leur manque d'ordre et de bravoure, que commençaient les défaites. — D'ailleurs, dans les plus grandes armées actives on voyait rarement, depuis un siècle, un noyau de plus de 12 à 15 mille janissaires.

Armée de terre actuelle de la Turquie.

Depuis l'abolition des janissaires le sultan Mahmoud a pu donner à ses institutions militaires le développement qu'il désirait obtenir depuis long-temps. Mais la nécessité de tout créer, et de faire, pour l'habillement et l'armement de ses nouvelles troupes, des dépenses considérables, a soumis son travail d'organisation militaire à des limites déterminées par l'état des finances de l'empire.

D'après les derniers états officiels l'armée régulière se compose ainsi :

Garde impériale	10 000 hommes.
Régiments d'infanterie de ligne. . .	92 000
Troupes d'artillerie	26 000
Bombardiers	4 000
Mineurs et dgebedgis	1 800
Cavalerie régulière (troupe légère).	25 000

Les troupes irrégulières à pied et à cheval, connues sous les anciennes dénominations de topralis, serratculis, cavalerie irrégulière, delys et troupes particulières des pachas, sont estimées à 145000 hommes. Elles pourraient être doublées dans les moments d'élan national et de grands dangers pour l'empire.

L'infanterie régulière actuelle est armée, comme celle des grandes puissances européennes, avec fusil à baïonnette et sabre. On a supprimé les habits flottants et les pantalons larges, qui gênaient la marche du soldat.

Le turban, qui, s'imprégnant facilement d'eau en temps de pluie ou de brouillard, entretenait une humidité malsaine autour des tempes et sur le haut de la tête du soldat, a disparu pour faire place à un bonnet cylindrique rouge en feutre épais et imperméable. — Les cheveux ne sont plus rasés. — L'habit, coupé à l'européenne, mais moins serré au corps que celui des Russes, laisse une grande facilité à tous les mouvements.

Le nouveau costume est très convenable à la guerre. Il est moins beau dans les représentations théâtrales que celui que les Turcs portaient autrefois, et qu'ils devaient aux Grecs efféminés du Bas-Empire.

On sait combien le costume a d'influence sur le peuple. — C'était pour faciliter et accélérer la civilisation de ses sujets que Pierre le Grand avait insisté avec fermeté, et même en faisant usage de moyens très rigoureux, pour opérer le remplacement du costume asiatique par un habillement analogue à celui des Européens.

La même idée a frappé l'esprit du sultan Mahmoud. Il a senti que, pour faciliter dans son empire l'introduction des institutions des Francs, il fallait faire disparaî-

tre la grande différence qui existait dans les costumes apparents des deux peuples.

Les employés du gouvernement et les militaires de toute classe sont obligés d'adopter le nouveau costume que porte le Sultan. La même obligation n'a pas été imposée aux autres Osmanlis : on a laissé librement agir sur eux l'effet progressif de l'exemple et celui de l'ambition.

Puisque la population chrétienne de l'empire ottoman se trouve en grande majorité dans la Turquie d'Europe, et puisqu'elle est dans le rapport de trois à cinq dans l'Asie ottomane, plusieurs écrivains politiques s'étonnent avec raison que les chrétiens de cet empire, qui sont aussi braves que leurs compatriotes mahométans, ne soient pas appelés pour prendre part à la défense des intérêts communs. La religion, dit-on, s'y oppose. Cependant les neuf dixièmes des équipages des bâtiments de guerre se composent de chrétiens. — Les soldats employés au train d'artillerie de campagne et à la construction des retranchements défensifs sont presque tous chrétiens. C'est avec des Albanais chrétiens que Reschid-Pacha est parvenu, dans ces derniers temps, à étouffer une insurrection dangereuse dans l'Albanie, et à faire rentrer dans le devoir les Albanais mahométans.

C'est à sa prudente mesure d'admettre à son service, sans avoir égard à leurs croyances religieuses, les hommes de mérite de toute nation, que la Russie doit ses plus brillants succès dans la guerre et dans sa diplomatie, et la position brillante où elle se trouve. On voit dans les *armées* russes un grand nombre de généraux étrangers, et quelques généraux et colonels musulmans.

Mais, arrêté par des préjugés populaires plutôt que religieux, et qui n'ont pour base que l'ancien orgueil des Osmanlis, le Grand-Seigneur se voit encore contraint de ne faire entrer dans ses armées qu'en qualité de simples instructeurs des officiers chrétiens d'un très grand mérite, qui seraient bien plus utiles à la tête des corps. Il se trouve réduit à faire commander ses armées par des chefs sans expérience, qui, la plupart, connaissent à peine les premiers éléments de la guerre.

La formation de régiments chrétiens, et principalement de rayas (1), à la solde de la Turquie, et l'admission de généraux et d'officiers non musulmans dans les troupes ottomanes, nous paraissent le moyen le plus sûr et le plus expéditif d'assimiler entièrement les armées turques aux armées européennes, et de leur faire comprendre par des succès l'utilité de la connaissance des grands principes de la tactique et de la stratégie.

Lorsque les Tartares du Budgeak et de la Crimée dépendaient de la Sublime-Porte, les corps nombreux de cavalerie légère qu'ils envoyaient au secours de leurs alliés servaient, par leurs courses continuelles et hardies, à éclairer une très grande étendue de pays en avant des armées ottomanes, et permettaient à celles-ci de vivre sans inquiétude et sans prendre de précautions. Les Turcs, aveuglément soumis à l'habitude, n'ont pas encore changé leur ancien système de surveillance; mais, n'ayant plus les mêmes éclaireurs vigilants, ils ont été plus d'une fois cruellement punis de leur négligence dans le cours des deux dernières guerres. Sen-

(1) Tout raya employé à la défense de l'état est délivré de l'obligation de payer le kharadge.

tant la grandeur de la perte qu'ils avaient faite, ils n'ont pu s'empêcher de gémir en pensant que ces mêmes Tartares qui étaient leur sauvegarde rendent actuellement à la Russie les services utiles que la Sublime-Porte en recevait autrefois.

De la Marine.

Les Turcs, pendant les deux premiers règnes des sultans Osman Ier et Orcan, n'avaient aucune idée de la marine, et témoignaient pour la mer cet éloignement qu'elle inspire aux peuples des montagnes ou de l'intérieur des continents. Quoiqu'ils se fussent déjà rendus maîtres du golfe de Nicomédie et d'une grande partie de la côte orientale de la Propontide sous le règne d'Orcan, ils regardaient les détroits du Bosphore et de l'Hellespont comme une barrière insurmontable, et ce ne fut qu'en 1356 qu'ils tentèrent le passage du canal de Gallipoli, et pénétrèrent dans la Thrace, opération hardie qui décida du sort de l'empire grec, et que les empereurs de Constantinople auraient pu empêcher en faisant stationner quelques vaisseaux dans ces mers resserrées.

Lorsque le sultan Mahomet II s'empara de Constantinople, il dirigea son génie actif du côté de la marine, traita avec ménagement les Génois de Galata, en tira d'excellents pilotes et beaucoup de marins, créa une flotte respectable, et s'en servit pour soumettre les îles de l'Archipel et les provinces maritimes de la Romélie. Ses successeurs immédiats s'occupèrent avec zèle de l'agrandissement et du perfectionnement de leur marine, tinrent constamment sur pied des escadres nombreuses,

les employèrent utilement pour faciliter la conquête des îles importantes de Chypre et de Rhodes, et luttèrent avec succès contre les forces navales de la république de Venise.

Le grand Soliman, voulant augmenter sa puissance maritime et diriger l'attention de ses sujets vers la mer, donna au capitan-pacha ou grand amiral la prééminence sur tous les pachas à trois queues, et attacha les revenus de toutes les îles de l'Archipel et de quelques provinces maritimes au département de la marine.

Mais la bataille de Lépante fut funeste à la puissance navale des Turcs. Depuis ce coup terrible, la marine ottomane n'a plus eu d'éclat.

Avant la guerre terminée par le traité de Kaïnardgi, les flottes turques, qui ne sortaient du port de Constantinople que pendant les mois d'été pour croiser dans les mers de la Syrie et de l'Archipel, et pour purger ces parages des pirates qui ont encore la coutume de les infester, étaient composées de gros vaisseaux de guerre nommés caravelles et de frégates.

Ces caravelles, ayant leur poupe surchargée d'une monstrueuse dunette, étaient hautes, courtes, mal gréées, et ne pouvaient guère naviguer que dans la saison favorable choisie pour leur apparition dans ces mers. Les capitaines, pris parmi les valets du capitan-pacha ou des grands personnages du sérail et de la Porte, n'agissaient que comme simples passagers, et laissaient diriger toute la manœuvre par des pilotes provençaux ou grecs. Ces derniers, n'ayant à leur disposition que des matelots indociles, inexpérimentés, et ramassés à la hâte dans toutes les rues de Constantinople, mettaient leur confiance dans des esclaves chrétiens tirés du bagne, et surtout dans les matelots qui avaient été pris sur les corsaires de l'ordre de Malte.

L'artillerie de ces vaisseaux, formée de canons de toute espèce de calibres et montés sur des affûts à longs flasques, souvent ne permettait pas de faire feu des deux bords.

Lorsqu'une de ces caravelles était attaquée, la confusion ne tardait pas à se mettre parmi les éléments bizarres qui composaient son équipage. Le capitaine, ignorant, mais responsable sur sa tête de la conservation du bâtiment, reprenait alors le commandement, et se donnait beaucoup de mouvement pour tout confondre. Les matelots turcs étaient toujours prêts à crier à la trahison contre leurs camarades d'une autre religion, et surtout contre les malheureux esclaves qui exécutaient les manœuvres. Leurs cris menaçants se mêlaient aux plaintes des canonniers, à qui on apportait rarement les boulets et les gargousses convenables à leurs pièces. — L'infortuné pilote, abasourdi par les vociférations et les menaces du capitaine et des matelots musulmans, ordonnait en tremblant la manœuvre, au milieu des poignards dirigés contre lui.

Dans cet état de choses, ces caravelles ne pouvaient faire qu'une faible résistance quand elles étaient attaquées avec vigueur et intelligence. L'histoire des chevaliers de Malte nous présente des exemples nombreux d'énormes vaisseaux ottomans attaqués et pris par des bâtiments maltais qui n'avaient pas la sixième partie de leur force et de leur volume.

Lorsque les Russes montrèrent aux yeux étonnés des Turcs une flotte ennemie qui, partie de la mer Baltique, avait pénétré jusque dans l'Archipel, et que la malheureuse issue du combat de Tchesmé eut fait sentir au gouvernement ottoman les défauts des anciens vaisseaux et de leurs équipages, la construction des caravelles fut abandonnée. Les vaisseaux turcs prirent une

forme qui se rapprochait de celle des vaisseaux européens ; mais leur armement, la composition de leurs équipages et l'ignorance des capitaines, n'éprouvèrent aucun changement.

Les efforts continuels de l'infatigable Hassan-Pacha (1) ne servirent qu'à augmenter le nombre des navires et à perfectionner un peu le matériel de la marine. Mais, quoiqu'il eût établi une école pour l'instruction des officiers, et des casernes spacieuses pour le logement des galiondgis, les officiers continuèrent à croupir dans une honteuse ignorance, et les marins ne cessèrent pas d'être turbulents, féroces et indisciplinés.

Le règne du sultan Sélim fut l'époque où l'ancien système de construction navale fut entièrement abandonné. Le choix que ce prince fit de Cutchuk-Husseyn-Pacha (2), un de ses pages favoris, pour la dignité de capitan-pacha, fut un événement heureux pour la marine ottomane. Cutchuk-Husséyn, actif, infatigable, hardi, sévère, très intelligent, extrêmement généreux, et sûr de la faveur de son maître, résolut de faire une révolution complète dans le département qui lui était confié. Il y réussit.

Il engagea son souverain à demander des ingénieurs-constructeurs à la France, son ancienne alliée, et à la Suède, qui, par ses derniers efforts en faveur des Turcs, en méritait également le titre. La France envoya

(1) Hassan-Pacha, né à Alger et sorti de la classe des simples matelots, se fit remarquer par une bravoure brillante au combat de Tchesmé. Il fut fait capitan-pacha et occupa pendant plusieurs années cette place éminente.

(2) Husseyn, né en Géorgie, avait été donné au sultan Sélim pour le servir pendant sa première jeunesse et sa captivité. Le jeune esclave sut plaire à son maître. Celui-ci apprécia ses talents naturels, le fit capitan-pacha, et, bientôt après, lui donna une de ses cousines en mariage.

MM. Roi, Brun et Benoît. La Suède fit passer à Constantinople plusieurs ingénieurs, dont un seul (M. Rodé) se rendit utile par la construction d'un bassin et de plusieurs ouvrages hydrauliques.

Les ingénieurs français donnèrent aux vaisseaux turcs la coupe, les proportions et les gréements qui étaient suivis dans le port de Toulon. Les magasins de la marine furent abondamment pourvus de tous les objets nécessaires. Plusieurs chantiers furent mis en activité. Le plus grand ordre y régna. Les anciens chantiers de construction établis à Rhodes (1) et à Sinope ne tardèrent pas à être mis sur un pied respectable. a Turquie vit sortir en peu d'années de ses ports près de vingt vaisseaux de ligne, dont quelques uns, à trois ponts, pouvaient être mis en parallèle avec les plus beaux navires de la France ou de l'Angleterre.

L'école de marine fondée par le baron de Tott, rétablie par Hassan-Pacha, fut mise par Cutchuk-Husseyn en état de pouvoir être utile. Des professeurs habiles dirigés par des ingénieurs européens furent chargés de l'instruction de plus de 200 élèves qui, divisés en deux classes, étaient destinés à fournir des officiers pour la marine et des ingénieurs pour les constructions navales.

Les marins, encouragés par les largesses de Cutchuk-Hussen, et contenus par sa sévérité inexorable, cessèrent d'être redoutables aux habitants de Constantinople par leur licence et par leurs excès dans des croisières sur les mers de l'Archipel et de la Syrie.

Les superbes forêts de la chaîne méridionale du Tau-

(1) Le chantier de construction de Rhodes a été transféré à Macri, dans l'Asie Mineure et à Boudroun.

rus et de ses nombreux contre-forts et celles de l'Anti-Taurus furent mises sous l'inspection d'hommes instruits qui en réglèrent les coupes et en assurèrent la conservation. Les mines fort riches de cuivre des environs de Tokat et de Trébisonde furent soumises à une sage régie. Elles augmentèrent considérablement les revenus publics et fournirent abondamment tout le métal nécessaire pour le doublage des vaisseaux de l'état et pour les fonderies de canons.

Toutes ces améliorations faites en peu d'années, et la force navale de la Turquie élevée au point de la faire figurer parmi les puissances maritimes de l'Europe, prouvent ce que peut le génie d'un seul homme dans ces contrées si riches et si favorisées de la nature. Mais la mort de Cutchuk-Husseyn et surtout la déposition du sultan Sélim avaient fait retomber la marine dans son état primitif de faiblesse et de langueur. Les matériaux étaient devenus rares; les établissements d'instruction avaient été négligés; les marins ou galiondgis avaient repris leur vie licencieuse; l'argent manquant, les constructions nouvelles ne suffirent plus pour remplacer les vides que la main destructive du temps cause promptement parmi ces machines si périssables et si fragiles.

Aussitôt que le sultan Mahmoud a pû surmonter, par l'abolition des janissaires, les obstacles qui entravaient sa marche et ses projets, il porta vers sa marine sa volonté de fer et sa persévérante activité. Les chantiers de Sinope et de Constantinople lancèrent un grand nombre de vaisseaux de ligne, de frégates et d'autres bâtiments de guerre qui pouvaient lutter avec les meilleurs modèles sortis des ports de la France et de la Grande-Bretagne. Plusieurs d'entre eux périrent au combat naval de Navarin.

Mais, loin de se laisser décourager par cette catastrophe inattendue, le monarque ottoman fit reprendre avec un nouveau zèle les travaux de ses chantiers maritimes, et bientôt la marine turque fut aussi nombreuse et aussi belle qu'auparavant.

L'école de marine, qui, depuis le baron de Tott, son fondateur, avait été successivement rétablie et abandonnée, a reçu une nouvelle organisation qui l'a mise dans le cas de pouvoir fournir des officiers instruits pour le service des bâtiments de l'état.

Mais on a laissé subsister un ancien abus qui seul suffit pour détruire tous les avantages qu'on doit attendre des nouvelles améliorations.

Les fonctions de capitan-pacha ont continué à être confiées à des intrigants du sérail, à des hommes tout à fait étrangers à la profession navale, tandis que cet emploi, de la plus haute importance, ne devrait appartenir qu'à des officiers généraux honorables par leur anciens services comme marins, et ayant donné par leur conduite des preuves certaines de leurs talents et de leur fidélité.

Les emplois d'amiraux et de capitaines de vaisseaux, qui devraient être également la récompense du talent et des services maritimes, sans exclusion des chrétiens, sont encore donnés à des intrigants, étrangers à la profession de marin.

En voyant le superbe port de Constantinople, calme dans tous les temps, et où plus de cinquante vaisseaux de ligne peuvent mouiller sans danger; en longeant le détroit du Bosphore, qui, sur une longueur de sept lieues et sur une largeur moyenne de cinq à six cents toises, offre partout un mouillage tranquille, commode, et d'une bonne tenue; en parcourant la Propontide ou

mer de Marmara, ce vaste et magnifique bassin d'environ mille lieues carrées de surface, où des escadres nouvellement armées peuvent manœuvrer, jeter l'ancre, s'exercer et former leurs équipages sans crainte qu'un ennemi plus fort ou plus expérimenté vienne les interrompre; en descendant le célèbre détroit des Dardanelles, facile à défendre, et qu'on doit regarder comme un port sûr dans toute sa longueur, qui est de seize lieues, on ne peut s'empêcher de reconnaître que cet empire, qui possède une population susceptible de devenir très nombreuse et des ressources immenses pour le matériel de la marine, pourrait être facilement et en peu de temps une des premières puissances maritimes de l'Europe.

En 1838, la flotte impériale de la Turquie se composait de 18 vaisseaux de ligne, de 25 frégates, de 6 corvettes, et de 25 bâtiments inférieurs.

DES REVENUS DE L'EMPIRE OTTOMAN.

Les revenus de l'empire ottoman se composent de deux parties : 1° ceux du miri ou trésor public; 2° ceux du hasné ou trésor particulier du Grand-Seigneur.

Les revenus du miri sont soumis à une comptabilité très compliquée, mais sagement distribuée dans ses détails. Le grand-terfterdar est le contrôleur en chef des finances. Tous les comptes doivent être soumis à son approbation : aucune somme, quelque petite qu'elle soit, ne peut sortir des caisses du trésor public sans son ordre particulier.

Les principaux bureaux de la terfterdarie sont au nombre de douze. Les emplois de chefs de ces bureaux sont regardés comme très honorables : les ministres, en quittant leurs fonctions, sont charmés de pouvoir les

obtenir. Un archiviste est attaché à chacun de ces bureaux.

1° Le premier de ces bureaux est celui du bach-moukassébé. On y règle la comptabilité générale.

2° Celui du buyuk-rousmanié est chargé de la rentrée des deniers publics, et de donner des acquits définitifs.

3° Malié est le bureau d'où sortent tous les firmans relatifs aux finances; les berattes ou lettres patentes qui paient un droit au gouvernement, telles que celles qui sont relatives aux nominations des métropolitains grecs, latins, arméniens, sont délivrées par le chef de ce bureau.

4° Malikiané est le bureau où l'on afferme tous les domaines nationaux et les revenus publics qui ne sont pas en régie.

5° Le merkoufat est le bureau de l'administration des postes. Il est chargé en même temps de l'approvisionnement de la capitale.

6° Buyuk-vakouf et kutchuk-vakouf sont deux bureaux établis pour la régie et la comptabilité des biens et revenus appartenant aux mosquées de fondation impériale.

7° Le maden-calémi est le bureau chargé des produits des mines métalliques de tout genre.

8° Le buyuk-calémi est chargé des dépenses relatives à l'entretien des grandes forteresses.

9° Le kutchuk-calémi doit s'occuper des frais relatifs aux forteresses du second ordre.

10° Le haremein est chargé d'administrer les revenus des villes saintes.

11° Le broussa-calémi a l'administration particulière des revenus de la province de Brousse, qui, ayant des

l'ancienne capitale de l'empire ottoman, est soumise à un système moins oppressif de taxation.

12° Le mulsalefat a seul le droit de recueillir les successions de ceux qui ont encouru la peine de mort et de confiscation (1).

Les comptes de tous ces bureaux sont soumis à l'inspection du premier d'entre eux, qui est le bach-moukassébé, d'où émanent tous les mandats sur le trésor pour les différents services (2).

Le terfterdar envoie tous les jours au grand-visir un état de situation des finances, ainsi que de la rentrée et de la sortie des fonds pendant les vingt-quatre heures. Cette comptabilité journalière, la sage répartition des bureaux et la simplicité du travail, y font régner le plus grand ordre. Quoique dans ce gouvernement orageux les terfterdars et les chefs d'administration soient souvent les victimes des intrigues de la cour ou des mouvements populaires, le système des finances n'est pas dérangé, parce que les employés subalternes n'ont rien à craindre de ces vicissitudes, ne sont pas changés, et

(1) La peine de confiscation vient d'être abolie par le katty-chérif de Gulané. Le sultan Mahmoud avait donné à ce sujet un ordre semblable qui avait été imparfaitement exécuté.

(2) Tout homme qui a une somme à réclamer du gouvernement turc pour appointements, pensions, ou fournitures, doit présenter sa demande, avec des pièces à l'appui, au bureau de la comptabilité générale. Le chef de bureau énonce son opinion par écrit sur la validité de la demande, et envoie sa déclaration au terfterdar et au grand-visir. Si ces deux personnages approuvent la décision du bach-moukassébé, et si celle-ci est favorable à la demande du solliciteur, on prépare dans les mêmes bureaux un teskeré ou mandat sur le trésor public. Cette nouvelle pièce doit être revêtue de la signature du grand trésorier, du grand-visir et du tchiaous-bachy (ce dernier servant à confirmer la signature du premier ministre), elle devient alors un ordre payable au porteur, et sans quittance, par le caissier du miri.

continuent à diriger sur des principes invariables la marche des affaires de ce département. Les impôts réguliers sont assez modiques. Les terres ne paient que la dîme ; mais le produit de cet impôt n'entre pas en entier dans les caisses de l'état : une partie en a été détournée depuis long-temps pour former de nouveaux timars, lorsque les terres de conquête, destinées à cet usage, avaient été entièrement distribuées.

Les maisons mulktes ou libres ne paient qu'un droit qui varie depuis quatre jusqu'à douze piastres par an. Celles qui dépendent du vakouf et appartiennent aux mosquées (et c'est la grande majorité) ne paient aucun impôt, comme servant à l'entretien du culte. Ces deux objets, qui devraient composer une des principales branches des revenus du gouvernement, ne procurent pas au miri la somme de 8 millions de francs. Les domaines de la couronne devraient être considérables, puisque le tiers de tout le territoire conquis appartenait de droit au souverain. Mais la manie des legs pieux et de la fondation fastueuse de ces grands et riches établissements connus sous le nom de mosquées impériales, et que chaque souverain a le droit de bâtir, pour éterniser son nom, après avoir remporté quelque victoire sur les ennemis de l'islamisme, ont absorbé une grande partie des domaines de la couronne. Ceux qui restent sont peu considérables, et n'augmentent pas de 10 millions de francs les revenus de l'empire.

Les douanes de Constantinople, de Smyrne, et des autres échelles du Levant, produisaient autrefois un revenu considérable, parce que la population, étant plus riche et plus nombreuse, faisait une plus grande consommation de marchandises européennes, et n'avait pas encore adopté aussi généralement qu'à présent l'u-

sage ruineux des cachemires et des marchandises de l'Inde, si préjudiciables aux richesses d'un pays, et si faciles à soustraire aux recherches des douaniers. Cependant ce système était contraire aux vues politiques qui dirigent les autres gouvernements, et favorisait les Francs ou étrangers, qui ne payaient que trois pour cent de droits d'entrée, aux dépens des rayas ou sujets, qui en payaient cinq : loin de suivre la marche progressive du prix des marchandises importées, il était réglé sur un tarif ancien et invariable.

Le produit principal de ces douanes consistait dans l'entrée des tabacs, dont la consommation est immense dans ce pays, où cette plante narcotique forme un des besoins essentiels des habitants. Les droits de gabelle ont toujours été fort modiques, et donnent à peine un revenu de 2 millions.

Les douanes sans gabelle rendaient à peine 12 millions de francs, lorsque le sultan Sélim, ayant le projet de former une armée disciplinée à l'européenne, sentit la nécessité d'améliorer ses finances. Il éleva à six pour cent le droit d'entrée des tabacs, assujettit le vin et l'eau-de-vie à un droit de deux paras par oque (1) pour la première de ces denrées, et de quatre paras pour la seconde (2), et soumit les soies, les cotons, les poils de chèvre, le café, les bestiaux, les fruits secs, enfin presque toutes les marchandises et denrées du crû du pays, à payer un impôt modéré à leur entrée dans Constantinople et dans les villes principales (3).

(1) L'oque est un poids usité en Turquie et correspond à 400 dragmes.

(2) Ce droit déplut aux zélés musulmans, parce qu'il sanctionnait la vente publique de ces liqueurs prohibées.

(3) Par les nouveaux droits du sultan Sélim, la soie paie deux piastres quinze paras par teffé, les cotons un para par oque, les bestiaux un para par tête, et le café huit paras par oque.

Ces droits triplèrent presque les produits des contributions indirectes, et les portèrent à près de 39 millions de francs.

Le kharadge, ou la capitation que paient tous les rayas ou sujets non musulmans de l'empire, a toujours été une des branches principales des revenus du gouvernement. Les femmes, les enfants, les jeunes gens au dessous de l'âge de quatorze ans, et les mendiants infirmes, sont seuls exceptés de cet impôt, qui, loin de suivre les rapports des fortunes, ne varie que depuis 3 jusqu'à 14 piastres (1).

Le produit de cette capitation a été destiné par les premiers empereurs turcs à assurer la solde des janissaires. C'est d'après cette considération que cette puissante milice s'est constituée et déclarée dans tous les temps la protectrice des rayas et les a souvent garantis collectivement de quelques mesures rigoureuses et cruelles adoptées à leur égard par des empereurs fanatiques.

La capitation, étant établie sur une classe divisée en plusieurs nations, lesquelles, soumises par une longue habitude, sont sans moyens de résistance, a pu être modifiée d'après la marche progressive du prix des denrées, et a subi un accroissement sensible depuis le dernier siècle. Le kharadge levé sur les seuls rayas de la capitale procure au miri un revenu de près de 6 millions. On peut estimer à 15 millions de francs le produit de la capitation dans tout l'empire.

Le gouvernement ottoman pourrait retirer d'assez

(1) La capitation des infidèles est établie par les lois mêmes de l'Alcoran, qui leur permet de continuer à professer leur religion en payant un tribut. Les lois sévères relativement au costume des rayas ont principalement pour but de faire connaître facilement aux collecteurs du kharadge les individus qui doivent payer la capitation.

grands avantages du monopole des grains, que les Turcs trouvèrent établi à Constantinople par ces empereurs grecs qui, réduits à leur seule capitale, cherchaient tous les moyens possibles de se créer des revenus, non pour soudoyer des armées capables de défendre leur empire, mais pour soutenir un faste arrogant et pour satisfaire la foule avide de leurs nombreux courtisans, porteurs de grands titres.

Les cultivateurs ne peuvent pas exporter leur blé hors des limites de leur province et sont obligés de vendre le surplus de leur consommation pour un prix modique aux préposés du gouvernement. Ceux-ci doivent faire passer ces blés dans les greniers publics de Constantinople, seul dépôt où les boulangers de cette capitale et des environs peuvent se pourvoir des farines nécessair à leur manutention.

Ces restrictions contraires à la prospérité générale de l'empire, mais favorables à la population de Constantinople, que la Porte a toujours soin de ménager en te t le pain à un prix très modéré dans cette capitale, devraient procurer un revenu considérable au miri; mais la malversation, plus active en Turquie que partout ailleurs, parce qu'elle est soutenue par les grands qui s'y intéressent, détruit presque tous les avantages que ce monopole devrait produire, et réduit à moins de 6 millions de francs le revenu réel que le miri retire de cette mesure ruineuse pour l'agriculture (1).

L'exploitation des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre, pourrait devenir un objet important à cause de leur richesse et de leur abondance; mais le gouverne-

(1) Le sultan Mahmoud a supprimé la plupart des monopoles de ce genre, et a rendu au commerce des céréales une assez grande liberté.

ment, accoutumé à être volé par ses subdélégués, qu'il rançonne à son tour, a renoncé à l'idée de les faire exploiter pour son compte, les a affermées et en retire 3 à 4 millions de francs.

La plupart des impôts dont nous venons de faire mention sont donnés à ferme sous le titre de malikianés aux plus grands personnages de l'empire, contre lesquels personne n'ose lutter aux enchères publiques de Constantinople. Ceux-ci en retirent des profits considérables, qui forment quelquefois leurs seuls émoluments pour les divers emplois qu'ils occupent. Revendus à des agents subalternes, ces impôts sont augmentés par l'avidité des traitants. La nation paie le double de ce que le gouvernement exige, et les rayas, toujours faibles et souvent persécutés impunément, supportent en grande partie le poids de ces aggravations.

Le sultan Sélim avait cherché à mettre fin à ces abus, et avait soumis à une régie (1), dont lui-même avait inventé le mode d'administration, les malikianés les plus forts et les plus productifs. Cette opération, qui existe encore en partie, et contre laquelle luttent sans cesse les principaux agents de l'autorité souveraine, a fait regagner au miri un revenu annuel de plus de 6 millions.

Ce monarque infortuné, qui ne s'occupait que du bonheur de son peuple et de la prospérité de son pays, connaissant l'inutilité du service des troupes féodales ou topraclis, avait ordonné que tous les timars au dessus de 50 mille piastres de revenu rentreraient dans les domaines de la couronne après la mort des titulaires actuels et seraient attachés au miri. Cette mesure a beaucoup

(1) La régie établie par le sultan Sélim a été perfectionnée par le sultan Mahmoud.

augmenté les ressources financières de l'empire. Le fisc fut autorisé par un firman à exiger annuellement 1500 aspres des beys, 800 des zaïms et 120 des timariots. Les tavernes, souvent proscrites et toujours improductives, furent soumises par ce monarque éclairé à un droit de licence qui augmenta les revenus du gouvernement; le renouvellement annuel des firmans et berattes de nomination à toutes les charges publiques devint aussi une nouvelle source de richesses pour l'état, parce que chaque brevet ou patente fut soumis à une taxe proportionnée à l'importance et au produit de ces emplois.

Les sages dispositions de Sélim, ses nouveaux impôts, sa vigilance continuelle, parvinrent enfin à faire monter à près de 200 mille bourses ou plus de 200 millions de francs les revenus du miri, qui ne s'élevaient pas à 100 mille bourses lorsque ce prince monta sur le trône (1).

Mais le sultan Sélim, entraîné par les embarras continuels des trois guerres qui affligèrent son règne, fut obligé, pour faire face à ses dépenses, de continuer à faire usage de la voie pernicieuse de l'altération des monnaies, mesure dont il reconnaissait en gémissant les abus et la tendance funeste. Cette altération fut faite même avec si peu de modération, que la piastre turque, qui se soutenait encore à 50 sous au commencement du règne de ce prince, était tombée à 30 sous vers le temps de sa déposition (2).

(1) Lorsque le sultan Sélim fut déposé, la faction triomphante demanda au nom du peuple l'abolition des taxes établies par ce prince. Mais les besoins du gouvernement furent plus écoutés que les cris des séditieux, et les taxes restèrent, quoiqu'elles eussent été destinées primitivement au soutien des nizam-jedittes.

(2) Cette conduite imprudente, qui date du commencement du 18e siècle, a réduit la piastre turque, qui valait encore près de cinq francs à cette époque, à la vingtième partie de sa valeur, c'est-à-dire à 25 centimes.

Je ne m'arrêtai pas à détailler les effets nuisibles qui résultent d'une pareille mesure, laquelle ne tend pas seulement à anticiper sur les revenus, mais encore à les détruire. Je ne la comparerai pas à la voie des emprunts perpétuels ou rachetables, laquelle, en accroissant les charges futures d'un pays pour le paiement des intérêts annuels, tend du moins à donner une plus grande circulation aux capitaux. Je me contenterai de faire observer que dans un pays régi par un système d'administration fondé sur d'anciens usages, et où l'établissement d'une nouvelle taxe produit toujours une réaction violente et dangereuse contre le souverain et ses ministres, il serait presque impossible par les impôts de compenser le déficit produit par la dépréciation des monnaies.

Le mal aurait été irréparable, la marche du gouvernement aurait été entièrement entravée, si la Sublime-Porte, au lieu d'être payée pour ses contributions suivant des cotes fixées en numéraire, n'avait pas eu le droit d'exiger en nature le dixième de tous les produits agricoles et industriels. La position dépendante des rayas a permis au divan ottoman de donner au kharadge ou droit de capitation payé par eux un accroissement proportionnel suivant la valeur des monnaies.

Mais le tarif des douanes, basé sur des stipulations établies avant la dépréciation des monnaies, a causé au gouvernement turc de très grandes pertes jusqu'au moment où, par de nuuveaux traités, il a pu donner aux marchandises importées ou exportées une valeur d'appréciation conforme au taux réel de l'argent monétaire circulation.

L'achat des matières nécessaires aux diverses administrations de l'état n'a pu manquer d'accroître les

dépenses en raison de la valeur descendante des monnaies.

Convaincu par ces tristes résultats de l'énormité de la faute qu'il avait commise en altérant ses monnaies, le divan ottoman a abandonné depuis plusieurs années ce système pernicieux. Il laisse sans altération aux valeurs métalliques leur taux commercial, qui n'est actuellement, pour la piastre turque ou *kouruch*, que la vingtième partie de ce qu'il était vers le milieu du 18e siècle. Cette piastre vaut uniformément, depuis quinze ans, dans les rapports d'échange, la somme de 25 centimes (monnaie de France).

On estime à environ 150 millions de francs le revenu annuel que la Sublime-Porte retire de ses contributions de toute nature dans toute l'étendue de l'empire. On a beaucoup de peine à concevoir comment, avec un tel revenu, le gouvernement ottoman peut faire face à tous ses besoins. Mais les ministres, qui reçoivent fort peu de chose du trésor public, retirent des timars qu'ils accumulent, et surtout des présents, sans lesquels on n'obtient rien dans ce gouvernement corrompu, un revenu non seulement suffisant pour leurs dépenses fastueuses, mais encore pour leur permettre d'acheter des bijoux précieux qu'ils s'efforcent de soustraire à l'avidité du fisc en cas de disgrâce.

Les gouverneurs des provinces et les commandants des villes vivent aux dépens du pays qu'ils administrent, et versent de l'argent dans les caisses du miri.

L'administration de la justice se fait aux dépens des plaideurs et des condamnés. Les juges, qui retirent dix pour cent de tous les procès, au lieu d'être à charge à l'état, sont obligés de payer une redevance au trésor public.

Les frais du culte sont couverts par les revenus des mosquées, et celles-ci, dont les recettes sont infiniment supérieures aux dépenses ordinaires, agrandissent tous les jours leurs immenses capitaux, et versent une partie de leur surplus dans les caisses du miri.

Les grandes routes et les édifices publics sont en général réparés et entretenus par les produits des legs qu'une piété éclairée a destinés à cet usage. Si les produits de ces fondations ne suffisent pas, le déficit des dépenses reste à la charge des provinces. C'est également aux frais des provinces que sont faites les réparations peu considérables des places de guerre qui y sont enclavées. Nous avons vu que, lorsqu'il s'agit de la construction d'une nouvelle forteresse ou de l'addition de quelques ouvrages importants aux fortifications d'une ancienne ville de guerre, la Porte, suivant son ancienne coutume, choisit un ou deux individus enrichis au service de l'état, et les force à dépenser pour l'intérêt général une partie des richesses acquises par eux aux dépens du public.

Les chefs militaires et les principaux officiers des corps permanents retirent leurs appointements d'un ou plusieurs timars mis à leur disposition.

La marine jouissait exclusivement de tous les revenus des îles de l'Archipel et de quelques provinces maritimes, et n'a commencé à être à charge à l'état que depuis que ces îles ont cessé d'appartenir à la Sublime-Porte et que les provinces ont été appauvries par les vexations continuelles d'une administration tyrannique. Son matériel et celui de l'artillerie coûtent peu de chose au miri.

Lorsqu'une nouvelle guerre contre les infidèles nécessite des dépenses extraordinaires, le Grand-Seigneur a le droit alors de lever une contribution particulière sous

le titre de salanié sur tous ses sujets, et d'en étendre même l'application aux propriétés ecclésiastiques.

C'est ainsi qu'avec un revenu d'environ 150 millions de francs le gouvernement ottoman parvient à subvenir à tous ses besoins, à remplir ses engagements avec assez d'exactitude et à mettre ses dépenses annuelles au niveau de ses recettes.

La caisse particulière du Grand-Seigneur, sous le nom de *hasné*, a pour revenus l'investiture des pachaliks, le droit d'hérédité du souverain à l'égard de tous les agents de son pouvoir militaire et civil, les tributs de l'Egypte, et ceux des provinces de Valachie, de Moldavie et de Servie, les diverses denrées fournies par quelques provinces pour l'usage du sérail, et enfin les présents envoyés au monarque à l'occasion des fêtes annuelles des beyrams et de la circoncision des jeunes princes.

Ces revenus sont presque tous accidentels et indéterminés; cependant ils suffisent aux dépenses énormes du sérail.

Ainsi la substance arrachée aux peuples par des administrateurs insatiables n'est pas perdue pour le souverain. Mais la Turquie, victime de ce système aussi absurde que vicieux, voit dépérir insensiblement sa population, son agriculture, son commerce et toutes les branches de son ancienne industrie.

Les biens des mosquées, qui n'étaient composés primitivement que du tiers des terres conquises, ont absorbé par des acquisitions successives les deux tiers des propriétés immobilières de l'empire. Les mosquées doivent cet accroissement considérable de fortune aux legs pieux des souverains et des riches particuliers, aux fondateurs des mosquées impériales, et surtout au système des vakoufs.

Si, par une révolution heureuse, les monarques ottomans pouvaient reprendre tous les timars et les biens des mosquées en se chargeant de toutes les dépenses du culte, et soumettre en même temps les revenus de l'état à une sage administration, la Porte retirerait facilement 5 à 600 millions de francs de toutes ses possessions asiatiques et européennes. Le souverain deviendrait fort, parce qu'il serait riche; la corruption, le vol et le péculat, ne formeraient plus la base vicieuse de l'administration de cet empire; l'ordre et la prospérité publique renaîtraient en peu de temps, et la Turquie reprendrait en Europe la place éminente qui lui appartient. C'était à ce résultat favorable que tendaient tous les efforts et les changement opérés par le sultan Mahmoud.

COMMERCE DE LA TURQUIE.

Avant que le commerce de l'Inde eût pris une nouvelle direction vers le milieu du 17e siècle, et que les Européens, en créant des colonies en Amérique, eussent procuré de nouveaux débouchés à leur activité industrieuse, le Levant était le grand théâtre des spéculations des principaux commerçants de l'Europe. On allait y chercher les marchandises de l'Inde et de la Perse, les drogues de la Tartarie et les produits riches et variés des provinces ottomanes et de l'Arabie. Ce commerce, concentré pendant long-temps entre les mains des Vénitiens et des Génois, soutenait la puissance et faisait la richesse de ces deux républiques. Celles-ci n'en tirèrent jamais les profits dont il était susceptible, à cause de leur jalousie mutuelle. Le sénat de Venise sacrifia souvent ses avantages commerciaux à l'orgueil de sa domination sur quelques îles de l'Archi-

pel, et lutta avec gloire, mais sans succès, contre la Turquie, dans le temps de sa splendeur et de sa plus grande force.

Les ressources du commerce du Levant restèrent long-temps inconnues aux autres nations de l'Europe. Jacques Cœur, dans le cours du 15e siècle, étonna nos ancêtres par la prompte création et la grandeur de sa fortune personnelle, qu'il devait, dit-on, au commerce du Levant, et passa pour sorcier aux yeux du vulgaire.

Les Anglais, qui connurent de bonne heure les grands avantages qui résultent du commerce extérieur, dirigèrent dès le 16e siècle leur attention vers l'Orient. Leur compagnie du Levant fut créée sous le règne de Jacques Ier, environ cinquante ans avant l'expédition des chartes qui constituèrent les compagnies des Deux-Indes et du Sud. C'est au commerce de Turquie que les plus anciennes maisons commerçantes de la Cité de Londres doivent le commencement de leur fortune (1). C'est en se livrant à des spéculations heureuses dans cette partie du monde que les plus illustres familles d'Angleterre parvinrent à réparer les pertes qu'elles avaient éprouvées dans le cours des guerres civiles. Le titre de facteur de la compagnie du Levant fut long-temps considéré en Angleterre comme extrêmement honorable.

La France, qui a eu des relations amicales avec la Turquie dès le commencement du 16e siècle, s'est laissé devancer dans le commerce du Levant comme dans celui des Indes orientales et de l'Amérique par l'Angleterre et la Hollande. Cependant le baron de Brè-

(1) Le fameux Hampden, si célèbre dans les guerres civiles du règne de Charles Ier, était facteur de la compagnie anglaise du Levant, et mourut à Constantinople, où l'on voit encore son tombeau.

ves (1), ambassadeur de Henri IV près la Sublime-Porte, était parvenu par son adresse insinuante à obtenir de très grands avantages commerciaux en faveur de la France. Il s'était fait constituer par la Porte le protecteur de tous les Francs trafiquant dans le Levant, et il avait réussi à obtenir un firman du Grand-Seigneur qui défendait à tous les bâtiments européens de se présenter dans les mers de la Turquie sous un autre pavillon que celui de France.

Mais l'esprit belliqueux et turbulent né de nos guerres civiles, lequel animait alors toute la nation française, la misère générale et les orages continuels du règne de Louis XIII, donnaient peu de dispositions aux Français pour les spéculations commerciales.

Ce ne fut que lorsque Colbert, par de sages dispositions, eut ranimé l'industrie nationale et favorisé le commerce extérieur, que les négociants français dirigèrent leur attention du côté de la Turquie. Nos manufactures de Lyon, du Languedoc et de la Provence, furent animées par ce commerce, dont les retours étaient aussi avantageux que les envois.

Les grands profits qui résultaient du commerce de ces riches contrées devinrent un puissant motif de haine et de jalousie entre les puissances maritimes qui y participaient.

Les parages de la Turquie furent souvent témoins de combats terribles que se livrèrent les flottes rivales de l'Angleterre, de la France et de la Hollande, dans lesquels s'illustrèrent les Black, les Ruyter et les Duquesne.

Un séjour de quelques années dans le Levant suffisait, dans ces temps heureux, pour faire la fortune d'un né-

(1) C'est lui qui a fait bâtir le palais de France à Péra.

gociant actif et économe. C'est avec une surprise mêlée d'envie que les commerçants actuels observent, par la lecture des livres de correspondance de leurs prédécesseurs, qu'une spéculation était alors regardée comme peu heureuse si elle ne produisait qu'un profit net de vingt-cinq à trente pour cent sur la facture d'achat.

Cependant les Hollandais, s'étant rendus maîtres du cap de Bonne-Espérance, et ayant formé de nombreux établissements dans les îles les plus importantes de la mer des Indes, se retirèrent peu à peu du Levant, vers le commencement du 18e siècle, pour diriger la plus grande partie de leurs capitaux vers le riche et immense marché des îles des épiceries et de la presqu'île de l'Indostan.

Les Anglais, négociants et conquérants à la fois, ayant arraché plusieurs des îles Antilles à l'Espagne, fondé un vaste empire sur le continent de l'Amérique septentrionale, établi de nombreux comptoirs sur la côte d'Afrique, et étant devenus maîtres de la riche province du Bengale, où ils prenaient et achetaient de première main les marchandises de l'Inde, se montrèrent avec moins d'affluence dans les marchés de la Turquie.

Le nombre des facteurs anglais établis dans les échelles diminua à tel point, que la compagnie du Levant, qui avait été chargée, par les conditions de sa charte de création, de toutes les dépenses relatives à l'entretien de l'ambassade et des consulats d'Angleterre en Turquie, se vit obligée en 1754 d'avoir recours à la bienfaisance du parlement britannique. Celui-ci, voulant encourager cette ancienne et respectable branche du commerce de l'Angleterre, et se trompant sur la cause du mal, crut qu'il suffisait de mettre fin au monopole, et permit à tout particulier de faire librement le commerce du Le-

vant en payant une faible redevance à la compagnie, et en promettant par serment d'obéir à ses règlements et aux ordres de ses gouverneurs. La factorerie anglaise du Levant continua à être chargée de l'entretien des ambassadeurs et des consuls; mais, devenant plus pauvre de jour en jour, elle n'a pu faire face à ses obligations, et le gouvernement anglais s'est vu obligé, il y a environ quarante ans, de payer lui-même ses représentants et ses agents consulaires.

La France, à qui le commerce du Levant convient beaucoup plus qu'aux deux autres puissances à cause de sa proximité de la Turquie, mit toujours beaucoup de zèle à entretenir ses relations commerciales avec elle, et profita de quelques circonstances politiques pour leur donner un plus grand développement. Outre l'envoi des produits de ses manufactures et des denrées de ses colonies, elle avait trouvé le moyen d'établir entre les provinces maritimes de l'empire ottoman un commerce de cabotage qui lui était plus profitable que celui de ses relations directes.

La terreur que les corsaires maltais (1) inspiraient dans tous ces parages engageait les commerçants turcs et grecs à se servir de bâtiments français pour faire transporter avec sûreté leurs marchandises d'une échelle à l'autre.

Le commerce français du Levant, favorisé par toutes ces circonstances, était devenu actif et avantageux. La France, d'après les calculs de M. Peyssonel, y em-

(1) Par ces corsaires maltais je n'ai pas l'intention de désigner les bâtiments armés appartenant à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et commandés par des chevaliers; mais des embarcations, souvent légères, dirigées par des aventuriers de toute espèce, et dont l'armement était autorisé par le grand-maître, en sa qualité de souverain de l'île de Malte.

ployait encore en 1792 un capital de 30 millions de francs. Ce capital y circulait avec une extrême rapidité, tant à cause de la promptitude des envois et des retours dans le commerce direct que de l'activité des opérations particulières qui avaient lieu entre les différentes échelles.

Il est à craindre que plusieurs des ressources que la France retirait du commerce du Levant avant la guerre de 1793 n'aient disparu pour toujours. Les riches capitalistes de Marseille, de Lyon, et de nos provinces méridionales, ont péri presque tous avec leurs richesses sous le régime de la terreur. Notre colonie de Saint-Domingue, d'où nos négociants de la Provence retiraient les plus utiles denrées de leur commerce du Levant, languit dans la misère sous le vain titre d'état indépendant. Malte, dont les corsaires aussi audacieux qu'avides, en effrayant les Turcs, les obligeaient à avoir recours à la protection du pavillon de France, a passé sous le joug de l'Angleterre. La Porte, qui a été irritée contre nous à cause de notre invasion de l'Egypte, n'a plus pour nous cette prédilection et cette confiance qu'elle nous témoignait autrefois comme à ses plus anciens et plus fidèles alliés. Les négociants turcs, n'ayant plus depuis long-temps de communications directes avec nos ports, s'étaient procuré par d'autres voies les marchandises que nous avions la coutume de leur fournir.

Les négociants français, aussi bien que ceux de la Hollande et de l'Angleterre, s'accordaient d'ailleurs à se plaindre, plusieurs années avant l'époque de notre révolution, que le commerce du Levant n'offrait plus les mêmes avantages qu'autrefois, et attribuaient le peu de débit de leurs marchandises et la diminution de leurs profits à la misère toujours croissante et à la dépopula-

tion de la Turquie (1). Ces causes doivent avoir eu nécessairement une grande influence sur la décadence du commerce des Francs dans le Levant; mais elles ne sont pas les seules.

Je crois qu'on ferait bien de regarder comme un des principaux motifs du peu de succès de nos spéculations commerciales en Turquie le réveil de la nation grecque, les progrès rapides qu'elle a faits depuis environ cinquante ans dans la civilisation, et surtout l'introduction de ses négociants dans le commerce de notre continent. Autrefois les Grecs, accablés sous le joug du despotisme ottoman, ne portaient pas les spéculations de leur commerce languissant et timide au delà des limites de l'empire turc, et recevaient, à l'exemple de leurs maîtres, les marchandises d'Europe de la main des facteurs européens établis dans les échelles. Mais, réveillés depuis plus de cinquante par l'espérance souvent trompée d'un avenir plus heureux, ils ont étudié notre langue et adopté une partie de nos mœurs et de nos usages. Ils ont cherché à connaître l'Europe en la parcourant. Leurs négociants, aussi sagaces que hardis, n'ont pas tardé à reconnaître qu'en allant chercher eux-mêmes dans les villes manufacturières et dans les grands marchés de l'Europe les marchandises que les facteurs européens y faisaient acheter par leurs correspondants, ils pourraient lutter contre eux et obtenir des profits considérables,

(1) Cette dépopulation est tellement sensible dans quelques provinces, que de vingt villages florissants qui existaient autrefois dans les environs d'Alep on en voit à peine quatre ou cinq. La tyrannie des gouverneurs des provinces force les habitants des campagnes à se retirer dans les villes, où bientôt la misère les dévore.

même en les débitant à un prix inférieur à celui de leurs rivaux.

On a vu les plus riches d'entre eux quitter leur pays natal, traverser obscurément les villes principales de l'Europe, y vivre avec la plus sordide économie, et faire des achats considérables sans avoir aucun commis pour les aider dans leurs courses et dans le travail de leur correspondance.

Pensant que les draps d'Allemagne, quoique en général grossiers et mal teints, leur convenaient mieux, à cause de la modicité du prix et de la facilité de leur transport par le Danube, que ceux de France et d'Angleterre, ils en importèrent une grande quantité en Turquie, les vendirent à un prix modéré et accoutumèrent peu à peu les Turcs à se servir de ces draps et à les préférer aux autres. On les a vus, durant la dernière guerre entre la Turquie et l'Angleterre, faire par terre des expéditions immenses de coton en France, en Suisse et en Autriche, accompagner eux-mêmes les voitures durant leur long et pénible trajet par la Hongrie et l'Allemagne, et montrer autant d'adresse et d'activité dans leurs opérations commerciales que de parcimonie dans leur manière de vivre.

L'activité des commerçants grecs ne se fit pas remarquer seulement dans les principales échelles; on vit les insulaires de l'Archipel, et entre autres les habitants de la petite île d'Hydra et ceux des petits îlots connus sous le nom de Spezzia et d'Ipsara, construire des navires de plus de deux cents tonneaux, parcourir la Méditerranée, se lancer dans l'Océan, et aller chercher les denrées coloniales à Londres et jusque dans les principaux ports de l'Amérique.

Les Anglais ont coutume de porter dans le Levant des

draps, dont les Turcs font peu d'usage, de la quincaillerie, des outils de fer, des montres, des pendules, du plomb, du fer-blanc, de l'étain, de la morue, quelques percales et de la cochenille, ainsi que du sucre et du café.

Leurs exportations consistent en soie écrue, cotons, poils de chèvre et de chameau, tapis, café de Moka, drogues médicinales, vins, huiles, bois d'ébène, bois de cyprès, miel, cire et fruits secs.

La France y importait des draps de toute espèce, fort estimés dans le pays, de la quincaillerie, des montres, des denrées coloniales, des fefs ou bonnets, des toiles et beaucoup de soieries. Elle en retirait à peu près les mêmes objets que l'Angleterre. La promptitude des envois et des retours rendait ce commerce infiniment plus profitable à la France qu'à l'Angleterre. — Mais notre commerce avec le Levant, étant contrarié par les causes que j'ai indiquées plus haut et qui tiennent aux événements des époques les plus malheureuses de notre révolution, aura beaucoup de peine à reprendre une partie de son ancienne activité.

La Hollande, qui apportait dans le Levant le fruit de l'industrie des autres peuples, en exportait des matières brutes qu'elle allait débiter dans les pays manufacturiers. Il est probable que le nouveau gouvernement des Pays-Bas, qui a perdu ses plus belles colonies de l'Inde, fera des efforts pour rendre à la Hollande cette branche de son ancien commerce de transport. Les draps de la Belgique sont estimés dans le Levant. Le roi de ce nouveau royaume entretient en Turquie un ministre plénipotentiaire et des consuls.

L'Autriche, qui est parvenue à réunir à ses vastes domaines tous les états maritimes de l'ancienne républi-

que de Venise, lutte avec avantage contre les autres puissances commerçantes dans les marchés de la Turquie. La ville de Venise avait des manufactures particulières dont les produits n'étaient destinés que pour le commerce du Levant. Ce sera sous le pavillon d'Autriche qu'on verra entrer à l'avenir dans ces échelles les verres de la Bohême, les draps de l'Allemagne, les produits des manufactures de la Suisse et les soieries de la Lombardie. Ce pavillon y deviendra plus commun que ceux de France et d'Angleterre.

L'Espagne, qui depuis plus de soixante ans a fait sa paix avec les Turcs, et qui entretient constamment un envoyé extraordinaire à la Porte et des consuls dans les échelles, n'a jamais eu de relations commerciales avec le Levant. Cette puissance, qui, ayant les plus belles et les plus riches colonies du monde, négligeait le commerce de ses propres états, ne pouvait guère s'occuper de celui d'un pays où elle aurait eu à lutter contre les nations les plus industrieuses de l'Europe.

La Russie est de toutes les puissances européennes celle qui fait le commerce le plus avantageux avec la Turquie, car elle n'en reçoit qu'un peu de vin et des fruits secs, et elle y fait des envois considérables de beurre, de suif, de caviar, de goudron, de toiles, de fourrures et de grains provenant de la Pologne et de la Crimée. Elle attire à elle une grande partie de l'argent des Turcs et travaille à leur ruine autant par son commerce que par sa politique.

C'est avec les provinces méridionales russes dont la prospérité, guidée par les principes les plus sages, croît tous les jours d'une manière merveilleuse, et dans lesquelles on a vu le hameau obscur de Khodgea-Bay changer de nom(1), s'agrandir, et devenir, en moins de cin-

(1) Odessa.

quante ans, une des villes les plus commerçantes de l'Europe, qu'il conviendra dorénavant aux puissances à qui les Turcs ont permis le passage de la mer Noire, d'aller chercher un théâtre actif et profitable pour leurs spéculations commerciales.

Le commerce que les Turcs faisaient autrefois avec les Indes et la Perse se soutient encore par des caravanes, dans lesquelles les Arméniens sont les principaux intéressés. Mais depuis que les marchandises de ces pays ne sont plus destinées comme autrefois à être exportées pour l'Europe, et sont consommées presque entièrement dans le pays, ce commerce est devenu extrêmement préjudiciable à la Turquie, dont il enlève le numéraire (1).

Les caravanes qui se rendent de l'Inde dans la Turquie se partagent, après avoir passé la Candahar et le pays des Afghans, en deux parties, dont l'une prend la route d'Ispahan et se rend de là à Bagdad et à Alep, et l'autre marche directement sur Téhéran, capitale actuelle des rois de Perse, et se dirige, après cela, sur Constantinople par Sultanié, Erzeroum, Tokat et Angora.

Nous allons présenter quelques détails sur les relations commerciales que la France entretient actuellement avec la Turquie. Ils sont fondés sur le tableau général du commerce extérieur de la France, publié annuellement par l'administration des douanes.

(1) Surtout par la grande consommation des châles de cachemire, dont la mode s'est trop généralement répandue depuis soixante ans, et qui sont devenus pour les deux sexes des classes un peu opulentes un objet de première nécessité. Le nouveau costume adopté par le sultan Mahmoud pour les militaires de toute classe et les employés civils tend à diminuer en Turquie la consommation des châles de l'Inde. C'est un grand service que ce prince a rendu à son pays.

IMPORTATION DE TURQUIE EN FRANCE,

Par année moyenne, depuis 1830 jusqu'en 1840.

	Kilog.	Prix du kilog.	Francs.
Soies	90 000	40 6	3 600 000
Éponges	31 000	5 »	155 000
Salep	5 240	6 »	31 440
Fruits secs	»	» »	68 910
Tabacs	7 000	1 40	16 100
Gommes	92 000	1 40	128 000
Sucs résineux	48 000	2 40	115 200
Opium	23 000	32 »	366 000
Huiles d'olives pour fabriques	802 000	» 70	561 400
Coton de Turquie	1 500 000	1 20	5 740 000
Coton d'Egypte	2 600 000	(ensemble)	
Garances	42 000	» 75	31 500
Noix de galle	315 000	2 »	636 000
Avelanèdes	680 000	» 30	204 000
Cuivre coulé en masse	50 200	2 »	100 400
Natrons de Turquie et d'Egypte	»	» »	263 550
	grammes.		
Or en monnaie	280 000	» »	840 000
Argent en lingots	9 235 000	» »	1 847 000
Divers articles	»	» »	500 000
Total des importations par année			15 344 500

EXPORTATION DE FRANCE EN TURQUIE

Par année moyenne, depuis 1830 jusqu'en 1840.

	Kilog.	Prix du kilog.	Francs.
Poissons salés	102 000	» »	48 000
Dents d'éléphant	2 200	7 »	15 400
Comestibles	8 500	1 20	9 800
Fruits confits et autres	11 300	» »	11 300
Sucre brut et terré	10 400	» »	7 800
Sucre terré	»	» »	334 000
Sirops, confitures	7 000	1 80	12 600
Café	962 000	»	1 254 000
Epiceries	7 500	4 50	33 750
A reporter			1 726 650

	Kilog.	Prix du kilog.	Francs.
Report			197 739 818
Plaqués.	16 000	10 »	160 000
Machines.	»	» »	10 000
Armes à feu de luxe.	2 100	15 »	31 500
Pendules.	»	» »	129 600
Montres en or, en argent ou en cuivre. .	gramm. 8 000	» »	6 400
Coutellerie.	kilog. 4 850	12 »	58 200
Merceries communes.	32 000	6 »	192 000
Idem fines.	2 400	14 »	33 600
Aiguilles.	420	40 »	16 800
Divers articles de l'industrie parisienne. .	»	» »	75 000
Meubles.	»	» »	180 000
Instruments d'arts libéraux et de musique.	»	» »	28 600
Linges et habillements.	3 500	» 20	7 000
Modes.	»	» »	36 000
Divers articles non mentionnés dans ce tableau.	»	» »	140 000
Total des exportations de France en Turquie.			20 800 018
Total des exportations de Turquie en France			15 344 500
L'excédant de la valeur des importations sur les exportations est de			5 455 518

Nous croyons devoir faire remarquer que dans les exportations de la Turquie destinées pour la France figurent des valeurs de 2 687 000 francs en or et en argent monnayés ou en lingots.

Le chiffre des importations de la Turquie en France n'est guère que la moitié de ce qu'il était du temps de M. de Peysonnel, avant la révolution française de 1789.

Les exportations de la France pour la Turquie ne valent guère plus des trois cinquièmes de ses exportations d'autrefois. La différence provient de la diminution dans les envois des draps de laine de toute espèce, des soieries de toute qualité, des objets de quincaillerie et d'hor-

logerie et des denrées coloniales. Les nouveaux concurrents qui ont porté préjudice à l'industrie commerciale de la France en Turquie sont Venise, Trieste, les possessions illyriennes de la maison d'Autriche, les nouveaux états maritimes du roi de Sardaigne, la Sicile, et les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Les Américains figurent principalement pour l'article important des denrées coloniales.

Mais la France fournit depuis une quinzaine d'années à la Turquie des objets de modes et de luxe, des livres, des gravures et une assez grande quantité de produits chimiques, qui ne faisaient pas partie de ses anciennes expéditions. Ces envois, qui sont dans un état progressif, annoncent que le goût de la civilisation se développe et se propage dans cette partie du monde. Les progrès des lumières et de la civilisation dans les deux Turquies sont à désirer pour la France, tant sous le rapport des intérêts généraux de l'humanité que sous celui de ses propres intérêts commerciaux.

L'Angleterre et la Hollande ne font plus avec le Levant un commerce aussi considérable qu'autrefois. Embrassant dans ses relations commerciales les cinq parties du monde et possédant des colonies florissantes, la Grande-Bretagne ne porte plus qu'un intérêt secondaire à son commerce de Turquie. Mais ce pays est pour elle du plus haut intérêt à cause de ses communications beaucoup plus courtes avec l'Indostan par cette voie que par celle du cap de Bonne-Espérance.

La Hollande, peu manufacturière, n'a jamais fait en Turquie, comme ailleurs, qu'un commerce de transport. Mais les peuples, plus avisés qu'autrefois, portent eux-mêmes leurs produits industriels aux lieux de con-

sommation. Les draps de laine, les toiles de lin et les dentelles de la Belgique, sont portés actuellement par les Belges eux-mêmes dans les échelles du Levant.

Les marchandises importées en Turquie payaient et paient encore, à leur entrée dans les ports, un droit de trois pour cent sur une appréciation fixée par le traité de tarif. La même marche était suivie pour les marchandises exportées. Mais, la valeur des denrées de tout genre ayant éprouvé de grandes variations par suite des vicissitudes du commerce et des progrès de l'industrie, et les monnaies de la Turquie ayant subi de grandes altérations qui ont diminué considérablement les prix commerciaux, un nouveau traité de tarif entre la Sublime-Porte et les autres gouvernements européens était devenu indispensable.

Débarquées dans les villes maritimes, les marchandises importées étaient en outre assujetties à payer, à leur entrée dans les provinces intérieures et dans quelques localités particulières, plusieurs droits extraordinaires qui, dans leur ensemble, s'élevaient quelquefois à 12 et 15 pour cent.

Ces droits, qui frappaient également les marchandises destinées à l'exportation et à l'importation, et dont l'avidité des agents du fisc ottoman augmentait souvent la valeur, empêchaient les marchands européens de diriger par eux-mêmes des expéditions commerciales dans l'intérieur des deux Turquies, et les obligeaient à avoir recours à des intermédiaires qui accaparaient les profits et faisaient la loi pour la fixation des prix de vente et d'achat.

Les principaux gouvernements de l'Europe crurent devoir prendre à cet égard, avec la Sublime-Porte, des arrangements qui, ayant pour base une nouvelle éva-

luation des prix des marchandises, fissent disparaître les anciens abus et ouvrissent aux commerçants européens le commerce intérieur et le commerce extérieur des deux Turquies, tant sur le littoral maritime que dans l'intérieur des provinces.

Nous allons présenter quelques détails sur le dernier traité de commerce conclu entre la France et la Porte-Ottomane, en 1838.

Dès l'année 1535 la France avait conclu avec le sultan Soliman II, dit le Magnifique, un traité qui, sous le nom de capitulations, régit encore les Européens résidant dans le Levant. D'après quelques modifications que ces capitulations ont subies sous le règne de Mahmoud Ier, en 1740, en ce qui concerne les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises importées ou exportées par les Européens, il fut stipulé qu'elles seraient soumises à un droit uniforme et égal de trois pour cent, d'après les bases d'un tarif fixant leur valeur.

Le gouvernement ottoman ayant commis l'énorme faute d'altérer ses monnaies au point qu'elles n'obtiennent, dans les échanges du commerce extérieur, que la vingtième partie de leur valeur primitive, et le tarif d'évaluation des marchandises étant établi sur la valeur réelle des anciennes monnaies, il en résultait un énorme déficit dans le trésor par la diminution progressive du produit des douanes.

Appelées à procéder à un règlement plus conforme aux règles de l'équité et aux intérêts de l'empire ottoman, les nations européennes intéressées au commerce de la Turquie se prêtèrent sans beaucoup de difficultés à adopter de nouvelles bases d'appréciation qui missent les produits des douanes turques au taux de la valeur réelle fixée par les anciennes capitulations.

Le sultan Soliman II avait accordé en outre aux négociants européens l'avantage de transporter d'une échelle à l'autre, sans addition d'impôt, leurs marchandises qui avaient acquitté le droit de trois pour cent. Mais de nombreuses difficultés avaient fini par entraver l'exercice de cette faculté. Ces obstacles, suscités par la Porte, avaient acquis par leur longue durée le caractère d'un droit légal auquel les ministres du divan ne consentaient à faire quelques exceptions que comme une faveur, et pour des services politiques qu'ils exigeaient en échange.

Cédant aux instances de la Sublime-Porte, le marquis de Rivière, ambassadeur de France en 1818, avait consenti à faire dans l'ancien tarif des changements nécessités par l'altération des monnaies. Son travail de réduction, approuvé par le gouvernement français, avait été adopté par le cabinet de Vienne. Mais la cour de Saint-Pétersbourg l'avait repoussé comme trop favorable aux intérêts de la Turquie.

Le commerce de Marseille regarda le nouveau tarif adopté par le marquis de Rivière non comme un retour à la valeur réelle des anciens droits établis par les capitulations, mais comme un accroissement, quoique purement nominal, des impôts sur l'entrée et la sortie des marchandises européennes.

Le divan ottoman continuant à altérer d'une manière aussi exorbitante qu'absurde ses monnaies courantes, qui étaient aussitôt évaluées en piastres turques en raison de leur valeur métallique, et ces piastres servant de base au tarif des douanes, un nouveau travail de régularisation était devenu indispensable en 1838.

La France fut la première à entamer avec la Porte des négociations relatives à ce travail, et proposa de mettre

un terme aux obstacles abusifs qui entravaient l'introduction des marchandises européennes dans l'intérieur de l'empire. Elle désirait aussi faire disparaître les monopoles, création de nouvelle date, qui dénaturaient d'une manière grave l'esprit des anciennes conventions.

Le traité à intervenir devait avoir pour base la haute pensée de garantir aux commerçants européens une sécurité complète pour les droits qu'ils avaient à payer sur les marchandises qu'ils importaient ou exportaient non seulement dans les échelles maritimes, mais aussi dans les provinces intérieures. Les négociations commencées à ce sujet par l'amiral Roussin au nom de la France, et continuées pendant son absence temporaire par le marquis d'Eyragues, chargé d'affaires, furent conduites par eux avec beaucoup d'activité et d'intelligence. Les commissaires turcs auraient voulu augmenter le droit fondamental de trois pour cent sur l'importation et l'exportation. Mais, après une longue discussion sur la quotité de ces droits, on convint de part et d'autre que les marchandises achetées dans l'intérieur paieraient, à leur sortie de la Turquie, un droit de neuf pour cent, et que les marchandises débarquées et introduites dans les états ottomans seraient soumises à l'ancienne redevance de trois pour cent.

L'ambassadeur de la Grande-Bretagne, lord Ponsonby, adopta ces conditions. Mais, en consentant à faire ces concessions importantes, les deux ambassadeurs de France et d'Angleterre s'entendirent pour déclarer et faire constater dans le nouveau traité que leurs gouvernements respectifs ne renonçaient pas aux priviléges des traités antérieurs; que leur motif actuel était d'anéantir les abus consacrés par le temps, et que leur principal but tendait à assurer à leurs négociants la li-

berté et la sécurité dont leur commerce avait été privé depuis plusieurs années.

Quant à la demande de l'abolition de tous les monopoles, elle paraissait devoir rencontrer une forte opposition de la part du gouvernement ottoman. Mais le réis-effendi de cette époque, Reschid-Pacha, crut voir dans cette suppression une arme puissante contre le vice-roi d'Egypte. Son opinion fut approuvée par le sultan Mahmoud, qui témoignait en toute occasion, à haute voix, sa haine contre son redoutable vassal, qui avait combattu avec succès son autorité souveraine, et avait humilié son amour-propre. La demande de la suppression des monopoles fut promptement accordée.

Lord Ponsonby aurait désiré obtenir l'admission sans droit d'entrée, dans tous les ports ottomans, des marchandises destinées au simple transit à travers les provinces de la Turquie. Cette affaire était du plus haut intérêt pour la Grande-Bretagne, puisqu'il est constaté que les Anglais envoient en transit, par Constantinople, et encore plus par Trébisonde, des produits manufacturés estimés à la valeur de 40 millions de francs, pour être vendus dans les marchés de l'Asie, hors des limites de l'empire turc. Mais, malgré l'insistance de l'envoyé de la Grande-Bretagne, le divan ottoman refusa de renoncer à ses droits d'entrée pour les marchandises destinées au simple transit; mais il réduisit ce droit à deux pour cent au lieu de trois.

Rompues et renouées à plusieurs reprises, les négociations pour le traité de commerce furent enfin terminées dans le mois d'août 1838, et signées par lord Ponsonby le 17 du même mois.

L'amiral Roussin, qui avait tardé à recevoir de son gouvernement des pouvoirs assez étendus pour conclure,

les obtint enfin, et apposa sa signature au traité dans la journée du 23 novembre de la même année.

Les avantages obtenus par la France et l'Angleterre par ce traité sont :

1° La faculté d'acheter librement sur les lieux d'origine et d'exporter les produits de la Turquie sans autre droit que celui de neuf pour cent au point d'embarquement.

2° La conservation du droit d'entrée très modéré de trois pour cent sur les marchandises importées par les Européens dans les ports ottomans, et destinées à la consommation du pays. Ce droit est perçu d'après un nouveau tarif d'évaluation annexé au traité de commerce.

3° La libre circulation des marchandises d'importation dans l'intérieur de l'empire, soit pour la consommation ou soit en transit, moyennant un droit additionnel de deux pour cent.

4° L'abolition des monopoles et des priviléges.

5° La fixité dans les droits.

La Russie, dont le tarif ne devait échoir que quelques années après, loin d'opposer des entraves à la conclusion de ce traité, déclara qu'elle était disposée à approuver en temps utile tout traité qui obvierait aux abus introduits dans l'application des conventions antérieures, et qui mettrait toutes les nations sur un pied d'égalité parfaite.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

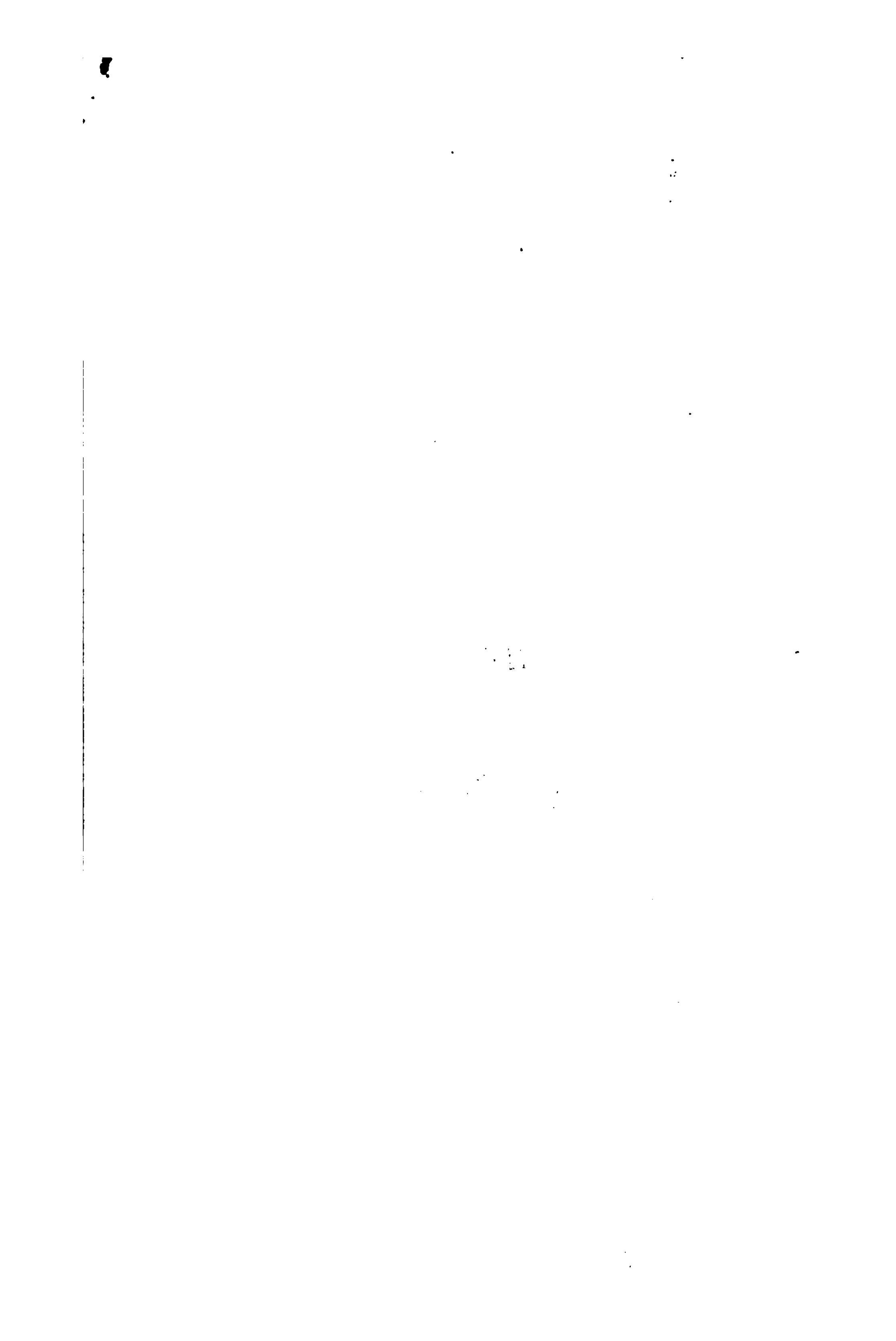
CONTENUES DANS LE TOME Ier.

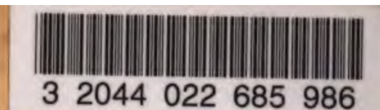
STATISTIQUE GÉNÉRALE.

PREMIÈRE PARTIE. — *GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE.*

TURQUIE D'EUROPE.

FIN DE LA TABLE DU TOME Ier.




3 2044 022 685 986

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

